VOYAGE

EN

CHINE, COCHINCHINE

INDE ET MALAISIE

Poissy. — Imprimerie Française et Étrangère de G. Olivier

VOYAGE
EN CHINE
COCHINCHINE
INDE ET MALAISIE

PAR

AUGUSTE HAUSSMANN

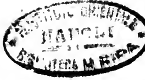
DÉLÉGUÉ COMMERCIAL

ATTACHÉ A LA LÉGATION DE M. DE LAGRENÉ

Ministre plénipotentiaire de France pendant les années
1844-45-46.



PREMIÈRE PARTIE. — VOYAGE. — DU CAP AU NORD DE LA CHINE



PARIS

DESESSART
ÉDITEUR
Rue des Beaux-Arts, 8.

G. OLIVIER
LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE
Place de la Madeleine, 24.

1847

A

MONSIEUR GUIZOT

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Monsieur le Ministre,

Je prends la liberté de dédier respectueusement à Votre Excellence la Relation du Voyage que j'ai fait en Chine et dans l'Indo-Chine, comme membre de la mission extraordinaire de Monsieur de Lagrené; mission dont vous avez été le promoteur, et dont l'heureux résultat a sans doute, Monsieur le Ministre, répondu à votre attente.

Faire connaître à mon pays les contrées curieuses que nous avons parcourues, raconter leurs mœurs, leurs usages, examiner surtout leur commerce, auquel l'Europe semble prendre depuis quelques années un intérêt croissant, c'est une tâche que je ne saurais accomplir sous des auspices plus favorables que sous ceux de Votre Excellence, pour qui les relations lointaines de la France sont l'objet d'une si constante sollicitude.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très humble et très obéissant serviteur,

AUG. HAUSSMANN.

INTRODUCTION

La guerre de la Grande-Bretagne avec la Chine, le traité de Nankin qui la termina, l'ouverture de cinq ports chinois qui en fut la conséquence, un empire hostile depuis des siècles aux étrangers qu'il repoussait de ses côtes, renversant tout à coup les barrières qu'il leur avait si longtemps opposées; cette série d'événements immenses accomplis avec une rapidité qui tenait du prodige, éveilla au plus haut point l'attention de toute l'Europe.

L'Angleterre venait, pour un intérêt particulier, d'accomplir une mission providentielle, en ouvrant la brèche, en fai-

sant une trouée dans cet empire mystérieux et muré. Par une générosité dont sa politique séculaire offre peu d'exemples, et qui, pour cela même, doit paraître équivoque, elle avait stipulé au profit de toutes les nations. En cela encore, elle avait joué un rôle qui lui était en quelque sorte imposé par une force supérieure. Mais les autres grandes puissances maritimes ne pouvaient accepter des mains de la Grande-Bretagne le traité qui allait régler leurs rapports avec la Chine. Aussi l'Amérique s'empressa-t-elle d'envoyer un ministre plénipotentiaire à Macao; aussi le gouvernement français se détermina-t-il, en 1843, à expédier une mission extraordinaire vers le Céleste-Empire.

On résolut de donner à cette mission toute l'importance qui convenait, et d'en tirer tout le fruit qu'elle était susceptible de produire. Le personnel en fut donc composé d'éléments divers, de spécialités nombreuses. On plaça sous les ordres de M. de Lagrené, ministre plénipotentiaire de France en Chine, deux secrétaires de légation, sept attachés fournis par le ministère des affaires étrangères, quatre délégués présentés par les chambres de commerce et nommés par le gouvernement, au nombre desquels je me trouvais, un inspecteur des douanes avec son secrétaire, et un médecin, ce qui fit en tout dix-sept personnes. Dans la pensée du gouvernement, on le voit, le but de la mission était complexe; il s'agissait, d'une part, de conclure un traité, d'établir nos rapports avec la Chine sur des bases solides, et de l'autre, il y avait à faire des études de tous genres, sur le pays, sur son commerce, sur son industrie, sur ses produits. Toutes les ambassades que l'Europe a envoyées en Chine, celles de Pierre de Goyer, de Jacob de Kayzer, de

M. Van Braam, de lord Maccartney, de lord Amherst, présentent ce triple caractère, politique, scientifique et commercial. Mais l'ambassade française devait avoir un avantage sur ses aînées : c'était d'embrasser un immense parcours, de faire de nombreuses relâches, et de procéder à l'étude de la Chine commerciale et politique par celle du cap de Bonne-Espérance et de l'Inde ; de compléter cette étude par celle des Philippines, de Singapour, de Java, de la Cochinchine. Il fallait aussi qu'une force militaire imposante fît respecter notre mission dans le Céleste-Empire. Quatre bâtiments de guerre promenaient déjà le pavillon français dans les mers de Chine, et un supplément de deux autres navires allait y être envoyé, pour y conduire M. de Lagrené et sa suite.

Ce ministre plénipotentiaire, accompagné de la plus grande partie de sa légation, quitta la France en décembre 1843, sur la frégate *la Sirène*. M. d'Harcourt, son second secrétaire, M. de Charlus, un de ses attachés, mes trois collègues et moi, nous prîmes passage à Brest sur le bateau à vapeur de l'état *l'Archimède*, deux mois environ après le départ de M. de Lagrené. Nous étions, en outre, accompagnés du savant docteur Mallat, chargé d'une mission spéciale dans l'Indo-Chine, et de huit prêtres dont deux destinés à l'île Bourbon, un à Pondichéry et les autres à la Chine.

Je me propose de donner, dans le courant de cet ouvrage, la relation de notre voyage au Céleste-Empire, en rendant compte aussi de nos nombreuses et intéressantes relâches sur la côte d'Afrique, dans l'Inde, et de notre visite à diverses îles de l'archipel malais. La première partie de ce livre sera consacrée à la description des pays parcourus, de leurs usages,

de leurs mœurs, de leurs lois, de leur religion; la seconde sera essentiellement commerciale : j'y réunirai les nombreux documents que j'ai recueillis, durant le cours de ma mission, sur les importations et les exportations de la Chine et de l'Indo-Chine, sur tout ce qui se rattache au commerce et à l'industrie de ces contrées encore si imparfaitement connues en France.

Mais avant d'aborder ces graves matières et ces pays éloignés, je prie le lecteur de quitter la France avec nous et de nous suivre rapidement et d'un coup d'œil jusqu'à la station du Cap, la première importante, la première ou s'ouvre réellement notre travail.

L'Archimède, corvette à vapeur de 220 chevaux, fut confié au commandement du capitaine Pâris, officier fort distingué, et qui, le premier de notre marine, devait doubler le cap de Bonne-Espérance avec un steamer français.

Notre départ eut lieu le 20 février 1844. Nous appareillâmes vers midi par un temps magnifique, et sortîmes rapidement du goulet de Brest. A 4 heures, nous avions perdu de vue la terre natale.

C'est un moment solennel pour tout le monde, que celui où l'on dit adieu pour plusieurs années à son pays; mais combien ne doit-il pas l'être surtout pour des voyageurs peu habitués à l'océan, destinés à y vivre six mois, et embarqués pour la Chine?

Nous fûmes soumis, dès le début, à une dure épreuve. Un coup de vent très fort vint nous assaillir la première nuit, et chacun de nous eut à payer son tribut à la mer. Quiconque a navigué sait combien l'installation des cabines et des postes, combien l'arrimage des caisses et des malles, laissent à de-

sirer au moment de l'appareillage : ce n'est qu'après les premiers jours de navigation que l'ordre peut s'établir, si le temps le permet. Or nous nous trouvions précisément dans les plus fâcheuses conditions : encombrement extraordinaire de bagages, insuffisance de place, tempête, mal de mer, et nombre de passagers hors de proportion avec les logements. Aussi, le 21 février, lendemain de notre départ de Brest, l'avant-carré, c'est à dire l'étroite chambre sur laquelle donnaient les cabines des missionnaires et les nôtres, présentait-il un spectacle sinistre ; c'étaient des coffres nageant pêle-mêle dans un demi pied d'eau, des cadres ou hamacs renversés ; de malheureux voyageurs chancelant, trébuchant, luttant avec peine contre un roulis épouvantable, et en proie à un mal de mer presque général. L'un de nos missionnaires me disait qu'il avait contemplé, comme prêtre, bien des misères, qu'il avait pénétré dans de bien pauvres réduits, mais que jamais il n'avait rien vu de comparable à cet espace de quatre mètres de long au plus, encombré de caisses, de malades, et inondé par les lames qui venaient balayer, à chaque instant, le pont du navire.

Le vent ne faisait qu'augmenter, chaque jour, d'intensité; la mer était extrêmement grosse, et les vagues s'élevaient, comme des montagnes, autour de l'*Archimède* qui les franchissait bravement pour s'enfoncer de nouveau dans l'abîme. Une de nos embarcations avait été enlevée par les flots; l'avant du navire fatiguait beaucoup, et les pompes jouaient presque toujours, afin de débarrasser la cale de l'eau qui y pénétrait. Dans la nuit du 22, quelques personnes croyant apercevoir de la flamme dans l'avant-carré, près de la machine, et sentant tout à coup une très forte chaleur, se mirent à donner l'alarme ;

les officiers accoururent, et assurèrent que c'était simplement une fuite de vapeur.

Le 23 ou le 24, le commandant mit à la cape, mais seulement pendant un jour, je crois. Puis il fut question d'aller relâcher à la Corogne. Mais on continua bravement la route.

Le coup de vent qui nous avait assaillis au sortir de Brest, nous poursuivit dans tout le golfe de Gascogne.

Enfin, le 28 février, le ciel s'éclaircit. Nous doublons le cap Finistère, et le soleil de Portugal, en mettant fin à tous nos maux, vient ranimer nos esprits abattus.

L'arrière du navire ne tarde pas à se couvrir de livres, de cartes, d'habits et d'uniformes humides que leurs tristes propriétaires viennent exposer aux rayons de l'astre bienfaisant.

Mais quelles sont ces figures de convalescents qui s'épanouissent en ce moment sur le pont? Ce sont les récentes victimes du mal de mer qui, sorties de leur engourdissement et redevenues des êtres sociables, commencent à causer, et se préparent à faire leur apparition à la table de l'état-major où les seuls officiers ont pris place pendant les jours sinistres qui viennent de s'écouler.

Le 1er mars, au soir, nous apercevons dans le lointain le fanal de Cadix.

Le ciel est magnifique; la lune est entourée d'une auréole immense.

Le 2 mars, à 7 heures du matin, nous entrons dans la rade de Cadix, sous la conduite d'un pilote espagnol qui nous apprend que le bateau à vapeur de Séville doit partir à neuf heures. « A Séville, s'écrie l'un de mes collègues, allons à Sé-

ville! » *L'Archimède* devant rester quelques jours à Cadix, pour s'y réparer et y faire son charbon, nous nous décidons promptement à ce petit voyage. M. d'Harcourt, deux de nos officiers, et nous quatre, nous quittons très gaiement le bateau à vapeur français, pour nous embarquer à la hâte sur son émule espagnol, le *Rapido*, tout prêt à appareiller.

De l'Océan, nous passons bientôt dans le Guadalquivir dont les rives assez tristes présentent de loin en loin, quelques bois de pins, de palmiers et d'orangers. A une grande distance, du côté du nord, nous apercevons des montagnes de formes irrégulières, aux flancs abruptes et déchirés. Nous laissons derrière nous San-Lucar et Rota, regrettant de n'avoir pas quelques heures à consacrer à leurs classiques vignobles, de même qu'à ceux de Xérès, et contemplant des myriades d'oies et de canards sauvages qui s'envolent devant nous à chaque instant. Tout le long du fleuve, nous observons aussi les plus curieux effets de mirage; les troupeaux qui paissent sur la rive, nous paraissent être au milieu de l'eau ; les chasseurs qui parcourent la plaine ont l'air de se promener dans le Guadalquivir.

Mais la faim ne tarde pas à nous rappeler dans le salon où l'on nous sert un déjeûner assez passable, en tant que déjeûner espagnol, accommodé à la vérité par un gros et jovial Italien parlant un peu français et ayant servi jadis dans nos armées.

Le pilote du *Rapido* et ses matelots, vigoureux gaillards au teint bruni, sont assis en cercle sur l'avant du navire, où ils savourent, de leur côté, avec délices, une *olla* composée d'oranges, de pain et d'eau.

Le salon des voyageurs de première classe est occupé par plusieurs dames de Séville. Le salon de seconde classe a un

aspect beaucoup moins aristocratique. Sur ses bancs sont étendus des voyageurs à larges *sombreros* et quelques femmes endormies.

Nous arrivons à Séville vers quatre heures du soir. La blancheur des maisons, les gracieux balcons qui les décorent, les rues étroites et tortueuses, les charmantes petites cours carrées, rafraîchies par de nombreux jets d'eau, tout a encore ici le cachet mauresque.

Nous visitons, en premier lieu, la cathédrale dont la tour, nommée *la Giralda*, fut construite, vers l'an 1000, par l'Arabe Guever. Cette tour, de forme carrée, a environ cent dix mètres de hauteur. On y monte par une sorte d'escalier tout particulier : c'est une série continue de trente-cinq plans inclinés tournants.

Au haut de la coupole qui termine le clocher est placé un globe de bronze doré, surmonté d'une statue de même métal représentant la Foi. Du sommet de la tour, on découvre la campagne de Séville, le cours sinueux du Guadalquivir, une infinité d'églises et de monuments publics, et le champ de la Croix, d'où Espartero bombarda la ville en 1843.

La tour seule est de construction arabe. Le reste de la cathédrale date du XVe siècle. Elle renferme un grand nombre de chapelles richement décorées. On conserve dans la sacristie des reliques et des ornements d'église aussi précieux par leur mérite artistique que par leur valeur intrinsèque. On y montre également les clefs que le dernier roi maure remit au roi Ferdinand, et deux magnifiques tableaux de Murillo, représentant saint Isidore et saint Léandre.

Le monument le plus remarquable de Séville est, sans contre-



dit, l'Alcazar ou palais des souverains arabes, construit par le roi Abdalasis. Pierre-le-Cruel y fit faire quelques réparations : mais l'architecture de cet admirable palais est encore toute mauresque : rien au dehors, tout à l'intérieur; splendides appartements, terrasses, jardins, kiosques, vastes et limpides bassins. Les murs de la cour d'entrée, comme les voûtes de la plupart des corps de logis, sont ornés d'arabesques et de ciselures d'une délicatesse inimitable, dont quelques unes sont encore coloriées. Mais la plupart ont été couvertes, en 1813, d'une couche de plâtre, par ordre d'un général anglais dont le vandalisme mérite d'être signalé.

La partie la mieux conservée et la plus curieuse du palais, est la salle des ambassadeurs; au haut de cette pièce, et tout le long d'un balcon auquel on arrive par un escalier extérieur, on remarque, sur les murs, les portraits assez bien conservés, de la plupart des rois chrétiens qui ont occupé le trône des Espagnes jusqu'au XVIII[e] siècle. Ceux de Charles-Quint, de Philippe II et de Philippe III sont parfaitement reconnaissables. Les têtes de quelques reines, pour la plupart assez maltraitées cependant, se montrent encore au dessus de celles de leurs royaux époux. Dans les murs en face de la porte d'entrée de ce salon, on distingue, au milieu des arabesques, un certain nombre de petites ouvertures par lesquelles, du temps des rois maures, les dames du sérail venaient satisfaire leur curiosité, sans être vues, aux jours de grande réception.

En sortant de cette salle par la porte latérale de droite, on arrive dans la cour du sérail, cour carrée et garnie de petites colonnes de marbre qui supportent la partie de l'édifice où se trouvent les appartements qu'habitaient ces dames. C'est là que Pierre-le-Cruel fit assassiner son frère, Frédéric-Henri.

On passe ensuite dans le salon de l'Infant dont les peintures et les dorures sont toutes modernes, et où logent encore les princes de la famille royale, quand ils passent par Séville. La salle de Charles-Quint n'a rien de remarquable : on y lit partout l'inscription : «Tanto monta,» gravée sur des écussons. On vous conduit de là dans la salle du baise-main et dans la chambre où couchait Pierre-le-Cruel.

Des escaliers assez bien conservés mènent aux terrasses du palais. Sous un corps de logis construit par Frédéric VI, et donnant sur le jardin, se trouve la salle des bains dits : Bânos de dona Maria de Padilla.

Une fenêtre dérobée permettait à Pierre-le-Cruel (ce nom sinistre vous poursuit partout dans l'Alcazar) de venir y couver d'un regard indiscret les jolies baigneuses sans défiance.

Les délicieux jardins de ce palais ont, à peu près, la forme d'un fer à cheval, et sont divisés en une multitude de petits compartiments. A gauche s'étend la belle galerie des rois maures qui forme l'enceinte de ce côté. Le commencement de cette galerie, près du palais, est décoré de quelques tableaux modernes, d'une valeur plus que médiocre. Près de là, se trouve une pièce d'eau carrée qui servait aussi de bain.

Toutes les allées ont des centaines de petits jets d'eau habilement cachés, qu'on fait jaillir à volonté et à l'aide desquels les rois d'Espagne s'amusaient jadis à arroser les promeneurs ; innocent plaisir que le jardinier seul se procure aujourd'hui. Chacun de nous s'est vu aspergé de pied en cap, au moment où il s'y attendait le moins, par une multitude de jets obliques et fort ingénieusement croisés. Le monarque à qui est due cette invention, était, il faut en convenir, un fort

mauvais plaisant, qu'ont dû maudire bien des belles promeneuses inondées.

On nous a offert d'excellentes oranges dans l'Alcazar. Dans le petit jardin du sérail, nous avons remarqué un vieil oranger, remontant à l'époque des rois arabes. Que de fois il a dû voir cueillir ses fruits par les blanches mains des habitantes de ces lieux !

Le musée de Séville possède plus de vingt tableaux de Murillo. On y admire le saint Thomas de Zurbaran, qui passe pour son chef-d'œuvre; saint Bruno parlant au pape, du même peintre ; plusieurs toiles de Jean del Castillo, de Valdès, des deux Herrera, et plusieurs sculptures très estimées. Toutes les œuvres d'art que renferme ce musée appartenaient jadis aux nombreux couvents de l'Andalousie.

La Bourse ou Lonja est un des beaux monuments de Séville. Elle fut construite en 1585, par Juan de Minjares, et coûta 800,000 ducats. Cet édifice situé près de la cathédrale, forme un carré parfait d'environ 65 mètres de côté, et 20 de hauteur, jusqu'à l'entablement. Il est d'architecture florentine. L'intérieur est pavé de marbre; les escaliers sont ornés de jaspes magnifiques. La Lonja sert de dépôt aux archives de l'Amérique Espagnole, renfermant tous les documents écrits depuis l'époque de la conquête.

L'Ayuntamiento, qui date également du XVIe siècle, est un assez beau bâtiment, mais ses murs, peints nouvellement en jaune, font un effet déplorable.

La manufacture royale de tabac est un immense édifice d'environ 220 mètres de long et 175 de large, divisé en une infinité de galeries et d'ateliers. Elle occupe 600 hommes et trois mille femmes, nommées *cigarreras*. Les machines desti-

nées à hacher et à raper le tabac, sont mises en mouvement par des mules, et indiquent que l'industrie est encore ici dans son enfance. Les ouvriers travaillent de 7 heures du matin à 4 heures du soir, et beaucoup d'entre eux gagnent de 2 à 3 piezettas, c'est à dire, de 2 fr. 50 à 3 fr. 75 cent.

Séville possède encore plusieurs autres édifices remarquables, tels que l'hôpital de la Sangre, la casa de Pilatos, la torre del Oro, le théâtre, la puerta de la Carne; mais il serait trop long d'en parler ici.

A une lieue de Séville se trouvent les ruines de la ville romaine d'Italica, où l'on rencontre encore beaucoup d'antiquités.

La population de Séville est d'une beauté remarquable. Les hommes y sont grands et bien faits; leurs figures, pleines de distinction ; leurs manières, calmes et posées; et leurs conversations très peu bruyantes. Ils portent généralement le manteau et le chapeau à larges bords, avec deux pompons noirs à gauche. L'habit de cérémonie diffère peu de celui de France. Les ecclésiastiques et les gens de robe sont coiffés du long chapeau à la Basile.

Les femmes de Séville passent pour les plus belles de l'Espagne. Nulle part, la mantille n'est portée avec plus de grâce; nulle part la démarche, le maintien, le regard n'ont plus de *salero*. Voulez-vous contempler les beautés andalouses dans tout leur triomphe? allez au *paseo de Christina*; c'est la promenade de prédilection de ces charmantes créatures qui ne reconnaissent point de rivales sous le ciel.

Les cafés de Séville frappent par leur tranquillité et leur silence.

La mendicité s'exerce ici d'une manière effrayante. Les

moines eux-mêmes viennent vous tendre, à chaque intant, leurs longs chapeaux.

Les gens du peuple, assez sobres d'ailleurs, consomment beaucoup d'eau-de-vie. Tous les matins, nous étions réveillés dans notre *fonda* par le cri rauque et lugubre d'*aguadiente*, combiné de temps en temps avec celui de *carbon*.

Nous prîmes passage sur le bateau à vapeur le *Trajano*, pour retourner à Cadix. Cette ville est admirablement située; de loin, ses forts carrés, ses beaux édifices blancs et les tours de ses églises, frappent l'œil du voyageur. Mais sa physionomie intérieure est moins originale que celle de Séville. On se sent ici en pleine Europe.

La place du général Mina, la place San-Antonio et la cathédrale, méritent d'être vues. L'Alaméda est une fort belle promenade.

Cadix, jadis si florissante à l'époque de son grand commerce avec l'Amérique Espagnole, a vu son importance diminuer énormément dans ces dernières années. L'émancipation des plus belles colonies de l'Espagne, la guerre civile, le système restrictif poussé à l'extrême, et la contrebande anglaise par Gibraltar, ont porté un coup funeste à son commerce.

En 1826, les importations de Cadix s'élevaient encore à 63,963,486 francs, et ses exportations, à 31,892,230 francs. En 1842, d'après les tableaux qui nous ont été communiqués par M. Angrand, consul de France, les premières n'étaient plus que 18,101,326 francs, et les secondes, de 24,724,374 francs. Diminution du mouvement commercial : 53,029,816 francs, en 16 ans.

Nous nous remettons à la mer le 7 mars, et nous sommes favorisés par les vents et par un temps magnifique jusqu'à

Ténériffe que nous apercevons le 11 mars. De loin ses pitons rocailleux et déchirés se dessinent à l'horizon. La partie est de l'île présente d'énormes masses de granit, formant une série de vallées. On découvre, çà et là quelques habitations et un peu de culture. Bientôt nous distinguons les forts et la charmante petite ville de Santa-Cruz. Son aspect est des plus riants, et sa position admirable. Elle a 8,000 habitants. La France y entretient un agent consulaire.

Quelques officiers et passagers de *l'Archimède* obtiennent du commandant les moyens de se rendre à terre pendant quelques instants. Après trois heures de halte, notre navire continue sa route. Nous découvrons, dans le lointain, le sommet du pic s'élevant au dessus des nuages.

Le 12 mars, la mer devient phosphorescente. Chaque jour des bandes de marsouins viennent faire leurs évolutions autour de *l'Archimède*. Une jolie brise, qui nous fait filer six à sept nœuds, c'est à dire de deux lieues à deux lieues et un tiers par heure, nous permet d'éteindre nos feux et de remplacer tout à fait la vapeur par la voile.

Le 14, vers sept heures du soir, le père Tropique, sous la forme d'un gabier, perché au haut de la cheminée, nous envoie une grêle de petits pois, accompagnée d'un roulement qui imite le bruit du tonnerre. Il demande, d'une voix de stentor, à l'officier de quart, le nom du bâtiment et celui du capitaine, ainsi que le but de notre voyage, et termine en nous promettant de nous retrouver sous la ligne. Nous passons le tropique dans la nuit du 14 au 15.

Le 17, des nuées de poissons volants se lèvent à l'approche de *l'Archimède*. Vers le soir, nous apercevons le cap Vert, puis l'île de la Madeleine, qui présente une masse de rochers

très escarpés, dont l'un figure un arc de triomphe ou une porte de château fort.

Nous arrivons, à la nuit close, dans la rade de Gorée. Le lendemain, à notre réveil, nous avons sous les yeux cette modeste petite île, dont on fait le tour en moins d'une heure, et qui est dominée par un assez beau fort. Gorée est le seul point salubre des possessions françaises sur la côte occidentale d'Afrique : aussi y envoie-t-on une grande partie des militaires et officiers de marine tombés malades dans le reste du Sénégal ainsi qu'au Gabon.

La population de l'île de Gorée est d'environ cinq mille habitants, dont la majeure partie se compose de Nègres. Ils sont généralement grands et bien faits, mais leur figure présente, à un haut degré, le type ignoble de leur race.

Ils ont communément le derrière de la tête rasé, et portent, pour la plupart, des pagnes de coton autour du corps, et des amulettes, nommées *gris-gris*, suspendues au cou. Il existe une variété de Nègres beaucoup moins noirs que les autres, et connus sous le nom de *Pouls*. Les Nègres Woloff ou Yoloff se distinguent par leur taille élevée.

Les Négresses de Gorée ont de très belles formes, mais presque toujours d'assez laides figures. Leurs cheveux sont artistement tressés. Elles s'entourent habituellement de pagnes ; cependant, on en voit beaucoup qui n'ont de couvert que le milieu du corps. L'huile, dont elles ont l'habitude de se frotter, rend leur peau noire très luisante. Elles portent autour du cou et des hanches des verroteries de différentes couleurs qui constituent leur plus grand luxe. On remarque souvent

des pièces d'or et d'argent enfilées à leurs colliers. Les mères portent leurs nourrissons attachés sur leur dos, ce qui ne les empêche pas de se livrer à des travaux très durs.

Les *Signares*, qui jouent un rôle important à Gorée, sont filles d'Européens et de Négresses. Ces dames contractent avec les Français des mariages de six mois, un an, deux ans, suivant la durée plus ou moins longue du séjour de ces messieurs dans la colonie. Pendant tout ce temps, elles remplissent envers eux les devoirs de fidèles épouses. Le mari parti, elles prennent le deuil pour quelques mois, puis avisent à lui trouver un successeur. — Les Signares portent autour de la tête quatre ou cinq mouchoirs constituant une coiffure aussi originale que peu élégante, de forme conique et longue d'un pied et demi. Le reste de leur costume est à peu près européen. Ces dames possèdent quelquefois d'assez beaux capitaux en esclaves, qu'elles nomment captifs. Pendant notre séjour à Gorée, plusieurs réunions provoquées par le gouverneur, en vue de l'émancipation, jetèrent l'effroi parmi ces Signares. Beaucoup d'entre elles, qui vivaient jadis dans le luxe et dans l'indolence, sont aujourd'hui contraintes, par la misère des temps et la cherté des esclaves, à embrasser des professions manuelles qui leur répugnent fort.

Le 19 mars, nous fîmes une partie de chasse à la grande terre de Dakhar, où nous nous rendîmes en deux heures par une embarcation du bord. Arrivés sur la plage, les chasseurs s'éparpillèrent dans toutes les directions, en tirant une quantité de coups de fusils presque toujours sans résultat. Nous passâmes devant quelques villages nègres, composés de huttes de paille dont l'intérieur était horriblement sale. La plupart de leurs habitants sont mahométans; ils ne connais-

sent de la langue arabe que la prière. Le cousse-cousse forme leur principale nourriture; c'est de la graine de mil qu'ils pétrissent dans leurs mains, avant de l'avaler. On distingue ici quatre variétés de mil. Cette plante est aussi employée comme matière colorante.

Pendant que les chasseurs battaient les bois le long de la côte, plusieurs personnes de notre bande s'étaient dirigées vers la résidence du roi de Dakhar, et avaient été fort bien accueillies par ce modeste monarque, qui leur avait présenté ses ministres et ses femmes, et avait même poussé la politesse jusqu'à mettre ces dernières à leur entière disposition. Il paraît que ce prince a la manie des autographes, car il s'était empressé de présenter à ses visiteurs un cahier renfermant les noms de toutes les personnes qui avaient pénétré dans sa case, en les priant d'y ajouter les leurs.

J'avais suivi la chasse assez loin du rivage, mais je n'étais parvenu à abattre que quelques chétifs oiseaux, lorsque plusieurs singes, qui vinrent me montrer de loin leurs grotesques visages, m'entraînèrent insensiblement à une telle distance de mes compagnons, qu'au bout de quelque temps je me trouvai parfaitement égaré dans les forêts du Sénégal. J'eus bien de la peine à m'orienter; je tirai quelques coups de fusil, auxquels on répondit enfin, mais à grande distance. Je rencontrai quelques Nègres armés d'arcs et de flèches, qui voulurent bien me servir de guides, et je parvins à rejoindre les autres chasseurs qui rapportaient des gélinottes, des hérons, des aigles et des perroquets. Je m'étendis alors avec délices sur le sable dans lequel j'avais marché pendant quelques heures, et que

le soleil de midi rendait brûlant, et je me désaltérai avec du vin de palmier.

Nos canotiers avaient été plus heureux à la pêche que nous à la chasse ; ils avaient pris près de trois cents kilos de poisson, et nous ne rapportions qu'une trentaine d'oiseaux.

Quelques personnes s'étaient complètement égarées. A force de coups de fusils, nous parvînmes à les rallier et nous regagnâmes l'*Archimède*.

Les importations de France et de l'étranger, à Gorée, se sont élevées, en 1842, à 1,320,000 fr., les exportations ont été d'environ 700,000 fr. Autrefois, le bois et le tabac arrivaient dans ce port sous pavillon américain. Ce sont aujourd'hui des navires français qui vont chercher ces produits aux Etats-Unis pour le Sénégal. Le mil, la cire, la camwood employé en teinture, le bois de cail-cédra, les peaux de bœufs, l'huile de palme et les arachides sont les principaux articles d'exportation de Gorée. Ces deux derniers, surtout, sont très demandés en France, depuis quelques années.

Les diverses stations commerciales de la côte occidentale d'Afrique, au sud de Gorée, ont fixé, dans ces dernières années, l'attention du gouvernement français et des négociants du Sénégal. Plusieurs expéditions ont été tentées de ces côtés. Les principaux articles d'échange qui s'y rencontrent sont l'huile de palme, l'or, l'ivoire, les bois de construction et de teinture, les gommes, la cire, le maïs et le riz. Ceux que le commerce étranger trouve à placer le plus avantageusement dans ces contrées, sont : le tabac, l'eau-de-vie, la poudre, les fusils anglais dits *towerguns*, les verroteries, le fer, la viande salée et les tissus de coton. La traite, proprement dite, consiste sim-

plement en des échanges qui se font par l'entremise de courtiers indigènes nommés *Kroumen*. L'unité employée sur les marchés les plus voisins de nos possessions est la *barre*. Elle est formée d'une certaine quantité de marchandises. Ainsi, deux bouteilles d'eau-de-vie ou bien une livre de poudre, font une barre; un fusil anglais fait six barres. Le *Krou* est la mesure de capacité, mais elle varie suivant les districts et les marchandises. Le krou de riz pèse généralement de 12 à 15 kilogrammes.

Les tissus grossiers se vendent à la pièce de 16 mètres et demi, et les tissus fins au poids. Les premiers sont les nicanèses, les chasselats, les chiloés, les romalès, les bajutapots et les korots. L'Angleterre produit ces tissus de coton à plus bas prix, en couleurs et en dimensions plus appropriées au pays, que la France. Les tissus fins sont : les belles guinées bleues (qui se fabriquent à Pondichéry), les mouchoirs fins, les glascow-danes, les bandanes, les taffelies, etc.

On porte à Gorée beaucoup d'indiennes de Rouen; on y introduit aussi de la marchandise anglaise.

Les pagnes en coton, fabriquées au Sénégal, se vendent jusqu'à 40 fr. pièce, tandis que celles venues de France, ne se placent guère qu'à 10 fr. Ces pagnes indigènes sont un assemblage de petites pièces très étroites, tissées sur les métiers du pays, et cousues ensuite les unes aux autres par les lisières.

Un des points importants de la côte, après Gorée, est Gallinas. La traite des noirs s'y faisait encore, dans ces dernières années, sur une très grande échelle, par négriers espagnols et portugais.

Vient ensuite Cap de Monte, riche en ivoire et en camwood; puis Monrovia, Libéria, Grand-Bassam, etc., petites colonies

fondées par des exilés volontaires des États-Unis, et qui demeurent, jusqu'à présent, dans une situation assez misérable. Le cap-des-Palmes est également occupé par de pauvres colons américains, tous hommes de couleur. Tous ces points sont peu visités par les navires étrangers.

Cavailly, à l'est du Cap-des-Palmes, Tassou, Bassa, les Biriby, abondent, dit-on, en riz, en huile de palme et en camwood, dont les Anglais font un grand usage en teinture ; ils consomment beaucoup de tabac et d'eau-de-vie. Le morfil commence à se présenter en grande quantité, du côté de Francis-Cove. On dit que les navires doivent user de beaucoup de précautions pour commercer avec les naturels de ces parages.

Le village de Jack fait un trafic considérable d'huile de palme. Grand-Bassam, situé un peu plus loin, présente de grandes ressources en huile, en or et en ivoire. C'est un des points les plus importants.

La Côte d'Or commence à l'ancien établissement français d'Assinie. De tous côéts, on trouve, sur cette côte, les vestiges de forts et de comptoirs européens tombés en ruine. L'or abonde aux environs d'Appolonie. On rencontre ensuite l'établissement hollandais d'Axim. Puis vient le fort anglais de Dixcove, et un peu plus loin, Saint-Georges-d'Elmina, la plus importante et la plus forte des possessions hollandaises de la côte occidentale d'Afrique. Le sol y est extrêmement riche en poudre d'or. Cette colonie consomme beaucoup de spiritueux et de tissus de coton. Elle expédie, chaque année de forts détachements de recrues nègres aux Indes Néerlandaises, et c'est à peu près le seul service qu'elle rende à la métropole.

Après Elmina vient le grand comptoir anglais de Cap-Coast, point commercial assez notable, puis Akra, autre possession britannique, et Chistiansburg, comptoir danois.

Whyda est un des grands foyers de la traite des noirs : on y voit encore un ancien fort français.

Benin et Bony font, à ce qu'il paraît, un commerce considérable d'huile de palme : ces points sont visités par un assez grand nombre de navires anglais.

Je m'arrête à notre nouvel établissement du Gabon. On dit que cette partie de la côte produit l'ivoire le plus estimé ; on y trouve aussi beaucoup de dents d'hippopotames et de bois de teinture et de construction.

L'*Archimède* termine son chargement de houille à Gorée, le 24 mars. Nous quittons cette île le lendemain. Le 28, les matelots pêchent un requin dont la chair obtient peu de succès. Nous apercevons, autour du bâtiment, une quantité de galères ou argonautes. On dirait d'abord des coquillages ; mais ce qu'on prend pour une coquille n'est qu'une sorte de membrane visqueuse et filante, dont l'action sur la peau est très douloureuse. Plusieurs d'entre nous, qui ont touché de ces galères, ont ressenti des douleurs aux aisselles.

Le voisinage de l'équateur se fait sentir par des chaleurs accablantes et des grains fréquents suivis de calmes.

Le 3 avril, au soir, un postillon, descendu du grand mât, vient remettre au commandant un message du père la Ligne. En ce moment, matelots, officiers et passagers commencent à se jeter des poignées de farine les uns aux autres : c'est le prélude de la cérémonie du baptême qui doit avoir lieu le lendemain.

Le 4, jour du passage de la Ligne, l'arrière du navire, à tri-

bord, est pavoisé dès le matin. On y remarque un autel devant lequel les néophytes doivent se prosterner. Voici venir enfin M. et madame la Ligne, le prêtre, l'astronome, l'ours, Cupidon, le sauvage et les gendarmes. La cérémonie commence. Les seaux et la pompe à incendie de l'*Archimède* sont mis en réquisition pour nous distribuer les eaux du baptême.

Un tumulte épouvantable règne partout; on prélude par inonder les malheureux qui n'ont pas encore eu l'honneur de faire connaissance avec madame la Ligne, mais bientôt ses plus anciens amis ne parviennent pas à se soustraire au déluge universel. On se poursuit, on se harcèle, on se barbouille la figure de goudron. Enfin le désordre est à son comble et des cris sauvages sortent de toutes les poitrines.

Cependant, un ordre signé la veille par le commandant, a laissé à ceux des passagers qui ne voudraient pas prendre part à la cérémonie, la faculté de rester dans le carré de l'état-major, sans y être inquiétés ; cette dispense très convenable s'adressait particulièrement à MM. les missionnaires qui en profitent tous. Deux autres passagers veulent imiter leur exemple ; au moment où ils s'y attendent le moins, on leur fait partager le sort commun, en les baptisant de plusieurs seaux d'eau lancés du haut d'une embarcation au dessous de laquelle ils s'étaient tranquillement assis.

Les danses des matelots sont très animées pendant toute la soirée. Les officiers eux-mêmes se mêlent à eux, car les fêtes de la Ligne sont de vraies saturnales pendant lesquelles les rangs, les grades et la discipline du bord, habituellement si sévère, disparaissent pour quelques heures.

Le 8 avril, vers minuit, nous passons à dix lieues de l'Ile de l'Ascension dont on aperçoit les feux.

Le 20, nous avons en vue un navire anglais: c'est notre première rencontre depuis notre départ de Gorée. Le même jour, nous passons le tropique du Capricorne.

Rien n'égale la magnificence des nuits et la splendeur du ciel étoilé dans les parages où nous naviguons. Nous apercevons, depuis quelque temps déjà, la belle constellation que l'on nomme la *Croix-du-Sud*, invisible dans les régions septentrionales et qui devient apparente vers le seizième degré de latitude nord.

L'admirable spectacle des astres dans les régions équatoriales et tropicales, dédommage un peu le navigateur des fatigues de la traversée et de la chaleur du jour.

Le 24 avril, un matelot monté sur la vergue de misaine, fait mine de vouloir se jeter à la mer. Cet homme, qui était aux fers pour s'être enivré, avait prétexté un besoin pour monter sur le pont, et de là, avait grimpé, encore tout gris, sur le mât, probablement plutôt pour obtenir sa grâce, en menaçant de se précipiter, qu'avec l'intention réelle de se donner la mort. Néanmoins, bien peu s'en est fallu, pendant qu'on lui criait de descendre, qu'il ne tombât à la mer involontairement. Ce drôle nous a fait passer quelques vilains moments.

Le 26, on prend deux requins à l'émérillon. Ce sont toujours des captures fort agréables pour les matelots qui portent à ces monstres une haine cruelle ; à peine le requin est-il hissé sur le pont, qu'on se précipite sur lui à coups de hache, pour le découper en cent morceaux, en évitant avec soin ses redoutables coups de queue qui casseraient une jambe. La vie semble durer longtemps dans ses tronçons séparés. Le supplice infligé au

monstre, inspire mille plaisanteries au gaillard-d'avant. Puis viennent les sinistres récits des vieux matelots qui ont eu quelques camarades dévorés par ces terribles habitants des mers.

Le 27, le 28 et le 29, belle brise. Nous avons cessé de chauffer la machine, et nous filons sept ou huit nœuds à la voile. Une quantité de damiers, de cordonniers et d'albatros volent autour de *l'Archimède.*

Le 1er mai, dîner chez le commandant pour célébrer la fête du roi.

Le 2, à dix heures du matin, nous apercevons enfin la montagne de la Table droit devant nous. Heureux moment que celui où l'on revoit la terre après 40 jours de traversée, sous un ciel brûlant !

L'Archimède est le premier bateau à vapeur français qui double le cap de Bonne-Espérance, et nous avons le bonheur d'y trouver un temps magnifique au lieu des tempêtes qu'on nous avait prédites. A trois heures, nous passons devant Table-Bay. Le commandant, regardant cette rade comme peu sûre dans la saison avancée où nous sommes, a résolu de relâcher un peu plus loin, au port militaire de Simon's-Bay, pour y faire son charbon. Vers 7 heures, nous entrons dans False-Bay ; au fond de cette baie est situé le port de la petite ville de Simon's-Town. Une quantité de canards sauvages s'amusent à passer et à repasser, plutôt en nageant qu'en volant, devant notre navire. A 9 heures, nous n'apercevons encore aucun feu.

Nous avons pris une fausse direction, mais nous ne tardons pas à apercevoir des signaux à babord. C'est un bâtiment anglais qui hisse des feux de position, pour nous indiquer la route que nous avons à suivre. Un coup de canon se fait entendre, et peu d'instants après, nous voyons une fusée s'éle-

ver dans les airs. Nous virons de bord, pour marcher sur le navire que nous distinguons parfaitement. Un canot se dirige vers nous, et nous amène un officier anglais, qui nous indique Simon's-Town, mais qui nous apprend qu'il n'y reste plus de charbon. Nous jetons l'ancre à peu de distance de cette petite ville.

Nous voici sur la terre africaine, à l'extrémité d'un grand continent, à l'entrée de la mer de l'Inde. C'est ici que notre mission commence réellement.

VOYAGE

EN

CHINE, COCHINCHINE

INDE ET MALAISIE

CHAPITRE Ier.

Arrivée au cap de Bonne-Espérance. — False-Bay. — Simon's-Town. — Voyage de Simon's-Town à la ville du Cap. — Pêche de la baleine. — La ville du Cap. — La montagne de la Table. — Climat. — Stérilité. — Origine de Constance et de son vin. — Population noire et européenne. — Les Boërs. — Commerce du Cap. — Départ du Cap. — Pêche des albatros. — Arrivée à l'île Bourbon. — Saint-Denis. — Climat. — Productions. — Émancipation. — Madagascar. — Commerce.

Partis de Brest le 20 février 1844, nous avons atteint le cap de Bonne-Espérance le 2 mai suivant. Après soixante-douze jours de traversée, nous sommes parvenus à notre station la plus méridionale. Nous allons maintenant naviguer dans des mers nouvelles ; l'Inde, la Malaisie, la Chine vont bientôt s'offrir à nos

bourgade, un hôpital, une église, une justice de paix et une école !

Les environs de Simon's-Town sont très pittoresques. De tous côtés s'élèvent de hautes montagnes couvertes de verdure, de bruyères et de massifs d'arbrisseaux épineux à travers lesquels on a beaucoup de peine à se frayer un passage. Çà et là on aperçoit des cactus et d'autres plantes grasses à fleurs magnifiques.

A mesure qu'on s'éloigne de la baie, on découvre de nouvelles chaînes de montagnes qui se déploient dans le lointain ; et de temps en temps, au détour d'un énorme rocher, on jouit d'une échappée de vue délicieuse sur la mer, au milieu de laquelle les navires apparaissent comme des atômes.

Nous avons rencontré, dans le fond d'une vallée, une modeste hutte qui servait d'asile à un vieux Français, fixé dans ce pays depuis trente-huit ans. Il fut fait prisonnier à Flessingue et conduit au Cap par les Anglais, contre lesquels il nourrit encore une haine profonde. Ce brave vétéran a été heureux de serrer la main à des compatriotes ; il n'en avait plus vu depuis bien des années.

Ayant appris, le 4 mai, qu'il y avait de la houille à la ville du Cap, et que *l'Archimède* irait y faire ses provisions, quelques uns d'entre nous se décidèrent à s'y rendre par terre. Nous montâmes dans un affreux petit char-à-banc à deux roues, attelé de quatre chevaux,

et notre cocher s'engagea dans une route étroite tracée au pied des montages et côtoyant le bord de la mer.

Nous ne fûmes pas peu surpris de voir tout à coup ce conducteur demi hottentot lancer son attelage dans les flots, et ses chevaux fouler aux pieds la mer pendant plus d'une heure, sans pourtant s'écarter des bords de la route, et trottant dans l'eau jusqu'à mi-jambe.

Voulez-vous connaître la raison de cette singulière manière de voyager? C'est que les roues n'enfoncent que très peu dans le sable mouillé, tandis qu'elles rencontrent une énorme résistance sur les dunes desséchées qui forment l'étroite chaussée comprise entre la montagne et la mer. Quand celle-ci est un peu grosse, ce chemin doit être impraticable.

Tout le long du rivage sont étendues de longues carcasses de baleines, et l'on aperçoit les côtes de ces cétacés disposées en arcades autour des jardins qui avoisinent les habitations des pêcheurs et des colons.

De temps en temps, on rencontre aussi de petits établissements destinés à l'extraction de la graisse.

La baleine est aujourd'hui beaucoup moins commune dans ces parages qu'elle ne l'était jadis. Il existe cependant encore plusieurs pêcheries sur la côte. Les bateaux baleiniers qu'emploient les indigènes, sont d'une légèreté et d'une élégance remarquables. Pointus par les deux extrémités, longs de huit mètres et larges d'un mètre et demi ; ils portent huit hommes, et nagent

avec six avirons. Un baleinier se tient debout sur l'avant, armé d'un harpon. Ce n'est que quand un pêcheur, placé en vigie sur la côte, a aperçu les deux jets d'eau par lesquels la baleine signale sa venue, que l'embarcation gagne le large, suivie à bonne distance d'un autre bateau servant de réserve et prêt à secourir le premier en cas de danger.

Quand l'animal a été harponné, qu'on a filé la ligne, et que, privé de forces et de sang, le corps de la baleine a reparu à la surface de la mer, les chaloupes s'en approchent, l'entourent de grelins, et le remorquent jusque au rivage. Alors on se met à le dépecer, et l'on réunit les morceaux de chair dans l'établissement où doit s'opérer l'extraction de la graisse. On les jette ensuite dans des chaudières convenablement chauffées. La graisse ne tarde pas à fondre, à surnager et à s'écouler par des conduits dans d'autres chaudières où on la clarifie par l'ébullition. Enfin on la fait arriver dans des baquets où elle se refroidit, et d'où on la tire pour la déposer dans un grand réservoir de pierre. Elle y reste jusqu'au moment où on la met en barriques pour la vente.

Mais continuons notre voyage à travers les sables et les flots.

Nous passons devant les ruines d'un ancien fort hollandais, dont les canons sont encore là fichés en terre; tristes débris, souvenirs douloureux d'une puissance évanouie!

Enfin nous quittons les dunes, et la route ne tarde pas à devenir plus riante et meilleure.

On pénètre à travers une vaste plaine émaillée de fleurs, couverte de plantes, d'arbrisseaux de toute espèce; et l'on voit s'agiter sous la brise la feuille argentée du protéa, si commun dans les environs du Cap.

Bientôt nous arrivons devant une auberge dont l'enseigne porte une inscription qui ne manque pas d'originalité, surtout dans un désert de l'Afrique. La voici :

Life's but a journey. Let us live on the road
Says the gentle shepherd

(Ici se trouve le portrait de l'aimable berger).

The gentle shepherd of Salisbury plain.

Multum in parvo pro bono publico.
Entertainment for men and beasts all of a row.
Lekker kost as much as you please;
Excellent beds, without any fleas....

Nos patriam fugimus! Now we are here.
Vivamus, let us live by selling beer.
On donne à boire et à manger.
Come in and try it, wherever you are.

TRADUCTION.

La vie n'est qu'un voyage. Vivons donc joyeusement en route, dit le gentil berger de la plaine de Salisbury.

Il y a bien des choses, dans cette étroite auberge, pour l'agrément du public ; on y loge également hommes et bêtes ; et l'on y trouve d'excellents lits sans la moindre puce. Nous avons fui notre patrie ; nous sommes ici maintenant. Vivons en vendant de la bière. Entrez et goutez-la, qui que vous soyez.

Impossible de résister à l'envie de faire connaissance avec la personne et la bière d'un aubergiste du pays des Hottentots, aussi versé dans les langues anciennes et modernes.

Plus loin, nous rencontrons un relais qu'on appelle Half-way House, et où la civilisation européenne se révèle par un piano, quelques tableaux représentant des épisodes de la vie de Napoléon, de la bière et un singe.

Nous repartons au galop. La montagne de la Table et la croupe du Lion, sa voisine, se dessinent parfaitement devant nous. A gauche, nous apercevons les verts coteaux de Constance qu'on a vendangés, il y a huit jours, et dont le vin jouit d'une si grande renommée.

Bientôt nous arrivons au charmant village de Wineberg. Ici la scène change complètement. Tout à l'heure nous nous trouvions en pleine Afrique ; nous voici au milieu du luxe européen. Jardins anglais, allées ombragées de pins, délicieuses villas, rien ne manque à ce séjour fortuné. A chaque instant, nous voyons passer une élégante amazone ou un magnifique équipage. On se croirait au bois de Boulogne.

Vers le soir, après six heures de route, nous atteignons la ville du Cap, située à vingt et un milles de Simon's-Town. Elle est défendue par une forte citadelle et par une ligne de travaux avancés, qui s'étendent depuis le pied de la montagne du Diable jusqu'à la mer. Cette ville, bâtie par les Hollandais, en 1652, leur fut enlevée, avec le reste de la colonie, par les Anglais, en 1795 ; la paix d'Amiens la leur rendit pour quelque temps ; en 1806, les Anglais la reprirent définitivement.

La ville du Cap est assez jolie. Ses rues longues et larges se coupent toutes à angles droits, et n'ont qu'un inconvénient, c'est d'être couvertes d'une épaisse couche de poussière. Les maisons, un peu basses, sont bâties à la manière de celles de Hollande. On en compte seize cents, presque toutes blanches, construites en granit gris et noir, très commun dans le pays. Une plate-forme leur sert ordinairement de toit. Les appartements sont vastes, propres et assez élégamment meublés.

Les nombreuses églises consacrées aux cultes catholique, anglican, calviniste, luthérien, sont toutes blanches et d'une grande simplicité. Elles se remplissent, le dimanche, de fidèles de toutes les couleurs ; ce jour est fort triste pour un étranger, au Cap. Les rues sont désertes et toutes les portes fermées.

Les quartiers qui avoisinent la mer et qui sont gé-

néralement habités par les noirs et par les Malais, sont beaucoup moins propres que le reste de la ville.

A peu de distance de la rade se trouve le Champ-de-Mars, grande et belle place, plantée d'une longue allée d'arbres qui sont tous penchés dans le sens opposé à la montagne du Diable, par suite des vents du nord-ouest. C'est là que se trouvent la Halle, la Bourse et le Salon de lecture, vaste bâtiment où le voyageur, privé de nouvelles depuis des mois, rencontre avec bonheur des journaux et des revues de toutes les parties du monde. En suivant la grande route qui sépare le Champ-de-Mars d'une autre place au milieu de laquelle s'élève la caserne d'infanterie (the barracks), on arrive à la forteresse (the castle), polygone irrégulier situé près de la mer.

La ville du Cap possède un beau jardin botanique dans lequel se trouve l'habitation du gouverneur de la colonie. Ce jardin est traversé par une longue allée de chênes, qui sert de promenade au public. A son extrémité est situé le collége de l'Afrique du Sud, qui renferme une collection curieuse d'animaux et d'autres objets d'histoire naturelle.

A très peu de distance de la ville s'élève la montagne de la Table. Le chemin par lequel on y monte est affreux. Partout des rochers, des cailloux pointus. On arrive sans trop de fatigue jusqu'à une grande et vieille maison abandonnée, près de laquelle coule un ruisseau où les blanchisseuses de la ville du Cap viennent laver

leur linge. C'est à peu près à la moitié de la hauteur de la Table. Là commence une gorge dans laquelle il faut s'engager. Puis on se met à grimper le long de rochers presque à pic, en se cramponnant comme on peut; et l'on arrive enfin, avec beaucoup d'efforts, de sueur, et après une heure et demie de marche pénible, au sommet de cette montagne célèbre, qui présente un immense plateau au milieu duquel se trouve une espèce de lac assez profond, formé d'eau pluviale.

La Table est un vrai baromètre pour les habitants de Cape-Town. Sa cime est-elle dégagée de vapeurs? on peut compter sur le beau temps. Mais depuis le mois d'avril jusqu'en octobre, lorsque sa tête se voile de sombres nuages, soyez bien sûr qu'il y aura de la pluie et que les vents tourneront au nord-ouest. Depuis le mois d'octobre jusqu'en avril, si la Table vient à se couronner de nuages blancs, oh! alors on est infailliblement menacé des fureurs du vent de sud-est, qui, du haut des montagnes, va fondre avec violence sur la plaine et sur l'Océan, entraînant avec lui des nuées de poussière dont il couvre la ville, déracinant les arbres, ébranlant les maisons et chassant en dérive les bâtiments mouillés dans la baie.

Non loin de la Table, on découvre la croupe du Lion, qui se dresse majestueuse à cette extrémité de l'Afrique, comme pour annoncer au navigateur la patrie du fier animal dont cette montagne présente, d'une manière si frappante, les formes vigoureuses.

Quand la crinière du Lion s'enveloppe d'un voile de nuages, il n'est pas prudent de tenter l'ascension de la Table. On s'expose à y être surpris par un de ces fréquents et épais brouillards qui obligent souvent le voyageur inexpérimenté à passer la nuit au sommet de ces rochers déserts, car il s'exposerait grandement, en cherchant à les descendre avant le retour du soleil.

Le climat du Cap est sain et tempéré. Le thermomètre s'y élève rarement à plus de 56 degrés centigrades. Les mois d'été sont ceux de décembre, de janvier et de février. L'hiver commence au mois de juin. C'est alors qu'ont lieu ces terribles tempêtes qui ont fait donner, jadis, à cette pointe de l'Afrique, le nom de Cap des Tourmentes. Les pluies y sont abondantes pendant la mauvaise saison; mais le froid y est très peu sensible.

A en juger par la douceur de son climat et par sa position géographique, ce pays semblerait devoir être d'une grande fertilité; il n'en est rien, cependant. Quand on s'éloigne des environs du Cap, où le travail est parvenu à créer une végétation artificielle, on rencontre partout une nature ingrate et décrépite. Des chaînes de montagnes âpres et désertes, privées de terre végétale; des vallées sablonneuses parsemées de rochers; çà et là, quelques touffes de plantes sauvages; des lits de rivières desséchées; quelques rares sources d'eau trouble; telle est la sombre et lugubre physionomie de ce pays. Le joli cottage de *Wineberg*, tout voisin

de Cape-Town, est une charmante exception; là se trouvent réunies les plantes des quatre parties du monde. A côté du bananier et de l'oranger, on voit pousser la vigne de France et d'Italie; car le fameux raisin de Constance est originaire des environs de Bordeaux, et a été importé, il y a deux siècles, sur la terre africaine, par les industrieux Hollandais. Simon Van-der-Steel, nommé gouverneur du Cap en 1679, et considéré à juste titre comme l'un des bienfaiteurs de la colonie, fit analyser le sol de divers districts; il découvrit une terre qui contenait beaucoup moins de substances salines que toutes les autres; c'était celle du coteau de Constance, auquel le gouverneur donna le nom de son épouse, et où il introduisit la culture de la vigne.

Le clos de Constance est fort peu étendu, et fût-il dix fois plus considérable qu'il ne l'est, il aurait certes encore bien de la peine à produire tout le vin qui se vend en Europe comme étant de son crû. Mais il faut dire qu'on a beaucoup de peine à distinguer le constance imité du véritable. Il existe aujourd'hui quatre sortes bien distinctes de ce vin : le constance proprement dit, le pontac, le frontignac et le muscatelle. La qualité la plus estimée est celle d'un rouge très foncé. Les propriétaires de ce vignoble sont : M. Cloët (Haut-Constance) qui prend un soin excessif de ses vignes, et n'en force pas la production ; M. Colyn (Bas-Constance) et M. Farine. Deux douzaines de demi

bouteilles de constance valent, au Cap, 5 liv. sterling. Les raisins qui produisent ce vin sont délicieux et d'une taille gigantesque. Les grappes ont souvent un pied de longueur. La vendange se fait au mois de mars. Les caves des propriétaires de Constance sont des curiosités qui méritent d'être vues. Les visiteurs y inscrivent leurs noms sur des registres déjà très volumineux.

Tous les légumes, ainsi que les arbres fruitiers de l'Europe, se sont parfaitement acclimatés au Cap ; mais par lui-même, le pays ne produit aucun des aliments végétaux nécessaires à l'homme.

On y trouve un contraste frappant entre la pauvreté originelle du sol, et le nombre, la beauté des animaux. La race bovine y est magnifique ; les moutons du Cap sont également renommés. Les naturels voyagent à travers des montagnes rocailleuses, stériles et escarpées, avec des chariots traînés par des bœufs dont l'énergie ne se dément jamais, malgré la misérable nourriture qu'ils rencontrent dans ces parages désolés. Rien de curieux pour un étranger comme ces longs attelages de 16 à 20 bêtes à cornes, marchant et souvent trottant deux de front, à travers les rues de Cape-Town. Les cornes de ces bœufs atteignent souvent des dimensions prodigieuses : j'en ai vu d'un mètre et demi de longueur.

La population des possessions anglaises de l'Afrique méridionale, peut se diviser en trois grandes classes : la race indigène composée de Nègres, de Hotten-

tots plus ou moins bâtards et de Malais ; les habitants européens de la ville du Cap et de ses environs ; enfin les boërs ou fermiers d'origine hollandaise, qui ont pénétré fort avant dans l'intérieur et qui sont aujourd'hui en état d'insurrection presque permanent contre le gouvernement anglais.

Les Hottentots ont la peau de couleur olivâtre, la face triangulaire, le nez large et écrasé, le museau prolongé, les lèvres très épaisses, le front déprimé, les pommettes saillantes et les cheveux semblables à de la bourre. Leurs habitudes dégoûtantes, leur paresse, leurs goûts carnivores, leur gloutonnerie, leur pusillanimité les ont fait ranger au dernier degré de l'échelle humaine. Il paraît néanmoins qu'ils ont plus d'intelligence qu'on ne se le figure généralement. Aujourd'hui la vraie race hottentote est à peu près éteinte aux environs du Cap. On n'en trouve plus quelques restes que dans les parties les plus reculées de la colonie. La cherté des bestiaux, le desséchement toujours croissant des rivières, notablement augmenté depuis un siècle, ont déterminé ce peuple de pasteurs à se retirer toujours plus avant dans l'intérieur, où la misère l'a empêché de se reproduire. Quelques personnes de l'ambassade française, qui desiraient faire des études physiologiques intéressantes sur la conformation de la femme hottentote, ne sont pas parvenues à en trouver une seule dans la ville du Cap.

Les Hottentots bâtards sont, par contre, très répandus dans la colonie : c'est un mélange de sang malais, mozambique et hollandais. Ils ne connaissent plus guère la langue ni les usages de leurs ancêtres dont ils n'ont conservé que la paresse.

Une race plus dégradée encore que les Hottentots, sont les Boschmen, que l'on rencontre en très petites bandes, errant dans l'intérieur et vivant principalement de chasse et de rapines. Ils volent un grand nombre de bestiaux aux fermiers établis un peu avant dans les terres.

Les nègres de la côte de Mozambique, qui se trouvent en grand nombre au Cap, ont la physionomie beaucoup plus intelligente et les traits moins ignobles que les noirs du reste de l'Afrique. Les Malais ont ici une expression de figure infiniment plus douce et plus riante que ceux de l'Indo-Chine. Ils se reconnaissent à leurs bonnets rouges ou à leurs chapeaux de paille terminés en pointe.

La population blanche de la ville du Cap est, en grande majorité, d'origine hollandaise. Les hommes sont généralement grands, gros, hospitaliers et d'humeur joviale; ils ont peu de prétention au bel esprit, mais ils sont, par contre, doués de beaucoup de bon sens. Très attachés à leur terre natale qui est l'univers pour eux, et très contents de leur position qu'ils ne songent guère à changer, ils s'occupent fort peu des affaires de l'Europe. Leur plus grand plaisir est l'en-

tretien de leurs jardins. Il y a, au Cap, peu de grandes fortunes, mais il y règne un bien-être assez général. Tout y est à très bon marché. Les Hollandais sont charitables les uns envers les autres. Il paraît que vers 1784, les habitudes du Cap étaient empreintes d'une simplicité tout à fait patriarcale; mais, à cette époque, l'arrivée de deux régiments français, qui firent une assez longue relâche dans la colonie, y amena de grands changements, et y répandit, parmi les dames, le goût du luxe, des plaisirs et de la danse, qu'elles ont conservé jusque aujourd'hui. Il y a, dans les principales maisons du Cap, de fréquentes réunions dansantes, surtout quand quelque navire de guerre est mouillé dans la rade de Table-Bay. Plusieurs familles offrent le logement et la table aux voyageurs, à des prix très modérés, et l'on trouve, dans ces maisons, tous les agréments et toutes les distractions desirables. Malheureusement, ces établissements se ressentent beaucoup, depuis quelques années, de la facilité qu'ont les voyageurs européens, à se rendre dans l'Inde par Suez et la mer Rouge, au lieu de faire le long voyage du Cap.

Les Hollandais et les Anglais fixés dans la colonie, se fréquentent peu. Les premiers, gens sédentaires et tranquilles, n'offrent point de ressources aux seconds, habitués à parcourir le monde et à mener une vie agitée. Les Anglais, de leur côté, déplaisent aux Hollandais par leur hauteur, leur raideur et leur air un peu conqué-

rant. Le gouvernement de la Grande-Bretagne opéra, dès l'invasion de 1795, des changements qui lui aliénèrent la population néerlandaise; celle-ci se trouva exclue de la plupart des emplois lucratifs. Aujourd'hui encore, l'administration offre très peu de ressources aux jeunes gens du pays, ce qui contribue à entretenir le mécontentement.

Le commerce de la colonie n'est pas assez considérable pour pouvoir donner de l'emploi à tout le monde. Il existe aussi, au Cap, un assez grand nombre de descendants d'émigrés français qui vinrent s'y établir à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes. Les noms de Rousseau, de Viliers, de Lesueur, y sont très communs.

La colonie du Cap est formée de deux provinces, celle de l'Ouest et celle de l'Est. La première comprend sept grandes divisions, celles du Cap, de Stellenbosch, de Worcester, de Clanwilliam, de Swellendam, de Georges et de Beaufort. La province de l'Est en renferme six : les divisions d'Albany, de Graaff-Reinet, de Sommerset, de Colesberg, de Cradock et de Uitenhagen. Voici, d'après le recensement de 1841, comment la population de la colonie a été classée par religions :

Protestants.	108,312
Catholiques.	1,710
Mahométans.	7,580
Idolâtres.	45,528
Total.	163,130 individus.

Les Boërs, comme je l'ai dit plus haut, sont des fermiers ou des propriétaires de troupeaux, d'origine hollandaise, qui vivent dans l'intérieur des terres. Longtemps les Européens ne dépassèrent pas la grande chaîne de montagnes, qui sépare le district du Cap du reste de l'Afrique. Mais dans le Sud, l'excès de population, comme en Algérie la guerre, fit avancer les conquérants. Les Boërs demeurent dans d'assez misérables cabanes situées à quatre ou cinq lieues les unes des autres. La stérilité du sol ne leur permet de s'occuper que fort peu d'agriculture ; ils ne vivent guère que de leurs troupeaux. Leur caractère est sombre et apathique. Ils sont hospitaliers, mais peu liants, à l'égard des voyageurs. Les Bochmen et les Cafres sont pour eux ce que sont les Arabes pour les colons de l'Algérie. Sans cesse sur le qui vive contre les déprédations auxquelles ils sont en but, ils ont à défendre leurs troupeaux à la fois contre les voleurs et contre les animaux féroces. Les pertes causées aux Boërs par l'émancipation des esclaves, l'absence de protection de la part du gouvernement britannique, ont déterminé un grand nombre d'entre eux à émigrer du côté de Port-Natal, et quelques uns même à s'allier aux Cafres qui causent aujourd'hui les plus grandes inquiétudes aux Anglais, dans ce nouvel établissement où ils entretiennent une nombreuse garnison, insuffisante encore pour résister aux fréquentes incursions des tribus du nord-est de la rivière de Kitkamma

où se trouve la limite des possessions britanniques.

Le commerce de la colonie du Cap est plutôt en voie de décroissance qu'en progrès.

Les importations s'étaient élevées :

En 1837, à 27,252,650 francs.
En 1840, à 34,289,330 »

Elles n'ont été, en 1845, que de 24,955,025 fr., dans les ports de Table-Bay, d'Élisabeth et de Simon's-Town, et de 792,300 fr., à Port-Natal.

Les exportations qui étaient :

En 1837, de 9,194,330 francs.
En 1840, de 27,400,200 »

ont été, en 1845, de 12,980,900 fr. pour Cape-Town, Port-Élisabeth et Simon's-Town, et de 260,000 fr. pour Port-Natal.

Le nombre des navires entrés dans ces quatre ports, en 1845, s'est élevé à 979 (dont 302 caboteurs) mesurant 259,442 tonneaux anglais. Il est sorti, cette même année, de ces ports, 937 navires dont 279 caboteurs.

Les principaux articles d'exportation du Cap sont les vins (constance et vins du Cap ordinaires) et la laine.

En 1845, l'exportation des vins a été de 2,475,589 litres et, en valeur, de 1,294,350 francs.

Celle des laines s'est élevée à 505,238 kilog. et 1,492,200 francs.

La principale importation des Anglais au Cap est

celle des tissus de coton, qui est évaluée à environ 2 millions de francs par an. C'est un chiffre bien insignifiant pour l'industrie anglaise.

Le commerce de France avec le Cap, est fort minime, et consiste principalement en articles de Paris. En 1840-41 il n'a été que de 252,000 fr. Java a envoyé, la même année, pour près de 5,000,000 de produits ; Rio-Janeiro, pour 1,000,000; et la Guaïra, pour 1,700,000 fr., au cap de Bonne-Espérance.

La ville du Cap possède plusieurs banques et des sociétés d'assurance en quantité.

On a découvert, près de la rivière Orange, des mines de cuivre très étendues, pour l'exploitation desquelles une société s'organise en ce moment.

La colonie n'est ni assez riche, ni assez fertile, ni assez peuplée, pour offrir un large débouché aux produits des manufactures anglaises, ou pour pouvoir jamais posséder une grande valeur territoriale. Aussi la métropole ne fait-elle rien pour elle, et la laisse-t-elle dans un fâcheux oubli qui fait vivement regretter aux habitants la domination hollandaise. La Grande-Bretagne ne paraît tenir au cap de Bonne-Espérance, que comme à un point militaire important. Comme port de relâche pour les navires se rendant en Chine, le Cap verra de jour en jour décroître son importance, en raison de celle qu'acquérera la route de Suez.

Notre relâche au Cap était venue fort à propos nous remettre des fatigues d'une longue et ennuyeuse traver-

sée. Les différentes maisons qui tiennent lieu d'hôtel aux étrangers, avaient reçu chacune une fraction des passagers de *l'Archimède*. Les petites réunions et les bals se succédaient en notre honneur, et avaient rompu, pour un instant, la monotonie habituelle de Cape-Town ; nous admirions les grâces, l'enjouement des dames, et surtout le contraste singulier de leur humeur riante avec la gravité du sexe masculin. De petites rivalités de maison à maison et d'anglaises à hollandaises, perçaient bien, par moments, au milieu de ces fêtes improvisées ; mais elles ne faisaient que leur donner plus de piquant aux yeux de voyageurs comme nous.

Il y avait là de quoi alimenter, pour quelque temps, nos conversations de *l'Archimède*, et c'est un plaisir que comprendront tous les navigateurs ; car ils savent combien, au bout de quelques mois, les sujets d'entretien deviennent arides et rares, pour des personnes condamnées à vivre sans cesse en présence les unes des autres, isolées du reste de l'univers.

Mais il fallut dire adieu aux plaisirs de Capoue, et le 13 mai, nous retournâmes prendre passage à bord de *l'Archimède* qui était, depuis quelques jours, au mouillage de Table-Bay. Le 14, nous dépassions le cap des Aiguilles, nous dirigeant dans le sud-est pour y chercher les vents qui devaient nous pousser rapidement vers l'île Bourbon. Une quantité de souffleurs et de baleineaux venaient à chaque instant faire leurs évolutions et bondir autour du bâtiment.

Nous distinguâmes aussi, dans le lointain, le double jet d'eau d'une grande baleine que l'on reconnut fort bien à l'aide de la longue-vue.

Le 15, deux matelots, coupables d'attentat aux mœurs, furent traduits devant un conseil disciplinaire. Amenés ensuité devant l'équipage réuni, ils entendirent lire, par le commissaire du bord, la sentence qui les condamnait à avoir la moitié de la tête rasée, et à être débarqués à Bourbon. L'un des coupables, afin de neutraliser la première partie du jugement, se coupa, dès le lendemain, l'autre moitié de ses cheveux.

Cependant la température commençait à s'abaisser sensiblement, et la brise augmentait chaque jour; ce qui nous dispensait d'avoir recours à la vapeur, et nous procurait, par la même raison, une navigation beaucoup plus agréable, car nous étions souvent à moitié suffoqués, pendant la nuit, dans nos étroites cabines contiguës à la machine. Nous allâmes chercher les vents jusque par 38 degrés 45′ de latitude sud, et de là, nous commençâmes à faire de la route vers le nord.

Le 27 mai, la brise, qui était très fraîche les jours précédents, mollit sensiblement. Ce jour là, nous fîmes une pêche qui peut paraître miraculeuse à des personnes étrangères aux scènes maritimes : nous primes à la ligne huit magnifiques oiseaux, huit albatros de la plus grande taille. Ces énormes volatiles, auxquels leur couleur ou leur cri a fait donner le nom

de moutons du Cap, sont d'ordinaire complètement blancs ; quelquefois ils sont tachetés ou bien aussi complètement bruns. L'envergure de leurs ailes est de plus de trois mètres, et leur corps en a un et demi de long. Leur bec énorme est recourbé vers l'extrémité. Les matelots ont l'habitude de convertir la membrane de leurs pattes en blagues à tabac, qui sont fort estimées. Voici comment on s'y prend pour pêcher ces oiseaux : on jette à la mer un fort hameçon muni d'un gros morceau de lard, et fixé à une ligne solide ; l'albatros ne tarde pas, quand il a aperçu l'appât, à se précipiter dessus et à l'avaler. Le pêcheur retire alors la ligne, mais lentement et avec beaucoup de précautions ; souvent, quand on se presse, l'oiseau parvient à s'échapper. C'est surtout au moment où on le hisse à bord, qu'il faut redoubler d'attention ; car, à la vue du danger qui le menace, il se met à battre des ailes et à faire des efforts désespérés pour se dégager. Voici enfin le pauvre prisonnier sur le pont où son arrivée est saluée par des cris d'allégresse. Tout le monde se presse autour de lui ; mais gare aux coups de ses longues ailes et de son bec redoutable ! La victime ne succombe pas toujours sans vengeance.

Les damiers et les pétrelles, oiseaux de mer très communs aussi dans les parages du Cap, se prennent, comme les albatros, à la ligne. Cette pêche aux oiseaux est, pour de nouveaux navigateurs, l'une des excentricités les plus remarquables de l'existence maritime.

Le 4 juin, nous repassons le tropique du Capricorne. Le 5, au soir, nous apercevons la lueur du volcan de l'île Bourbon.

Le 6, au matin, nous avons la terre devant nous. Nous passons devant la jolie petite ville de Saint-Paul, et nous arrivons à midi dans la rade de Saint-Denis, capitale de la colonie.

Le mouillage de Saint-Denis n'offre aucune sécurité pendant la saison des coups de vent et des ras-de-marée, qui sont terribles à Bourbon; aussi, à la moindre apparence de mauvais temps, voit-on la plupart des navires appareiller pour gagner le large. C'est un grave inconvénient pour le commerce de la colonie, un obstacle à son développement, et une cause fréquente d'embarras et de pertes considérables, que le manque d'un bon port à Bourbon. Le gouvernement, frappé de ce désavantage qui n'a sans doute pas peu contribué à nous faire restituer l'île par les Anglais, en 1815, a fait étudier avec soin tous les points de la côte; la plupart présentent de grandes difficultés; il paraît que Saint-Gilles serait l'emplacement dont on pourrait tirer le meilleur parti.

Le débarcadère de Saint-Denis n'est pas meilleur que sa rade. Quand le temps est beau, on monte facilement sur la jetée par un escalier en bois; mais dès qu'il y a du vent, on est obligé d'avoir recours à une échelle de corde vacillante. L'ascension des dames s'exécute au moyen d'un fauteuil dans lequel on les

hisse de l'embarcation à terre, au moyen d'une poulie; mais ce procédé même n'est pas toujours sans danger. Une aimable créole, qui avait été visiter l'*Archimède*, tomba à la mer au moment où elle se confiait au perfide fauteuil, et ne dut probablement son salut qu'au dévouement d'un de nos officiers qui se précipita à son secours.

Saint-Denis, vu du débarcadère ou barachois, a presque l'air d'un village. Mais on ne tarde pas à revenir de cette première impression. Suivez la rue Royale qui traverse la ville dans toute sa longueur, et vous commencerez à rendre justice à cette délicieuse petite capitale, ou plutôt à ce jardin parsemé d'habitations coquettes dont les blancs péristyles se cachent à moitié derrière des massifs de palmiers, de bananiers, de rosiers qui remplissent les appartements de leurs parfums suaves. Charmantes cases qui, par leur peu d'élévation, échappent à la chaleur d'un soleil tropical, et où la vie s'écoule molle, insouciante et voluptueuse, sous ce beau ciel de Bourbon, dont l'éternel azur entretient dans le cœur une éternelle aménité.

On arrive, en suivant toujours la rue Royale, à un vaste rond-point, puis au jardin du roi, qui résume toutes les richesses du sol de la colonie. Les mangliers, les cocotiers aux longues feuilles pendantes, les mille variétés de palmiers, y déploient leur puissante végétation, dans tout son luxe.

Le climat de Bourbon, quoique chaud, est agréable et sain; la brise s'y fait toujours un peu sentir, et l'hiver se confond presque avec l'été dans cet heureux pays, dans ce paradis terrestre. Ses productions sont aussi abondantes que variées. La canne à sucre, le café, le girofle y sont l'objet d'immenses cultures; celle du girofle, introduite en 1776 par M. Poivre, l'un des intendants dont le nom est resté le plus cher à la colonie, paraît, en ce moment, en grande voie de perfectionnement. C'est la canne qui emploie aujourd'hui le plus de terres et de travailleurs, malgré les inquiétudes et les déclamations provoquées par le sucre indigène.

Les fruits de Bourbon sont nombreux et délicats. Les plus renommés sont la mangle, l'orange mandarine, originaire probablement de la Chine, la banane, l'ananas, l'avocat à la chair jaune et suave, l'atte assez semblable pour la forme à une pomme de pin, et renfermant une crême blanche parfumée; enfin, le mangoustan, l'un des fruits tropicaux les plus vantés, qui a la grosseur d'une pomme et une écorce brune assez épaisse, sous laquelle se cache un bouton de chair à six ou huit côtes, blanc de neige, et d'une saveur des plus délicates et des plus rafraîchissantes. N'oublions pas le chou palmiste que l'on peut aussi ranger parmi les fruits; c'est le produit d'une certaine variété de palmier, et il constitue un mets fort estimé, que l'on accommode en salade et en légume.

On devine aisément si de pauvres voyageurs, condamnés pour des mois au régime des conserves, des légumes secs et des viandes salées, durent faire honneur à toutes ces magnifiques productions de la colonie!

L'étendue de l'île Bourbon est de 20 lieues de long sur 15 de large. Elle se divise en deux arrondissements, l'un, dit arrondissement du Vent, comprenant les communes de Saint-Denis, Sainte-Marie, Sainte-Suzanne, Saint-André, Salazie, Saint-Benoît, et Sainte-Rose; l'autre, dit arrondissement Sous-le-Vent, ayant pour chef-lieu Saint-Paul, et formé de la commune de ce nom, de celles de Saint-Leu, de Saint-Louis, de Saint-Pierre, de Saint-Joseph et de Saint-Philippe. De nombreuses rivières répandent la fertilité dans les diverses parties de l'île : les principales sont la rivière du Mât, la rivière des Pluies, celles des Galets, de Saint-Etienne, et de Saint-François.

Les environs de Saint-Denis sont très riants et parfaitement cultivés. A peu de distance de la ville se trouve la sucrerie de la Nouvelle-Espérance, la plus considérable et la mieux organisée de la colonie.

En suivant la grande route, on arrive aux villages de Saint-Sazanne, de Saint-André, puis à la rivière du Mât; on traverse de nombreuses plantations de girofliers et de cannes à sucre, aux longues feuilles recourbées et aux tiges hautes et droites, qui se balancent mollement sous le souffle de la brise. On aperçoit aussi

de tous côtés des aloës, des vaqouas, genre de palmier dont les feuilles larges et épaisses servent à faire d'excellents sacs; beaucoup de cocotiers, d'acacias, de caféiers et de manioes, dont les racines sont employées, sous forme de pâte, comme matière alimentaire, aussi bien que pour remplacer l'amidon.

Il paraît que les plantations souffrirent beaucoup, au mois de janvier 1844, des inondations terribles causées par un de ces ouragans si communs dans ces contrées. Plusieurs ponts furent enlevés; un hôtel situé près de la rivière du Mât, fut presque entièrement détruit. Les récoltes de l'année se ressentirent cruellement de tous ces désastres. Mais la richesse et la fertilité du pays sont si grandes, que la récolte suivante devait, disait-on, faire oublier tout le mal.

Un voyageur ne saurait se dispenser de visiter la vallée de Salazie, l'une des merveilles de Bourbon. On s'y rend par d'étroits sentiers, en se confiant à une mule ou à un petit cheval de Batavia. Le pays que l'on traverse est très accidenté, et rappelle, à certains endroits, les belles vallées de la Suisse. Je rencontrai plus de cinquante cascades tombant d'une hauteur prodigieuse, le long des flancs des monts Salazes qui, quoique presque à pic, sont couverts d'une magnifique végétation. Parfois, cependant, je découvrais des rochers d'une teinte noirâtre, assez semblable à celle de la houille, et qui paraissaient attester une origine volcanique. Après trois heures de marche à travers

d'affreux chemins, montant et descendant sans cesse, au bord d'un précipice, mais sous de délicieux ombrages d'arbres séculaires, j'arrivai à la magnanerie de M. Périchon, honorable manufacturier, à qui l'industrie séricicole de Bourbon doit immensément, et qui a créé une très belle filature de soie au milieu de ces montagnes sauvages.

En poussant plus loin dans la vallée, on rencontre des sources d'eaux thermales fort estimées, et le cratère d'un ancien volcan éteint, dont les abords sont assez difficiles.

Pour visiter le volcan moderne dont nous avions aperçu la flamme en pleine mer, on se rend, par Saint-Benoît, en voiture, jusqu'à deux lieues environ du cratère. Là, on prend des guides du pays, pour éviter les accidents et surtout pour trouver le chemin qui n'est pas facile. Une pluie épouvantable, survenue au moment où j'entreprenais cette curieuse promenade, ne me permit pas de m'approcher du cratère, et comme notre séjour à Bourbon fut court, je n'eus pas le temps de recommencer. C'est la nuit surtout que l'effet de la lave est magnifique. Elle ressemble, de loin, à une nappe mobile de métal en fusion. Les éruptions du volcan de Bourbon sont assez rares : aussi celle qui avait lieu pendant notre séjour, occupait-elle tout le monde, et de nombreuses sociétés allaient chaque jour contempler le magnifique spectacle de cette mer

de lave, toute rouge par l'obscurité, et qui couvrait un espace immense de ses flots dévorants.

L'administration de l'île Bourbon est confiée, comme celle des autres colonies françaises, au gouverneur assisté d'un commissaire général ordonnateur, d'un directeur de l'intérieur et d'un procureur général dont les attributions sont beaucoup plus étendues que celles de nos procureurs-généraux de cours royales en France. Ce sont ces trois hauts fonctionnaires qui sont chargés de présenter au conseil colonial l'exposé des motifs du budjet et d'en soutenir la discussion, aussi bien que celle de toutes les questions intéressant l'avenir et la prospérité de la colonie, et sur lesquelles le conseil est appelé à émettre son opinion.

Le projet de budjet, pour l'année 1843, se balançait en recettes et en dépenses par la somme de 1,823,800 francs.

Les recettes se décomposaient de la manière suivante :

Contributions directes.	959,000 fr.
(Elles étaient produites par les droits à la sortie, la capitation par têtes d'esclaves, les contributions personnelles et la taxe sur les voitures suspendues.)	
Contributions indirectes.	629,300
Domaines.	18,000
Recettes diverses.	217,500
TOTAL.	1,823,800

Il y aurait de curieuses études à faire sur la population blanche de Bourbon, population avide de jouis-

sances matérielles de toute espèce, passionnée pour le luxe, pour le jeu et les plaisirs bruyants, unissant, à un singulier degré, le caractère impétueux des peuples méridionaux à l'élégance des manières et au savoir-vivre des Français, exclusive dans ses opinions, dans ses préjugés, se faisant un code moral à part, jugeant tout au point de vue de la localité, et ne comprenant pas que la métropole puisse avoir la prétention de se former, sur les choses de la colonie, une manière de voir différente de celle des colons. Si la passion des chevaux et du jeu est extrême chez les hommes, celle de la parure ne l'est pas moins parmi les femmes; et ce goût est commun ici à la blanche créole et à la brune mulâtresse, qui, toutes deux, adorent les bals et les spectacles. Malheureusement, pour la femme à sang mêlé, le préjugé de la couleur existe à Bourbon dans toute sa force. Les teints y sont soumis à un examen minutieux et sévère; on étudie, on scrute, on discute, on analyse, on dissèque un inconnu jusqu'au blanc des yeux, jusqu'au bout des doigts, et malheur à lui si la naissance de ses ongles présente une petite auréole bleue, car c'est un signe fatal et irréfragable qui, malgré la blancheur de la peau et l'absence de tout autre indice, trahit, à la quatrième ou cinquième génération, l'infortuné auquel il reste un atôme de sang noir dans les veines.

Toute personne qui ne peut exhiber un arbre généalogique d'une entière blancheur, doit s'attendre à se

voir fermer les maisons comme il faut; car, en la recevant, on mettrait en fuite tous les gens qui se respectent, et qui se croiraient déshonorés, s'ils respiraient le même air et s'asseyaient à la même table que le descendant d'un être considéré, aux colonies, comme le cousin-germain ou le frère de l'orang-outang.

La question de l'émancipation est toujours, on le comprend, l'objet d'une vive préoccupation parmi les habitants de l'île Bourbon. Au dire de la plupart des planteurs, il n'y aurait que des personnes tout à fait étrangères à la vie et aux besoins de nos colonies, qui pussent se laisser aller aux rêves de l'affranchissement. On est un utopiste, un maniaque, un homme antinational aux yeux d'un colon, quand on se permet de desirer quelque changement à l'ordre actuel des choses. Vous avisez-vous de plaindre la triste condition des noirs? — Mais ils sont bien heureux, vous répond-on ; jadis les sauvages mangeaient leurs prisonniers ; ne vaut-il pas mieux qu'ils en fassent des esclaves ? On se garde bien d'ajouter que les chefs de certaines tribus de la côte d'Afrique font uniquement la guerre aujourd'hui pour entretenir la traite. On vous dira aussi que le Nègre, après avoir séjourné quelques années dans les colonies, ne voudrait plus retourner dans son désert. Apparemment que les coups de fouet, qui lui sont distribués d'une main si libérale, l'attachent à la maison de son maître, à la manière du chien qui garde fidèlement la maison de celui dont la canne le châtie de

temps en temps. On voudra vous persuader que si les Anglais ont décrété l'affranchissement dans leurs colonies, c'était parce que, ne tenant plus à leurs Antilles, à cause de la proximité de l'Amérique, ils voulaient concentrer toute leur puissance dans l'Inde, et faire une guerre de concurrence aux sucres du Brésil et de Cuba. Enfin, invoquant les grands sentiments nationaux, on n'oubliera pas d'ajouter que si l'Angleterre a consenti à s'imposer un immense sacrifice, en affranchissant ses Nègres, c'était afin de se faire imiter par la France, de lui faire partager ses malheurs, enfin de ruiner nos colonies qui lui portent ombrage, et, par suite, notre marine. Tout cela a pour but de vous démontrer que le noir esclave, assimilé à la brute et traité comme tel, doit être parfaitement heureux, qu'il doit se féliciter d'être condamné à marcher pieds nus, afin que tout le monde le reconnaisse, à la première vue, pour un être dégradé; qu'il doit être honoré de se voir contraint de suivre à pied, et de toute la vitesse d'un cheval, la voiture de son maître, dans les courses les plus longues; enfin, que les mauvais traitements auxquels il est soumis, sont tout à fait indispensables à l'égard d'une espèce de bête de somme, d'un esclave pour qui la dignité humaine et la moralité sont des sentiments inconnus.

Depuis longtemps, heureusement, les esprits éclairés de la métropole ont fait justice de tous ces beaux raisonnements, et l'on a compris que c'était une choquante anomalie, que de laisser subsister l'esclavage

dans les colonies françaises, après deux révolutions qui avaient pour devise et pour but la liberté de tous.

L'esclavage fut, à une certaine époque de l'humanité, une nécessité fatale. Nous le retrouvons chez tous les peuples pour qui le premier degré de la barbarie fut de tuer les prisonniers de guerre, et le second, de les réduire en servitude. Tout en étant une chose immorale, l'esclavage était donc un acheminement vers la civilisation, et un mal nécessaire pour arriver au bien. Aujourd'hui, le monde a atteint sa troisième phase, la période de la liberté.

Il ne s'agit plus que de trouver une transition convenable. La place que notre pays occupe parmi les nations, l'initiative qu'il a toujours prise dans les questions d'humanité, tout lui ordonne de s'occuper activement d'aviser aux moyens d'effectuer l'affranchissement le plus promptement possible, et avant qu'une guerre ne vienne peut-être fournir à une nation rivale la plus admirable occasion pour s'attacher à tout jamais nos colonies, en y apportant la liberté, et en nous y faisant considérer comme des tyrans éternels.

Mais la première condition de l'affranchissement doit être de ne point apporter de perturbations dans les colonies, de ne point y sacrifier les blancs aux noirs, de maintenir la population indigène, population agricole; de lui inspirer le goût, de lui imposer la nécessité du travail, sous un ciel où l'on peut vivre presque sans travailler : voilà la difficulté, voilà où les enne-

mis de l'émancipation vont puiser leurs meilleurs arguments, en nous montrant les fâcheux résultats d'un affranchissement trop brusque dans les colonies anglaises, dans la décadence de la république d'Haïti; deux exemples, deux avertissements salutaires pour ceux qui voudraient procéder avec trop de rapidité.

Les deux principaux systèmes d'affranchissement dont on s'occupait à Bourbon, lors de notre passage, étaient le système partiel et progressif, basé sur l'affranchissement des enfants à naître, et celui fondé sur le rachat général et simultané de tous les noirs esclaves, pour le compte de l'état.

L'affranchissement des enfants à naître, qui ailleurs exigerait un temps assez long, s'opérerait rapidement à Bourbon, à cause de la proportion anormale de la population esclave masculine et féminine.

En 1836, sur 69,296 esclaves, que possédait Bourbon, on comptait 45,088 hommes pour 24,208 femmes. L'excédant des hommes provenait des dernières années de la traite, pendant lesquelles on cherchait à satisfaire d'une manière efficace aux besoins de l'agriculture. Ces hommes avaient été pour la plupart introduits à un âge tel qu'ils pussent immédiatement être employés aux travaux des champs ; cet âge variait entre 12 et 25 ans, et la moyenne était 18. Mais on a calculé que la vie moyenne des esclaves à Bourbon était de 31 ans. En supposant donc tous les esclaves mâles de Bourbon entrés le dernier jour de la traite,

à la fin de 1830, et tous à l'âge moyen de 18 ans, on peut, sans exagération, en tenant compte d'une foule de causes qui diminuent sans cesse la population féminine esclave, pour laquelle les affranchissements sont beaucoup plus fréquents que pour les hommes, on peut, disons-nous, évaluer à la moitié du total général des noirs ce qui aura disparu en 1851. A cette époque, au lieu de 45,000 cultivateurs, il n'en restera plus que 22,500, et la population féminine aura diminué dans une proportion bien plus sensible.

Ces calculs furent présentés au conseil colonial spécial réuni en 1840. On y proposa l'affranchissement immédiat de tous les enfants âgés de moins de 7 ans, et l'affranchissement successif de tous les enfants à naître, indépendamment des affranchissements par voie ordinaire. Les maîtres des enfants de moins de 7 ans auraient été déclarés créanciers de l'état, pour une somme calculée d'après le tarif suivant :

Prix de l'enfant		à sa naissance.	200 fr.
Id.	*id.*	à la fin de la première année.	300

Ce prix s'augmente de 60 francs pour chacune des années suivantes, jusqu'à la dixième.

Le prix d'un adulte de 18 ans était estimé 1500 fr.; mais la plupart des esclaves sont infiniment plus chers aujourd'hui.

Les enfants libérés seraient demeurés sous la tutelle du maître jusqu'à un certain âge. Après leur majo-

rité, ils auraient été soumis à un engagement de plusieurs années.

Le second système, celui de l'émancipation générale et simultanée, rencontra beaucoup d'objections dans le conseil, et fut écarté : on recula devant les difficultés qu'auraient entraînées la surveillance d'une population de 60,000 individus passés subitement de l'esclavage à la liberté, et la régularisation des contrats à passer entre eux et les colons.

D'après la loi votée par la Chambre des députés le 18 juillet 1845, l'affranchissement des esclaves de nos colonies ne devrait s'opérer qu'au moyen du rachat par le pécule, jusqu'à ce qu'on se décidât à adopter une mesure générale. Mais l'emploi d'une journée par semaine, accordé à l'esclave pour son travail personnel, et le chétif coin de terre qui devient son bien, sont de tristes et inefficaces moyens pour arriver à ce pécule indispensable et à l'affranchissement qu'on laisse entrevoir. Que d'années de sueurs sont réservées au noir, si son maître ne vient pas à son secours ! Que de fois il faudrait que le gouvernement vînt demander aux Chambres des subventions comme celle de 1845, pour compléter les sommes nécessaires à l'affranchissement des nègres les plus dignes et les plus laborieux. Les mesures proposées aux Chambres en 1845, n'ont, on ne peut se le dissimuler, aucun caractère définitif. Tout reste dans le *statu quo*. La résolution d'affranchir les noirs du domaine royal dans un délai de cinq ans,

résolution annoncée par le gouvernement à la même époque, a seule une signification importante, en ce qu'elle montre sa confiance dans l'émancipation. C'est un exemple salutaire.

Des expériences intéressantes ont été faites, dans ces dernières années, sur des travailleurs libres venus de Chine, dans notre colonie de Bourbon qui, malgré tous les palliatifs que pourront adopter les chambres dans la question de l'émancipation, voit sa prospérité gravement menacée, si l'on ne parvient pas à y attirer de nombreux travailleurs du dehors.

En 1844, 58 Chinois furent engagés à Singapour par les ponts-et-chaussées de Bourbon. Voici les réglements qui furent adoptés à leur égard : ils devaient se mettre à l'ouvrage à 5 heures et demie du matin, et le quitter à 6 heures et demie du soir; ils avaient deux repos dans la journée, l'un de 8 à 9, pour le déjeùner, et l'autre, de midi à 2 heures, pour le dîner. Ils étaient logés dans un camp séparé; ils devaient une corvée de deux heures le dimanche.

Leur nourriture était fixée à 1 kilog. de riz ; 125 grammes de morue, poisson salé ou légumes ; 5 centilitres de rhum ou de sirop.

Il leur était alloué 1 kilog. de bois par jour ; 2 chemises, 1 pantalon et une couverture par an.

La solde était de 27 fr. 50 c. par mois.

Il paraît que ces Chinois répondent parfaitement à l'attente de l'administration.

Un navire français qui était déjà allé, en 1844, prendre un chargement de travailleurs, dans un des ports du Céleste-Empire, y est retourné, l'année suivante, pour en opérer un second. Ces travailleurs s'engagent pour un certain nombre d'années, à des conditions fort modérées, et remplacent parfaitement les noirs esclaves, qui deviennent de jour en jour plus chers : premier acheminement à la solution du grave problème qui préoccupe si vivement la colonie.

Manille et Java nous offrent un exemple frappant de tout le parti que l'on peut tirer des Chinois pour les travaux de cultures. A Manille, toute l'industrie manufacturière et presque toute l'industrie agricole sont entre leurs mains. Ils ont formé, en s'unissant aux femmes du pays, une race de métis qui a hérité de leur activité. A Java, à Singapour, les Chinois s'emparent de toutes les professions lucratives, et s'y vouent avec tant d'ardeur et d'intelligence, que beaucoup d'entre eux parviennent à une aisance qui leur permet, au bout de quelques années, de retourner dans leur pays.

Quel avantage pour notre colonie de Bourbon, si l'on parvenait à y croiser la race chinoise avec la race nègre, et à faire disparaître la paresse native de l'une par l'activité de l'autre ! Quelle admirable pépinière de travailleurs il y aurait moyen de se procurer avec cet élément nouveau ! Ne dirait-on pas que les Chinois, dont l'empire s'ouvre à l'Europe au moment où l'émancipation

devient presque une nécessité dans toutes les colonies européennes, ne dirait-on pas que les Chinois soient le remède providentiel destiné à prévenir les maux que l'affranchissement pourrait entraîner? Grave question bien digne de fixer un instant l'attention de nos publicistes, qui rarement dépasse les limites de la Méditerranée et de l'Océan Atlantique !

Un autre grave sujet de préoccupation pour les esprits éclairés de Bourbon, c'est Madagascar. Tout le monde songeait à la prise de possession de cette île, au moment de notre passage ; on y voyait une source d'avantages incalculables pour la métropole.

La création du premier établissement français à Madagascar date de 1642. Il se forma à cette époque une société ayant pour but l'exploitation du commerce de cette île. On s'établit d'abord à Sainte-Lucie, puis à Sainte-Marie, à Ténériffe, à Manahar, et on éleva le Fort-Dauphin. Les fièvres exercèrent, dès le début, de terribles ravages. En 1664, Madagascar reçut de Louis XIV le nom d'île Dauphine, et la plus grande activité fut imprimée à son commerce. Le Fort-Dauphin devint la capitale de Madagascar.

En 1665, on prit possession de l'île au nom du roi et pour le compte de la compagnie des Indes Françaises. La société commerciale de Madagascar n'ayant pas prospéré, liquida en 1670. En 1686, l'île fut réunie au domaine.

En 1764, une série d'établissements français embras-

sait toute la côte de Madagascar, mais depuis longues années, l'île n'avait plus de gouverneur de notre nation. En 1774, le comte de Béniousky en reprit possession au nom du roi. On construisit des forts à Ténériffe, à Tamatave, à Foulpointe; mais Béniousky, qui faisait refleurir notre établissement de Madagascar, périt dans un engagement en 1786.

En 1804, le général Decaen fit de Tamatave le chef-lieu des possessions françaises à Madagascar. La France continuait d'y entretenir un certain commerce. Les traités de 1814 et de 1815 reconnurent nos droits sur cette île. On sait les inutiles essais faits par la Restauration pour y rétablir notre suprématie. Le roi Radama mourut en 1828, et sa veuve Ranavalo, qui règne encore aujourd'hui, marqua son avènement par des exécutions sanglantes et par la rupture d'un traité conclu avec l'Angleterre. Notre expédition de 1829, sur l'île de Sainte-Marie, échoua complètement, et la révolution de juillet fit renoncer provisoirement à toute tentative sur Madagascar.

Cette île, l'une des plus grandes du monde, est comprise entre les 11e et 25e degrés de latitude sud, et les 40e et 48e degrés de longitude est. Placée à l'entrée de la mer des Indes, elle en commande à la fois les deux routes, ainsi que le canal de Mozambique. Madagascar a 1600 kilomètres de long, et 470 de largeur moyenne ; sa superficie égale à peu près celle de la France. Elle est distante de 150 lieues de Bourbon.

Ses côtes sont défendues par une série de montagnes échelonnées en amphithéâtre, et son intérieur forme un vaste plateau.

Le Fort-Dauphin est situé à la pointe sud-est de l'île. Tamatave est à l'est. La partie sud n'offre que de mauvais mouillages; au nord, au contraire, on en trouve d'excellents. Citons d'abord Diégo-Souarez, puis la baie d'Antongil et celle de Foulpointe, voisine de Tamatave qui est le principal marché de la côte orientale, et celui où, avant les événements de 1845, se faisait le grand commerce de Bourbon.

Au sud-est et au sud-ouest, les baies sont fort rares. La côte Nord-Ouest, au contraire, en présente d'excellentes après le cap Saint-André; ce sont les meilleurs mouillages de l'île. Notre possession de Noss-Bé est située en face de la baie de Passandava.

Le climat de Madagascar varie beaucoup d'un district à l'autre. Les parties élevées ont une température froide, tandis qu'une chaleur étouffante règne sur la côte. L'insalubrité excessive de la côte orientale est due à des pluies épouvantables, suivies de fortes chaleurs qui dessèchent les marais formés par les inondations, et d'où se dégagent ensuite des miasmes morbifiques. Mais les maladies ne règnent que dans une zône de dix lieues à partir de la côte. L'élévation des terres rend le climat de l'intérieur fort sain. Le littoral du nord et celui de l'ouest sont également à l'abri des maladies.

On n'a aucune donnée certaine sur le chiffre de la population. On sait qu'elle présente un mélange de sang nègre, arabe et malais.

Les Hovas, dominateurs actuels de l'île, sont originaires de la Polynésie, et furent, dit-on, jetés sur la côte de Madagascar, par une tempête, à une époque très reculée. Pleins d'audace, de ruse et d'énergie, les Hovas sont aujourd'hui maîtres de l'armée et du gouvernement.

La capitale de l'île est Tananarive.

La fertilité de Madagascar est, dit-on, prodigieuse. Le sucre y réussit admirablement, ainsi que le café, le tabac, le coton, l'indigo et la vigne. L'orseille se récolte en grande abondance, sur la côte occidentale. On y élève avec succès les vers à soie. Le fer se rencontre à Madagascar en quantité considérable ; cette île possède, en outre, de magnifiques mines de houille, et d'autres richesses minérales en grand nombre. Ses forêts admirables pourraient offrir de précieuses ressources à notre marine.

Un négociant de Bourbon, M. de Rontaunay, qui possède de belles plantations à Madagascar, avait à peu près le monopole du commerce français avec cette île avant 1845 : il y traitait, dit-on, d'immenses affaires.

Les importations annuelles de tissus de coton français à Madagascar, s'élevaient à 500,000 francs : c'était le principal article que nous fournissions à l'île.

J'ignore si les derniers événements ont fait cesser ce commerce.

Nous en tirions du riz qui y croît en abondance, des bois de construction, et de 15 à 1800 bœufs chaque année, tandis que Maurice en exportait 12,000.

Qu'on juge quel riche débouché Madagascar, possession française, offrirait aux produits de notre industrie! Son importance militaire serait encore supérieure à son importance commerciale. L'isolement de Bourbon, son manque de rade, l'obligation de faire réparer nos navires à Maurice, sont de graves sujets d'inquiétude pour nous, dans l'hypothèse d'une guerre maritime. Que deviendraient, d'un autre côté, nos établissements dans l'Inde, en cas de rupture avec l'Angleterre! Nous sommes sans force, sans point d'appui dans ces mers où jadis notre puissance était si grande, et l'on ne peut se dissimuler le sort réservé à nos possessions situées à l'est du Cap, si jamais il nous survenait une guerre avec la Grande-Bretagne, qui nous trouvât sans centre d'action, sans établissement solide à portée de l'Inde.

Nous avons des droits incontestables sur Madagascar, nous sommes sans colonies sérieuses dans l'Océan Indien; tout nous fait un devoir de préparer l'occupation d'une île qui pourrait devenir entre nos mains une autre Java. Mais cette occupation exige des sacrifices; il faut y procéder par nous-mêmes et pour nous-mêmes, sans aucune intervention étrangère; c'est notre

devoir et notre droit. Il est à jamais regrettable que nos chambres n'aient pas donné, en 1845, à la question de Madagascar, l'attention qu'elle réclamait. La prise de cette île pouvait rendre la vie à notre marine marchande, et métamorphoser notre puissance maritime.

Mais revenons à Bourbon, et disons quelques mots du commerce de cette colonie.

Les importations de Bourbon se sont élevées :

En 1841, à la somme de. 13,521,864 fr.

En 1842, à celle de. . . . 24,228,378.

Dans le chiffre de 1841, les tissus de coton figuraient pour 2,091,498 fr., et les boissons, pour 1,649,733.

Les exportations de 1841 ont été de 14,461,877 fr. dont 13,730,307 fr. de denrées coloniales.

En 1844, il a été exporté de Bourbon : 338,289 kil. de café; 12,543,334 kil. de sucre; 441,341 kil. de clous de girofle.

Si notre commerce avec la Chine est destiné à prendre de l'extension, Bourbon sera, pour nos bâtiments, une relâche des plus importantes. Ils y feront des chargements considérables de clous de girofle qui se placent fort bien en Chine, et pourront y rapporter divers produits du Céleste-Empire. Je reviendrai sur ce sujet dans la seconde partie de cet ouvrage.

Notre séjour à Bourbon, comme celui au Cap, fut un moment de diversion agréable, en même temps que d'études utiles, au milieu des fatigues du voyage. Nous

n'eûmes qu'à nous louer du charmant accueil que nous firent les habitants de l'île, avec qui nous nous trouvâmes en relations.

Le gouverneur, M. Bazoche, nous fit la plus aimable réception, et nous donna, la veille de notre départ, un bal magnifique où nous pûmes admirer les grâces et la beauté des dames de Bourbon qui ne le cèdent en rien aux Parisiennes.

Le 20 juin 1844, nous fîmes nos adieux à la charmante ville de Saint-Denis.

Le lendemain, nous nous réveillâmes à deux lieues de l'île Maurice qui nous parut moins montagneuse que Bourbon. Les mornes que nous découvrions dans le lointain, affectaient les formes les plus bizarres. Le Peter-Boot, surtout, nous frappa par sa coupe originale : c'est un cône terminé par une espèce de bouton qui ressemble assez à ces nids de cigogne placés au haut des clochers de certaines vieilles églises des bords du Rhin.

La plaine William et la vallée des Pamplemousses se déroulaient dans le lointain. Nous apercevions très distinctement Port-Louis et le fort qui domine la ville du haut d'un monticule.

Maurice figurait dans le programme de nos relâches. Le commandant comptait y faire du charbon. Mais la petite vérole et le typhus, qui y exerçaient, en ce moment, de grands ravages, l'empêchèrent de donner suite à ce projet.

Le 29, nous passons entre les Seychelles et l'archipel de Chagos, laissant les premières de ces îles à environ 200 lieues à babord, et les secondes, à une bien moindre distance à tribord. Nous voyons voler des frégates et des fous autour du navire. Le lendemain, plusieurs de ces derniers viennent se faire prendre sur *l'Archimède*, mais non sans appliquer d'affreux coups de bec aux matelots qui les privent de leur liberté. Ils ont un air stupide et méchant à la fois ; leur cri ressemble à celui du cochon.

La proximité de la ligne rend les grains très fréquents. Ils arrivent tellement vite, qu'avant qu'on ait eu le temps de carguer les perroquets, le vent souffle déjà avec une violence qui fait craindre pour les hauts mâts.

Le 3 juillet, nous repassons la ligne, pour rentrer dans l'hémisphère septentrional.

Le 4, nous traversons le groupe de Maldives, sans voir la terre.

Le 7, au matin, nous apercevons l'île de Ceylan. Dès la veille, les parfums aromatiques dont l'atmosphère était chargée, nous avaient annoncé la proximité des terres. Nous longeons la côte pendant toute la journée. A six heures du soir, nous arrivons devant le fort de Trinconialie ou Trinquemalay. Nous mouillons à Back-Bay (baie de derrière), mais dès le lendemain matin, nous quittons ce mouillage, pour aller, d'après

l'avis d'un officier anglais, jeter l'ancre près du fort du *Flag-Point*, situé à l'entrée de la baie de Trinquemalay. C'est là que nous devons trouver la houille pour laquelle nous sommes venus à Ceylan.

CHAPITRE II.

L'île de Ceylan. — Climat. — Productions. — Commerce de Colombo. — Historique de Ceylan. — Victoire de Suffren. — Population. — Mœurs. — Costumes. — Trinquemalay. — Notre séjour dans ce port. — Animaux curieux. — Habitants.

Avant de nous occuper de Trinquemalay, jetons un coup d'œil général sur l'île de Ceylan, l'une des plus belles colonies de la Grande-Bretagne. L'aspect du pays est des plus pittoresques et des plus variés. Sa moitié méridionale présente, vers le centre surtout, plusieurs chaînes de hautes montagnes qui s'étendent dans plusieurs directions, mais en diminuant sensiblement de hauteur, du côté de la mer. La partie septentrionale est occupée par de vastes plaines. Le port de Colombo,

centre du commerce anglais, est situé sur la côte occidentale de l'ile; celui de Pointe de Galles, au sud; Trinquemalay, au nord-est. Candy, l'ancienne capitale de Ceylan, est placée dans l'intérieur, et occupe une position centrale.

Ceylan étant située entre les 6e et 10e degrés de latitude nord, l'hiver y est à peu près inconnu. Il y règne deux moussons, celle de sud-ouest et celle de nord-est. La première dure assez généralement pendant que le soleil est au nord de l'équateur; la seconde, pendant qu'il est dans le sud. Cependant on remarque des différences assez curieuses dans les diverses parties de l'île. Ainsi, à Colombo et à Trinquemalay, le vent de sud-ouest souffle pendant près de cinq mois; mais à Colombo, celui de nord-est ne se fait sentir qu'en décembre et en janvier, tandis qu'à Trinquemalay, il commence un mois plus tôt, pour ne cesser qu'un mois plus tard.

Les pluies sont très violentes à Ceylan. Dans les districts du nord et de l'est, elles s'établissent en même temps que la mousson du nord-est et continuent pendant deux mois. Le reste de l'année y est fort sec. Dans la partie occidentale, c'est, au contraire, la mousson de sud-ouest qui amène les pluies; cependant elles ne s'y bornent pas à cette saison, mais n'y sont pas non plus aussi violentes que dans le reste de l'île. Elles entretiennent une fraîcheur et une verdure admirables dans cette partie de Ceylan. Comme elles sont très fréquentes dans les montagnes de l'intérieur, les nombreuses ri-

vières qui y prennent leur source se trouvent constamment alimentées, et vont répandre la fertilité dans les régions qu'elles traversent.

On rencontre à Cannéa, près de Trinquemalay, des sources d'eaux thermales. Il en existe aussi dans la province de Candy.

Ceylan est favorisée, comparativement au continent indien, sous le rapport de la température qui y est toujours, grâce aux vents, beaucoup moins élevée. Elle varie, du reste, sensiblement, dans les diverses parties de l'île.

Les districts du sud-ouest et les lieux élevés sont très salubres. Les parties basses et boisées, comprises entre les montagnes et la mer, sont, au contraire, le foyer de nombreuses maladies. Le nord et l'est sont moyennement malsains. On attribuait jadis aux cocotiers une influence nuisible à la santé, ce qui fit abattre une grande quantité de ces arbres aux environs de Trinquemalay. Mais les Anglais sont entièrement revenus aujourd'hui de ce préjugé.

Ceylan est une des colonies britanniques les plus remarquables par la bonté et la variété des productions du sol. On y cultive avec un égal succès le café, la cannelle, le cacao, la canne à sucre et le clou de girofle. Le cotonnier de Ceylan paraît donner un produit d'un qualité supérieure à celui du continent indien ; cette plante n'est pas encore, dans l'île, l'objet d'une culture très étendue, mais on l'essaie dans plusieurs

districts, et tout porte à croire qu'il en résultera, d'ici à peu d'années, une nouvelle source de prospérité pour la colonie.

Le total des importations effectuées, en 1844, dans le port de Colombo, a été de 257,284 liv. sterl., dont 47,995 liv. sterl. d'articles de coton fournis par l'Angleterre ou tirés de l'Inde anglaise.

Les exportations de Colombo se sont élevées, en 1844, à 112,456 liv. sterl., dont 65,857 de café, 22,767 de canelle, 6,552 d'huile de coco, et 2,852 de sucre.

Le revenu de Ceylan était évalué, en 1845, à 378,950 liv. sterl., et les dépenses de la colonie, à 379,592 liv. sterl.

Avant la conquête anglaise, Ceylan était gouvernée par un souverain absolu. L'origine de la monarchie dans cette île, se perd dans la nuit des temps. L'histoire rapporte qu'il y a deux mille ans, les rois de Ceylan avaient trois grands ministres, un nombre considérable de gouverneurs de provinces et de districts, des chefs de castes, des chefs de temples, et une foule d'officiers du palais.

Le trône était héréditaire pour les mâles.

En y montant, le souverain était censé s'imposer un certain nombre de règles morales. Venait-il à y manquer, le peuple se considérait comme délié envers lui, et se levait en masse pour le renverser.

L'avénement du monarque au trône et ses funérail-

les donnaient lieu aux cérémonies les plus imposantes. Parfois il se montrait à ses premiers sujets, dans un appareil d'une magnificence extrême, couvert d'habits et de joyaux du plus grand prix, assis sur un trône en or. Les chefs ne l'approchaient qu'en se prosternant. A lui seul appartenait le droit de prononcer des sentences capitales. Ses sujets lui devaient le service militaire et certaines corvées. Outre un impôt en argent, ils étaient tenus de lui livrer, comme tribut, la vingtième partie de leurs récoltes en riz.

Les rois de Ceylan et leur peuple avaient embrassé, dans des temps très reculés, le culte de Boudha. De l'époque où les Brahmes reprirent leur ascendant dans l'Inde, date la décadence de Ceylan. Les Malabars y firent de nombreuses et sanglantes invasions au v[e] siècle. Elles se répétèrent pendant les siècles suivants, et l'île fut plusieurs fois conquise par ses puissants voisins.

Au XIII[e] siècle, du temps de Marco-Polo, le célèbre voyageur vénitien, Ceylan jouissait néanmoins d'une grande prospérité.

Ce fut en 1506 que les Portugais y abordèrent, et obtinrent du souverain l'autorisation de s'établir à Colombo. Mais peu à peu, voyant leur puissance s'accroître, le gouvernement commença à se montrer soupçonneux à leur égard. On en vint aux mains. Les chances de la guerre furent diverses, mais les Portugais parvinrent à se maintenir à Pointe-de-Galle, à Colombo, à Trinquemalay ; et sur divers autres points

de la côte, jusqu'au moment où Radjah-Singah, roi de Ceylan, prince vaillant et énergique, conclut un traité d'alliance avec les Hollandais qui convoitaient avidement la belle position des Portugais dans cette île.

Ceux-ci en furent définitivement chassés, en 1658, par les efforts combinés de leurs deux ennemis. Mais les Hollandais étaient, à cette époque, ce que sont aujourd'hui les Anglais, de dangereux alliés. Ils ne tardèrent pas à imiter les Portugais, en cherchant à établir leur domination dans l'île. Candy, la capitale, tomba en leur pouvoir, mais leur fut bientôt reprise ; en revanche, ils se rendirent maîtres de Batticolo et de quelques autres points. Vers la fin du XVII[e] siècle, un certain Caron, chef des établissements commerciaux français dans l'Inde, frappé des avantages que présentait la position de Trinquemalay, enleva ce port de vive force aux Hollandais. Ceux-ci ne tardèrent pas à le lui reprendre, et à l'obliger de regagner la côte de Coromandel.

Trinquemalay fut, en 1782, le théâtre d'un des plus glorieux faits d'armes d'un des héros de la marine française, du bailli de Suffren.

Appréciant toute l'importance militaire de ce point, il vint débarquer, avec une célérité égale à son courage, un corps de troupes peu considérable, sur la partie la plus avancée de la presqu'île, où s'élève encore aujourd'hui le fort anglais qui, à cette époque, était gardé par une forte garnison. Il ouvrit, d'une position

abritée et bien choisie, un feu très vif sur les remparts qui longent le rivage, et parvint à y pratiquer une forte brèche par laquelle ses troupes s'élancèrent. La garnison anglaise, épouvantée par la promptitude des mouvements du corps français, et incapable de résister à la bouillante ardeur de nos soldats guidés par un chef illustre, se vit contrainte à capituler. Admirable et précieux succès pour nos armes! car la flotte anglaise arrivait au secours du fort qu'elle trouva en notre pouvoir.

Un combat sérieux s'engagea alors entre elle et l'escadre de Suffren, qui, quoique moins forte numériquement, la repoussa avec perte, soutenue qu'elle était par le feu de l'artillerie française qui avait remplacé les batteries britanniques au sommet du *Flag-Point*.

La population de l'île de Ceylan peut se diviser en deux classes : celle des aborigènes et celle des étrangers naturalisés depuis des siècles. Les premiers sont les Singalais qui habitent presque exclusivement l'intérieur et la partie sud-ouest. Les seconds sont Malabars ou Arabes. Les Malabars peuplent le nord et l'est de l'île.

Les purs Singalais présentent entièrement le type indou. Leur peau est d'un brun généralement clair; leur taille et leurs membres sont bien inférieurs en force à ceux des Européens. Ils n'ont ni le front déprimé, ni les lèvres épaisses des Africains; leurs traits expriment la finesse et l'intelligence. Leur vêtement

consiste en deux pagnes dont ils s'entourent le corps, ou bien aussi en une espèce de tunique blanche. Ils se coiffent d'une petite calotte ou d'un mouchoir disposé en turban, et qui laisse le sommet de la tête à découvert. Leurs cheveux, d'un beau noir, atteignent une grande longueur; ils sont souvent rassemblés en tresse par derrière. Les mahométans, qui sont assez nombreux dans l'île, se distinguent par leurs longes barbes; en contemplant les têtes blanches et vénérables des plus vieux, il me semblait voir revivre les patriarches de l'Ancien Testament.

Les Singalaises sont généralement bien faites, mais leurs figures m'ont paru moins agréables que celles des hommes. Elles font, comme leurs époux, un usage immodéré du bétel qui leur sert de masticatoire, et qui leur noircit horriblement les dents et les lèvres, ce que les naturels considèrent comme une beauté.

La polyandrie est très répandue à Ceylan, et plus commune que la polygamie. On cite des dames qui ont jusqu'à sept maris; mais ces maris sont presque toujours frères, et l'on prétend que ces unions incestueuses, loin de susciter la discorde dans les familles, comme on devrait le supposer, en resserrent les liens et en assurent l'harmonie.

C'est ordinairement le père qui choisit les femmes de ses fils. Il est peu de Singalais qui ne soient mariés.

La classification par castes existe à Ceylan, mais à un moindre degré de développement que sur le con-

tinent indien. Les quatre grandes castes établies dans cette île, sont la caste royale, celle des brahmes ou prêtres, celle des marchands, cultivateurs et bergers, et enfin la caste nommée *ksoudra*, qui comprend les dernières classes du peuple. Chacune de ces castes principales se subdivise en plusieurs autres.

La langue singalaise est distincte de celle que parlent les naturels des côtes de l'Inde. Les hautes et les basses classes ont chacune un idiome spécial. L'instruction élémentaire paraît être très répandue dans l'île de Ceylan qui a aussi ses poètes, et en très grand nombre, dit-on. Le papier est remplacé, dans ce pays, par de grandes feuilles d'une certaine espèce de palmier, que l'on colle sur des planchettes carrées, après leur avoir fait subir une préparation particulière. On lie ces planchettes en pile, pour en former un volume.

Les Singalais aiment beaucoup la musique, mais ils ne sont encore parvenus à fabriquer que des instruments à vent et à cordes de la dernière imperfection, et qui rappellent un peu ceux des Chinois.

La peinture est, à Ceylan, dans un état de barbarie complet. Nous avons remarqué, dans quelques boutiques de Trinquemalay, des figures de dieux barbouillées de la façon la plus bizarre et la plus comique. Les Singalais sont, par contre, assez avancés, du moins relativement, en sculpture et en moulure.

On rencontre, à Ceylan, les plus singulières super-

stitions, comme chez la plupart des peuples de l'Asie. L'astrologie y a de nombreux adeptes.

Sans avoir de grandes vertus ni de grands vices, les Singalais sont en général sociables, cérémonieux et très causants. Ils se livrent au jeu avec passion, pendant les loisirs que leur laissent les travaux des champs. Les femmes sont bonnes ménagères. Les habitants de l'intérieur de l'île vivent généralement dans des huttes isolées; car les villages sont très rares à Ceylan, et l'ancienne capitale Candy n'est, dit-on, elle-même qu'un grand village. Cet état d'isolement oblige chaque famille à se pourvoir à peu près de tout ce qui est nécessaire à son existence, mais ce n'est pas grand'chose. Du riz, du lait, des fruits, de l'huile de coco, voilà pour l'alimentation. Un métier auquel travaille la ménagère, pendant les heures qu'elle peut dérober aux occupations des champs et aux soins domestiques, fournit à la famille les grossiers tissus qui lui sont indispensables. Quant aux autres menus objets dont on peut avoir besoin de temps en temps, on se les procure ordinairement par échanges, dans quelque chaumière voisine, bien que les indigènes aient aussi leurs monnaies d'or, d'argent et de cuivre.

Un des grands éléments du bonheur, chez les Singalais, c'est le bétel. Aussi donne-t-on un soin particulier à sa préparation. La feuille de bétel est mêlée à de la noix d'arec, à du limon desséché, à du tabac et à du gambier, puis le tout est pilé dans un petit mortier.

La ville de Trinquemalay, si toutefois on peut donner le nom de ville à un assemblage confus de trois ou quatre cents huttes, est située sur le bord de la mer, à environ deux milles du fort qui est le Trinquemalay militaire, c'est à dire la position la plus solide, peut-être, des Anglais en Asie, et la défense du meilleur des ports de l'Inde. On suit, pour arriver à la ville, un chemin assez riant qui, cotoie une petite baie au fond laquelle on aperçoit les premières maisons. Ce chemin longe également la montagne qui, du fort, s'étend dans la direction de la ville.

Pendant le trajet, un peu fatigant sous le soleil de l'équateur en plein midi, je me reposai plusieurs fois sous de grands arbres au feuillage touffu dans lequel je voyais sautiller d'énormes lézards. J'arrivai enfin devant un bâtiment blanc, à rez-de-chaussée, construit aux frais de la compagnie des Indes, pour recevoir les officiers de marine que leurs fonctions peuvent appeler dans ces parages. Ce bâtiment, vaste et bien aéré, se nomme le ***Rest-House***. C'est une espèce d'hôtel dont le chef, Bengali assez peu anglaisé, avait toutes les peines à nous entendre; mais, par contre, il mettait à notre disposition de nombreux domestiques, doux et complaisants, comme le sont la plupart des Indiens. Je fus fort heureux de trouver à m'installer dans cette habitation, et de pouvoir dire adieu, pour quelques jours, à ma triste, incommode et suffocante cabine de l'*Archimède*. Au nombre des An-

glais logeant au *Rest-House*, se trouvaient deux officiers du vaisseau le *Cornwallis*, qui ramenait de Chine l'amiral Parker, et qui était mouillé près de l'*Archimède*, ainsi que le bateau à vapeur le *Vixen*. Ces messieurs, fatigués de la guerre qu'ils venaient de soutenir pendant plusieurs années, nous firent d'assez lugubres et peu encourageantes descriptions du Céleste-Empire.

Je m'empressai d'aller visiter la ville indienne. Ses rues sont de simples allées de cocotiers, fort riantes du reste, et qui donnent une physionomie quelque peu poétique aux pauvres maisons qui les bordent. Ces chétives cases, séparées les unes des autres par des massifs d'arbres élevés, sont construites avec des feuilles de palmier tressées, maintenues par des pieux. L'entrée en est tellement basse, que souvent on ne peut y pénétrer qu'en s'accroupissant et en s'appuyant sur les mains. Comme la plupart de ces huttes ont pour clôtures des branchages entrelacés et des haies épineuses dont on a de la peine à découvrir les ouvertures, un visiteur nouveau venu se voit souvent réduit à escalader ces obstacles, pour arriver à l'entrée du logis.

Que de difficultés ! Grimper, sauter, ramper, pour faire une visite ! Plusieurs d'entre nous ne parvinrent dans l'intérieur d'une maison trinquemalaise, que meurtris et déchirés par les épines de l'enceinte. Mais cet intérieur offre-t-il au moins quelque dédommagement? Hélas ! tout y est d'une saleté déses-

pérante ; quelques misérables couches recouvertes de nattes, et quelques siéges, pour ameublement ; pour plancher, le sol.

Un soir, en nous promenant dans les rues désertes de Trinquemalay, nous aperçûmes de grands feux allumés dans les enceintes de presque toutes les habitations, et entourés de personnes qui récitaient des prières. Nous voulûmes nous en approcher, mais notre présence déplut visiblement, et nous laissâmes ces pauvres gens achever tranquillement leur fête religieuse.

Une des curiosités de Trinquemalay, c'est le bazar, situé dans le bas de la ville, et près d'un bras de mer qui forme une seconde baie de ce côté. Ce bazar consiste en deux longues et larges rues, garnies de boutiques de toute espèce. C'est ici le quartier général des marchands de coquillages et de pierres précieuses (qui souvent ne le sont pas du tout). C'est une vraie calamité pour le voyageur, que l'opiniâtreté avec laquelle ces brocanteurs le poursuivent dans toutes ses courses, en étalant à ses yeux des poignées de rubis, d'émeraudes et de saphirs. Ils connaissent bien, ces rusés Singalais, la réputation dont les pierres de Ceylan, de l'antique Taprobane, déjà célèbres chez les Grecs et chez les Romains, jouissent parmi les nations européennens. Aussi profitent-ils admirablement de l'heureuse disposition que quelques candides voyageurs, exaltés par des souvenirs de contes orientaux, apportent sur ces rivages, et de la bonne volonté qu'ils mettent à voir

tout couleur de diamant, pour leur vendre comme tel, et à si bas prix que les pauvres touristes se flattent d'avoir fait des affaires d'or, quelques beaux et bons fragments de cristal convenablement taillé. Où donc les diamants et la poésie se sont-ils réfugiés, si de telles choses se passent à Ceylan ? Qui oserait nier que le Juif-Errant ait fait le tour du monde, quand on trouve, dans une île indienne, des traces aussi certaines de son passage et de son influence?

Il n'en est pas moins vrai, cependant, que Ceylan est peut-être le pays de la terre le plus riche en topazes, en rubis, en saphirs et diverses autres pierres précieuses. D'après des renseignements que je dois à des Anglais fixés depuis longtemps à Ceylan, la topaze s'y trouverait dans des rochers granitiques, et y affecterait diverses teintes, variant du blanc au jaune et au bleuâtre. Les districts de Matura et de Safragam produisent des saphirs bleus, jaunes, blancs et rouges. La zircône est plus commune à Ceylan que dans aucune autre contrée. Les petits marchands y vendent la zircône verte pour de la tourmaline, la rouge pour des rubis inférieurs, la jaune pour de la topaze, et la grise pour du diamant imparfait. La calcédoine est très répandue dans l'île. On y rencontre toutes les variétés de cristal de roche, le quartz en abondance près de Trinquemalay, la dolomite dans l'intérieur, et le granit partout.

Ceylan présente d'innombrables sujets d'étude au

naturaliste. Le règne végétal y est d'une richesse extrême. Nulle part la zoologie ne peut trouver un champ d'observations plus curieuses et plus multipliées. Ici l'on voit de nombreux troupeaux d'éléphants presque tous sans défenses, venir s'abreuver sur les bords des rivières; plus loin, le buffle sauvage va se plonger dans sa retraite favorite, au milieu de la vase des marais; là c'est la farouche antilope ou le singe aux allures grotesques, qui attire l'attention du chasseur. Mais que cherche cette bande d'Indiens armés de dards, qui s'enfoncent au milieu des bois? Ils vont attaquer un troupeau d'éléphants, et c'est un combat terrible qui est prêt à s'engager entre l'homme et la brute, combat chanceux qui fait souvent bien des victimes humaines. Voici les éléphants! moment plein d'anxiété pour les chasseurs qui recueillent toute leur énergie! Déjà les dards sont lancés, et l'on voit bondir, furieux, plusieurs colosses de chair, frappés simultanément aux quatre jambes. Des nuées de chasseurs se précipitent sur chaque éléphant blessé, et le percent de leurs traits. Heureux si le reste de la bande se résigne à prendre la fuite et à abandonner les blessés, car souvent on a vu ces terribles animaux revenir à la charge au secours des leurs, et semer la mort au milieu des chasseurs qui chantaient déjà victoire.

Les serpents de toute espèce pullulent à Ceylan. On les rencontre partout, dans les bois, sur les routes, dans les maisons. Nous n'avons pas fait une fois la

course du fort à la ville, sans en apercevoir plusieurs sur notre chemin. Quelle source d'inquiétudes, et quel motif de précautions pour le chasseur qui, à chaque minute, en foulant une broussaille, est exposé à marcher sur la mort! Cependant il ne faudrait pas s'exagérer les dangers que l'on peut courir par le contact de ces perfides reptiles dont un grand nombre n'ont aucun moyen de nuire. Les plus vénimeux serpents de Ceylan sont le *Tic-polongo*, long de quatre à cinq pieds, au dos grisâtre, au ventre jaune, et celui que les indigènes nomment *Caravilla*, rouge brunâtre sur le dos, blanc sous le ventre, marqué de deux rangées de taches noires sur les côtés, à la tête triangulaire et comprimée, mesurant à peine 30 à 35 centimètres. J'ai vu, pendant notre relâche à Trinquemalay, bon nombre de serpents à lunettes, dont les jongleurs du pays tirent le parti le plus merveilleux. C'est un métier dans l'Inde, que de magnétiser ces reptiles. Vous êtes fort étonné de voir un brave Singalais, grotesquement coiffé d'une espèce de béret orné de plumes, venir se présenter gravement à vous, sur votre navire ou dans votre hôtel, puis tirer d'un sac ou d'un petit panier bien fermé, quelques jolis serpents bien luisants et bien vifs, qui se mettent à se tortiller avec une grâce infinie, mais d'un air assez peu rassurant pour les spectateurs étrangers qui n'ont pas encore assisté à pareille représentation. Le jongleur entre en action; il se met à agiter circulairement les bras, à faire mille gestes, mille contor-

sions bizarres; ses jambes mêmes prennent part à la pantomime ; il fascine le serpent par l'immobilité de son regard ; il l'étourdit par un déluge de paroles cabalistiques, prononcées avec une volubilité extraordinaire. Enfin l'animal est sous le charme, magnétisé, dompté, anéanti, si bien que le jongleur applique impunément son nez, ses lèvres, sa langue, sur cette tête engourdie qui, par un léger mouvement, causerait la mort la plus cruelle. Mais vous allez soupçonner notre pauvre jongleur de charlatanisme : n'aurait-il pas privé son serpent de ses dents, afin de le rendre tout à fait inoffensif, malgré cette terrible lunette dont sa tête est ornée, et qui annonce le poison? C'est l'idée qui se présente à tout le monde.

Voici l'expérience que nous fîmes à bord de l'*Archimède*, afin d'éclaircir nos doutes à cet égard. Une poule fut livrée au serpent dont s'était servi le jongleur. Au moment où elle fut mordue, elle ne parut presque rien éprouver, et un sourd murmure d'incrédulité circula dans toute la galerie. La poule se mit à courir gaiement sur le pont, et à picoter quelques grains; nous nous crûmes décidément mystifiés. Mais peu à peu la pauvre bête s'affaiblit, et au bout de dix minutes, elle était morte; alors nous rendîmes hommage à la bonne foi du jongleur.

Certains oiseaux paraissent être l'objet d'un respect superstitieux à Ceylan. A l'aube du jour, Trinquemalay retentit des croassements sinistres de milliers

de corbeaux à colliers gris, et vers midi, ils s'abattent, en volées immenses, sur le bazar et autour des habitations, faisant preuve, en toute occasion, d'une effronterie et d'un sans-gêne qui ne se rencontrent jamais chez leurs frères d'Europe. Ils poussent l'oubli des convenances, le croiriez-vous? jusqu'à venir picoter et dérober des fruits dans les paniers que les Indiens portent sur leur tête, sans éprouver jamais de la part de ces derniers le moindre désagrément. Quel dommage que La Fontaine n'ait pas connu le corbeau de Ceylan! Il lui aurait, à coup sûr, inspiré quelque charmante fable. On pourrait attribuer les égards que les habitants de Trinquemalay témoignent aux corbeaux, à ce que ces oiseaux les débarrassent d'une partie des immondices qui environnent leurs cabanes. La chaleur, par contre, épargne moins que les hommes, ces pauvres volatiles; ils ont presque sans cesse le bec ouvert, et on les voit souvent se percher sur les toits, haletants et exténués.

La population de Trinquemalay est peu nombreuse et peu industrieuse. La partie orientale de l'île est présque déserte. Le commerce de ce port est nul, et ses communications avec Colombo sont fort difficiles. Les habitants de Trinquemalay passent pour moins honnêtes que les autres Singalais : on les dit assez enclins au vol; aussi nous tenions-nous sur nos gardes au *Rest-house*. Une nuit, ayant été réveillé par quelque bruit, j'aperçus, à la lueur de ma lampe, une

forme humaine se dessiner à travers les jalousies de ma porte qui ne fermait pas. Je crus rêver d'abord, ou bien être sous l'influence de quelque illusion d'optique. Mais bientôt je distinguai deux yeux fort brillants fixés sur moi. Ayant réfléchi à la cause probable de cette apparition, je sautai en bas de ma couchette, pour m'armer d'un pistolet, et je me précipitai vers la porte. Je vis un homme disparaître au fond du couloir, je le poursuivis, mais en vain. Cet individu avait certainement l'intention de me voler ou de m'assassiner.

Les Européens font très triste chère à Trinquemalay. Nos repas du *Rest-House* consistaient en mauvais *kary*, accompagné de buffle et d'ignames, sortes de pommes de terre fades qui tiennent lieu de pain. Les fruits de Ceylan sont très estimés, et l'on vante à juste titre ses noix de coco, ses mangos et ses pastèques dont le goût se rapproche un peu de celui de nos melons.

Le seul monument curieux que possède Trinquemalay, est une petite pagode ou temple indien dont l'entrée est d'une architecture fort remarquable et fort originale. Mais le prolongement du temple n'est qu'un misérable hangar sous lequel stationne un lourd et énorme chariot qui sert à promener les statues des dieux, aux jours solennels. Près de la pagode est un large bassin carré, plein d'une eau croupissante dans laquelle les fidèles font leurs ablutions. Les habitants de Trinquemalay n'aiment pas à voir les étrangers pénétrer dans leurs temples.

Mentionnons encore, avant d'en finir avec Trinquemalay, une vieille colonne qui s'élève sur un monticule, aux environs de la forteresse; et qui porte une inscription hollandaise à moitié effacée. Elle est consacrée à la mémoire de la fille d'un gouverneur de Trinquemalay, qui se nommait Francina van Rhede, et qui se précipita à la mer, du haut d'un rocher, le 14 avril 1687, au moment où son fiancé, jeune officier français, sortait du port sur un navire de guerre, refusant d'emmener son amante, et demeurant insensible aux signes de désespoir qu'elle lui adressait, avant de se donner la mort.

CHAPITRE III.

Départ de Trinquemalay. —Arrivée à Pondichéry. — Sa rade. — Les chelingues. — Les dobachis. — Description de Pondichéry. — Administration. — Territoire. —Résumé de l'histoire de la domination française dans l'Inde. — Compagnie des Indes françaises. — Décadence. — Nos établissements actuels dans l'Inde. — Portraits des habitants. — Leur religion. — Brahma, Vichnou et Chiva. — Visite à la pagode de Villenour. — Les palanquins. — Les bayadères. — Les brahmes. — La fête de l'Hellama. Processions indiennes. — Mélempsychose. — Fakirs. — Sacrifices volontaire des veuves. — Les Védas. — Castes indiennes. — Mœurs des Indiens. — Commerce de Pondichéry. — Notre séjour dans cette ville. — Départ pour Madras.

L'Archimède avait terminé, le 13 juillet, sa provision de houille. Le 14, nos missionnaires revinrent à bord, accompagnés d'un de leurs confrères de Goa, et escortés jusqu'au port par quelques centaines d'Indiens catholiques, profondément attachés au culte que les Portugais avaient jadis enseigné à leurs pères. Ces braves gens prodiguaient à nos prêtres les démonstrations d'un respect presque fanatique.

Nous appareillâmes le même jour vers midi, et le 16, au matin, nous jetions l'ancre devant Pondichéry; nous avions enfin sous les yeux ce continent indien tant desiré. Pondichéry ne possède qu'une rade foraine qui présente toutes sortes de difficultés de débarquement. Il est impossible d'employer, pour prendre terre, des bateaux européens; ils caleraient trop d'eau pour résister à la violence du ressac et pour franchir les lames rapides qui brisent avec fureur contre le rivage. On a donc recours aux *chelingues*, embarcations indiennes à fond plat et à bords élevés, formées de pièces de bois jointes les unes aux autres par des cordes faites avec l'étoupe des noix de coco; leur construction élastique et nerveuse les rend parfaitement propres à franchir la redoutable barre. Les rameurs qui montent les chelingues, les conduisent avec une adresse extrême. Ne vous laissez pas intimider par les hourras épouvantables qui succèdent de temps en temps aux chansons nationales entonnées en votre honneur; les rameurs poussent ces cris afin de s'exciter les uns les autres à lutter bravement contre les flots.

Mais que signifient ces affreuses secousses qui font trembler et reculer le frêle esquif? C'est la barre que vous avez atteint.

En ce moment, les bateliers donnent à leur voix un son plus alarmant encore; car ils sont obligés de faire appel à toutes leurs forces, à toute leur agilité,

pour éviter le contre-coup de la vague et pour vaincre le courant qui les entraîne. Encore un dernier effort, et la chelingue va s'échouer dans le sable. Alors quelques robustes Indiens viennent, en dépit des lames qui les inondent, vous présenter un fauteuil à l'aide duquel ils vous déposent à terre, tout étourdi de cette scène de confusion, à laquelle en succède une autre non moins bruyante. Ce sont maintenant des flots de *dobachis* à tuniques blanches et à turbans, qui viennent vous assaillir ; on donne ce nom, dans l'Inde, à des serviteurs de confiance, qui se chargent de toutes les commissions du voyageur, et surveillent ses autres domestiques dont ils ne partagent pas les emplois subalternes. On distingue plusieurs classes de dobachis. Ceux des capitaines au long cours sont d'assez importants personnages, qui font tous les achats pour les navires, tandis que le dobachi du simple voyageur est spécialement chargé du bien-être de celui-ci, le suit comme son ombre, veille à sa sécurité, à son repos, cherche à lui aplanir les difficultés de toute espèce. Un trait commun aux diverses variétés des dobachis, c'est le respect qu'ils professent pour les certificats de leurs maîtres passés, auxquels ils attribuent une vertu magique, et qu'ils exhibent avec un empressement extrême aux nouveaux débarqués.

Mais nous voici dans Pondichéry. Cette ville est située par 11° 55 ' de latitude nord, et 77°, 51 ' de longitude est ; elle est distante de 1020 lieues marines

de Bourbon et de 4,270 de Brest. Sa population est d'environ 40,000 âmes, mais on n'y compte guère que 7 ou 800 blancs.

On est frappé, en y entrant, par la largeur et le bel alignement des rues qui se coupent toutes à angles droits. Pondichéry se divise en deux parties séparées par un canal. A l'est, sur les bords de la mer, s'élève la ville blanche ; à l'ouest se trouve la ville noire peuplée par les indigènes. La première renferme 432 maisons d'une architecture élégante et d'une blancheur parfaite, mais fort basses, selon la coutume des pays chauds. La plupart se terminent par de riantes terrasses sur lesquelles on va goûter la fraîcheur du soir, si précieuse aux Européens sous ces zônes brûlantes. L'entrée du plus grand nombre des habitations est fermée, pendant le jour, par une natte que l'on soulève pour pénétrer dans l'intérieur. Sur un des côtés du corps de logis règne une varande à colonnades, longue et étroite, sorte de péristyle séparé des appartements par un mur à plusieurs portes, et donnant d'habitude sur un jardin dont la riche végétation répand dans toutes les chambres de suaves parfums. Dans la salle à manger se trouve suspendu un *panka*, long et large châssis recouvert d'une toile, qu'un Indien agite à l'aide d'une corde au dessus des convives, afin de maintenir la fraîcheur pendant les repas.

On remarque, dans le quartier blanc, le palais du gouverneur, assez bel édifice qui est loin cependant

d'approcher, pour le luxe et la grandeur des proportions, de l'ancienne résidence des Dupleix et des Lally, renversée jadis par les Anglais.

Le quartier noir compte 3,800 et quelques maisons petites et sales, la plupart construites en briques, et quelques unes simplement en terre et en chaume. Les rues de cette partie de la ville sont larges et bordées de palmiers.

Pondichéry possède un vaste bazar ou marché, deux pagodes et deux églises catholiques.

Nos prêtres sont obligés, le dimanche, pour réunir les chrétiens indigènes, de leur faire entendre le son retentissant des trompettes, des tambours et des boîtes, stimulant qui ne manque pas de réveiller dans leurs cœurs les sentiments religieux. Toutes les cérémonies exigent, dans ce pays, une pompe et un éclat appropriés à l'esprit, aux habitudes des populations.

Le jardin du Roi, aujourd'hui abandonné et inculte, présente encore quelques vestiges de son ancienne magnificence, mais réclame de prompts secours, si l'on tient à le soustraire à une ruine complète. Les ronces, les mauvaises herbes ont tout envahi. Les bassins de marbre disparaissent sous d'épaisses broussailles ; les arbres et les plantes les plus rares de l'Inde, périssent faute d'entretien. Savez-vous quels sont aujourd'hui les promeneurs qui fréquentent le plus ces allées, ces bosquets où les brillants officiers et les nobles dames du siècle dernier, venaient étaler leurs grâces et leurs

chevelures poudrées? Ce sont des hyènes et des chacals. Nous y avons rencontré, en plein midi, plusieurs de ces animaux qui, chaque nuit, font retentir le voisinage de leurs hurlements sinistres. Ce beau jardin en ruine ne semble-t-il pas le symbole de la ruine de notre puissance dans l'Inde?

Pondichéry possède une bibliothèque assez riche, un collége pour l'éducation des enfants européens; une institution pour les jeunes personnes; une école pour les filles des Topas (métis portugais et indiens), dirigée par les sœurs de Saint-Joseph, une école primaire pour les jeunes Malabars de toute religion (les Parias exceptés); une école gratuite pour les parias chrétiens et indous, et plusieurs écoles primaires particulières dans la ville noire.

Il existe à Pondichéry une cour royale et un tribunal de première instance.

La législation française y est appliquée, mais en certaines circonstances avec des modifications tendant à concilier nos habitudes judiciaires avec celles du pays.

Le gouverneur de Pondichéry a, sous son administration, les autres établissements français dans l'Inde. Un ordonnateur et un procureur-général dirigent, sous ses ordres, les diverses parties du service. Le gouverneur est assisté d'un conseil privé.

Le territoire de Pondichéry est formé du district de même nom, de celui de Villenour et de celui de Bahour.



Le premier renferme 11 aldées ou villages indiens. Le district de Villenour en contient 45, et celui de Bahour, 36. Chaque aldée forme, avec ses dépendances, une sorte de commune. La superficie du territoire total de Pondichéry est de 27,953 hectares. Les 93 aldées dont se compose ce territoire ne sont pas toutes contiguës. En plusieurs endroits, des aldées anglaises viennent empiéter sur la ligne française, et s'avancent jusque dans le voisinage de Pondichéry, en morcelant nos districts d'une manière fort nuisible à l'agriculture. On dit que les gouvernements anglais et français s'occupent, depuis plusieurs années, d'un projet d'échange, qui aurait pour résultat d'élargir nos possessions autour de Pondichéry, et de leur donner de l'homogénéité, moyennant des concessions que nous ferions, aux dépens de nos autres établissements dans l'Inde.

Le sol du territoire de Pondichéry est argileux et mêlé de sable. Ce n'est que par de fortes irrigations que l'on parvient à en tirer un bon parti. Une rivière, deux ruisseaux et un canal qui traversent nos districts, contribuent, ainsi qu'une soixantaine d'étangs artificiels, à y entretenir la fertilité.

La récolte de l'opium et l'exploitation du sel sur le territoire de Pondichéry ont été, comme on sait, abandonnées à l'Angleterre pour la somme d'un million qu'elle nous paie chaque année.

Les matières tinctoriales que le pays produit en plus

grande abondance, sont l'indigo et le chaïa-ver (oldenlandia umbellata). Cette dernière substance, combinée à la racine du nona, remplace la garance chez les Indiens.

La principale culture des environs de Pondichéry est celle du riz, qui forme la base de l'alimentation des indigènes.

Pondichéry possédait, lors de notre passage, un savant aussi infatigable que modeste, M. Perrotet, connu par ses intéressants travaux à Cayenne et à Bourbon, et qui venait, par ordre du gouvernement, d'établir dans le chef-lieu de nos possessions de l'Inde, plusieurs plantations de mûriers, ainsi qu'une magnanerie dont les résultats dépassaient toutes les prévisions.

Avant de parler des habitants de Pondichéry, de leurs mœurs, de leurs usages, de leur religion, disons quelques mots de nos premiers établissements dans l'Inde et des vicissitudes de notre puissance dans ce pays.

Dès 1604, une compagnie s'était organisée en France, sous les auspices d'un certain Gérard Leroi, pour l'exploitation du commerce indien. Mais cette société ne tarda pas à être obligée de se dissoudre, sans avoir rien fait. Une seconde surgit bientôt : ses vaisseaux s'arrêtèrent à Madagascar. Plusieurs autres compagnies se formèrent et se rompirent successivement, sans obtenir de résultats satisfaisants. Les Portugais,

les Hollandais et les Anglais demeuraient seuls en possession du commerce de l'Inde.

Notre premier établissement dans cette contrée remonte à 1624. Vingt ans plus tard, Richelieu créait la compagnie des Indes orientales.

En 1664, Colbert organisa, comme nous l'avons dit ailleurs, une société sur des bases puissantes et avec un privilége pour cinquante ans. Quatre ans après, un établissement français s'éleva à Surate, sous la direction d'un certain Caron et d'un persan, nommé Marcara, mais le résultat ne répondit pas aux espérances que l'on avait formées, ce qui porta Caron à chercher un autre pied à terre. Marcara, de son côté, se rendit à Golconde où il obtint un privilége pour la compagnie française; des factoreries s'élevèrent bientôt, grâce à lui, à Masulipatam et sur divers points de la côte de Coromandel. Il fonda également à Bantam (Java) un établissement que la France conserva jusqu'en 1682. Elle perdit, en 1674, son comptoir de Saint-Thomé, sur la côte de Coromandel. Les factoreries du Bengale furent aussi abandonnées, mais un nommé François Martin recueillit les débris de nos établissements, composés d'une soixantaine de Français, et en peupla la bourgade de Pondichéry, achetée en 1683 au souverain du pays.

La mauvaise administration des directeurs, la cupidité des fermiers-généraux, les difficultés qu'éprouvaient les marchandises de l'Inde à être reçues en

France, avaient considérablement limité les affaires de la compagnie depuis plusieurs années. Mais la petite colonie de Pondichéry, qui s'était accrue rapidement, ne tarda pas à donner les plus belles espérances et à entrer en voie de prospérité. Martin fortifia notre possession. Mais bientôt elle excita si vivement la jalousie des Hollandais, qu'ils s'unirent aux Anglais pour nous l'enlever, ce qui eut lieu en 1693. Le traité de Riswick rendit Pondichéry à la France en 1697. Martin trouva cet établissement en meilleur état qu'il ne l'avait quitté, et s'empressa d'en agrandir les fortifications.

En 1699, Pondichéry devint le chef-lieu des possessions que nous avions reprises dans l'Inde. Dès 1688, Chandernagor avait été cédé par Aureng-Zeb à la Compagnie, qui avait élevé plusieurs nouveaux comptoirs. Une foule de Français accouraient dans ces contrées lointaines, pour y faire fortune. A cette époque, nous faisions à Calicut un grand commerce de poivre ; Surate servait d'entrepôt à nos draps. Chandernagor était parvenu à un haut degré de prospérité.

Cependant l'établissement britannique de Madras commença à devenir florissant au commencement du XVIIIe siècle; et vers la même époque, les Anglais fondèrent Fort-William (Calcutta) qui s'éleva, en peu de temps, bien au dessus des possessions de toutes les autres nations dans l'Inde, d'où les Hollandais ne tardèrent pas à se voir expulsés. Les Portugais, de leur

côté, n'y conservèrent que Goa et Diu. Les Français restèrent donc seuls dans ces contrées, rivaux redoutables et redoutés des Anglais. En 1719, nos compagnies des Indes orientales et occidentales se réunirent. Il en résulta des bénéfices immenses, et Pondichéry prit bientôt un accroissement considérable.

En 1727, la compagnie française obtint la cession de Mahé; en 1739, elle acheta Karikal du roi de Tanjaour, et, en 1752, Yanaon et Mazulipatam lui furent cédés. Les gouverneurs-généraux Dumas et Dupleix concoururent puissamment, de 1735 à 1754, à la prospérité de nos établissements dans l'Inde. Dumas obtint du Grand Mogol, le privilége de battre monnaie à Pondichéry. Nommé, en 1730, gouverneur de Chandernagor, M. Dupleix en fit, en 12 ans, un comptoir des plus importants. Pondichéry, dont le gouvernement lui fut confié, en 1742, avec celui de nos autres possessions, atteignit, sous l'administration de cet homme éminent, son plus haut degré de magnificence. Ce fut Dupleix qui eut la gloire de porter notre puissance dans l'Inde à son apogée.

Cependant la guerre avait éclaté, en 1745, entre la France et l'Angleterre. Nos troupes, sous les ordres de Labourdonnais, s'emparèrent de Madras en 1746, et forcèrent les Anglais à se réfugier à Trinquemalay. Mais bientôt ceux-ci vinrent mettre le siége devant Pondichéry, avec des forces supérieures à celles de Dupleix, qui, néanmoins, les obligea à battre en

retraite. Le traité d'Aix-la-Chapelle rendit Madras à la Grande-Bretagne et permit à Dupleix d'étendre paisiblement notre domination. En 1758, outre les comptoirs de Mahé, de Chandernagor et de Yananon, avec leurs dépendances, la Compagnie française possédait sur les côtes de Coromandel et d'Orixa : 1° Pondichéry avec un territoire de 100 lieues carrées et 500,000 habitants, rendant 5,000,000 liv. de revenus annuels ; 2° Karikal, avec une circonscription à peu près égale ; 3° Mazulipatam et ses dépendances, l'île de Divy, les provinces d'Ellour, de Monfanayar, de Kajamandri et de Chikakal, ce qui formait 130 lieues de longueur sur 20 de largeur moyenne, et produisait 10,000,000 liv. de revenus ; 4° l'île de Seringam. Ces divers établissements rapportaient 18,000,000 livres.

Malheureusement la guerre éclata de nouveau en 1758, entre la France et l'Angleterre qui nous enleva promptement toutes ces belles possessions, grâce aux talents de lord Clive, et aux dissensions et à l'inhabileté de nos généraux. La bataille de Plassey, remportée par les troupes anglaises sur l'armée Mogole, leur soumit le Bengale. Chandernagor tomba.

On crut un instant que les renforts amenés par Lally allaient nous venger de cette défaite. M. de Bussy, officier habile et que de beaux succès devaient recommander au gouverneur, excita malheureusement sa mesquine jalousie, et fut rappelé. Lally éprouva un

honteux échec devant Madras. Mazulipatam nous fut bientôt enlevé. A la fin de 1759, il ne nous restait plus que Pondichéry. Enfin, pour comble d'humiliation, cette ville superbe tomba entre les mains des Anglais, le 6 janvier 1761, après sept mois de siége ; elle fut ruinée de fond en comble, et notre commerce dans l'Inde se trouva anéanti.

La paix de 1763 nous remit en possession de Pondichéry, avec un territoire très restreint, ainsi que de Mahé et de nos autres comptoirs. La suppression du privilége de la Compagnie, et le commerce avec les pays voisins, rendirent, en quinze ans, à notre colonie, une nouvelle prospérité. Mais la guerre la fit retomber au pouvoir des Anglais, en 1778. L'invasion du Carnatic par Hyder-Ali auprès duquel un certain nombre de Français s'étaient réfugiés, fut pour nous un heureux événement.

Le traité de 1783 nous restitua Pondichéry qui, dix ans plus tard, fut repris pour la troisième fois par les Anglais.

Ce fut en vain que les victoires de Suffren, et les efforts de Hyder et de Tippo-Saëb, balancèrent un moment la puissance anglaise qui, en 1787, se vit à deux doigts de sa ruine. Tippo périt à Séringapatam, en 1799, ce qui termina la guerre de Mysore, et laissa la Compagnie anglaise maîtresse de l'Inde.

En 1802, la paix d'Amiens ramena pour un instant Pondichéry sous notre domination ; mais, dès 1803, il

repassa, pour la quatrième fois, sous celle de la Grande-Bretagne.

La paix de 1814 restitua définitivement à la France ses établissements de l'Inde, réduits aux limites de 1783. Nous possédons, aujourd'hui, sur la côte de Coromandel, Pondichéry, Carikal et Yanaon; dans le Bengale, Chandernagor, et sur la côte de Malabar, le comptoir de Mahé. La superficie de ces diverses fractions de territoires, peut être de 25 à 26 lieues carrées, et leur population s'élève à environ 167,000 habitants, dont un millier d'Européens.

Le traité de Paris interdit à la France d'entreprendre aucun ouvrage de fortification dans ses établissements de l'Inde, et d'y entretenir des troupes françaises; la milice de Pondichéry est indigène; elle se compose de cipayes commandés par des officiers français qui s'en retourneraient en Europe sur des bâtiments marchands, en cas de guerre avec l'Angleterre. Les cipayes ne sont destinés qu'à faire la police; leur uniforme est celui de nos soldats, sauf la coiffure des anciens guerriers indiens, qu'ils ont conservée, et qui est une sorte de schako en cuir, sans visière, affectant un peu la forme d'une culasse de canon. Il nous est également défendu d'avoir à Pondichéry plus de dix pièces d'artillerie, rigoureusement nécessaires aux saluts. Que de prohibitions humiliantes accumulées contre nous! Ne dirait-on pas que l'on se soit étudié, en nous rendant nos colonies, à nous insulter et à constater notre défaite en-

core plus qu'en nous en laissant privés ? Que de précautions pour nous mettre entièrement à la merci de l'Angleterre dans l'Inde, et pour faire en sorte qu'au premier coup de canon tiré entre elle et nous, il ne nous reste d'autre parti à prendre que d'évacuer nos possessions le plus promptement possible ! Possessions précaires et sans avenir, où se révèlent à chaque pas la force et l'influence britanniques !

Mais éloignons le souvenir de nos malheurs passés dont nous subissons encore les tristes conséquences, et occupons-nous d'un autre sujet ; parlons des habitants des curieuses contrées où nous nous trouvons transportés.

L'indien de Pondichéry est de taille moyenne, mais élégante. Son regard est d'une grande vivacité, sa physionomie pleine d'intelligence et de douceur ; ses traits sont d'une finesse et souvent d'une beauté remarquables. Sa démarche légère, dégagée, diffère tout à fait du dandinement disgracieux qui caractérise le nègre. Sa peau est aussi moins foncée que celle de ce dernier, quoique, cependant, on remarque des différences de couleur assez notables chez les divers individus.

Les cheveux des Hindous sont tantôt rasés, tantôt rassemblés en tresses noires au sommet de la tête.

Les musulmans se reconnaissent à leurs longues barbes, tandis que les autres Indiens ne portent que la moustache.

Les femmes indiennes, malgré la finesse de leurs

traits et la perfection de leurs formes, m'ont paru généralement moins bien que les hommes. Le bétel dont elles font, ainsi que ces derniers, un usage continuel, leur noircit extrêmement les dents et les lèvres. Elles s'enduisent les cheveux, la figure et le corps, d'huile de coco et de safran, pensant donner ainsi à leur peau une teinte et une odeur agréables. Leur mise est des plus légères ; elle consiste habituellement en un *sary*, pièce de mousseline ou de gaze fort longue, dont elles s'enveloppent le milieu du corps et les jambes ; cette espèce d'écharpe remonte par dessus l'épaule, en couvrant une partie de la poitrine, et se trouve fixée à la ceinture. Elles ne portent point de chemises ; le sary leur en tient lieu. Leurs cheveux sont ramenés par derrière, et fixés en tresses par des épingles d'or. Leurs oreilles, et souvent leur nez, sont chargés d'anneaux d'or ; elles se parent aussi, quand leur fortune le leur permet, d'une quantité de bracelets et de chaînes du même métal ; c'est le luxe qu'elles affectionnent le plus.

L'habillement des hommes varie beaucoup suivant leur rang. Les gens du peuple n'ont qu'un misérable linge autour des reins, et une espèce de turban pour coiffure. La classe moyenne porte la tunique en mousseline blanche, une sorte de caleçon également en mousseline, et un turban blanc très artistement noué. La chaussure consiste en espèces de babouches. Les hommes des hautes classes se couvrent d'une longue robe de mousseline très large par le bas ; leurs amples

pantalons de soie sont maintenus par une riche ceinture. La plupart des Indiens portent des boucles d'oreilles d'or ou d'argent. Les idolâtres se peignent le front de signes particuliers, avec un mélange de bouse de vache, de bois de sapan en poudre, et de limon du Gange, coloré de différentes manières. Tantôt ils s'appliquent des raies rouges, bleues et jaunes ; d'autres fois ils ne portent qu'une légère ligne blanche qui s'étend depuis le nez jusqu'à la naissance des cheveux. Mon dobachi, qui avait adopté ce signe, me disait que c'était pour se préserver de maladies. Mais généralement il s'attache une idée religieuse à ces lignes.

C'est un sujet bien vaste et bien difficile à pénétrer, que la religion des Indiens. Elle paraît avoir été, dans le principe, pleine de raison et d'une simplicité sublime. Elle reconnaissait l'existence d'un Dieu de qui tout procède, en qui tout doit rentrer, esprit tout puissant, infini, remplissant l'immensité, et s'unissant à la matière dans les êtres animés. Cet être suprême, âme de l'univers, c'est Brahma ; c'est de lui qu'émanent les Védas, livres sacrés des Indiens, dont on fait remonter la date à plus de trois mille ans. Ils furent, dit-on, révélés à Menou par Brahma lui-même, et mis en ordre, bien longtemps après, par Viadsa.

Cette religion de Brahma, si pure dans l'origine, s'altéra peu à peu ; les erreurs, les superstitions s'y glissèrent, et l'on vit les pratiques les plus ridicules s'allier insensiblement aux principes les plus sublimes.

Les trois puissances créatrices, conservatrice et destructrice, attributs de la volonté divine, furent personnifiées dans Brahma, Vichnou et Chiva, et formèrent la trinité indienne, nommée *trimouti* ou *tritvam*.

Brahma, l'Être suprême, le père des dieux et des hommes, le créateur de toutes choses, n'a point de temples particuliers. C'est le dieu dont on s'occupe le moins, parce que l'on suppose que, fatigué de créer, il doit avoir besoin de repos, et peu se soucier des humbles mortels. Cependant, on voit son image dans les temples consacrés à d'autres divinités : il y est représenté avec quatre visages, et assis sur une oie, tenant d'une main un bassin, et de l'autre un bâton.

Vichnou, le dieu conservateur, est noir, a quatre bras, et repose sur un monstre demi homme, demi oiseau; d'une main, il tient une massue, de l'autre une coquille, de la troisième une faux recourbée, et une fleur de la quatrième. Les nombreux sectateurs de Vichnou, nommée Vichnou-Bakter, se reconnaissent à deux lignes tracées sur leur front. Pour se rendre agréables à leur Dieu, ils lui font des offrandes de fruits, de fleurs et de beurre. On prête à Vichnou dix grandes incarnations et un nombre infini de transformations. C'est sous la forme d'un monstre moitié homme, moitié lion, qu'il tua, dit-on, deux géants audacieux qui faisaient la guerre au ciel et à la terre.

Chiva, le dieu de la destruction et de la reproduction, est représenté tantôt sous les traits d'un homme ivre, à

figure noire et bouffie, tantôt couvert de cendre, avec une tête à trois yeux, et monté sur un taureau ; souvent aussi on lui donne quatre bras et cinq têtes dont chacune est ornée d'un croissant. Quelquefois on l'adore sous la forme d'un phallus nommé *lingam*, emblème sacré de la reproduction, devant lequel brûle sans cesse une lampe dont la flamme est le symbole de celle qui perpétue l'humanité. Les femmes mariées portent un lingam d'or ou d'argent, renfermé dans une petite boîte en métal, qu'elles s'appliquent au cou ou aux bras, afin d'obtenir la fécondité. On remarque le même ornement au cou de certains prêtres qui se vouent spécialement au culte du lingam ; mais ceux-ci font vœu de chasteté.

Les sectateurs de Chiva ou Chiva-bakter, se reconnaissent à trois lignes courbes, en forme de croissant, tracées sur leur front, et à un cercle autour du nez.

Les deux grandes déesses du brahmanisme sont Latchimi et Dourga ou Parvati. La première, épouse de Vichnou, du dieu conservateur, est la déesse de la fortune. Elle est représentée assise sur une feuille de lotus, et tenant une guitare.

Dourga ou Parvati, est la femme de Chiva. C'est une déesse cruelle et belliqueuse, que l'on figure avec dix bras, et tenant sous ses pieds un géant qu'elle perce de sa lance.

Les Indiens adorent, en outre, une infinité de divinités de second ordre, telles que Kali, déesse sangui-

naire et plus cruelle encore que Dourga, à laquelle on offrait jadis des victimes humaines; Ganesa, fils de Dourga, sorte de génie protecteur placé entre les dieux et les hommes; Indra, chef des cieux; Pavan, le dieu des vents; Kartikeya, le dieu de la guerre, divinités qui offrent plus d'un rapport avec celles de la mythologie grecque.

Les brahmanes ou brahmes sont les théologiens, les philosophes de l'Inde. Tous les prêtres sont de cette classe, sans que, pour cela, tous les brahmes soient prêtres. Ils ont une religion plus élevée et plus raisonnable que celle que l'on voit pratiquer au peuple. Ce ne sont point les idoles qu'ils adorent, mais celui en l'honneur de qui elles sont élevées. Ce dieu incompréhensible, il a fallu, d'après leur opinion, le matérialiser, pour fixer l'adoration du vulgaire ; il a fallu faire des statues pour les ignorants, et mettre la religion à la portée de la multitude.

Les temples consacrés au culte brahmanique, et auxquels les Européens ont donné le nom insignifiant de pagodes, sont appelés *dewal* par les Indiens. Ces temples se composent d'une enceinte carrée dont les faces correspondent exactement aux quatre points cardinaux, d'une galerie intérieure attenante aux murs d'enceinte, d'un sanctuaire où s'accomplissent les cérémonies, et d'un vaste bassin où ont lieu les ablutions.

Une des pagodes les plus remarquables que l'on puisse

voir dans nos possessions de l'Inde, est celle de Villenour, consacrée au culte de Chiva, et située à deux lieues de Pondichéry. Un matin nous nous y fîmes porter en palanquins, avant le lever du soleil, accompagnés du commandant Paris qui allait y enrichir son album de quelques pages curieuses. Le gouverneur de Pondichéry, M. Ducamper, avait organisé la partie avec toutes les précautions possibles, sans oublier de nous faire escorter par plusieurs relais de coureurs. La chaleur excessive du climat, et le danger des coups de soleil, qui sont souvent mortels dans ce pays, obligent les Européens à se servir de palanquins pour les plus petites courses. Ce sont des espèces de caisses en carré long, à panneaux vernis et à portières ; le fond en est couvert d'un matelas et de coussins moelleux. Le palanquin est muni de quatre pieds et d'un double brancard en bambou, pardevant et parderrière. Sa partie supérieure est ornée d'un dais garni de franges et de glands. Il est porté par deux ou par quatre hommes qui se placent sous le brancard. Un domestique, armé d'un grand parasol, court à côté, pour préserver son maître du soleil au moment de la sortie. Cette manière de voyager est assez rapide, mais très fatigante pour les personnes qui n'y sont point habituées. Le trot des porteurs vous fait éprouver, les premières fois, une sensation assez semblable au mal de mer. Le haut du corps et la tête sont appuyés sur le coussin, les jambes sont étendues horizontalement. Les porteurs ou *boys*

règlent et marquent le pas, en poussant le cri périodique et lamentable de *ha-hon*, *hou-hon*, dont ils varient les modulations.

Ces malheureux ont souvent le corps tout couvert de meurtrissures et de cicatrices provenant de leur rude métier.

Nous arrivâmes promptement à la maison d'un *béchacar* ou collecteur de district, que le gouverneur général avait fait prévenir de notre visite, en le chargeant de nous servir de cicérone et de nous montrer la pagode dans tous ses détails. Ce brave fonctionnaire indou-français, qui se recommandait par un visage magnifique, plein de vivacité et de franchise, nous reçut fort poliment dans sa modeste habitation, puis nous conduisit à la pagode qui n'en est pas éloignée.

L'enceinte de ce temple présente deux portes immenses, carrées à partir de leur base jusqu'au tiers, à peu près, de leur hauteur, puis se terminant par une lourde façade à plusieurs étages, qui s'élève en trapèze bien au dessus de l'entrée. La plus grande de ces deux portes est garnie d'une série continue de dentelures, sur les côtés non parallèles du trapèze. A son sommet on remarque une sorte de tête à trois cornes, ornement qui se rencontre, dit-on, à l'entrée de tous les temples indiens. Sa façade est couverte de magnifiques bas-reliefs, représentant des dieux et des animaux fantastiques, travail immense dont la perfection et la solidité ont résisté aux siècles. Je suis monté jusqu'au sommet

de la porte par de mauvais escaliers tournants, pratiqués à l'intérieur.

Que de réflexions inspirent la majesté, l'antiquité, le silence de ces monuments d'une époque dont l'histoire même est effacée, et qui ont survécu, inébranlables et muets témoins, à tant de révolutions accomplies sur la terre!

Je m'arrêtai, sous le guichet, devant quelques sculptures d'un caractère bizarre et moins bien conservées que celles de la façade; ce sont des femmes, des déesses plus ou moins mutilées. La plus remarquable se tient debout, les jambes croisées, la main droite appuyée sur la hanche, serrant de la main gauche un énorme serpent qui décrit un grand cercle autour de sa tête, et se perd entre son bras et son sein droit. Cette femme a la figure large et riante, le front bas, carré et encadré de nattes, le cou orné de plusieurs chaînes, les seins ronds et nus, les hanches serrées par une jupe courte et étroite. Son attitude respire la volupté.

En pénétrant dans la cour du temple, on aperçoit un grand mât de pavillon, en forme de gibet, auquel on suspend des bannières pendant les fêtes; puis on rencontre une vache en bronze, gardienne de la pagode, animal sacré pour les Indiens. Quel est ce Dieu à cinq têtes, placé près de l'entrée du sanctuaire? C'est le terrible Chiva en personne, qui lance des regards menaçants à ses humbles adorateurs. Sa statue reluit

sous une épaisse couche d'huile, que les brahmes ont soin de renouveler avec une ponctualité égale à celle de nos patrons de pièces d'artillerie de marine, chargés du fourbissage quotidien de leurs canons.

Non loin du sanctuaire, on remarque un immense bassin carré, garni d'un bel escalier en pierre, par lequel les Indiens descendent, pour se purifier dans l'eau sacrée qui n'est cependant pas d'une propreté bien engageante, tant s'en faut; mais qu'importe? On a promené, pendant les fêtes, dans les eaux peu limpides de ce bassin, le dieu Chiva et son épouse, la redoutable Parvati, tous deux montés sur des chevaux de bois. Comprenez-vous maintenant le bonheur que goûtent les dévots à faire leurs ablutions dans cet étang que les deux immortels ont honoré de leur visite? Au milieu du bassin s'élève une petite loge ronde, à colonnes, se terminant en pointe, dont je ne pus pas apprendre la destination.

Notre guide, le béchacar, me conduisit dans une sorte de remise mystérieuse, où l'on garde précieusement les chevaux et les taureaux de bois sur lesquels on promène les dieux dans les grandes solennités. Notre arrivée mit en émoi une nuée d'énormes chauve-souris qui se mirent à voltiger dans tous les sens, en se heurtant contre les quadrupèdes fantastiques à la garde desquels elles semblent présider. Quels magnifiques décors d'opéras renfermait ce sombre réceptacle des reliques et des objets sacrés des brahmes de Villenour!

J'allai ensuite visiter, hors de l'enceinte de la pagode, un énorme char supporté par des roues tout d'une pièce, assez semblables à des meules. Ce char est l'équipage ordinaire de Chiva. A certains jours de fête où l'on juge à propos de faire monter le dieu et son épouse en voiture, cette masse effrayante est mise en mouvement et traînée par deux mille *coulis* ou hommes de peine, fournis par les quarante-cinq aldées du district de Villenour. Tout le char est couvert de sculptures fort originales, représentant, en général, des sujets obscènes, pour lesquels on suppose une prédilection marquée à Chiva qui n'est pas seulement, comme je l'ai dit, le dieu de la destruction, mais qui compte aussi dans ses attributs la reproduction.

Il me restait à voir l'intérieur du sanctuaire. Notre visite paraissait avoir excité la curiosité des brahmes et des bayadères, leurs aimables compagnes. Deux ou trois de ces dames étaient venues se placer près de la statue de Chiva, et causaient en ricanant et en s'offrant, avec beaucoup de complaisance, à notre admirative contemplation, lorsqu'un prêtre à figure sévère et méfiante, se dirigea vers elles, et leur ordonna de rentrer. Cependant on nous laissa nous placer à la porte du lieu saint, et de là, nos regards plongeant dans l'intérieur, distinguèrent, entre autres décors et ornements sacrés, plusieurs vaches en bois ou en carton, auxquelles on semblait témoigner un profond respect. Le commandant Paris s'empressa de dessiner les objets les

plus frappants de la scène qui nous était offerte. Nous voyions circuler dans le sanctuaire les serviteurs du Dieu, et notre avide curiosité se portait surtout sur les jolies prêtresses qui allaient et venaient sans cesse d'un air fort dégagé. Rien n'est riche et gracieux comme le costume de ces bayadères. Une légère écharpe de gaze leur entoure le milieu du corps, et remontant ensuite par dessus l'épaule gauche, s'en va flotter par derrière. Leur taille fine et cambrée se dessine admirablement sous une *djama* ou jupe courte et étroite, lamée d'or. Un caleçon de soie, richement brodé, descend jusqu'à la cheville, laissant bien à découvert un pied délicat, le plus précieux trésor de la bayadère dont la danse est la religion, la gloire et la vie. Ses cheveux noirs et luisants, qui se réunissent en nattes derrière la tête, sont parsemés de plaques d'or et de fleurs jaunes de frangipanier, dont les Indiens adorent le parfum. Ses bras nus sont chargés de bracelets; son cou est orné de chaînes ; à ses oreilles, à son nez pendent des anneaux d'or. Ces vêtements de gaze, qui laissent une partie du corps à découvert, ces yeux noirs et animés, cet or, ces chairs à teintes si vives, quoique foncées, tout cela forme un ensemble ravissant.

La danse des bayadères consiste en pas moins rapides et moins marqués que ceux des danses de nos pays, mais accompagnés de gestes gracieux, de trépignements frénétiques, de regards brûlants, de mouvements des bras et des reins indescriptibles. Ce sont mille atti-

tudes d'une admirable volupté ; c'est une pantomime pleine de passion, par laquelle se traduisent alternativement le desir, la jalousie, le désespoir. Les danses les plus renommées des bayadères sont celles du poignard et du pigeon. Cette dernière consiste à faire bouffer la jupe par la rapidité du tournoiement.

On distingue deux classes de bayadères. Les unes sont attachées aux temples et vouées au service divin ; les autres ont pour métier d'aller dans les maisons particulières où on les fait demander à l'occasion de certaines fêtes. Les premières se recrutent habituellement très jeunes dans la classe des tisserands ; chaque famille de cette caste, possédant quatre filles, est tenue d'en vouer une à la pagode. Beaucoup de parents des basses classes offrent aussi spontanément leurs filles, mais on n'admet que celles qui se font remarquer par leur beauté. Les occupations des bayadères dans les temples consistent à exécuter des danses fréquentes en l'honneur des dieux. Quand les brahmes ne les trouvent plus à leur goût, ils les livrent au public ; ce sont souvent de ces bayadères répudiées qui prennent le métier de danseuses, sous la direction d'une femme ayant la faculté de les louer pour les divertissements des riches. Il est de fort bon ton, chez les nababs et les radjahs puissants, d'avoir à leur solde un certain nombre de bayadères.

Les brahmes attachés au service du temple de Villenour, ont le haut du corps nu jusqu'à la ceinture où

vient s'attacher une pièce de toile blanche qui leur enveloppe les jambes. Ils portent des raies blanches parallèles sur le front, sur les bras et sur la poitrine. Leur tête est rasée; ils se coiffent d'une espèce de mitre pour les cérémonies. Plusieurs d'entre eux portent des *lingams* au cou, comme serviteurs du Dieu de la reproduction.

Nous eûmes le bonheur de nous trouver à Pondichéry au moment des fêtes de l'Hellama. Elles se célèbrent durant neuf nuits consécutives, par d'immenses processions qui parcourent la ville noire dans tous les sens. C'est un des spectacles les plus imposants et les plus extraordinaires auxquels il soit possible d'assister. Figurez-vous d'abord deux énormes éléphants marchant en tête du cortége, et montés par plusieurs hommes qui portent des bannières de couleurs éclatantes. Voyez les mouvements rapides et continuels des larges oreilles de ces deux formidables quadrupèdes, leur trompes menaçantes qui oscillent et se relèvent au dessus des têtes d'une foule immense; admirez leur marche lente, majestueuse, ainsi que cet échafaudage de corps humains et de drapeaux que supporte leur dos vigoureux. Tout cela ne produit-il pas, à la clarté des flambeaux, l'effet le plus théâtral que l'on puisse imaginer?

Les éléphants sont ordinairement suivis, rarement précédés de deux grands mannequins en carton, à figures grotesques et à têtes immenses, dont l'une représente un dieu, et l'autre une déesse; ce couple se

livre à des danses très divertissantes. Viennent ensuite, des deux côtés de la rue, deux rangées de fidèles vêtus de blanc, portant, les uns des bannières, d'autres de longs bâtons ornés de rubans dorés; puis arrivent les musvevens qui, pendant les haltes fréquentes du cortége, embouchent d'énormes trompettes longues de plus de deux mètres, redoutables instruments dignes de figurer au jour du jugement dernier. Les sons rauques et discordants qui en sortent, accompagnés du roulement de quelques tambourins, produisent un effet réellement infernal.

Sur de longs brancards portés chacun par six hommes, brûlent des feux d'huile de coco et de bouse de vache. De distance en distance sont placés des porteurs de torches. Un dais très élevé et richement décoré, attire l'attention générale et paraît être l'objet de l'adoration des Indiens. C'est sous ce dais que se trouve le dieu en l'honneur duquel se fait la cérémonie; il reste invisible les premiers jours, et ne se découvre que vers la fin de l'Hellama, aux yeux de ses pieux adorateurs.

O vous, compositeurs d'opéras, peintres, décorateurs, artistes de toute espèce, qui courez à la recherche de l'extraordinaire, du nouveau, du grandiose, de l'imprévu, donnez-vous la peine d'aller dans l'Inde voir la procession de l'Hellama, et vous en rapporterez, je vous le garantis, des impressions et des idées qui feront fortune.

Les Indiens versés dans la science des choses sacrées,

professent une sorte de fatalisme à l'endroit de l'âme humaine qui, dès la naissance, serait destinée, selon eux, soit à la vertu pour les uns, soit au vice pour les autres. Au moment de la mort, l'âme est conduite devant le dieu Yama qui prononce la sentence motivée par la conduite de l'homme sur la terre. L'âme du juste est absorbée dans l'essence divine dont elle n'est qu'une émanation ; celle du méchant, au contraire, est envoyée en enfer ou condamnée à des transmigrations successives dans le corps de divers animaux, pour repasser enfin de nouveau dans un corps humain.

Il est, dans l'Inde, une classe de dévots qui cherchent à arriver, par une vie toute contemplative, à l'oubli complet des choses de ce monde ; qui s'efforcent d'étouffer dans leur cœur toutes les passions, toutes les affections terrestres, et qui, pour favoriser leurs méditations et se rendre en même temps plus dignes de la bienveillance des dieux, se retirent dans un lieu solitaire, n'y vivent que de racines, prennent les positions les plus gênantes et s'astreignent à les garder le plus longtemps possible, toute leur vie, s'ils en ont la force, espérant arriver à s'identifier ainsi à l'âme universelle de la divinité. Ces fanatiques sont connus sous le nom de *fakirs*. Leur nombre, jadis considérable, a énormément diminué de nos jours. C'est à peine si j'ai eu l'occasion de remarquer deux ou trois de ces pénitents à la porte de quelques pagodes solitaires, pendant mon séjour dans l'Inde.

En général, l'ancien zèle religieux semble s'être bien refroidi dans ces contrées. Les sacrifices humains que l'on offrait jadis à la terrible Dourga, ont cessé depuis bien des années, et rarement l'on fait couler sur ses autels le sang de quelques animaux.

Ce fut longtemps un devoir sacré pour les femmes indiennes que de ne pas survivre à leurs maris et de se brûler sur leurs cadavres, pour se rendre agréables aux dieux. Cet affreux usage est attribué à l'influence des brahmes qui avaient cherché tous les moyens imaginables pour assurer la paix des ménages, l'harmonie domestique, la soumission de la femme et son attachement immuable à celui à qui elle était unie. Ces sacrifices n'étaient point commandés par les lois, mais ils étaient rendus en quelque sorte obligatoires par le mépris général auquel s'exposait la malheureuse qui voulait se soustraire à l'usage reçu; tandis qu'au contraire, quand elle se décidait à monter sur le fatal bûcher, les marques du plus grand respect lui étaient prodiguées par sa famille. La ferme conviction que sa mort volontaire lui assurait toutes les félicités d'une autre vie, donnait à cette faible et timide créature le courage de se soumettre, avec la plus grande tranquillité, au plus affreux supplice. Ces sacrifices, jadis si fréquents, tombent extrêmement en désuétude. C'est à peine si l'on en cite encore quelques uns à de rares intervalles. Cependant on m'a assuré que, huit jours avant notre

arrivée à Pondichéry, une pieuse veuve des environs s'était fait mourir sur le bûcher.

Quand un Indien sent sa fin prochaine arriver, il cherche, s'il habite près du Gange dont il regarde les eaux comme sacrées, à se faire porter sur les bords du fleuve. S'il en est éloigné, il va mourir près de quelque autre rivière bénie des dieux. Son corps est habituellement réduit en cendres. Quelquefois cependant on enterre les Indiens. J'ai remarqué, dans le cimetière de Pondichéry, un assez grand nombre de sépultures d'indigènes.

Les principes fondamentaux de la morale et de la religion indiennes se trouvent dans les anciens livres sacrés, dans les Védas dont les quatre premiers passent pour avoir été dictés au sage Menou par Brahma lui-même. Ces recueils, jadis très nombreux, furent réduits et classés par Viadsa. On compte aujourd'hui dix-huit Védas embrassant toutes les branches des connaissances humaines. De cette source sacrée sont sortis les quatre *oupavédas*, les six *angas* et enfin les *oupangas* et les *pouranas*, traitant des sciences, des arts, de l'industrie.

Les lois de Menou sont d'une sévérité extrême; elles condamnent le voleur à être empalé, l'adultère à être livré aux chiens ou brûlé à petit feu; l'homme qui insulte un brahme à avoir la langue percée d'un fer rouge.

La population de l'Inde se divise en quatre grandes

castes qui sont celles des *brahmes*, des *tchatrias*, des *vaïsas* et des *choudras*. Les brahmes sont censés être sortis de la bouche de Brahma qui tira les tchatrias de ses bras, les vaïsas de son ventre et de ses cuisses, les choudras de ses pieds.

Les brahmes sont la tête, la partie pensante de la nation; à eux l'honneur de servir la divinité, à eux l'interprétation des livres sacrés et le soin d'initier les autres castes aux mystères de la religion. On les trouve non seulement au pied des autels, mais dans les hautes fonctions administratives, dans les tribunaux, dans les conseils des souverains. Ils affectent une noble simplicité dans leur habillement et dans leur manière de vivre, se nourrissent de riz, de légumes, de laitages, et ont horreur de la chair. Mais cette caste, jadis si éminente par ses talents, est aujourd'hui bien dégénérée. Heureux d'avoir pour guides les traditions que leur ont léguées leurs illustres ancêtres, les brahmes se bornent à suivre les maximes de ces derniers, sans chercher à étendre le cercle des connaissances humaines. Ceux qui se livrent au service des temples sont, pour la plupart, ignorants, et se bornent à accomplir machinalement les cérémonies religieuses instituées pour le peuple, sans chercher à s'élever à ces principes de haute et pure philosophie qui étaient le partage de leurs devanciers.

Les *tchatrias* étaient jadis chargés du pouvoir exécutif; quoique inférieurs aux brahmes, c'était à eux qu'étaient dévolues les fonctions de la royauté. Les ré-

volutions ont altéré les attributs de cette caste dont les membres se vouent généralement aujourd'hui à la carrière militaire.

Les *vaïsas* se livrent au commerce.

La caste des *choudras* comprend les artisans, les cultivateurs, les domestiques, et en général tous les individus astreints à un travail manuel. C'était jadis un devoir pour les choudras de servir les brahmes dont ils étaient les esclaves. Aujourd'hui ils ne leur prêtent plus leurs bras que pour de l'argent, mais ils leur témoignent toujours un profond respect. Il est formellement interdit à cette caste de lire les Védas et de se les faire expliquer.

Certaines fautes graves font rejeter de leur caste ceux qui les ont commises et qui deviennent alors des *parias*, classe malheureuse et méprisée. Un Indien perdait jadis sa caste pour avoir mangé avec un homme de rang inférieur au sien, pour avoir bu des liqueurs enivrantes, pour une infinité de petites erreurs qui rencontrent aujourd'hui une grande tolérance. L'exclusion de sa caste est pour un Indien le plus cruel de tous les châtiments.

Outre les grandes castes dont nous venons de parler, celle des choudras se subdivise en une infinité d'autres. Telles sont : celle des vaïdias qui comprend les individus nés d'un brahme et d'une femme *vaïsa*, et dont les membres sont médecins; celle des *kaïstas* ou écrivains, qui sont fils d'un brahme et d'une femme *tcha-*

tria; celle des droguistes, nés d'un brahme et d'une femme *vaïsa*; celle des *agonics*, qui sont tous laboureurs et descendent d'une *choudra* et d'un tchatria. Il serait trop long d'énumérer toutes les autres.

Il règne aujourd'hui une confusion assez grande dans les castes autres que celle des brahmes. Deux nouvelles et grandes divisions remplacent assez généralement les anciennes, pour les classes inférieures. Ce sont les castes de la main droite et de la main gauche. La première comprend dix-huit subdivisions, et la seconde, neuf; toutes les conditions manuelles qui formaient les anciens choudras, viennent se ranger dans ces deux castes.

Les Indiens sont, en général, d'une douceur, d'une patience et d'une politesse remarquables. Ils ont l'esprit vif et pénétrant; leur conversation est fort animée, malgré leur indolence habituelle. Rien n'égale leur frugalité; du riz, des fruits, des légumes, voilà leur nourriture. Les liqueurs et le vin leur sont inconnus; l'eau est à peu près leur unique boisson. Ils ont un goût fort prononcé pour les spectacles de toute espèce. Les bayadères et les jongleurs procurent mille divertissements au public indien de Pondichéry.

On appelle *gouny* ou *malla* des preneurs de serpents qui, comme ceux de Ceylan, magnétisent ces dangereux reptiles, pour amuser les curieux. Ces jongleurs sont, en même temps, médecins et prestidigitateurs. Avant de commencer ses tours, le gouny adresse une

sorte d'invocation aux dieux, et une petite harangue à la galerie. Puis il se met à articuler, avec une volubilité singulière, les mots : « *heué, dig, dig, dig, dig, heué.* » Après avoir escamoté sous des cloches de petites boules de terre glaise, il avale ordinairement un gros caillou qu'il rend au bout de quelques minutes, avec mille contorsions et en poussant des sons peu ragoûtants. Divers autres tours, exécutés avec beaucoup d'adresse, terminent la première partie du spectacle.

Le jongleur se met ensuite à jouer d'une espèce de cornemuse, près de la corbeille qui renferme les serpents, et les en fait sortir au bout de quelques instants, quand il les suppose enchantés par sa musique. Il se livre alors à des mouvements bizares qui, peu à peu, finissent par les magnétiser, et les réduisent à un état de prostration pendant la durée duquel ils supportent tous les attouchements.

Les sciences qui ont fait jadis la gloire des Indiens, l'astronomie, les mathématiques, sont aujourd'hui fort négligées par eux. Même indifférence pour les arts. L'architecture est morte dans l'Inde; la musique y est dans l'état de barbarie le plus complet; la peinture y consiste en de grotesques barbouillages destinés à représenter des dieux, des déesses et des radjahs. Les habitants de ce beau pays semblent nés uniquement pour la vie contemplative. Ce n'est que parmi les artisans et les agriculteurs que l'on remarque de l'activité. Ces castes se distinguent surtout par une adresse merveilleuse.

Les professions manuelles sont interdites aux brahmes qui, par contre, ont la faculté d'aller mendier dans les rues. On m'en montra plusieurs à Pondichéry, qui chantaient et jouaient du tambourin, en adressant des prières aux dieux, en faveur des personnes auxquelles ils demandaient l'aumône.

Il est défendu aux femmes indiennes d'apprendre à lire et à écrire; les devoirs d'épouses et de mères, les occupations du ménage, voilà leur lot. Quoique les usages du pays permettent aux Indiens d'avoir plusieurs épouses, il est rare qu'ils ne se contentent pas d'une seule; mais celle-ci est soumise aux dures exigences de la jalousie orientale qui lui interdit la société de tout autre homme que de son seigneur et maître, auquel elle est unie dès l'enfance, et pour qui elle est pleine de douceur et de prévenances.

La société française de Pondichéry a conservé les habitudes d'hospitalité qui distinguaient jadis les créoles de la plupart de nos colonies. Nous ne saurions trop nous louer de l'aimable accueil qui nous fut fait par toutes les personnes avec lesquelles nous nous trouvâmes en relations. On est si heureux de rencontrer à près de quatre mille lieues de la France, un petit coin de terre où l'image de votre pays vous apparaît pour un instant, au milieu d'une société charmante qui conserve précieusement les meilleures traditions de la métropole! Les dames de Pondichéry, comme celles de Bourbon, se distinguent par leur amabilité et leur élé-

gance que nous fûmes à même d'apprécier, non seulement dans les salons de la ville, mais aussi à bord de *l'Archimède ;* car le commandant Pâris eut la galanterie de faire les honneurs de son navire à une nombreuse et brillante compagnie, invitée par lui à une promenade sur mer. Ç'avait été un événement à Pondichéry, que l'arrivée d'un bateau à vapeur français, le premier qui eût paru dans les mers de l'Inde. Ce fut une fête pour le beau monde de la colonie, que de faire connaissance avec notre steamer. Malheureusement cette fête fut troublée par un fort orage qui vint inonder l'aimable société au moment du départ.

Les grands ennemis des Européens, à Pondichéry, sont les moustiques dont les piqûres sont affreuses, et la chaleur qui y est insupportable. Quarante degrés centigrades, à l'ombre, étaient la température ordinaire, pendant notre séjour dans cette ville. Aussi les Français n'y sortent-ils guères que le soir, au moment où la brise de mer vient un peu rafraîchir l'atmosphère. On se promène alors en voiture, sur le cours Chabrol, le long du rivage. Les chevaux qu'on emploie généralement, sont originaires du Pégou ; ils se recommandent par d'excellentes qualités, et surtout par une ardeur excessive. Quelques personnes font traîner leurs voitures par des espèces de bisons ou de buffles dont les énormes cornes contrastent avec un corps assez grêle, attelages bizarres qui nous rappelaient ceux des rois mérovingiens se promenant dans les rues de Paris. Les courses for-

cées, pendant le jour, se font d'ordinaire en palanquin.

L'acclimatement des Européens est extrêmement lent et pénible à Pondichéry. Les premiers mois s'y passent, dit-on, d'une manière assez tolérable, pour les nouveaux arrivés qui apportent sous ce ciel brûlant un reste de l'énergie physique qu'ils possédaient dans les climats tempérés. Mais cette provision de force ne tarde pas à s'épuiser, et c'est alors que commencent les supplices de la chaleur, les démangeaisons, les bourbouilles, l'abattement, la soif continuelle. Certaines personnes mettent, dit-on, six à huit ans à s'acclimater entièrement, et d'autres n'y parviennent jamais.

Il me reste à parler du commerce de nos établissements dans l'Inde, et notamment de celui de Pondichéry.

Je vais commencer par indiquer le mouvement commercial des divers comptoirs dans son ensemble. J'entrerai ensuite dans les détails. Les documents les plus récents que j'aie pu me procurer remontent à 1842.

La France a importé, en 1842, dans ses établissements de l'Inde, pour une valeur de..	555,751 fr.
Les exportations des mêmes établissements pour la France se sont élevées à.	5,326,891
Ce qui donne un mouvement total de	5,882,642 fr.

Les importations des divers colonies et pêcheries françaises dans nos possessions de l'Inde, ont été, en 1842, de	753,625 fr.
Les exportations de ces mêmes possessions pour les colonies et pêcheries françaises, se sont élevées à. . . .	1,550,310 »
Total. . . .	2,303,935 fr.
Enfin, les importations de l'étranger dans nos comptoirs indiens, ont atteint, en 1842, le chiffre de.	1,158,542 fr.
Et les exportations de ces comptoirs pour l'étranger, ont été de. . . .	2,098,680 »
Total.	3,257,222 fr.
Le commerce général de nos diverses possessions dans l'Inde, s'est donc élevé, en 1842, au chiffre de.	9,443,797 fr.

Je crois devoir indiquer le détail des importations françaises seulement, qui sont les plus intéressantes, et celui des trois catégories d'exportations.

La France a exporté, en 1842, pour ses établissements dans l'Inde, les articles suivants dont les valeurs sont indiquées :

Tissus de chanvre et de lin.	117,102 fr.
Id. de laine.	6,795
Id. de soie.	19,912
Id. de coton.	6,256
Parfumeries, 13,866 kilog.	97,062
A reporter.	247,127 fr.

Report.		247,127 fr.
Vins de Bordeaux	95,171 litres.	73,867
Id. divers	11,198 *id.*	5,980
Eau-de-vie de vin	34,971 *id.*	34,971
Liqueurs	3,675 *id.*	11,025
Vinaigre de vin	10,250 *id.*	3,816
Verres et cristaux.		16,061
Papiers.		49,701
Plumes à écrire	374 kilog.	6,732
Poissons marinés et à l'huile	1694 kilog.	4,235
Farine de froment.	15,000 kil.	3,000
Fruits secs et confits.	3,823 »	3,739
Sirops, confitures, bonbons.	1,749 »	3,148
Essence de térébenthine.	2,423 »	1,696
Liége ouvré.	2,903 »	8,709
Soufre.	20,356 »	3,461
Acétate de cuivre.	1,396 »	2.792
Médicaments.		4,125
Cire ouvrée.	1,264 »	7,584
Peaux ouvrées.		4,000
Orfévrerie.		9,160
Machines.		4,000
Meuhles.		2,328
Instruments de musique.		4,087
Objels d'industrie parisienne.		4,901
Articles divers.		22,937
Ce qui fait nn total de.		555,751 fr.

Ainsi, après les tissus de chanvre et de lin, l'article le plus considérable de notre importation, est la parfumerie ; c'est nous qui défrayons de cosmétiques et de liqueurs odorantes, la mère patrie des parfums.

En général, le gros de notre importation se compose surtout d'objets de luxe que nos colonies se trouvent dans l'impossibilité de produire elles-mêmes, en raison du peu de développement de leurs industries manufacturières.

Passons aux exportations de nos comptoirs indiens, en 1842. Je n'indiquerai que celles consistant en denrées et marchandises du pays.

EXPORTÉ pour l'étranger.		EXPORTÉ Pour les colonies et pêcheries françaises.		EXPORTÉ Pour France et introduit en France, en 1842.		VALEUR totale.
	Valeur.		Valeur.		Valeur.	Fr.
Manthègues. . . .	61,632					61,632
Poissons secs. . .	8,886					8,886
Tabac en feuilles .	12,852					12,852
Poivre.	6,786			80,289 kil. .	112,405	119,191
Gingély en graine.	6,048					6,048
Id. en huile.	5,160					5,160
Huile de coco. . .	6,519	2,450 veltes. .	7,356	14,316 *id.* . .	7,158	21,027
Cuivre.	6,300					6,300
Indigo.	32,256	. . . . . .	7,050	97,044 *id.* . .	1,940,880	1,980,192
Bougies.	32,400					32,400
Savons.	15,322					15,332
Guinées 6,511 demi courges. . . .	1,015,794	bleues 924 courg.	456,144	38,822 pièces.	854.084	2,326,022
Percales bleues. 433 courges. . . .	58,576	384 *id.* . .	50,688			109,164
Toiles blanches et écrues 96 courg.	11,613	656 *id.* . .	79,702			91,315
Mouchoirs rouges		Sandracana. .	32,400			32,400
79 courges. . .	15,168					15,168
Mouchoirs burgos 614 courges. . .	26,525					26,525
Autres tissus de coton 774 courges.	77,839	. . . . . .	358,838			436,677
Chemises et panta-						21,235
lons 2,212 douz.	21,235					264,262
Peaux de bœufs. .	8,280	Peaux brutes. .	24,500	133,201 kil. .	239,762	8,280
Id. de cabris. .	25,791	. . . . . .	25,651	4,977 *id.* .	12,334	63,776
Id. de moutons.	38,448	. . . . . .	16,308			54,756
Pantoufles. . . .	32,663					32,663
Articles divers. . .	35,737	. . . . . .	24,049	. . . . . .	29,638	89,424
TOTAL. . . .	1,561,730	TOTAL. . .	1,082,686	Coton en laine.	53,113	53,113
				Cire 10,245 kil.	20,490	20,490
				Riz 81,743 *id.*	32,697	32,697
				Café 28,624 *id.*	24,330	24,330
				TOTAL. . .	3,326,891	5,911,327

J'arrive aux commerce particulier de Pondichéry, dont les tableaux suivants indiquent l'importance :

ENTRÉES DE 1842.

LIEUX de provenance.			NOMBRE des navires.	TONNAGE.	VALEUR des chargements.	
Navires français venant	de France.		3	756		555,751 fr.
	des colonies françaises.	Bourbon	7	2,032	175,310	429,304
		Karikal.	25	1,909	61,302	
		Yanaon.	9	1,605	192,691	
	de l'étranger.	Calcutta.	2	568	11,130	43,522
		Madras.	3	865	6,085	
		Tranquebar	1	285	5,220	
	TOTAL.		50	802		
Navires étrangers venant de	Maurice.		8	. . .	186,048	1,056,994
	Pinang.		11	. . .	148,569	
	Padang.		5	. . .	152,059	
	Copenhague.		1	. . .	9,481	
	Calcutta.		4	. . .	92,375	
	Bangoun.		4	. . .	16,520	
	Madras.		36	. . .	345,055	
	Tranquebar.		15	. . .	34,029	
	Jaffna.		19	. . .	15,465	
	Colomba.		17	. . .	30,035	
	Côte Malabare.		21	. . .	27,358	
			141			
				TOTAL.		2,064,484 fr

Passons aux exportations :

NAVIRES SORTIS DE PONDICHÉRY EN 1842.

	LIEUX de destination.		NOMBRE des navires.	TONNAGE.	VALEUR des chargements.	
Navires français	pour France.		. . .	. . .	. . .	1,180,501fr
	pour les colonies françaises.	Bourbon.	18	4,659	1,097,251	
		Karikal	24	878	36,391	
		Yanaon	8	1,428	46,859	
		TOTAL.	50	7,005		
Navires étrangers	pour Maurice.		9	. . .	740,994	1,760,788
	Pudang.		4	. . .	268,210	
	Pinang.		4	. . .	121,259	
	Copenhague.		1	. . .	17,318	
	Londres.		3	. . .	282,770	
	Madras.		33	. . .	246,730	
	Tranquebar.		23	. . .	68,927	
	Jafna.		6	. . .	1,926	
	Colombo.		1	. . .	6,660	
	Côte Malabare.		3	. . .	5,994	
			137			6,268,180]

On a vu, dans le détail de nos exportations des établissements de l'Inde, que l'indigo, les peaux et les toiles de coton formaient la base de leurs produits. Je crois devoir donner ici quelques indications relatives aux tissus de coton.

La côte de Coromandel fabrique, en grande quantité, un article nommé *guinée*. C'est une toile de coton qui se recommande par sa finesse et son égalité. On distingue plusieurs qualités de guinées ; celles du nord de la côte, sont moins soignées et s'exportent généra-

lement pour l'Afrique et pour les Antilles. Celles du sud, qui sont, d'ordinaire, teintes en bleu, se reconnaissent à la bonne apparence de leur fil. Ces toiles se vendent à la *courge* qui se compose de 20 pièces de diverses qualités, formant assortiment. On convient, dans le marché, de la quantité moyenne de *conjons* des pièces. On appelle ainsi une réunion de 120 fils en chaîne. Le marché se conclut habituellement avec le fabricant indien, par l'entremise d'un *dadale* ou courtier.

Les guinées fabriquées à Pondichéry, ont la longueur moyenne de 20 mètres. Leur largeur varie de 24 à 28 pouces. La pièce pèse ordinairement 5 kilog. 60. Un fabricant français qui produit cet article à la mécanique, dans des ateliers organisés à l'européenne, calcule que le tissage de chaque pièce revient à 1 roupie 1/4 ou 5 fr. 45 c. (la roupie valant 2 fr. 77 c.). La teinture en bleu lui coûte une roupie par pièce. Il y a à ajouter à ces frais ceux de filature et le prix du coton.

Les fabricants indigènes qui n'ont pas encore adopté les procédés européens, produisent et vendent leurs marchandises à des prix beaucoup plus élevés.

La filature de coton du fabricant dont je viens de parler, occupait, au moment de notre passage, 115 ouvriers, dont la solde totale s'élevait, par quinzaine, à 596 fr., ce qui donne un salaire moyen journalier d'environ 55 c. par individu, chacun ne travaillant, en moyenne, que 10 jours sur 15.

Les ateliers marchaient avec 14 métiers à filer, de 144 broches ; 3 de 72 broches ; 5 de 66 et 2 de 54. Ils produisaient, par jour, 70 paquets de 2 kil. 415.

Le coton en laine employé par l'établissement, revenait, sur les lieux, à 61 c. le kil.

Le même industriel fabriquait aussi, dans ses ateliers de tissage, des toiles à voiles en coton, et des habits confectionnés à l'usage des matelots. Il vendait une vareuse, un pantalon et une chemise ensemble, 11 fr. 48 c., tandis que les mêmes articles auraient coûté en France 14 fr. 60 c.

Le commerce de Pondichéry se plaint vivement des obstacles que rencontre, à l'extérieur, le placement des guinées. Elles sont frappées d'un droit de 20 0/0 à leur entrée à Bourbon, ce qui donne lieu à une contrebande active, et ne peuvent être envoyées en droite ligne au Sénégal qui en fait une grande consommation. Il faut d'abord qu'elles aillent recevoir un certificat de nationalité dans un des ports de France, pour ensuite retourner à la côte d'Afrique.

Le droit que paie le coton acheté par les fabricants de Pondichéry sur le territoire anglais, est supérieur à la valeur de la matière première ; il répond à 15 ou 20 0/0 de la valeur de cette matière manufacturée en toile. Le coton de Tinivelly et le coton jaune d'Orixa sont très employés à Pondichéry. On ne s'y sert du Surate que pour des fils de numéros élevés. Salène, à 30 lieues de Pondichéry, produit de bons cotons

qui proviennent des graines de Bourbon et de Georgie.

Les possessions anglaises de la côte de Coromandel produisent une toile fine et légère, nommée *salampour*, de 20 mètres de long, et très recherchée jadis pour l'impression. Elles exportent aussi des mouchoirs rouges *mazulipatam*, en pièces de douze mouchoirs. Les *paliacates* qui s'y fabriquent également, sont des mouchoirs de 80 centimètres de côté, aussi remarquables par la finesse de leur tissu que par l'éclat de leurs couleurs et la variété de leurs dessins. Chaque pièce est de dix mouchoirs. On en distingue de plusieurs qualités, depuis 25 jusqu'à 48 conjons. Ces dernières sont extrêmement fines.

Le Bengale produit des mousselines dites *nansouques*, d'une fabrication parfaite, qui se vendent en pièces de 19 m. de long, sur 1 m. 48 c. de large. Les sortes supérieures, qui viennent de Dacca, ont jusqu'à 4,000 fils en chaîne.

Les *mallemoles* sont des mousselines de Maldo, plus souples que les nansouques, et dont les femmes indiennes font un grand usage.

Les *doréas* sont des espèces de *mallemoles* qui s'expédient en Amérique et aux Antilles.

Les mouchoirs *burgos* qui se fabriquent aussi sur la côte de Coromandel, sont à grands et petits carreaux, et se vendent par balles de 520 pièces.

Les *sirsakas*, les *sistresays*, les *canadaris* sont des tissus coton et soie, fabriqués sur l'Ougly et à Balassor.



Les soies du Bengale passent pour les plus belles de l'Inde. Cette Présidence en fournit à la côte de Coromandel, ainsi que des mousselines, du salpêtre, etc., et en tire, par contre, des guinées bleues, des mouchoirs, du sel et du bois de tek qui est très propre aux constructions navales.

Les côtes de Coromandel et d'Orixa envoient à Ceylan des guinées, des mouchoirs, et reçoivent en retour des cocos et de l'arek. Elles tirent du Pégou des bois, de Malacca du sucre et des rotins, des Moluques de la muscade, des clous de girofle, et paient ces marchandises avec des toiles et des mouchoirs.

Je crois devoir indiquer ici les quantités des diverses sortes de tissus de coton, exportées de Pondichéry pendant l'année 1842.

Toiles guinés, bleues.	211,060 pièces.
Toiles blanches.	4,800
Toiles écrues.	10,240
Percales bleues.	16,560
Cambayas (tissus à carreaux pour jupes.)	3,640
Palampours (couvertures).	1,580
Guingans (tissus à carreaux).	2,980
Châles bazins.	1,240
Mouchoirs.	15,600
Chiles (indiennes).	1,600
Liménais.	380
Pagnes.	6,020
Linge confectionné.	2,490

Les monnaies employées dans nos établissements indiens, sont la roupie dont la valeur est de 2 fr. 77 c., et la pagode, le fanon et le cache. La pagode est l'unité

monétaire des Indiens. C'est une pièce d'or valant 8 fr. 31 c. Il ne reste plus que fort peu de pagodes en circulation dans l'Inde. La pagode de Pondichéry a pour subdivisions la roupie, monnaie d'argent, le fanon et le cache. Il faut 24 fanons pour une pagode, et 8 pour une roupie. Le fanon vaut 60 caches.

L'unité de poids est le candy, qui est égal à 234 kil. 963 gr., et qui se subdivise en 20 maoun, 160 vis, 6,400 dollam et 64,000 pagodes. La mesure de longueur est le covid, qui est égal à 1 m. 457 m.

CHAPITRE IV.

Arrivée à Madras. — Description de cette ville. — Son commerce. — Départ. — Passage du détroit de Malacca. — Arrivée à Singapour. — Historique de cette colonie. — Description de la ville. — Population. — Temples indiens et chinois. — Départ. — Arrivée à Manille. — Départ pour Macao. — Arrivée en Chine.

Nous partîmes de Pondichéry le 26 juillet, à 6 heures du soir, nous dirigeant sur Madras qui en est à 30 lieues, et où nous arrivâmes le lendemain, à 8 heures du matin. La rade est ouverte ici comme à Pondichéry, et exposée à toute la violence des coups de vents, qui sont terribles dans ces parages, depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de janvier. Par les très mauvais temps, un mât de pavillon élevé sur le rivage, indique aux navires que les communications avec la terre sont interrompues, ce qui n'empêche souvent pas de hardis pêcheurs de se confier au perfide élément, dans leurs *ka-*

timarans, misérables bateaux formés de trois troncs d'arbres liés ensemble, et d'aller, au péril de leurs jours et pour quelques roupies, faire les commissions des équipages en rade.

La barre de Madras est encore bien plus forte que celle de Pondichéry. Les transbordements des grands bâtiments qui restent toujours mouillés à bonne distance de la côte, se font aussi dans des chelingues. On éprouve d'horribles secousses en approchant de terre, et les mauvais temps causent souvent les plus funestes catastrophes. Trois semaines avant notre arrivée, un major anglais avait péri avec toute sa famille, au moment où son bateau allait aborder. On soupçonnait les bateliers qui le conduisaient, d'avoir causé volontairement ce malheur, afin de s'approprier une somme d'argent considérable, dont cet officier était porteur.

En arrivant à terre, nous eûmes à soutenir une sorte de lutte contre la canaille qui se ruait de toutes parts sur nous, pour nous offrir ses services. Un léger équipage nous transporta rapidement à l'hôtel de Clarendon, où nous retrouvâmes quelques passagers de *l'Archimède*, qui s'étaient rendus plusieurs jours auparavant à Madras.

Cette ville est le chef-lieu de la seconde Présidence de l'Inde anglaise, et renferme une population de 500,000 âmes. Elle occupe une étendue de près de trois lieues de diamètre, en comptant ses faubourgs et ses dépendances. Ses différents quartiers sont séparés les uns des

autres par des places immenses, au centre desquelles un voyageur pourrait se croire à la campagne, car il n'aperçoit presque plus de maisons.

Madras est défendu par le fort Saint-Georges, qui a jadis donné son nom à cette Présidence. Il est entouré d'une triple enceinte, et renferme des ateliers militaires, ainsi qu'un fort bel arsenal où nous remarquâmes de nombreux trophées rapportés, peu de temps auparavant, de la guerre de Chine. Dans le fort se trouve le palais du gouverneur qui, lors de notre passage, était le marquis de Tweedale; c'est là également, qu'est casernée la garnison, composée de troupes anglaises et indigènes.

La ville noire, séparée de la forteresse par une place immense, est habitée, comme l'indique son nom, par les indigènes, ainsi que par un certain nombre de négociants européens et arméniens. Ses rues sont sales et manquent de régularité. Ses maisons, laides, mal construites, sont entassées les unes sur les autres; de cette agglomération de bâtiments et de la saleté générale de la ville résultent de fréquentes maladies, et particulièrement de nombreux cas de choléra. Les eaux y sont également fort insalubres; aussi la population blanche est-elle obligée de faire venir de six lieues de distance celle qui lui est nécessaire. Les navires américains fournissent à Madras de forts chargements de glace, ce qui est une précieuse ressource pour les Européens, sous ce ciel brûlant.

La plupart des riches résidents étrangers n'habitent pas la ville même. Ils possèdent, dans une vaste plaine située à deux lieues de la cité indienne, de charmantes habitations à colonnades, dans lesquelles règne un luxe vraiment oriental, et autour desquelles de magnifiques jardins étalent leurs trésors de verdure. Une admirable avenue, bordée d'arbres dans toute sa longueur qui est de trois lieues, mène de la forteresse au mont Saint-Thomas. C'est la promenade habituelle du beau monde de Madras, qui vient s'y montrer à cheval ou dans de somptueux équipages. Au milieu de l'avenue, on rencontre un beau monument élevé à la mémoire de lord Cornwallis. A peu de distance du fort Saint-Georges se trouve un splendide édifice, qui renferme une salle de spectacle et une immense salle de danse.

Nous nous empressâmes de parcourir tous les quartiers de Madras, en voiture et en palanquins. Nous visitâmes le bazar et quelques pagodes dont la plus considérable tombe en ruine. On nous fit voir, entre autres curiosités, de fort belles bayadères que nous trouvâmes bien supérieures à celles de Pondichéry. Leurs danses pleines de grâce et de volupté, leurs riches costumes, leurs charmantes figures, reçurent de nous un juste tribut d'admiration.

Malheureusement le prompt départ de *l'Archimède* ne nous permit pas de consacrer à Madras le temps et l'attention qu'une ville aussi importante eût exigés. Ar-

rivés à 8 heures du matin, il nous fallut reprendre la mer à 6 heures du soir, tant notre commandant avait hâte d'aller rallier en Chine la division navale sous les ordres de l'amiral Cécille. Toutefois nous ne quitterons pas Madras, sans dire quelques mots de son commerce.

La Présidence de Madras n'a, comparativement à celles de Calcutta et de Bombay, qu'une importance commerciale secondaire. Son littoral n'offre point de ports sûrs aux navires; son territoire est privé de ces belles rivières qui entretiennent la fertilité dans les contrées voisines. Néanmoins, grâce aux efforts constants de la Compagnie, les cultures du pays s'améliorent et s'agrandissent chaque jour; son commerce suit également une marche ascendante.

Pendant l'année 1845, il est entré à Madras :

	226	navires	anglais.
	11	»	français.
	3	»	américains.
	1	»	hollandais.
TOTAL.	241		

Les navires français qui y relâchent, viennent généralement de Calcutta, et se rendent à Pondichéry. Nous y traitons jusqu'à présent fort peu d'affaires.

Les importations annuelles de Madras ne sont guère que de 25 millions de francs. Ses exportations, par contre, se sont élevées, de 1841 à 1842, à la somme de 57,106,750 fr. Elles consistaient principalement en cotons, en indigos et en sucres.

L'exportation des cotons de Madras, qui, en 1835, ne dépassait pas 7 millions de kilog., a atteint, en 1844, le chiffre de 15 millions. C'est la Chine qui est le plus grand et presque l'unique débouché de ce produit.

On a cherché à introduire dans l'Inde les procédés de culture et de nettoyage employés en Amérique pour le coton. Le coton, cultivé à l'américaine, rend 10 % de plus que d'après le système indien, et le mode de nettoyage a présenté une économie de 30 à 40 %.

En 1835, Madras exportait 170,000 kilog. d'indigo ; en 1844, l'exportation s'en est élevée à environ 1,145,000 kilog. et s'est dirigée presque en entier vers l'Angleterre. L'indigo de Madras est inférieur à celui de Bengale.

L'exportation du sucre a suivi une progression ascendante bien plus marquée encore que celle du coton et de l'indigo. Elle n'était que de 17,600 kilog. en 1835, et a dépassé le chiffre de 4 millions en 1844.

On fabrique aussi, dans la Présidence de Madras, du sucre de jagre, que l'on extrait du jus d'une certaine espèce de palmier. Il paraît que le procédé d'extraction est fort simple et date d'une époque très reculée ; il en est fait mention dans les Védas. Les principales fabriques de sucre de jagre se trouvent à Goudelour, ville de la côte, située à quelques lieues de Pondichéry. Elles produisent environ 1 million de kilog. par an.

Nous quittons Madras le 26 juillet au soir, et faisons voile pour Singapore. Notre navigation dans le golfe

de Bengale est favorisée par une brise magnifique, jusqu'à l'entrée du détroit de Malacca; nous filons 7 et 8 nœuds sans vapeur.

Le 1er août, nous passons devant la grande Nicobar, possession danoise, devant les rochers de Puloway et devant Pulo-Rondo. Fréquents grains de pluie. Le 2, calme absolu. On chauffe les huit fourneaux. Ce détroit est un des parages où l'on apprécie le plus les avantages d'un bateau à vapeur. Les bâtiments à voiles y passent souvent vingt jours en calme. Nous apercevons les côtes de l'île de Sumatra et la Montagne d'or.

Le 3, on distingue la terre à grande distance. Le matin, nous observons plusieurs trombes qu'on dirait suspendues aux nuages, et dont les queues touchent la mer à l'horizon, en s'agitant par moments.

Le 4, nous passons devant Pulo-Gara, les îles Sambilang, et l'île d'Aroos.

Le 5, au matin, on relève le mont Formosa à l'est. Plus tard, on découvre le mont Mora, puis la côte Malaise et Pulo-Pisang. Vis à vis de cette île s'élèvent les montagnes de Karimon, qui présentent deux pointes de rochers tournées l'une contre l'autre, et assez semblables à des trompes d'éléphants. On aperçoit bientôt la terre à babord et à tribord. Le même jour, vers 7 heures, nous entrons dans la rade de Singapore. Une vaste ceinture de lumières nous entoure de toutes parts, et nous indique le mouillage.

La petite île de Singapour est située à la pointe sud

de la péninsule Malaise, dont elle n'est séparée que par un bras de mer très étroit. Elle a 52 kilom. de longueur, 22 de largeur, et une superficie d'environ 450 kilom. carrés; mais elle comprend un certain nombre de petites îles adjacentes, dans ses dépendances. Son sol est sablonneux, et présente de longues couches d'argile, dans certaines parties. Les collines que l'on rencontre à l'intérieur, sont d'une grande fertilité. Le tiers environ de l'île est cultivé. Le reste est couvert de forêts et de broussailles épaisses, repaire habituel des tigres qui sont très nombreux et très féroces dans ces parages. Ils ne s'annoncent par aucun bruit, et pénètrent souvent dans les fermes, et même quelquefois, dit-on, jusque dans les faubourgs de la ville. Une personne digne de foi, l'un de nos missionnaires, m'a assuré que l'évêque de Singapour s'était un jour trouvé face à face avec un de ces terribles animaux, qui était venu lui rendre visite dans son salon. Il eût la politesse de se retirer, sans faire aucun mal au maître de la maison. On a calculé que, chaque jour, les tigres dévoraient un Chinois aux environs de la ville; cependant cette évaluation parait aujourd'hui fort exagérée. Ce qu'il y a de certain c'est que ces animaux se montrent très friands de la chair des citoyens du Céleste-Empire, et que quand un Européen veut faire une excursion dans l'intérieur du pays, il a toujours soin de faire marcher un Chinois devant lui, et un autre derrière; de cette façon, il est sûr de ne pas être mangé. Les tigres de Sin-

gapour sont de véritables tigres royaux, de la plus grande espèce. On dit qu'ils passent très facilement à la nage le détroit qui sépare l'île de la péninsule Malaise. On les prend dans des fosses profondes, recouvertes de branches et de feuillage.

La cession de l'île de Singapour à la Grande-Bretagne ne remonte qu'à 1819. Elle est due à l'habileté, à l'énergie et à la persévérance de sir Stamford Raffles, ancien gouverneur de Java, qui, voyant cette colonie rendue, par les traités de 1814, à la Hollande dont la prépondérance, dans les deux détroits, se complétait par ses établissements de Riou et de Malacca, commença par proposer l'échange de cette dernière possession contre le port anglais de Bencoolen, ce qui fut accepté avec empressement; puis il visita l'île de Singapour, possession du sultan de Jahore, voisine du détroit de Rhio, fit étudier sa magnifique rade, reconnut avec l'œil du génie tout le parti que l'on pourrait en tirer, et en rendit compte au gouvernement du Bengale qui partagea ses convictions et décida la prise de possession.

L'Angleterre se trouva bientôt, sans secousse et sans bruit, maitresse du détroit; au nord, par Pulo-Pinang ou l'île du Prince de Galles, au centre, par Malacca, et au sud, par Singapour qui lui fut cédée en toute propriété, en 1819, par les héritiers de son ancien radjah.

Sir Raffles déclara le nouvel établissement port franc, et les faits ont prouvé, depuis, la haute sagesse et l'im-

mense portée de cette mesure. La prospérité de Singapour s'est accrue avec une rapidité extraordinaire, surtout depuis la guerre de l'opium; ce port est devenu le grand entrepôt du commerce de l'Europe et de l'Inde avec la Chine et l'archipel Malais. On y voit flotter aujourd'hui les pavillons de toutes les nations. Chaque année d'innombrables jonques viennent y déposer l'excédant des produits et de la population de l'empire Chinois. Je donnerai, dans la seconde partie de cet ouvrage, tous les renseignements que j'ai pu recueillir sur le commerce de Singapour, qui me paraît trop étroitement lié à celui de la Chine pour pouvoir l'en séparer.

Cet établissement, comme ceux de Malacca et de Pulo-Pinang, forme un seul gouvernement qui relève de la présidence du Bengale. Le gouverneur réside habituellement à Singapour mais fait chaque année une tournée d'inspection dans les deux autres possessions anglaises du détroit. Chacun des trois établissements est régi par un conseiller résident, et possède, en outre, un magistrat chargé de la police et de la collection des taxes.

Le climat de Singapour passe pour sain, malgré son extrême chaleur.

La population de cette ile est en grande voie de croissance, comme son commerce et sa prospérité. Elle n'était, en 1821, que de 10,683 habitants, et s'élevait, en 1843, à 64,130; dont 170 Européens, 800

Cipayes formant la garnison, 1,300 prisonniers et déportés de Bombay et de Madras, condamnés aux travaux forcés et employés à la confection des routes; 160 hommes de couleur des possessions anglaises dans l'Inde; 650 indigènes chrétiens; 10 Juifs; 40 Arméniens; 10,000 Malais; 600 Bengalis; 40,000 Chinois; 2,500 Coromandels; 1,000 Javanais; 2,800 émigrés de Bali et de Célèbes; 50 Arabes; 50 Cafres; 30 Siamois; 10 Parsis; plus une population flottante de 4,000 individus. En 1844-45, les recettes de l'île se sont élevées à la somme de 1,215,048 francs. Les dépenses de l'administration civile ont été de 595,584 fr. 80 c. La garnison a coûté 466,610 fr. 40 c. et l'entretien des déportés de l'Inde, 123,770 fr. 40 c. Total des dépenses 1,185,965 fr. 60 cent.

Les terrains défrichés de l'île sont généralement cultivés par les Chinois. Parmi les plantations les plus considérables de la colonie, on cite celles de M. Balestier, consul des États-Unis, de MM. Armstrong, Crone, Dunman, des docteurs Martin et Montgommerie, et de M. d'Almeyda, chef d'une grande et respectable maison portugaise.

J'ai visité une partie des propriétés de ce dernier, situées à environ deux lieues de la ville. On y arrive par une route magnifique, bordée d'arbres gigantesques, et traversant un pays fort accidenté et très riant. Autour de la ferme de M. d'Almeyda, on rencontre de belles plantations de caféiers, de muscadiers, de

cotonniers-arbres à grosses gousses, de cacaotiers et de girofliers.

Les jeunes muscadiers sont abrités à l'aide de quatre pieux placés en carré et inclinés, soutenant des nattes; les jeunes cacaotiers le sont également. Mais les caféiers croissent librement. Les poivriers grimpent le long de hauts échalats, comme des haricots. Les cultures les plus importantes de l'île sont celles du café et du gambier, arbrisseau de deux mètres à deux mètres et demi de hauteur, et dont le nom botanique est *uncaria gambier*. Sa feuille est d'une grande ressource pour les Malais. Ils la font bouillir pendant quelques heures dans une chaudière pleine d'eau, puis ils soumettent la décoction à une évaporation prolongée, jusqu'à ce qu'elle s'épaississe visiblement. On décante alors, et l'on fait sécher le résidu. Il devient brun jaunâtre, et entre dans la préparation du bétel qui sert de masticatoire à tous les habitants de la Malaisie. Le gambier est aussi employé par les Chinois comme substance tinctoriale.

Les terrains situés dans l'intérieur de l'île de Singapour sont concédés pour 20 ans, à des conditions fort modérées. On ne paie rien les cinq premières années; de 5 à 10 ans, un quart de roupie par acre; de 10 à 15 ans, une demi roupie; de 15 à 20 ans, 1 roupie. Mais il paraît que ce tarif n'a jamais été mis en vigueur à l'égard des propriétaires, et que l'on

attend, pour cela, que l'arpentage des terres labourables soit terminé.

La jouissance des terrains compris dans l'enceinte et les faubourgs de la ville, est fixée à 99 ans; les acquéreurs sont soumis à une taxe de 45 piastres par acre, et doivent se conformer à un certain alignement et à diverses règles relatives à la construction des maisons.

La rade de Singapour est magnifique. C'est le matin surtout, quand les rayons du soleil levant commencent à percer la brume qui souvent voile à moitié la ville et les forêts du rivage, qu'on y jouit d'un coup d'œil enchanteur.

Les grands navires mouillent généralement à plus d'un mille de terre. Pour s'y rendre, on passe devant une quantité de jonques chinoises, siamoises, cochinchinoises, et de pros malais, d'une forme fine et allongée qui leur permet de glisser sur la vague. Un petit toit en écorce tressée, abrite les personnes qui se servent de ces bateaux, contre les rayons du soleil. On rencontre deux débarcadères l'un situé sur la plage, l'autre sur les bords d'une rivière navigable assez loin pour les petites embarcations, et qui divise la ville en deux parties. On arrive à une grande place bordée d'arbres, le long de laquelle on se promène le soir en voiture, et sur laquelle donnent le Post Office et l'hôtel de Londres, tenu par un Français qui a longtemps habité Bornéo. La partie la plus riante de la

ville est celle qui avoisine une colline sur laquelle se trouve planté un grand mât de pavillon, et qu'entourent une quantité de petits palais à colonnades, habités par les riches négociants, les autorités anglaises et les consuls étrangers.

Il y a deux ponts jetés sur la rivière. Les quais de la rive gauche présentent une série d'assez belles maisons qui forment le quartier européen. Sur la rive droite règne une longue file de magasins et de boutiques à arcades, horriblement sales et infectes. C'est près de là qu'est situé le bazar. Toute cette partie de la ville est presque entièrement peuplée de Chinois chassés de leur patrie par la misère, et qui viennent donner carrière à leur industrie et à leur activité, dans cette colonie jeune et florissante où ils se multiplient avec une rapidité prodigieuse. Les deux tiers de la population de l'île se composent aujourd'hui de ces exilés volontaires, qui arrivent chaque année en bandes nombreuses et dans un tel état de dénuement, qu'ils n'ont souvent pas de quoi payer leur passage aux propriétaires des jonques. Ils ont l'air misérable et maladif, et vivent sans cesse dans une atmosphère corrompue par les immondices qu'ils laissent s'accumuler autour de leurs habitations. Cet avant-goût de la Chine n'a rien d'attrayant pour nous.

Il est impossible de rencontrer nulle part une plus grande bigarrure de costumes qu'à Singapour. Les Cantonnais, avec leurs longues queues, leurs

casaques à larges manches, et leurs vastes pantalons, les Fo-kiénois aux turbans noirs, y sont mêlés aux Malais, dont la taille élégante se dessine sous une veste courte, et qui portent avec grâce, sur le côté de la tête, une petite calotte d'où s'échappent leurs beaux cheveux noirs, flottant par derrière à la moyen âge. A côté de l'Arabe au maintien grave, coiffé d'un large turban blanc et vêtu d'une courte tunique, on voit marcher, d'un pas militaire, le Cipaye dont l'habit rouge et étroit contraste vivement avec des traits orientaux, une peau noire, et l'ancien casque indien en forme de culasse de canon et sans visière, seule partie de l'uniforme national qui ait survécu à la conquête britannique. Les blonds enfants de l'Angleterre couvrent de la poussière de leurs voitures les beaux Juifs arméniens aux yeux perçants, au nez aquilin, les Bengalis, les Malabars aux tuniques blanches, et tous ces fils de la brûlante Asie, noirs et cuivrés, rasés ou à queues, à toques et à turbans, nus ou couverts de costumes bariolés.

Même diversité de cultes que d'habillements. Singapour possède des temples de Vichnou et de Chiva, de Brahma et de Boudha ; des synagogues et des mosquées, un temple protestant et une chapelle catholique. Le plus curieux de ces monuments est, à coup sûr, la grande pagode chinoise. L'extérieur du bâtiment présente un luxe exagéré d'ornements et de peintures. Les murs et les toits décrivent des courbes très

gracieuses. On traverse une petite cour pour arriver au sanctuaire dont l'entrée est ornée d'une quantité de grandes lanternes suspendues, de formes bizarres, chargées de caractères chinois et de figures grotesques. A droite et à gauche d'un riche autel, se dressent deux divinités en bois, armées de piques, et dont les yeux hagards et menaçants sortent de leurs orbites; leurs bouches, relevées par les coins, font une grimace affreuse. Ces deux personnages paraissent être les gardiens d'une divinité supérieure, placée dans une niche au fond du sanctuaire. Quelques parfums et une faible lumière brûlent sur l'autel. On découvre partout des sculptures fort belles, et surtout des dragons menaçants. Les peintures, représentant des héros et des sages, ont des teintes assez vives.

Le prêtre chinois qui nous montrait la pagode, nous conduisit aussi dans plusieurs petits bâtiments élevés autour du temple principal. Les uns renfermaient des dragons en porcelaine, d'autres, des autels et des vases sacrés. Un cri sourd excita tout à coup notre attention. Nous aperçûmes un malheureux chien qui dormait d'un sommeil pénible, au pied d'un autel; ses contorsions spasmodiques et convulsives nous firent présumer qu'on lui avait administré de l'opium. Sa tête avait quelque chose de phénoménal : c'était une énorme bosse sur le museau. Cette bosse avait-elle été produite par un coup ou était-elle naturelle? Ce misérable chien devait-il être offert en

sacrifice à une divinité, ou était-il considéré comme une sorte de divinité lui-même? C'est ce qu'il nous a été impossible d'apprendre, car notre riant cicérone répondait *yes* à toutes nos questions.

Près de la cuisine du temple, deux personnages assez sales étaient attablés : c'étaient des bonzes qui ingurgitaient avec une adresse et une promptitude extrême, leur copieux déjeûner composé de riz et de hachi. Ils faisaient arriver les plus minces particules de nourriture à leur bouche, à l'aide de deux faï-tsz ou baguettes pointues, sortes de fourchettes très peu commodes pour des Européens. Il est vrai que, pour diminuer le trajet, les Chinois ont soin de tenir sous leur bouche l'écuelle qui renferme les aliments.

Après avoir pris congé des bonzes, nous allâmes visiter quelques pagodes indouses qui ne nous offrirent rien de remarquable après celles de Pondichéry et de Madras. Puis nous nous fîmes mener à la grande mosquée dont l'entrée est formée par une assez longue colonnade où des lampes sont suspendues pour les cérémonies nocturnes. Il est une limite que les Mahométans seuls osent franchir; c'est l'endroit où ils déposent leurs chaussures. Leur premier soin est d'aller se purifier dans un bassin assez sale, situé à gauche du sanctuaire. Après cela, ils entrent dans une salle où nul objet n'est offert à leur adoration ; on y lit seulement quelques maximes du Coran. Les fidèles commencent par s'incliner; puis ils se relèvent en plaçant les mains

à la hauteur des oreilles. Après quelques inclinaisons de tête, ils se prosternent et appliquent leur front contre terre. Cette pantomime dure assez longtemps.

Un grand nombre de Malais de Singapour suivent la religion mahométane. Venus des îles de l'Archipel, repaire des pirates les plus hardis du monde, ils ont apporté ici leurs habitudes de vol et leur férocité ; les meurtres sont très fréquents parmi eux. On leur voit toujours au côté leur redoutable *kris*, poignard national dont la lame va en serpentant, et s'engage dans un large fourreau de bois très habilement travaillé. Ils mâchent sans cesse le bétel, et se distinguent généralement par leur regard sombre et rusé, par leur physionomie et leur caractère hypocrites.

La société européenne est peu considérable à Singapour. Elle y vit assez tristement. La chaleur accablante du jour ne permet pas de sortir autrement qu'en voiture ; on se sert ordinairement de carrioles longues et basses, sortes de caisses carrées, nommées palanquins et traînées par un cheval qu'un noir cocher accompagne à la course en le tenant par les rênes et en l'excitant du geste et de la voix. Le soir, au moment où la brise de mer vient rafraîchir l'atmosphère, on va se promener, dans ces mêmes palanquins, sur le rivage, en suivant une belle chaussée qui ressemble beaucoup au cours Chabrol de Pondichéry.

Nous avons rencontré à Singapour MM. Conigli et Ericsen, délégués du commerce autrichien, qui se

disposaient à partir aussi pour la Chine. Madame Clavéria, épouse du gouverneur et capitaine-général des Philippines, était arrivée depuis quelque temps dans cette ville, et espérait obtenir passage sur *l'Archimède*, pour retourner à Manille. Malgré les instances du consul de France, et de plusieurs autres personnes, on n'a pas trouvé possible de recevoir cette dame à bord, à cause de l'encombrement général.

Nous quittons Singapour le 9 août, après y avoir complété notre provision de houille, et nous dirigeons sur Manille.

Le 13, un des passagers de *l'Archimède*, M. de la Bachellerie, ex-officier de spahis, qui se rendait en Chine, succombe à une attaque de dyssenterie. Le même soir, on jette son corps, à la mer, dans un sac de toile à voile au fond duquel on a placé un boulet. Rien de simple et de lugubre comme des funérailles en mer. On meurt ; le maître voilier est appelé pour coudre le linceul du défunt ; à la tombée de la nuit, on ordonne à quatre hommes de corvée de monter, sans bruit, le cadavre sur le pont ; on le jette à l'eau sans que l'équipage s'en aperçoive, et tout est dit !

Le 14, un matelot pris d'un étourdissement subit, tombe à la mer. Heureusement ses cris sont entendus. L'officier de quart se hâte de faire mettre le navire en panne. Un désordre et une anxiété épouvantables règnent pendant un instant sur le pont. Mais

le matelot parvient à saisir une chaîne, et bientôt on le voit hisser à bord sain et sauf.

Le 17 août, nous apercevons l'île Louban et l'île Cabra. Le même soir, nous passons devant l'île du Corrégidor, placée à l'entrée de la baie de Manille, et nous allons mouiller à quelques milles du port de Cavite, après avoir admiré de magnifiques effets de phosphorescence, tout le long de la baie.

Le 18, à la pointe du jour, nous nous dirigeons vers Manille. Le commandant Pâris apprend, par le capitaine de port espagnol, que la corvette française, *la Sabine*, est en réparation à Cavite, et il revient sur ses pas, pensant y trouver des ordres du contre-amiral Cécille. Se trouvant trompé dans son attente, il retourne à Manille, et fait mouiller à quelques milles de terre.

Nous n'avons qu'une demi journée à consacrer, pour le moment, à la capitale des Philippines, mais nous nous en consolons, sachant que nous devons y revenir plus tard. Je remets donc à une autre et plus longue relâche ce que j'aurai à dire de cette ville, et me contente de noter ici un fait que nous ne verrons probablement plus jamais se reproduire, c'est la semaine aux deux samedis. Les Espagnols, en arrivant aux Philippines par le cap Horn, s'étaient trouvés en retard d'un jour, par suite du mouvement de la terre qui s'effectuait dans le sens opposé à leur direction. Ce retard a subsisté dans le calendrier de Manille, en sorte

que *l'Archimède* y arrivant un dimanche, y a encore trouvé le samedi qui, pour nous, avait fini la veille. Cette irrégularité a été corrigée le 1er janvier 1845.

Le 19, de grand matin, nous quittons Manille et mettons définitivement le cap sur la Chine. En sortant de la rade, nous trouvons très grosse mer et brise fraiche.

Le 20, un coup de vent se déclare. Il nous avait été prédit à Manille ; c'est une *colla* ou recrudescence très forte de la mousson de sud-ouest, qui arrive de temps en temps après le calme.

Le 21, la mer est affreuse, le vent redouble de fureur et nous fait redouter un typhon; *l'Archimède* embarque à chaque instant des lames. Nos cabines sont inondées. Toutes nos infortunes du golfe de Gascogne se renouvellent à six mois d'intervalle, jour pour jour, et, rapprochement assez singulier, notre arrivée dans les mers de Chine, comme notre départ de France, est marquée par une tempête, tandis que tout le reste de notre traversée a été favorisé par un temps magnifique.

Le commandant fait mettre à la cape. Vers le soir, le ciel prend une apparence meilleure.

Le 22, le vent diminue beaucoup et la mer devient plus calme. A midi, le soleil permet de prendre le point et de calculer notre position, ce que l'on n'avait pu faire pendant deux jours. Nous sommes à 72 lieues de Macao.

Le 23, le commandant fait gouverner sur Hong-Kong

où il espère rencontrer la division navale française. Nous arrivons, le soir, en vue de cette île, et jetons l'ancre dans la baie de Léma (Saint-Georges-Bay). Un pilote chinois nous apprend qu'il n'y a ici aucun navire français.

En conséquence, nous quittons Hong-Kong le 24, au matin, pour nous diriger sur Macao qui en est séparé par une suite de petites îles dont les flancs rocailleux et privés de végétation, présentent un aspect fort triste. La pluie et les grains nous accompagnent jusque dans la rade de Macao, où nous entrons à une heure, par une brume tellement épaisse que nous avons peine à distinguer les frégates *la Cléopâtre* et *la Syrène*, et la corvette *la Victorieuse*. Nous arrivons enfin à notre mouillage définitif, à notre but si longtemps desiré, et saluons le pavillon du contre-amiral Cécille de 15 coups de canon.

Nous avons mis six mois et quatre jours à nous rendre de Brest à notre destination. Nos relâches forment un total de 59 jours, et nous avons eu 127 jours de navigation effective. En estimant que nos détours nous aient fait parcourir un espace de 5,000 lieues marines de France à Macao, notre vitesse moyenne aurait donc été de 39 lieues et demie par jour. Mais il faut dire que le commandant, de crainte d'user trop vite sa provision de houille, ne faisait jamais chauffer les huit fourneaux à la fois. On n'en employait ordinairement que quatre, quelquefois même deux seulement, et l'on se

servait du vent, de concert avec la vapeur, toutes les fois que les circonstances le permettaient. On éteignait les feux et nous naviguions uniquement à la voile dès que nous avions une brise favorable. Il nous est souvent arrivé de faire ainsi de 8 à 9 nœuds (3 lieues par heure), vitesse que nous n'avons jamais atteinte avec la vapeur seule.

L'équipage de *l'Archimède* se composait de 110 hommes, et son état-major de deux lieutenants de vaisseau, de trois enseignes, d'un chirurgien-major et d'un commis d'administration. Son armement consistait en quatre canons à la Paixhans, de 30, et deux de 80.

Le 25 août, nous disons adieu à *l'Archimède*, et nous nous rendons à Macao où nous trouvons l'ambassadeur français arrivé depuis une dizaine de jours.

CHAPITRE V.

La presqu'île de Macao. — La rade. — Le port. — Territoire de Macao. — Climat. — Description de Macao. — La grotte de Camoëns. — Historique de Macao. — Ses habitants. — Paupérisme. — Les tankas. — Les Parsis. — Gouvernement de Macao. — Décadence de cette ville. — Arrivée du commissaire impérial Ki-ing. — Sa première entrevue avec le ministre plénipotentiaire de France. — Cortége chinois. — Portrait de Ki-ing et de quelques uns des mandarins de sa suite. — Diner chinois. — Notre séjour à Macao. — Signature du traité, à bord de *l'Archimède*. — La rivière de Canton. — Bocca Tigris. — Illuminations. — Arrivée à Whampou.

Macao est située sur une petite presqu'île qui se trouve jointe à une île assez étendue, nommée Héang-chan. Sa latitude est de 22° 12′ 45″ nord, et sa longitude de 111° 55′ est. La rade de Macao, qui est fort mal abritée, se trouve bornée vers le nord par la côte d'Héang-chan et par neuf petites îles rocailleuses, placées comme des sentinelles perdues à l'entrée de la rivière de Canton ; au sud, par un autre groupe d'îles dont les principales sont Taï-ba, Ko-ho et Toï-ko-ke-

tou. Les deux premières forment elles-mêmes un petit port que beaucoup de navires et de bateaux préfèrent à la grande rade qui est trop ouverte et exposée à toute la violence des vents. Près de la ville, elle n'a que fort peu de fond et se comble chaque jour davantage. Aussi les grands bâtiments marchands et les navires de guerre jettent-ils ordinairement l'ancre à cinq ou six milles de Macao, surtout pendant la mousson de sud-ouest qui amène de très mauvais temps, et qui dure depuis le mois d'avril jusqu'en octobre.

Macao possède aussi un port appelé le port intérieur, dans lequel les navires chinois, portugais et espagnols avaient seuls le droit de pénétrer jusqu'en 1846. Il est séparé de la grande rade par la presqu'île, et se trouve compris entre cette dernière, l'île de Tuy-men-chan ou Padre, et l'île verte ou Tsing-chaou. On y arrive par une passe étroite formée par la presqu'île de Macao et l'île du Singe. L'entrée en est assez difficile. Ce port offre un mouillage peu étendu et à bas fonds, mais aussi un abri assuré pendant les mauvais temps.

Le territoire de Macao, cédé par les Chinois aux Portugais, n'a guère que huit milles de circonférence. Il embrasse toute la petite presqu'île dont nous avons parlé, et qui, à son point de jonction très étroit avec l'île de Héang-chan, se trouve séparée du territoire du Céleste-Empire par un mur dont la porte est gardée par des soldats. Trois chétifs villages, Monga, Patane et Lapa ou Saint-Lazare qui n'est guère peuplé que de

pauvres lépreux, sont les seules dépendances de Macao. Une assez belle route, bordée de quelques maisons chinoises, s'étend depuis la ville jusqu'à un petit bois qui longe le mur de séparation. La campagne qui avoisine Macao, quoique assez fertile, est loin de suffire à l'entretien de ses habitants à qui les Chinois de l'extérieur fournissent des vivres abondants. Il en résulte, pour les Portugais, un véritable assujettissement aux volontés du gouvernement chinois qui peut, quand bon lui semble, intercepter les provisions arrivant du dehors, et réduire la population par la famine. Ce moyen coercitif fut plusieurs fois mis en pratique à l'époque de la guerre des Anglais.

Le climat de Macao est fort sain, comparativement à celui des autres ports de la Chine et de l'Indo-Chine. Néanmoins la chaleur y est souvent excessive, surtout pendant la mousson de sud-ouest, qui amène des pluies abondantes. Pendant celle de nord-est, qui dure depuis le mois d'octobre jusqu'en avril, le ciel est habituellement clair, et l'on voit, au mois de janvier, la température s'abaisser sensiblement. Il est rare, cependant, que le thermomètre centigrade descende au dessous de zéro, tandis qu'en été il s'élève parfois, à l'ombre, jusqu'à 40 degrés.

La situation de Macao est des plus pittoresques. Vue de la rade, la ville se présente en amphithéâtre, et déploie aux yeux du voyageur émerveillé, une longue chaîne de maisons élégantes dont les fenêtres et les colonnades

s'alignant en bandes symétriques le long du magnifique quai de la Praïa-Grande, produisent un effet enchanteur.

Macao est entourée de collines au sommet desquelles s'élèvent plusieurs forts dont les principaux sont celui de la *Barra*, situé à la pointe de la presqu'île, vis à vis de l'île du Singe, et commandant le bras de mer par lequel on entre dans le port intérieur ; la *Fortalezza* de *Saint-Juan del Monte*, placée à l'extrémité nord-ouest de la ville ; le fort San Francisco, au pied duquel s'élève l'église de même nom, et vient se terminer la belle promenade appelée la *Praïa-Grande*, large quai demi circulaire, de plus d'un kilomètre de longueur ; enfin, le fort de la *Guaia*, construit sur une colline plus élevée et plus éloignée de la ville que toutes les autres, et au bas de laquelle vient aboutir une longue muraille crénelée qui part du fort San Francisco, et qu'on fit bâtir jadis par des prisonniers hollandais. Du haut du fort on jouit d'une vue magnifique. Ces diverses collines, surmontées de murailles blanches et de vastes édifices au haut desquels on voit flotter le pavillon portugais, encadrent admirablement la ville.

Macao se divise en deux parties bien distinctes, la ville portugaise et la ville chinoise. La première qui fait face, presque en totalité, à la grande rade, est propre, bien bâtie, et possède un certain nombre de beaux édifices. On y rencontre plusieurs églises, dont les principales sont celles de Saint-Joseph, de Saint-Antoine,

de Saint-François, de la Miséricorde et la cathédrale. Le sénat est un grand bâtiment situé au fond d'une place triangulaire. Les plus beaux quartiers de Macao sont presque déserts. On y voit de magnifiques maisons entourées de jardins, et que leur silence rend encore plus imposantes. Les rues sont presque toutes en pente. Les murs élevés entre lesquels elles se trouvent encaissées, laissent apercevoir le sommet de quelques grands arbres dont les branches se penchent en dehors. Dans la ville chinoise se trouve l'habitation d'un mandarin, indiquée par deux grands mâts de pavillon. Près de là s'étend un vaste bazar qui renferme des boutiques de toute espèce, des halles aux légumes et aux poissons, des boucheries, et que traversent plusieurs rues sales, étroites, bruyantes, animées, formant le plus frappant contraste avec le calme, la propreté et la solitude de la ville portugaise, au milieu de laquelle s'avancent déjà sur plusieurs points, comme une sinistre avant-garde, quelques groupes de maisons chinoises, petites, mal bâties et mal entretenues.

Du côté de la ville opposé à la Praïa-Grande, vis à vis du port intérieur, se trouve la *Praïa-Manduco* ou plage de la grenouille, ainsi nommée à cause d'une roche qui a, dit-on, la forme de ce reptile, et qui, d'après les Chinois, se soulèverait quand la mer baisse, et s'abaisserait à la marée montante, ce qui peut s'expliquer d'une manière toute naturelle, sans admettre que la pierre change le moins du monde de position.

Les vastes entrepôts de la douane, qui sont situés sur le quai du port intérieur, et la plupart des maisons bâties sur le rivage, ont leurs débarcadères où stationnent une quantité de petits bateaux chinois.

Non loin de l'église de Saint-Antoine se trouve le beau jardin de M. Marquez, où l'on va visiter la grotte de Camoëns. C'est là que le grand poète portugais, exilé d'abord de Lisbonne, puis de Goa, vint, dit-on, terminer la *Lusiade*. Ce que l'on nomme la grotte est simplement une voûte à deux entrées, sous laquelle est placé un monument qui supporte le buste du poète. Sur les faces de ce monument sont inscrites plusieurs strophes composées par Camoëns, ainsi que la date de sa naissance et de sa mort. On lit encore sur une tablette carrée une douzaine d'assez médiocres vers français que M. Louis de Rienzi y fit graver en 1829. Un monticule situé au dessus de la voûte, et où l'on monte par des escaliers, supporte un petit pavillon carré dont les murs sont criblés d'inscriptions, de noms et de dates. Au lieu de ces ouvrages de maçonnerie, de tout ce fatras d'épitaphes et de ce monument qui ne recouvre pas même les restes du poète, n'aurait-il pas mieux valu laisser subsister, dans l'état où ils se trouvaient jadis, les simples blocs de pierre placés en cet endroit par la main de la nature, modeste asile derrière lequel le noble exilé venait se réfugier, et trouvait du repos et des inspirations?

L'établissement des Portugais à Macao remonte à la



première moitié du xvi[e] iècle. Dès 1516, un certain Raphaël Perestrello fit voile pour la Chine, et le succès dont son entreprise fut couronnée, engagea, peu de temps après, Perez de Andrade à imiter son exemple. Mais ce ne fut que vers 1557 que les Portugais obtinrent des mandarins, en les payant, de pouvoir séjourner temporairement dans l'île d'Héang-chan ou de Macao. Peu à peu ils y construisirent un certain nombre de maisons, et les dons qu'ils faisaient, dans le principe, aux autorités chinoises, prirent insensiblement la forme d'un tribut régulier. Ils se rendirent aussi agréables au gouvernement local, en l'aidant à réprimer la piraterie. En 1565, deux jésuites, Francis Pérès et Manoël Leixeira, vinrent s'établir à Macao. En 1573, les Chinois commencèrent à construire le mur qui sépare encore aujourd'hui la presqu'île portugaise du reste de l'île d'Héang-chan. Le roi de Portugal obtint, deux ans plus tard, du pape Grégoire XIII, que Macao fût érigée en diocèse. En 1582, le vice-roi de Canton fit traduire devant son tribunal deux des chefs du gouvernement de Macao, qu'il censura vivement pour avoir eu l'audace d'obéir à d'autres lois qu'à celles de l'empire. Il se montra disposé à adopter les mesures les plus sévères contre le commerce étranger, mais les riches présents que les Portugais lui firent parvenir, ne tardèrent pas à lui fermer la bouche. Cependant, cinq ans plus tard, l'empereur de la Chine chargea un mandarin de gouverner Macao en son nom. Ce fut à peu près à la

même époque, que le vice-roi des Indes portugaises autorisa la création d'une municipalité dans cette ville. En 1620, un des derniers empereurs de la dynastie Ming voulut contraindre les Portugais à lui fournir un contingent de troupes destinées à combattre l'invasion tartare, et en 1651, le gouverneur Mantchou de Canton, enrôla des Macaïstes dans l'armée impériale.

Les mandarins d'Héang-chan conservèrent longtemps l'habitude de mander à leur barre les sujets portugais de Macao. Mais un décret du vice-roi de Goa interdit, en 1689, de se rendre à leurs ordres.

En 1784, le gouvernement donna l'église de Saint-Joseph aux missions portugaises qui établirent, près de ce temple, le collége royal de même nom. Il eut six professeurs chargés de donner l'enseignement aux jeunes Macaïstes, moyennant une faible rétribution, et de préparer, en outre, à la prêtrise un certain nombre de Chinois montrant une vocation réelle. On créa aussi plusieurs établissements religieux dans l'île Verte, située au fond du port intérieur. Le clergé portugais a toujours vu de très mauvais œil les missions des autres pays prendre pied à Macao, et leur a, plus d'une fois, suscité des obstacles fort graves.

Les couvents de Macao, comme tous ceux de la monarchie portugaise, furent supprimés en 1834. Macao a été, jusqu'ici, le centre des missions religieuses de France en Chine. Celles de Saint-Lazare et les Missions Etrangères y ont chacune un établissement dirigé par

un procureur, où viennent se former à la langue chinoise les jeunes missionnaires arrivant de France et qui se disposent à pénétrer dans l'intérieur de l'empire. C'est de Macao que partent les courriers que l'on expédie périodiquement avec des messages pour les diverses circonspections apostoliques. Il était question, à notre départ de Chine, de transférer la maison de Saint-Lazare de Macao à Ningpo, par suite des nouvelles conventions conclues entre M. de Lagrené et le commissaire impérial.

La population de Macao se compose de 40 à 50,000 Chinois, de 5 à 6,000 blancs nés en Asie, métis et noirs parmi lesquels on compte un assez grand nombre d'esclaves tirés des colonies portugaises de l'Inde; enfin d'Anglais, d'Américains, de Parsis et d'une soixantaine de Portugais nés en Europe. Les Macaïstes proprement dits présentent un mélange confus et extrêmement variable de sang portugais, chinois, malais et indien. Ils forment aujourd'hui une race distincte dont le type dominant se rapproche de celui des Chinois et surtout des Japonais. — Le Macaïste se reconnait à sa tête large du bas et pointue vers le haut, à son nez épaté, à ses grosses lèvres, à ses longues dents, à sa bouche énorme, à ses yeux petits et sans expression, à son teint jaune ou brun, à ses cheveux noirs, épais, plats et collés sur le crâne. Il n'y a point de milieu chez lui entre l'extrême maigreur et l'extrême embonpoint. — Les femmes ne

sont guère mieux que les hommes ; même teint, mêmes traits, taille sans grâce, démarche gênée et mise déplorable. Rien de sinistre comme une Macaïste enveloppée de sa *serra*, énorme châle d'indienne, qui descend depuis le sommet de la tête jusqu'au talon, et ne laisse apercevoir qu'un bout de visage couleur de cuir, un nez et une bouche presque toujours ignobles. C'est le vêtement obligé, pour circuler dans la ville. Autant la mantille andalouse est gracieuse et élégante, autant ce capuchon portugais est sombre et lugubre. Une vieille femme affublée de cette espèce de linceul, et traversant lentement, de nuit, les rues désertes de Macao, a vraiment l'air d'un fantôme ou d'une sorcière.

La population portugaise, les blancs, les *mongrels*, les métis plus ou moins noirs, plus ou moins jaunes, sont d'une extrême indolence, et conservent les plus curieux préjugés. Croiriez-vous que la plupart de ces pauvres diables dont la généalogie présente tant de rameaux chinois, indous et malais, s'enorgueillissent encore de la noble particule qui se trouve presque toujours jointe à leurs noms, et traitent leurs frères et leurs cousins à queues en peuple conquis? Ils aiment mieux traîner une existence misérable, en cherchant autant que possible à dissimuler leur dénuement et leur pauvreté, que de déroger à leur prétendue noblesse, que de renoncer aux habitudes qu'ils se croient imposées par leur naissance. Pendant que les Macaïstes vi-

vent tristement sur la gloire du passé, les Chinois s'emparent de toutes les professions lucratives, se mêlent aux Portugais, en apprennent le langage, sans jamais se dépouiller de leur nationalité, et tendent chaque jour davantage à absorber les restes de l'élément européen.

Rien d'affreux comme le paupérisme à Macao. Figurez-vous à chaque pas, étalés dans les rues, des mendiants poussant des hurlements modulés, prenant les postures les plus abjectes, se frappant le front contre le pavé et découvrant leurs plaies hideuses aux yeux des passants. Les femmes accompagnent leurs mouvements de chants plaintifs, de pleurs et de sanglots. L'accoutrement de tous ces malheureux ne saurait se décrire. Beaucoup d'entr'eux ont pour gîte les léproseries du village de Saint-Lazare, qui résument toutes les misères de l'humanité.

Les trois débarcadères de la Praïa-Grande servent de quartier-général à des nuées de batelières chinoises, nommées *tankas*.

Tout voyageur partant de Macao ou y arrivant dans une grande embarcation obligée de mouiller à quelque distance des quais, est salué par les cris aigus de ces *tankas* qui fondent sur lui comme des oiseaux de proie et se mettent à le harceler, en répétant : « *My boat, my boat, captain* » (mon bateau, mon bateau, capitaine), seuls mots qu'on parvienne à distinguer au milieu du tohu-bohu général. C'est à qui s'emparera des bagages de l'infortuné voyageur qui voit, en quel-

ques minutes, ses coffres dispersés entre une dizaine de *tankas* dont chacune réclame son salaire, après avoir déposé sa charge sur le quai, quand la personne arrive, ou sur le navire en partance, quand elle quitte Macao. Du reste, ces pauvres tankas ont l'air si bonnes filles, qu'on n'a guère le courage de se fâcher contre elles, surtout quand on connaît leur misérable existence et les efforts qu'elles sont obligées de faire pour se soutenir, elles et leur famille. Des bateaux, longs de trois mètres, au plus, sont leur unique demeure la nuit comme le jour, dans toutes les saisons. Les ancêtres de ces batelières, émigrés de Formose, obtinrent jadis du gouvernement chinois la permission de venir habiter les côtes de la province du Kouang-toung, dont Macao fait partie, mais à la condition de ne point fixer leur domicile à terre. On trouve dans les bateaux des tankas deux ou trois siéges pliants, un petit fourneau, une espèce de grabat, des inscriptions, des gravures, de l'eau douce, du feu et quelques misérables aliments. L'arrière de l'embarcation est protégé contre le soleil et contre la pluie par une petite voûte en natte. Sur l'avant se tient une batelière armée de son aviron ; à l'autre bout est placé un pilote féminin qui agite une sorte de rame-gouvernail, comme un poisson sa queue. La tanka porte souvent, attaché sur son dos, un pauvre nourrisson dont l'existence est un problème pour tout autre que pour sa mère, sans cesse obligée de soustraire ce précieux fardeau à mille chocs, à mille accidents, et

opposant à ces dangers toujours renaissants une adresse, une sollicitude infatigables.

Le costume des tankas est bizarre comme leur existence. Elles ont ordinairement la tête enveloppée d'un mouchoir de couleur foncée, disposé en capuchon, qui ne permet d'apercevoir qu'une partie de leur visage jaune et brûlé. Une sorte de casaque bleue, à manches larges et courtes, leur couvre le corps depuis le cou jusqu'aux genoux. D'amples pantalons, aussi de nuance sombre, leur descendent jusqu'à la cheville. Leurs pieds sont toujours nus, de même que la moitié de leurs bras, ornés de bracelets en métal blanc ou en pierre transparente. Leurs dents, que des lèvres riantes laissent presque toujours à découvert, contrastent, par leur blancheur, avec la teinte de leur peau.

Le type de cette race aquatique est aujourd'hui fort altéré, et l'on trouve dans le visage des tankas un mélange de traits chinois, portugais et malais, suite naturelle de la vie déréglée à laquelle la plupart d'entre elles se livrent soit dans leurs bateaux, soit à terre où elles descendent de temps en temps. Leur caractère bruyant forme un contraste curieux avec celui des autres femmes chinoises qui se distinguent presque toujours par leur réserve extrême, leur calme et leur timidité, du moins apparente.

Au nombre des habitants les plus intéressants de Macao, il faut compter les Parsis, descendants des an-

ciens Perses, qui, des possessions anglaises de l'Inde, viennent aujourd'hui commercer jusqu'en Chine. Voici, en peu de mots, l'histoire des émigrations de cette race nomade. La conquête de la Perse par le kalife Omar, qui eut lieu en l'an 632 avant Jésus-Christ, détermina les sectateurs de Zoroastre, troublés dans leurs pratiques religieuses, à quitter leur terre natale. Ils prirent différentes directions; le plus grand nombre d'entr'eux se réfugia dans la baie d'Ormus. Mais ils ne tardèrent pas à y être inquiétés, ce qui les détermina à partir pour Diu. Les vexations des Portugais les obligèrent de nouveau à quitter cette retraite, après un séjour d'environ dix-sept ans. Ils se réfugièrent à Sanjan dont le monarque les accueillit très bien, en exigeant toutefois qu'ils déposassent leurs armes pour ne jamais les reprendre, qu'ils changeassent de costume, qu'ils adoptassent la langue sanscrite et qu'ils apportassent à leurs usages certaines modifications, ce qu'ils s'empressèrent d'exécuter. Ils vécurent tranquilles dans ce pays pendant plusieurs siècles, et se répandirent peu à peu à Surate, à Broach, à Naousary et dans d'autres parties de l'Inde.

Lors de l'établissement des Anglais sur le littoral asiatique, les Parsis parurent en grand nombre à Bombay, ainsi qu'à Calcutta et à Madras. On évalue aujourd'hui leur nombre à cinquante mille dans les possessions britanniques de l'Inde.

Ils suivent toujours la religion de Zoroastre, mais ne



possèdent qu'une partie des livres écrits par ce sage. Ils adorent le feu, récitent cinq fois par jour leurs prières et se livrent à de fréquentes ablutions. Leur conduite est très rangée. On vante leur activité, leur sobriété et leur union. Ceux d'entr'eux qui tombent dans la misère sont sûrs de trouver un asile et des secours chez leurs amis.

La plupart des Parsis se livrent au commerce et y déploient la plus grande habileté. Ils font des affaires immenses en opium, en thé, en cotons et en soies. La langue anglaise leur est très familière, et ils se considèrent, même en Chine, comme sujets britanniques, qualité dont ils s'énorgueillissent beaucoup.

Leur costume est des plus originaux et des moins gracieux. C'est, en été, une grande tunique blanche qui descend jusqu'à mi-mollet, sans dessiner la taille, et qui permet à un ventre presque toujours énorme de s'étendre dans toute sa splendide rotondité. En hiver, la tunique est en drap foncé et paraît encore plus laide. La coiffure des Parsis consiste en un hideux bonnet de cuir, sans visière, plié par le milieu. Mais ce qui fait passer sur les imperfections de leur costume, ce sont leurs magnifiques têtes orientales, leur nez aquilin, leur teint pâle, leurs moustaches noires et épaisses, leurs sourcils bien arqués, leurs regards étincelants. Les Parsis se font raser la tête et ne conservent quelques mèches de cheveux qu'au point de jonction avec les favoris qu'ils portent très courts. Chaque soir on

les rencontre se promenant par bandes nombreuses, sur la *Praïa-Grande* et du côté de leur cimetière, situé au pied de la colline sur laquelle s'élève le fort de la Guaïa. De loin, en mer, on aperçoit à cet endroit quatre lignes de murs blancs. Ce sont des sépultures disposées en assises parallèles formant escalier. Dix larges pierres tumulaires placées horizontalement, portent des inscriptions persanes suivies de la traduction anglaise. Les noms des Parsis finissent tous en *ee* ou en *oy*, comme Merwanjee Jeejebhoy, Hormussjee Nuserwanjee, Dadabhoy Rustomjee. Je n'ai jamais vu de femmes de Parsis à Macao ; ils n'en amènent que très rarement en Chine où ils ne se considèrent pas comme chez eux, quoique les indigènes semblent les regarder comme un peu moins barbares que les Européens.

On rencontre aussi à Macao bon nombre de Lascars et de Malais. Ces figures, ces costumes divers qui se confondent à chaque pas, produisent un contraste fort amusant pour des étrangers nouvellement arrivés. Si l'on joint à cela le bruit des pétards dont sont accompagnées presque toutes les cérémonies des Chinois, les feux de papiers qu'on leur voit allumer à chaque instant sur leurs bateaux et dans leurs maisons, pour se rendre les dieux favorables, les roulements des gardes de nuit, produits par des morceaux de bois qu'ils frappent les uns contre les autres pour effrayer les voleurs, les cris inaccoutumés des marchands, le mouvement de la rade, le tintement des gongs, les évolutions des

jonques et des bateaux, les paniques occasionnées dans la taïpa par les apparences de tempêtes très fréquentes pendant la mousson de sud-ouest; enfin, tous ces usages nouveaux, cette civilisation si différente de la nôtre, on se rendra facilement compte des premières impressions que nous dûmes éprouver à notre arrivée sur la terre de Chine. Je ne ferai pas encore ici le portrait de la population chinoise qui est la même à Macao qu'à Canton, et dont je parlerai dans le chapitre suivant que je consacrerai à cette dernière ville.

Le gouvernement de Macao se compose du gouverneur qui est nommé par le vice-roi de Goa, d'un chef de la justice ou *ouvidor* qui a le titre de ministre, de son substitut, de l'évêque, de son coadjuteur et du loyal sénat formé par deux juges, trois *vereadores*, un procureur, un trésorier, un greffier et un receveur des douanes. Macao possède, en outre, deux justices de paix.

Le *tso-tang*, qui est la seule autorité chinoise de la ville, exerce un contrôle actif sur ses administrés, et veille attentivement à ce que nul d'entr'eux ne soit distrait de ses juges naturels.

La rente foncière que le gouvernement portugais paie à la Chine, s'élève à cinq cents taël ou environ quatre mille francs par an.

On voit que le gouvernement chinois a parfaitement réservé ses droits sur le territoire de Macao qui, à ses yeux, est simplement loué au Portugal.

La garnison de Macao se compose d'environ quatre cents soldats noirs, fournis par l'Inde et commandés par des officiers européens. Cette petite troupe se fait remarquer par sa bonne tenue et par sa discipline.

Les beaux édifices que possèdent plusieurs quartiers de Macao, témoignent de l'ancienne opulence de ses habitants. C'est à l'impéritie de son gouvernement qu'il faut attribuer la décadence actuelle de cette ville. Avant la guerre de l'opium, elle était habitée par un grand nombre de familles anglaises et américaines; les négociants qui allaient commercer à Canton étaient forcés de laisser leurs épouses dans la cité portugaise. Si son port eût été ouvert aux navires de toutes les nations, et déclaré libre (ce qui certainement aurait pu s'obtenir à cette époque sans grandes difficultés), il est probable que les Anglais n'auraient point songé à s'établir à Hong-kong, et alors Macao serait restée le grand entrepôt du commerce étranger avec la Chine. Au lieu de cela, le gouvernement portugais a persévéré dans le système prohibitif, et son établissement, que la guerre de 1840 et 1841 avait fait un instant prospérer, s'est vu abandonné depuis par la plupart des commerçants anglais qui sont allés se fixer à Hong-kong et ne reparaissent plus guère à Macao que pour venir s'y guérir de la fièvre et d'autres maladies. Aujourd'hui les autorités portugaises ont reconnu les fautes de leurs prédécesseurs; les conventions conclues entre elles et le commissaire impérial, relativement au régime du port, et

la faculté accordée aux navires de toutes nations d'y pénétrer, indiquent qu'on s'est enfin aperçu de la cause du mal. Mais le remède est tardif et paraît insuffisant pour rappeler à la vie un corps presque éteint.

Comment ne pas se sentir pénétré d'un profond sentiment de tristesse, quand, du haut d'un des anciens édifices de Macao, derniers souvenirs d'une époque de gloire que le Portugal ne verra plus renaître, on promène les yeux sur la vieille cité catholique, sur cet admirable panorama de clochers élevés, de terrasses, de collines couronnées par les blanches murailles des forts de la Guaïa, de San Francisco et de San Juan del Monte, sur cette Praïa qui se développe au loin dans sa triste majesté, sur le jardin où Camoëns écrivait la *Lusiade*, sur ces îles si pittoresques, sur le paysage riant de Casa-Branca qui avoisine le mur chinois, sur le port intérieur, sur celui de la Taï-pa, sur la rade immense, sur ces bras de mer où s'agitent des nuées de bateaux et de jonques aux pavillons bariolés, et que l'on songe que ce beau Macao, si heureusement situé, si florissant jadis, avec son climat si doux et si sain, est destiné peut-être à devenir un sale village chinois, tandis que les rochers de Hong-kong se couvrent de palais, et offrent le spectacle magnifique d'une puissante civilisation qui semble se plaire à triompher de tous les obstacles que lui présente la nature?

Mais revenons à la légation française dont tous les

membres se trouvèrent réunis à Macao vers la fin d'août 1844.

Le commissaire impérial et vice-roi Ki-ing, chargé des négociations du gouvernement chinois avec les puissances maritimes étrangères, ne tarda pas à être informé officiellement de l'arrivée du ministre plénipotentiaire de France. Il quitta Canton, sa résidence, vers la fin de septembre, pour venir traiter à Macao, comme il l'avait déjà fait lors de la conclusion du traité de commerce avec le ministre des Etats-Unis, M. Cushing, et élut domicile dans la pagode de Monga, petit village situé à peu de distance de la ville, près du mur chinois.

Ce fut le 1er octobre qu'eut lieu sa première entrevue avec M. de Lagrené. Dès le matin, une foule épaisse de Chinois encombrait les abords de la demeure du ministre français qui avait convoqué chez lui la plupart des officiers de notre division navale et tous les membres de sa légation. Un portrait en pied de Ki-ing, que le commissaire impérial avait expédié de Canton à M. de Lagrené, était suspendu dans un des salons. Nous attendions tous avec une silencieuse impatience l'arrivée du vice-roi et le moment où la France et la Chine allaient se trouver, pour la première fois, en présence l'une de l'autre, dans la personne de leurs deux envoyés.

Tout à coup le bruit du canon se fait entendre ; Ki-ing vient de quitter la pagode. De grandes cartes de

visite rouges, apportées par des courriers, ne tardent pas à annoncer son approche. Mais que signifient ces sons éclatants et métalliques qui se font entendre par moments? C'est le bruit des *gongs* du cortége, grands disques de cuivre, employés dans les fêtes publiques, dans les cérémonies religieuses, aussi bien que dans les armées qui marchent au combat, cloches et tambours à la fois, dont l'effet puissant et magique ne saurait se décrire. Voici déjà quelques porte-enseignes qui montrent au peuple leurs redoutables planchettes rouges sur lesquelles se détachent de grands caractères noirs signifiant : « Rangez-vous et faites silence, » car le vice-roi va paraître. Quels sont ces graves personnages vêtus de rouge, et portant les uns des chaînes, d'autres des bâtons et des fouets? Ce sont des bourreaux et des geôliers qui, malgré leurs redoutables fonctions et leurs armes, ont, grâce à leurs coiffures grotesques, l'air le plus niais et le plus comique du monde. Les uns portent de grands chapeaux en treillis de fer, renfermant de petits oiseaux captifs, vivants symboles destinés sans doute à indiquer aux coupables le sort qui les attend ; d'autres sont coiffés d'espèces de couronnes dorées, surmontées de deux immenses plumes d'argus qui partent des oreilles du personnage, et lui donnent une physionomie tout à fait aérienne. Hâtez-vous de faire place, pauvres citoyens chinois de Macao, car si le son des gongs et les inscriptions des enseignes rouges ne vous suffisent pas comme avertissements, l'inflexible

bambou des satellites du vice-roi ne tardera pas à s'appesantir sur vos épaules, pour vous faire reculer.

Mais déjà j'aperçois la garde tartare à cheval, composée d'une trentaine de guerriers armés de sabres, d'arcs et de flèches, et montés sur de misérables rosses dont chacune a une selle d'une autre forme et d'une autre couleur. Les cavaliers sont couverts de tuniques bleues relevées par derrière, et portent de grandes bottes à l'écuyère.

L'infanterie qui marche à la suite de cette cavalerie grotesque se compose d'environ 150 hommes de toutes armes, les uns munis d'arquebuses, les autres de lances ou de flèches, de hallebardes, de pertuisanes et de tridents. Presque tous portent deux petits sabres droits dans le même fourreau. On remarque dans les rangs beaucoup de bannières couvertes d'inscriptions. Les uniformes consistent en de sales casaques d'un rouge brun, à bandes blanches et à larges manches. Tous les soldats sont coiffés de chapeaux bas, en feutre noir, à bords relevés, un peu évasés autour de la coiffe qui ne les dépasse pas de beaucoup, et du sommet de laquelle un petit panache rouge en soie ou en crin, de la longueur d'une main, descend en brins épars. La partie la plus curieuse de l'équipement de cette triste milice, est le bouclier qui figure une horrible tête de tigre ou de dragon, dont on ne distingue guère que les yeux menaçants et l'énorme gueule béante. Il paraît qu'avant

de se mesurer avec les Anglais, les Chinois comptaient beaucoup sur l'effet terrible que ces têtes de monstres devaient produire sur l'ennemi.

Après les soldats de l'escorte de Ki-ing, viennent les porteurs de parasols et les nombreux serviteurs du vice-roi.

Enfin l'on aperçoit la lourde chaise à porteurs du commissaire impérial accompagné d'une suite nombreuse. Le cortége s'arrête devant la maison du ministre plénipotentiaire qui, revêtu d'un brillant uniforme, va recevoir Ki-ing au haut de l'escalier. Ce grand dignitaire chinois est âgé d'environ 60 ans. Sa figure a parfaitement le type tartare, nez épaté, pommettes saillantes, yeux petits et bridés, mais pleins de finesse.

Ki-ing est de taille moyenne et assez gros ; il porte la queue, la moustache et une très longue mèche de poils gris sous le menton. Sa mise est des plus simples, à cette première entrevue. Il est vêtu d'une robe de soie bleue, recouverte, en partie, d'un surtout plus foncé, à larges manches, qui descend jusqu'à la ceinture. Sa coiffure est le chapeau d'été en paille, de forme conique, orné d'une plume de paon qui tombe par derrière, et surmonté du bouton, ou plutôt de la boule rouge de première classe.

Ki-ing est vice-roi des provinces du Kouang-toung et du Kouang-si, surintendant de cinq ports où il remplit les fonctions de ministre des affaires étrangères, membre du

ministère de la guerre, gouverneur-adjoint de l'héritier présomptif du trône, et parent de l'Empereur, ce qui est sans doute pour lui le plus précieux des titres. Il passe parmi tous les Chinois éclairés, mais surtout parmi les plénipotentiaires et officiers-généraux étrangers qui se sont trouvés en rapports avec lui, pour un homme d'un esprit tout à fait supérieur et d'un mérite très éminent. Il est doué de beaucoup d'énergie, et se distingue encore plus par son bon sens exquis que par la profondeur de ses talents. C'est avant tout un homme pratique qui sait admirablement se conformer aux circonstances, et qui paraît être resté, de tout temps, étranger aux préventions de ses compatriotes à l'égard des autres nations et surtout des peuples européens dont il admire la civilisation, qu'il compare sans doute bien souvent à celle de son pays ; aussi l'Empereur n'aurait-il pu choisir un homme plus propre à remplir les hautes fonctions qui lui sont confiées. Ce diplomate si fin et si habile a jadis commandé des armées, et ne s'est pas moins si gnalé, dit-on, dans le rude métier de soldat que dans les hautes combinaisons de la politique.

La suite du vice-roi se composait de plusieurs personnages assez remarquables. Le plus élevé en dignités était Houang-Ngantoung, alors trésorier et aujourd'hui sous-gouverneur de Canton. Ses talents littéraires sont, dit-on, connus de tout l'empire, et l'ont porté à la haute position qu'il occupe maintenant, car il est né de parents pauvres et obscurs. Il fait partie de l'Aca-

démie de Péking, ce qui lui donne le titre de *hanlin*, ou de lettré parvenu au sommet de l'arbre de la science. Ses travaux administratifs et ses occupations politiques ne l'empêchent pas de cultiver toujours la poésie avec beaucoup de succès. Il paraît jouir de toute la confiance de Ki-ing qui ne prend aucune mesure importante, dit-on, sans le consulter, et qui lui abandonne presque toujours la discussion des questions les plus délicates, car il connaît mieux que personne l'éloquence entraînante de son lieutenant. On s'attend, en Chine, à ce que, dans peu d'années, le sceau d'or du commissaire impérial passe entre les mains de Houang, tandis que Ki-ing irait remplir à Péking les fonctions de ministre d'État que son père a longtemps exercées.

Houang a, dit-on, quarante-six ans ; il est déjà grand-père, mais sa figure est celle d'un jeune homme. Ses traits sont délicats, fins et agréables ; il a toujours le sourire sur les lèvres ; son menton arqué et très développé, indique une volonté énergique. Son regard est d'une extrême douceur, et à son large front, remarquablement bombé, on reconnaît une intelligence vive et brillante. Le nez est aussi trop épaté chez lui ; c'est, pour des Européens, la seule partie défectueuse du visage de Houang qui, somme toute, est un homme charmant, d'une élégance exquise, un vrai petit-maitre dont les manières plairaient et séduiraient partout. On pourrait peut-être lui reprocher de prodiguer un peu ses inclinaisons de tête, de pousser trop de ho ! et de ha !

et de joindre trop souvent ses belles mains qu'il agite rapidement en signe d'amitié et de dévouement; mais ce sont des habitudes chinoises prescrites par les règles de l'étiquette.

On remarquait, parmi les mandarins de la suite du vice-roi, le gros Poun-ting-koua, personnage puissamment riche, dit-on, et beaucoup plus aimé des étrangers que des Cantonais qui sont, sans doute, jaloux de son luxe et de son opulence. Il est fils d'un ancien haniste qu'on appelait Old-Ting-Koua. L'importance que lui donne sa position financière à Canton, l'a fait élever à la dignité de mandarin honoraire de troisième classe. Son nom officiel est Pan-tché-tchen, ce qui équivaut à peu près à Excellence. Mais parmi les négociants chinois, anglais et américains qui se trouvent en relations fréquentes avec sa maison de commerce dirigée par plusieurs fondés de pouvoir très habiles, il n'est connu que sous son nom marchand de Poun-ting-koua.

Venait ensuite l'académicien Tsao, individu long et sec, d'un physique peu agréable, marqué de la petite vérole et portant d'énormes lunettes qui complétaient parfaitement son ensemble pédagogique. Puis le grand mantchou Toung, favori de Ki-ing, mais, du reste, personnage insignifiant, lourd, ignorant et mal élevé.

Ces messieurs étaient tous assez simplement vêtus. Quelques uns étaient décorés de la plume de paon, qui est une distinction toute honorifique, comme nos croix d'Europe. Ils portaient au pouce de la main gauche un

large anneau ou tube cylindrique en jade gris, qui servait jadis aux archers à décocher leurs flèches sans se blesser, mais qui n'est plus aujourd'hui qu'un symbole traditionnel. Houang avait à la pointe de son chapeau le bouton rouge de seconde classe, et Pan-tchétchen, le bleu de troisième. Toung n'était que bouton blanc de cinquième ordre.

Le vice-roi prit place entre M. de Lagrené et le contre-amiral Cécille, et toute la société se rangea en cercle. Le ministre plénipotentiaire commença par adresser quelques compliments et différentes questions sur la Chine au commissaire impérial, par l'organe de M. Callery, interprète de la légation. Ki-ing s'informa, à son tour, de l'étendue de la France, de l'Espagne, de la Russie, et de leurs positions géographiques respectives, ainsi que de la manière de voyager en Europe. Il parut fort étonné d'apprendre que nous eussions des routes et des machines à l'aide desquelles on pouvait faire dix lieues à l'heure.

Après une demi heure d'entretien, M. de Lagrené offrit une collation au vice-roi et à sa suite. Messieurs les Chinois se montrèrent d'une gaîté et d'une amabilité extrêmes. Ki-ing déclara que sur dix choses affectueuses qu'il aurait à dire au ministre, il en passait neuf sous silence, parce qu'il ne pouvait s'exprimer en français. Enfin, on donna le signal du départ. Les officiers du vice-roi, ses serviteurs de toute espèce qui encombraient les appartements, s'ébranlèrent au son

des gongs ; les cavaliers tartares se remirent en selle ; le commissaire impérial et ses mandarins remontèrent dans leurs chaises à porteurs, et le cortége se dirigea vers le palais du gouverneur portugais auquel Ki-ing fit une courte visite, avant de retourner à Monga.

Le 5 octobre, M. de Lagrené, accompagné de tous les membres de sa légation, du consul de France à Macao, et d'une douzaine d'officiers de *la Sirène*, de *la Sabine* et de *la Victorieuse*, se rendit à la pagode du vice-roi, sur l'invitation de ce dernier. Nous traversâmes une longue suite de corridors, et arrivâmes dans un espace carré dont une moitié, plus élevée que l'autre, ressemblait assez à un salon européen, sauf les lanternes ; l'autre partie, ouverte par le haut, était d'architecture tout à fait chinoise ; on y remarquait des arbustes et des fleurs. M. de Lagrené prit place, sur un canapé, à côté du vice-roi. Nous nous rangeâmes tous en carré le long des murs, et l'on vint nous servir du thé sur de petites tables. Puis on nous pria de passer dans une grande salle, pour nous faire asseoir à une table immense, chargée de fruits, de gâteaux et de confitures ; on sait que les Chinois se servent de deux baguettes nommées *faï-tsz*, en guise de fourchettes ; mais le commissaire impérial, qui se pique d'exercer grandement l'hospitalité, nous avait fait donner des couverts européens. Après les confitures qui forment toujours le premier service chez les Chinois, nous vîmes apparaître un potage aux nids d'hirondelles, plat très recherché

dans le pays, et qui mérite réellement sa réputation ; ces nids, tirés des îles de l'Archipel Malais, subissent de nombreuses préparations avant de paraître sur la table des Lucullus du Céleste-Empire; on en extrait avec soin toutes les impuretés, de manière à ce qu'ils ne présentent plus qu'une masse blanchâtre et glutineuse, semblable à de la colle desséchée. Le potage aux nids d'hirondelles ressemble assez à celui au tapioka. On servit ensuite des ailerons de requins à l'huile, des sangsues au jus, que plusieurs personnes trouvèrent excellentes, des holothuries connues également sous le nom de tripangs ou de biches de mer, hideux limaçons verdâtres, que les Chinois considèrent comme un aphrodisiaque puissant, et qu'ils préparent sous mille formes différentes. Enfin, devinez ce que l'on nous apporta pour le dessert : des jambons, des volailles, un cochon rôti tout entier et une poitrine de bœuf!

Ki-ing, Houang et les autres mandarins, furent pendant tout le dîner, d'une gaîté et d'une affabilité charmantes. Le champagne semblait leur convenir beaucoup plus qu'à nous la liqueur chinoise nommée *sam-chou*, qu'ils essayèrent de nous faire goûter, et qui est le produit de la distillation d'un mélange de sucre, d'eau, de riz ou de légumes secs fermentés. A chaque instant, ils nous proposaient des santés, et retournaient leurs verres après les avoir vidés, pour les appliquer sur les nôtres, ce qui est un témoignage de grande affection, comme aussi de faire passer quelques

mets de son assiette dans celle de son voisin. L'académicien Tsao, excité par M. de la Guiche, fit tellement honneur au vin de France, qu'il ne tarda pas à éprouver les effets de cette trop généreuse boisson. Sa chaise trébucha, et nous vîmes glisser et disparaître sous la table le pauvre immortel que quelques serviteurs emmenèrent chancelant dans une chambre voisine.

Ki-ing adressait les paroles les plus aimables et les plus affectueuses à M. de Lagrené. « Je suis le commissaire impérial chinois, vous êtes le commisssaire impérial français, lui-disait-il, mais nous n'en faisons qu'un, il n'y a qu'un cœur pour nous deux. Si je suis maître ici, c'est uniquement pour exercer l'hospitalité. » M. de Lagrené lui fit répondre qu'il comprenait parfaitement cette autorité qui s'exerce sur le pays, mais non sur la personne des étrangers, et qu'on serait heureux, en France, d'exercer une semblable hospitalité à l'égard d'un envoyé chinois.

Le vice-roi est extrêmement fier de sa parenté avec l'empereur. Pendant le dîner, il tira de dessous sa robe un sachet jaune suspendu à un espèce de chapelet, et expliqua que la couleur de ses insignes indiquait qu'il était du sang impérial. Aucun service, aucune dignité ne pourrait donner le droit de porter des ornements de cette couleur à toute autre personne qu'à un membre de la famille de sa majesté céleste.

M. de Lagrené ayant fait demander à Ki-ing si les grandes chasses de l'empereur en Tartarie avaient déjà

commencé ; il répondit que oui, et sa figure s'anima tellement, que le ministre lui dit aussitôt qu'il le reconnaissait pour chasseur. En effet, le vice-roi l'est avec passion. Peu de temps avant de venir exercer les fonctions de commissaire impérial à Canton, il avait tué un magnifique cerf à une chasse donnée par l'empereur, ce qui lui avait causé un vif plaisir. Ki-ing assura qu'il se fait, en pareille occasion, un énorme carnage de loups, de daims et de tigres.

L'aimable Houang était fort animé pendant tout le repas. M. de Lagrené, ayant appris qu'il était poète, le pria d'écrire quelques uns de ses vers sur un éventail. Le trésorier répondit qu'il y tracerait des maximes de Confucius. « Ce sont de vos vers, et non des sentences des livres sacrés que je desire, lui dit le ministre ; nous possédons en France les maximes de Confucius. » Houang promit alors de sa poésie, en s'informant de l'opinion qu'avaient les Français de la doctrine du philosophe chinois. On s'empressa de lui répondre qu'en France on savait apprécier ce qu'il y a de bon dans toutes les religions, et qu'on y rendait à Confucius la justice qui lui était due. « Tous les hommes qui adorent le Dieu du ciel, sont frères, dit Houang ; ils doivent s'aimer et se comprendre. »

Après le dîner, Ki-ing nous conduisit dans un charmant petit cabinet de travail tapissé en rouge, où M. de Lagrené nous présenta individuellement au vice-roi,

en lui faisant expliquer par M. Callery le but de notre mission.

On causa encore pendant une demi heure, puis le ministre plénipotentiaire prit congé du commissaire impérial, et nous remontâmes dans nos chaises à porteurs, charmés de l'hospitalité chinoise.

Je passe sous silence les dîners donnés à Ki-ing par M. de Lagrené pendant le cours des négociations.

En attendant l'époque de notre départ pour Canton, qui se trouvait subordonnée à la conclusion du traité, nous nous étions installés, mes collègues et moi, dans une grande maison qu'avait occupée, avant nous, le délégué commercial du gouvernement hollandais, M. Moddermann, et d'où nous jouissions d'une fort belle vue sur une partie de la ville, sur le port intérieur et sur les îles environnantes. Notre ménage était monté à la chinoise; nos lits et nos chaises étaient en bambou. Un *comprador* intelligent, sorte de factotum dans le genre des dobachis de l'Inde, personnage indispensable aux Européens fixés en Chine, surveillait nos domestiques indigènes et nous fournissait nos repas à un prix assez modéré pour le pays; le poisson, la volaille et le riz en formaient la base. Il nous arriva quelquefois, par curiosité, de nous faire apprêter des dîners à la chinoise, composés d'une infinité de hachis servis dans de petites écuelles d'où chaque convive tire les mets à l'aide de deux baguettes nommées *faï-tsz*, qui se tiennent, comme une plume ou un crayon, entre le pouce, l'in-

dex et le grand doigt. Mais nous ne primes pas goût à ce régime. Les légumes verts sont rares à Macao, car je ne puis donner le nom de légume aux affreuses racines dont les Chinois s'accommodent; on y trouve, par contre, beaucoup de patates douces et des pommes de terre. Les fruits y abondent, particulièrement les bananes, ainsi qu'une sorte de *diospyros* fort délicate.

Nous commencions à nous initier à la vie chinoise et à nous préparer au séjour de Canton. Quant aux études relatives à notre mission, Macao ne nous présentait, à cet égard, que peu d'intérêt; car, comme je l'ai dit plus haut, cette ville est en complète décadence. Aussi appellions-nous de tous nos vœux le moment où nous pourrions nous rendre à Canton pour nous y livrer activement aux recherches qui nous étaient prescrites, dans le sein même de la société chinoise.

Un accident assez grave m'était survenu peu de jours après notre arrivée. Je m'étais démis et fracturé le bras droit par une chûte, ce qui me condamnait à porter, pendant quelque temps, ce membre en écharpe. Les soins que réclamait mon état ne me permirent même pas de partir pour Canton en même temps que mes collègues, le 15 octobre. Je me déterminai donc à passer une huitaine de jours de plus qu'eux à Macao, en attendant le départ de l'*Archimède;* car il était convenu que la signature du traité entre la France et la Chine aurait lieu à bord de ce navire, sur lequel le commissaire impérial consentait à retourner jusqu'à

Whampou, marque de confiance et d'amitié qui n'avait encore été donnée, d'une manière aussi franche, aussi complète, à aucune autre puissance.

Le départ de Ki-ing et la signature furent fixés au 24 octobre 1844, jour du *niai-tz*, que les Chinois regardent comme le plus propice de la lune à la célébration des mariages, et que l'on consacra, pour ce motif, à l'union solennelle de deux grands empires.

Ce jour là, donc, *l'Archimède* s'était paré de ses plus beaux atours. Une vaste tenture de pavillons de toutes couleurs partageait l'arrière du navire en deux salons ; le premier, s'ouvrant sur l'avant près du grand mât, était destiné aux gardes et serviteurs tartares, aux mandarins de rang inférieur; l'autre, commençant à la claire-voie du commandant et finissant à l'extrémité du navire, était réservé au vice-roi, à sa suite et à la légation. Des corbeilles de fleurs, ornées de longs glands en soie, et des lampes formées de bayonnettes entrecroisées, étaient suspendues aux cordages. Les caissons renfermant les signaux de la timonnerie s'étaient changés en divans assez confortables, à l'aide de matelas recouverts de pavillons. L'équipage avait pris sa grande tenue; partout le fer, le cuivre et les canons reluisaient aux rayons d'un soleil magnifique. Enfin, cet *Archimède*, que j'avais vu si triste, si sombre, si délabré, dans nos mauvais jours du golfe de Gascogne, était entièrement méconnaissable.

Une salve d'artillerie avait été tirée à cinq heures

et demie du matin, au moment où le vice-roi quittait Monga; une autre, à six heures, annonça son arrivée sur la Praïa-Grande dont le débarcadère était décoré d'une espèce d'arc de triomphe. Le ministre plénipotentiaire et le contre-amiral ne tardèrent pas à monter à bord. Enfin, vers huit heures, on vit paraître le commissaire impérial qui fut salué des trois coups de canon prescrits par l'étiquette chinoise. Les tambours battirent aux champs, et MM. de Lagrené et Cécille donnèrent la main à Ki-ing, pour le conduire à l'arrière où ils lui firent prendre place sur un canapé entr'eux. L'ordre fut aussitôt donné d'appareiller.

Ki-ing paraissait enchanté de *l'Archimède* qu'il préférait beaucoup, disait-il, aux steamers anglais, compliment un peu chinois, que l'on peut fort bien attribuer à la politesse exagérée du commissaire impérial. En passant devant la frégate *la Cléopâtre*, dont la batterie nous salua du feu de ses pièces, et l'équipage, de ses cris joyeux, il admira les magnifiques proportions de ce navire et la tenue sévère de ses matelots.

Pour charmer les loisirs de la traversée, M. Ittier, inspecteur des douanes, attaché à la mission, disposa son daguerréotype, et se mit, avec la permission du vice-roi, à faire le portrait de ce dernier et des mandarins de sa suite, du beau Houang, du gros Pounting-koua, du savant académicien Tsao. Mais le mouvement du navire ou peut-être l'humidité de l'atmosphère, contraria l'habile manipulateur, trop habitué à des suc-

cès éclatants pour se contenter des résultats qu'il obtint sur *l'Archimède*. Plusieurs officiers se mirent aussi à crayonner des portraits de mandarins. L'un d'eux ayant fait signe à un des gardes du vice-roi de s'asseoir pour le dessiner, celui-ci n'osa point obtempérer à ce desir, parce que Houang, le trésorier, était là, et que c'eût été manquer de respect à ce haut fonctionnaire. Mais Houang, qui s'en était aperçu, engagea le petit mandarin à s'asseoir et s'éloigna avec une dignité pleine de délicatesse.

A dix heures, on servit, dans le carré de l'état-major, un déjeûner de vingt-quatre personnes, dont Ki-ing parut admirer le luxe auquel, dit-il, les Chinois sont peu habitués sur mer.

On remonta sur le pont vers midi. Après avoir pris son thé, le vice-roi fit une courte sieste, puis il alla visiter la machine à vapeur dans tous ses détails, la fit lui-même stopper et marcher, et demanda toutes sortes d'explications. On lui donna ensuite le spectacle du tir des obus; il voulut faire partir lui-même un boulet. Houang et Poun-ting-koua, personnages fort pacifiques, déclarèrent, avec beaucoup de naïveté, qu'ils craignaient l'odeur de la poudre et le bruit du canon; rien ne put les déterminer à venir contempler ces exercices belliqueux auxquels le vice-roi lui-même ne prêtait qu'un intérêt médiocre.

Des jonques de guerre, prévenues du passage de Ki-ing, étaient rangées tout le long de la route et nous

saluaient à chaque instant de trois coups de canon. Leurs mâts étaient pavoisés et les soldats qui les montaient, rangés en bataille, en grande tenue, armés de piques et d'arquebuses.

Nous avions vent et marée contraires, ce qui ralentissait considérablement notre marche. Aussi n'arrivâmes-nous à Bocca-Tigris que vers cinq heures, au moment du diner.

La Bouche du Tigre, Bocca-Tigris, ou les Bogues, comme on aimera le mieux appeler ce passage, est situé à environ 60 kilomètres de Macao et autant de Canton; il forme, aux yeux des Chinois, l'embouchure du Tcho-kiang (rivière des Perles), plus généralement connue des Européens sous le nom de rivière de Canton. L'île et le passage du Tigre tirent leur nom d'une montagne à laquelle on parvient, avec un peu d'imagination et beaucoup de bonne volonté, à trouver la forme d'un tigre. Bocca-Tigris est compris entre l'île Ti-kok-taou, d'une part, et les îles d'Anoung-hoï et de Chuen-pi, de l'autre; le chenal principal est formé par ces deux dernières et par celles d'Houang-toung nord et d'Houang-toung sud. Il y a également un passage entre Ti-kok-taou et les Houang-toung. La vaste baie comprise entre Chuen-pi et Anoung-hoï, se nomme la baie d'Anson. Ces diverses îles sont défendues par des forts assez considérables, dont les murailles blanches dessinent des contours bizarres sur le versant des collines. Les forts d'Anoung-hoï comptent aujourd'hui, dans leur arme-

ment une trentaine de pièces de 80, dont chacune est servie par trente hommes. Leurs murs, non bastionnés, sont garnis de plates-formes assez étroites, d'où les lourdes pièces d'artillerie chinoises ne pourraient, en cas de siége ou d'attaque, tirer que fort peu de coups, car leur recul épouvantable ne tarderait pas à les précipiter en bas. Ces canons présentent souvent d'énormes fissures à l'intérieur; ils ne sont point forés comme les nôtres; en les coulant, on place un morceau de bois cylindrique au milieu du moule; on comprend que la fonte versée autour de cette perche éprouve un refroidissement qui détermine des inégalités et empêche d'obtenir une bouche à feu parfaitement de calibre. Le fort d'Houang-toung nord a, dans son armement, un certain nombre de pièces de 30, provenant du naufrage de la frégate française, *la Magicienne*, qui se perdit, il y a quelques années, aux îles Paracel. Somme toute, ces forts sont misérablement défendus et encore plus misérablement construits. On s'en rendrait maître avec la plus grande facilité au moyen de quelques obusiers placés au sommet des collines qui les commandent et sur lesquelles des ingénieurs européens établiraient aisément des ouvrages de défense qui rendraient le passage des Bogues imprenable.

La guerre de 1841 a prouvé, d'une manière irréfutable, la faiblesse de Bocca-Tigris et l'état complet d'ignorance et de barbarie dans lequel l'art militaire languit en Chine.

Le 7 janvier 1841, sir Gordon Bremer voyant que le gouvernement chinois refusait d'obtempérer aux demandes de l'Angleterre, quitta son mouillage qui se trouvait à trois milles des Bogues, et s'avança vers ce passage. L'attaque devait avoir lieu simultanément contre les forts de Ti-kok-taou et de Chuen-pi. Les bateaux à vapeur *la Némésis*, *la Reine*, *l'Entreprise* et *le Madagascar* furent dirigés vers la pointe sud de l'île de Chouen-pi, où ils débarquèrent un corps de troupes d'environ 1,500 hommes, sous la conduite du major Pratt. Cet officier commença par s'emparer d'une position élevée où il plaça quelques pièces d'artillerie de campagne, et sous la protection de leur feu, il marcha contre un camp retranché situé au fond d'une vallée. Il en débusqua sans peine les troupes chinoises. De là, il se dirigea vers un fort situé sur une colline, auquel les bombes de *la Némésis* et de *la Reine* avaient fait beaucoup de mal, et qu'il emporta en quelques instants. Lui et deux hommes, en paraissant au haut des remparts, mirent en fuite la majeure partie de la garnison. Le drapeau britanique fut immédiatement arboré. Une centaine de Chinois se rendirent ; les autres essayèrent de se sauver à la nage et périrent pour la plupart. Quelques uns tentèrent un semblant de résistance et furent passés au fil de l'épée. Le commandant tartare mourut courageusement ; son fils, ne voulant pas lui survivre, se donna la mort à ses côtés. Sur ces entrefaites, les fortifications qui garnissaient le bas de la

montagne, avaient été battues en brèche par les navires *la Calliope*, *l'Hyacinthe* et *la Larne*; en sorte que les troupes chinoises qui défendaient cette position, voyant l'ennemi maître du fort supérieur, ne songèrent plus à opposer une résistance sérieuse, et imitèrent l'exemple de leurs frères d'armes.

L'attaque dirigée sur Ti-kok-taou, n'eut pas moins de succès. Les bâtiments *la Samarang*, *la Modeste*, *la Druide* et *la Colombine*, étaient allés s'embosser, malgré le feu des batteries chinoises, à courte distance du fort dans les murs duquel leur redoutable artillerie ne tarda pas à ouvrir une large brèche. Les troupes de débarquement s'y élancèrent avec impétuosité, et en finirent promptement avec les pauvres Tartares que la rapidité des mouvements de l'ennemi frappait de confusion et d'effroi.

Une heure et demie avait suffi pour la prise des deux forts de Chuen-pi et de Ti-kok-taou, les deux clefs du passage des Bogues.

Le même jour l'escadre anglaise défit complètement la flotte chinoise composée de quinze jonques de guerre. L'affaire eut lieu dans la baie d'Anson. Il paraît que les fusées à la congrève firent des ravages effrayants du côté des Chinois. Onze jonques furent brûlées; quatre seulement parvinrent à s'échapper.

Le lendemain l'armée anglaise se disposait à attaquer les autres forts, quand l'amiral chinois Kouan fit adresser à M. Elliot, ministre plénipotentiaire, des

propositions de paix. Les hostilités cessèrent immédiatement, et l'on entra en négociations. Ke-chen, le commissaire impérial, eut le talent d'inspirer au capitaine Elliot de fausses espérances ; il y eut, près des Bogues une entrevue solennelle où l'on posa les bases d'un traité ; on fixa un délai qui permit aux Chinois de compléter leurs préparatifs de défense, car l'empereur venait d'ordonner l'extermination des barbares. Les illusions du plénipotentiaire anglais se dissipèrent enfin, quand il apprit qu'on travaillait sans relâche à l'armement des forts de Bocca-Tigris. Les hostilités ne tardèrent pas à s'ouvrir de nouveau. Ce fut contre les forts de Houang-toung et d'Anoung-hoï, la plus importante des positions des Bogues, que sir Gordon Bremer dirigea cette fois l'attaque de ses forces.

L'île de Houang-toung sud avait, par une inconcevable incurie, été laissée sans défense. Le commandant en chef anglais y fit établir, pendant la nuit du 25 au 26 février 1841, une batterie d'obusiers et de mortiers, qui, à la pointe du jour, commença à bombarder les forts de Houang-toung nord. L'attaque devait avoir lieu simultanément sur tous les points désignés. Mais il y avait calme parfait, et ce ne fût que vers dix heures qu'une légère brise permit aux divers bâtiments de l'escadre d'appareiller pour venir prendre leur ligne de bataille. Le vaisseau *le Wellesley*, accompagné de plusieurs autres navires, alla attaquer de flanc le fort de Houang-toung, sous les ordres de sir Gordon Bre-

mer en personne, tandis que *le Melville* et *le Blenheim*, commandés par sir Le Fleming Senhouse, s'embossaient en face du fort le plus sud d'Anoung-hoï, contre lequel ils ouvrirent un feu terrible. Les bombes, les obus et les fusées à la congrève ne tardèrent pas à jeter le plus épouvantable désordre dans la garnison de Houang-toung.

L'incendie des bâtiments de la douane vint augmenter la détresse des Chinois. Enfin, quand les feux croisés de la batterie de terre et des navires eurent suffisamment battu en brèche les fortifications chinoises, on fit débarquer des troupes, sous les ordre du major Pratt, le héros de Chuen-pi, qui enleva rapidement toutes les positions.

Les Chinois éperdus se sauvèrent de tous côtés à la débandade ; on en fit un horrible carnage. Sir Le Fleming Senhouse avait, de son côté, effectué, sans la moindre difficulté, le débarquement de ses troupes sur l'île d'Anoung-hoï. Il s'était emparé rapidement du fort qui défend le sud de cette île, avait franchi la colline et mis en fuite la garnison de la forteresse du nord.

A la fin de la journée, le pavillon britannique flottait de toutes parts à Bocca-Tigris. La défaite des Chinois était complète ; ces forts si renommés étaient tombés, en quelques heures, entre les mains d'une poignée de barbares qu'on s'attendait à exterminer, et les Anglais avaient remporté ces magnifiques avantages sans per-

dre un seul homme ! Qu'ajouter à de semblables faits, pour preuve de la lâcheté incompréhensible et de l'impuissance militaire absolue des Chinois ?

Mais retournons à bord de *l'Archimède* où nous avons laissé le commissaire impérial à table avec sa suite, l'état-major et la légation. Le dîner se prolongea jusqu'à la nuit ; enfin on remonta sur le pont, et le commandant donna ordre de lancer des fusées, pour répondre aux saluts et aux illuminations de tous les forts chinois situés sur les bords de la rivière de Canton. Ces mille feux, dont la traînée éclatante se prolongeait au loin, produisaient un effet admirable et magique. Ce navire français portant un des plus puissants soutiens de la monarchie chinoise, et salué par les vieux forts des Bogues qui, deux ans auparavant, ne tiraient qu'à boulets à la vue des vaisseaux de guerre d'une autre nation ; cet *Archimède*, pénétrant dans les eaux intérieures de l'empire, au milieu de démonstrations d'allégresse, avait réellement, dans sa marche, quelque chose de triomphal. L'ancienne méfiance, l'ancienne haine que la nation chinoise avait toujours témoignées aux étrangers, semblaient faire place à des sentiments nouveaux. La Chine tendait fraternellement la main à la France, au moment où leurs deux ministres allaient signer un traité de paix et d'amitié éternelles.

Enfin, le moment solennel arriva. Le traité fut signé dans le petit salon du commandant, en présence de plus de trente personnes pressées dans cet étroit espace.

Quand les plénipotentiaires français et chinois eurent apposé leurs sceaux, M. de Lagrené embrassa Ki-ing, et tout le monde remonta sur le pont où le contre-amiral Cécille porta un toast à l'amitié, à l'union, aux bons rapports de la France avec la Chine. Ki-ing répondit en formulant le vœu qu'à l'avenir les Français considérassent les Chinois comme leurs frères, qu'ils vinssent s'enrichir en Chine, et que l'amitié des deux nations durât pendant deux fois dix mille ans.

De toasts en toasts et de fusées en fusées, nous arrivâmes vers dix heures du soir à l'île de Whampou, où l'on tira de nouveaux coups de canon et où le vice-roi et sa suite quittèrent *l'Archimède* pour retourner, la même nuit à Canton, dans une jonque de guerre qui les attendait.

Le lendemain, le ministre plénipotentiaire regagna Macao avec plusieurs membres de la légation. Quant à moi, je me réunis à quelques autres voyageurs impatients de visiter Canton, et nous prîmes passage à bord d'un bateau chinois qui se dirigeait vers cette ville.

CHAPITRE VI.

Whampou. — Tours à neuf étages. — Pêcheries. — Rivière de Canton. — Bateaux de fleurs. — Pagode d'Honan. — Jardin Fati. — Les factoreries. — Description de la ville de Canton. — Population. — Habillement. — Boutons de mandarins. — Deuil. — Costume et petits pieds des femmes chinoises. — Funérailles chinoises. — Noms chinois. — Fêtes. — Maisons du mandarin Poun-ting-koua. — Spectacle chinois. — Gouvernement de Canton. — Institutions publiques. — Incendies. — Sociétés secrètes. — Haine envers les étrangers.

Le joli village de Whampou est situé sur le versant méridional d'une colline verte et boisée, qu'on a l'habitude de laisser à babord, pour se rendre à Canton ; cependant on peut aussi traverser un chenal qui la contourne vers le midi, et d'où l'on découvre parfaitement le village qui demeure caché aux yeux des voyageurs passant au nord de l'île de Whampou.

C'est près de cette île que viennent mouiller les bâtiments étrangers, chargés de marchandises pour Canton, mais qu'il leur est interdit de porter jusqu'à cette ville éloignée d'environ 25 kilom. de Whampou. Aux

époques où la rade de Macao devenait dangereuse, la division navale française avait l'habitude de venir prendre ce mouillage.

Les environs de Whampou sont d'une grande fertilité. On y remarque des plantations de cannes à sucre considérables et parfaitement entretenues.

La route de Whampou à Canton présente d'agréables aspects. Des groupes de bananiers aux longues feuilles pendantes, des bois d'orangers, de bambous, des plantations de riz, se succèdent sur les bords de la rivière. De temps en temps, on aperçoit des femmes enfoncées dans la vase jusqu'à mi-jambe, et ramassant des coquillages. Sur la rive gauche se déploient les murailles blanches de quelques petits forts. Sur la rive droite, non loin de Whampou, on découvre plusieurs tours à neuf étages, élevées sur des éminences et semblables à des obélisques. Ces édifices se nomment *ta-tzeu*. Quelques personnes les considèrent comme des temples destinés à conserver des reliques boudhistes ; mais j'ai recueilli à ce sujet une autre explication de la bouche d'un Chinois chrétien employé comme interprète par M. de Lagrené pendant son voyage dans le nord. Les Chinois voient dans la terre un être animé ; selon eux elle a, comme le corps humain auquel ils la comparent, des artères par lesquelles circule l'esprit vital ; les endroits où cet esprit afflue correspondent au pouls de l'homme. De même qu'on applique des ligatures à un membre pour y intercepter la circulation du sang, de

même les Chinois construisent une tour aux endroits où ils veulent arrêter, fixer l'esprit de la terre. Ce sont alors des lieux propices qui répandent leur bénigne influence sur tout le voisinage, aussi longtemps que le courant électro-vital y est attiré par un puissant conducteur et maintenu par le poids d'un édifice élevé. On attribue souvent à un *ta-tzeu* le grand nombre de lettrés auxquels une petite localité donne le jour.

De distance en distance, nous rencontrions d'immenses pêcheries formées de rangées de pieux qu'on voit de loin s'élever à la surface de l'eau, et auxquels sont attachés des filets qui barrent le fleuve dans une assez grande partie de son cours. L'art de la pêche est un de ceux que les Chinois ont le plus perfectionnés. Bientôt, cependant, la rivière prit un nouvel aspect. Déjà nous étions à Canton, ou du moins au milieu des innombrables bateaux qui forment, à l'entrée de la ville, une sorte de faubourg du plus étrange aspect. On évalue le nombre de ces bateaux, depuis Canton jusqu'à Bocca-Tigris, à quatre-vingt-quatre mille, et leur population à 300 mille âmes. Rien ne saurait donner une idée du mouvement de cette immense ville aquatique. Ici ce sont des halles aux légumes, aux poissons et aux bestiaux ; plus loin, de vastes chantiers flottants. Puis on rencontre des jonques de guerre aux pavillons bariolés, et des jonques marchandes du nord de la Chine, peintes en rouge, en noir et en blanc, armées à l'avant de deux espèces de cornes qui s'élèvent au dessus de deux

gros yeux de poisson, emblèmes de vigilance et d'adresse dont se parent tous les navires chinois. Les grandes embarcations sont extrêmement hautes de l'arrière, et sont chargées, à plusieurs endroits, de sculptures, de peintures et d'inscriptions. Les voiles de tous les bateaux cantonais sont des nattes disposées en éventail à l'aide de longues perches. Les navigateurs du nord de la Chine ne se servent que de voiles carrées, en tissu de coton de couleur sombre.

Pour donner une idée complète de cet étrange quartier de Canton, dont les bateaux forment les rues, il faut décrire chaque rive du fleuve à part. La rive gauche et septentrionale est bordée, à l'entrée des faubourgs, de maisonnettes en bambou, bâties sur pilotis et d'assez chétive apparence. En continuant à remonter le fleuve, on ne tarde pas à apercevoir deux îlots connus sous le nom de *Folie française* et de *Folie hollandaise*. Plus loin, au dessus des factoreries, on voit flotter les pavillons de la France, de la Grande-Bretagne et de l'Amérique. On avance encore, et on se trouve devant les bateaux de jeux, qui alignent, en longue file, leurs devantures sculptées. Aux bateaux de jeux succèdent les bateaux de fleurs, sanctuaires de toutes les voluptés asiatiques. Ils communiquent, pour la plupart, entre eux, par les côtés, et sont rangés parallèlement les uns aux autres, dans un ordre parfait, de manière à occuper le moins d'espace possible, et à présenter leur arrière carré aux passants. C'est là que

se trouve la porte sans cesse ouverte de l'établissement, porte splendide, toute chargée de dorures et de sculptures. Sa façade supérieure est ornée de signes et de figures allégoriques, sur le sens desquelles de brillantes inscriptions ne doivent laisser aucun doute aux Chinois. Ces bateaux de fleurs, aux portes dorées, aux fenêtres coquettes, sont à la fois restaurants, salles de concerts, de spectacles et lieux de prostitution pendant la nuit. Ne dirait-on pas que les Cantonais, mus par un sentiment exquis de moralité, aient réuni tous les plaisirs terrestres et tous les vices de l'humanité dans un séjour aquatique, afin d'affranchir leurs maisons et leur ville de scènes honteuses?

Un étranger paisible, que le seul amour de la science conduira dans ces lieux, et qui voudra visiter un bateau de fleurs en plein jour, n'y rencontrera absolument rien de choquant, car ce n'est que vers le soir que ce temple de Vénus commence à se remplir de ses joyeuses prêtresses. Après avoir franchi le seuil de l'entrée, il se trouvera dans une pièce ornée de lustres, de tableaux, de bouquets et de corbeilles de fleurs suspendus. Puis, en descendant quelques marches, il arrivera dans la salle où se donnent les fêtes nocturnes et où l'on remarque des miroirs, des lanternes et souvent un petit autel consacré au dieu des plaisirs. Sur l'avant de l'embarcation sont reléguées les cuisines et les loges des domestiques. Les appartements sont garnis, des deux côtés, de rangées de fenêtres qui se ferment par des

jalousies à coulisses. On peut se promener sur une espèce de dunette qui ferme les salons par le haut. C'est là que les habitués du lieu vont, d'ordinaire, prendre le frais vers le soir, en fumant leur pipe d'opium.

Les bateaux de fleurs forment une véritable rue, car leur immobilité égale presque celle d'une maison. C'est une chose admirable et unique au monde, que la régularité, l'alignement, la police de ces quartiers, de ces rues, de ces carrefours et de ces places publiques, créés sur une rivière. Que de villes européennes pourraient être jalouses de l'ordre de cette ville flottante! Que d'adresse, que de vigilance, quelle sûreté de coup d'œil chez ces bateliers chinois qui font glisser leurs petites embarcations à travers des légions de jonques circulant dans tous les sens!

Après les bateaux de fleurs viennent les bateaux de mendiants et de lépreux, isolés de tous les autres.

Le fort de Cha-min s'élève, non loin de là, toujours sur la rive gauche que nous n'avons pas encore quittée. Si l'on se rapproche de ce fort, on découvre d'abord quelques misérables cabanes à moitié démolies, construites sur pilotis au milieu de l'eau, et formées de perches de bambou recouvertes çà et là de quelques nattes. Ces cabanes sont presque sans toit, et servent de prisons temporaires à des criminels qui y sont exposés à la pluie et au vent. En longeant la ville et le fort, on traverse le quartier Cha-min, construit sur la rivière, et

habité par une population grossière et impertinente. Là les femmes et les enfants vous crient sans cesse : *Fan-kouai* (diable étranger), en faisant signe qu'on devrait vous couper le cou, ce qui ne les empêche pas de tendre la main pour recevoir des *sapeks*[1]. Ce triste quartier est, du côté du nord, le dernier empiètement de la ville sur la rivière. Au delà de ce faubourg, on se retrouve en pleine campagne. De nombreux bosquets, des allées de saules, de jolies maisons de campagne, varient agréablement le paysage. Les deux rives présentent une végétation également riche et pittoresque. L'aspect du fleuve est animé. De nombreuses embarcations apportent les produits de l'intérieur à la grande cité, où elles viennent, à leur tour, se pourvoir des précieux articles fournis par le commerce étranger. D'immenses trains de flottage descendent sans cesse la rivière avec leurs chargements de bambous et d'autres bois de construction.

Tel est l'aspect qu'offre la rive gauche du Tcho-kiang. Si on longe de préférence la rive d'Honan, c'est à dire la rive droite et méridionale, on rencontre d'abord une grande et belle pagode boudhiste. On ne tarde pas à passer devant un large canal perpendiculaire au fleuve, et dont l'entrée est défendue par un fort ; c'est le canal intérieur qui mène à Macao. Les grandes embarcations prennent rarement cette route où elles sont exposées

[1] Monnaie de cuivre du pays.

à de fréquents échouages. Le canal traverse, dit-on, un pays très peuplé, très fertile et parfaitement cultivé. On rencontre, avant d'arriver à Macao, l'île de San-Chan, dont les Européens ont fait l'île Saint-Jean. Ce fut là que les Portugais fondèrent leur premier établissement ; c'est là aussi qu'est enterré saint François-Xavier. Les étrangers étaient forcés, il y a peu de temps encore, de se munir d'une permission des autorités chinoises pour se rendre à Macao par ce canal. Aujourd'hui ils y circulent librement. Un mille au delà de ce canal intérieur, on passe devant un autre canal plus petit, qui mène aux jardins nommés *Fa-ti*, consacrés non seulement à la culture des fleurs, mais à celles des plantes rares et des arbres fruitiers. Les fleurs croissent dans des pots aux formes bizarres. Ce sont tantôt de petits éléphants, tantôt des buffles ou des rhinocéros en terre noire, dans le dos desquels on a pratiqué un ou deux trous par où l'on voit sortir la tige de la plante.

Les *tchu-houa* ou reines-marguerites jaunes, sont très communes à *Fa-ti*, comme dans tous les jardins chinois. Leurs branches y sont taillées en éventail ou en cône renversé, et soutenues par plusieurs baguettes qui leur donnent la forme la plus régulière possible. Les camélias de *Fa-ti* sont magnifiques, et croissent en pleine terre. Nous avons remarqué dans ce jardin une quantié d'orangers-nains, dont le fruit est assez bon ; mais c'est la pelure de l'orange qui en est la partie la plus délicate.

On connaît maintenant les abords de Canton ; on a remonté les deux rives du Tcho-kiang. Il est temps de descendre à terre. L'Européen, à son arrivée à Canton, débarque dans le quartier des factoreries, où il est salué, comme à Macao, par une nuée de *tankas*, qui viennent assaillir son embarcation mouillée à quelque distance des quais.

Déjà les *tankas* vous ont déposé au milieu d'un tumulte étourdissant. Vous êtes devant la factorerie anglaise qui s'élève en tête et à l'est de toutes les autres. Cette factorerie se compose d'un long passage bordé de maisons ; un petit débarcadère, ombragé par une touffe d'arbres, mène à ce passage dont une partie sert de hangar. Parmi les habitations remarquables que renferme la factorerie britannique, on compte celle du consul et de MM. Jardine, Matheson et compagnie, l'une des plus puissantes maisons anglaises de la Chine, puis le *hong* du riche Hou-koua, fils d'un ancien haniste. Cette factorerie n'est destinée qu'à remplacer provisoirement l'ancienne, pillée en 1841, et détruite en 1842 par un incendie. Sur l'emplacement des bâtiments dévorés par les flammes, on élève en ce moment une factorerie nouvelle ; mais les constructions, qui occupent quelques centaines de travailleurs chinois, sont encore peu avancées. Déjà plusieurs fois elles ont été interrompues ; la lecture de placards menaçants affichés dans les rues de Canton, avait frappé les ouvriers de terreur. Cependant on s'attend aujourd'hui à voir les travaux achevés

dans un assez court délai. Ces nouvelles factoreries subsisteront-elles longtemps? Le sort de leurs aînées, brûlées ou pillées quatre fois en vingt ans, ne permet guère de l'espérer. On prédit qu'elles seront incendiées à la première grande crise commerciale, par les mêmes ouvriers que les étrangers font vivre aujourd'hui. Le salaire est le seul lien qui existe entre ces ouvriers et les négociants anglais ; ce lien brisé, les étrangers deviendront des ennemis pour les travailleurs chinois.

Une rue étroite, qui aboutit à un hôpital fondé par les missions protestantes, sépare la factorerie anglaise projetée de celle des Américains. Celle-ci est, en ce moment, la seule belle et réellement convenable. C'est un assemblage de vastes bâtiments qui, à l'extérieur, ne paraissent en former qu'un seul, dont la large et élégante façade contraste vivement avec tous les édifices chinois des alentours. Elle présente cinq grandes entrées qui conduisent dans autant de longs passages bordés de maisons d'habitation, de magasins et de bureaux. Ces passages se continuent dans toute la longueur de la factorerie, jusqu'à la rue qui la borne de l'autre côté. La plupart des locataires occupent des logements commodes, spacieux, élégamment meublés. Le haut des maisons forme terrasse du côté de la rivière ; c'est là qu'on va respirer la fraîcheur du soir et contempler la scène animée que présente le voisinage. La maison du consul des États-Unis, M. Forbes, se distingue par sa façade ombragée de quelques grands arbres. Une belle

esplanade règne en face de la factorerie, et la sépare d'un parc appelé *Jardin américain*, au centre duquel s'élève un énorme mât de pavillon, jadis surmonté d'une girouette. Les Chinois attribuèrent la plus funeste influence à cette flèche inoffensive, dont la pointe se dirigeait alternativement vers les divers quartiers de la ville ; toutes les maladies, tous les malheurs, furent bientôt imputés à la pauvre girouette, contre laquelle une émeute en règle éclata en mai 1844. Il y eut des coups de fusil tirés, un Chinois tué et trois blessés. Enfin les Américains firent sagement descendre la girouette, et tout rentra dans l'ordre. Le *Jardin américain*, entouré de murs, traversé de plusieurs allées plantées de fleurs et d'arbres de toute espèce, est la seule promenade que les étrangers possèdent à Canton ; aussi y rencontre-t-on tous les soirs une nombreuse société.

Après la factorerie américaine, en remontant toujours à l'ouest, on traverse une rue ou plutôt une place où sont constamment réunis un grand nombre de badauds chinois, des marchands de comestibles, des diseurs de bonne aventure, des racommodeuses d'habits et des barbiers. Les passants s'y arrêtent d'ordinaire, pour lire les affiches rouges placardées contre les murs d'un vaste édifice, qui présente, dans ses longues fenêtres terminées en plein-cintre, comme dans son entablement orné de corniches élégantes, et surmonté de clochetons arqués, un curieux spécimen de l'architecture chinoise. Cette place aboutit d'un côté à un débarca-

dère, de l'autre, à un grand passage appelé, par les Anglais, *Old-China-street*, et à l'entrée duquel on voit, dans une espèce de corps-de-garde, un petit autel consacré à quelque génie tutélaire. *Old-China-street* est pavé de dalles et bordé de belles boutiques où se trouvent réunis les divers objets de curiosité, laques, porcelaines, meubles, peintures, que les étrangers viennent acheter à Canton. Les boutiques d'*Old-China-street* sont presque exclusivement affectées aux voyageurs ; leurs propriétaires se tiennent ordinairement à la porte pour saluer les passants et les engager à venir faire des emplettes. Les maisons n'ont qu'un étage ; elles sont toutes construites et distribuées de la même manière. Les enseignes, écrites en anglais, se composent de petites plaques carrées, disposées obliquement à l'entrée de la maison. Le passage d'*Old-China-street* n'est recouvert d'aucune toiture. Seulement on remarque, de distance en distance, des planches jetées d'une habitation à l'autre, sur lesquelles se postent les gardes de nuit.

La factorerie française, assemblage d'édifices insignifiants, principalement habitée par des Parsis, vient après *Old-China-street*. Les maisons y sont à deux étages et distribuées à peu près à l'européenne. Le rez-de-chaussée est consacré aux domestiques chinois qui y passent à dormir sur leurs couchettes, à peu près tout le temps que ne réclame pas le service de leurs maîtres. C'est dans la factorerie française que se trouvait le consulat de notre nation, où nous avons passé plus de

six mois. Comme à Macao, notre ménage y était dirigé par un *Comprador* qui se chargeait de nous fournir nos repas à un prix assez raisonnable pour la Chine. Les denrées sont plus abondantes et de meilleure qualité à Canton qu'à Macao.

Après la factorerie française ou *french-hong*, on rencontre le passage nommé *New-China-street*, parallèle à *Old-China-street*. Les boutiques de ce passage sont plus élégantes et paraissent mieux fournies que celles d'*Old-China-street*. Plus loin se trouve le *Danish-hong* (factorerie danoise), qui ne diffère pas du *French-hong*; comme dans cette dernière factorerie, on y remarque des balcons ornés de vases de fleurs et joignant certaines maisons au mur qui leur fait face, car il n'y a qu'un côté du passage habité. En redescendant vers le *French-hong* et en suivant un passage qui s'ouvre vis à vis de cet établissement, on arrive à l'hôtel Vincent, le seul hôtel où les étrangers puissent descendre à Canton. Cet hôtel s'élève près d'une cale où stationnent des embarcations de toute grandeur. C'est là que se termine le quartier des factoreries. Il est compris dans les faubourgs de Canton, qui couvrent une vaste étendue de terrain, à l'ouest de la cité chinoise, où nous allons enfin pénétrer.

Canton, que les Chinois appellent communément *Sang-chien*, est le chef-lieu de la province du Kouang-toung, dont la superficie est à peu près égale à la moitié de celle de la France. La ville est située dans le départe-

ment de Kouang-tchaou-fou, qui comprend quinze districts. La moitié occidentale de Canton appartient au district de Nanhaï, et la partie orientale au district de Pouan-yu. Cette division des grandes villes chinoises en plusieurs districts, est un fait presque général.

Une enceinte à peu près carrée entoure la ville, divisée, par un autre mur parallèle au fleuve, en deux parties inégales. La plus grande, qui s'étend vers le nord, se nomme la vieille ville, la ville tartare ; elle est restée jusqu'à ce jour fermée aux étrangers [1]. L'autre forme la cité nouvelle, la ville chinoise ; les étrangers y pénètrent sans difficulté, bien qu'ils n'y soient pas vus de très bon œil. Les portes du grand mur d'enceinte sont au nombre de douze ; quatre autres, pratiquées dans le mur intérieur, mènent de la cité tartare dans la cité nouvelle.

Le pourtour de l'enceinte totale est d'environ dix kilomètres. La maçonnerie des murs consiste en grès rouge très friable et en briques. Vers le nord, les fortifications s'élèvent sur des collines d'où l'on domine toute la ville. Du même côté et à peu de distance de l'enceinte, sont situés quatre forts dont les Anglais s'emparèrent le 25 mai 1841. Voici comment ils se rendirent maîtres de ces positions importantes.

Après que les Chinois eurent pillé toutes les facto-

[1] Il paraît qu'un édit récent de l'empereur en a enfin ordonné l'ouverture.

reries et tenté infructueusement de mettre le feu, par des brûlots, aux navires de guerre anglais mouillés près de Canton ; le plénipotentiaire Elliot et le commodore le Fleming Senhouse donnèrent ordre à l'escadre anglaise, en station à Whampou, de se diriger sur le chef-lieu de la province. Le 24 mai, le bateau à vapeur *l'Atalante* fut chargé de transporter un corps de troupes en face des factoreries. Le steamer *la Némésis*, qui, peu de jours auparavant, avait puissamment contribué à la prise du fort de Chamin, ainsi qu'à la destruction de trente-cinq jonques de guerre et de cinquante brûlots ; *la Némésis*, disons-nous, prit à son bord le plénipotentiaire, le commodore, le major-général Hugh Gough, commandant les troupes de terre, leurs états-majors et un régiment d'infanterie ; elle eut, de plus, à remorquer près de quatre-vingts canots chargés de troupes de toutes armes et d'artillerie. Cette flottille imposante défila lentement devant Canton, et n'arriva qu'à la nuit à Tsing-poo, point que l'on avait jugé le plus favorable au débarquement, et qui est situé au nord-ouest de Canton. Les troupes descendirent à terre le 25, au matin. Sur ces entrefaites, une division de l'escadre, commandée par le capitaine Warren, s'était emparée des Folies française et hollandaise, positions fortifiées et défendues par de l'artillerie. Canton se trouvait donc bloquée au nord et au sud, à ses points les plus importants.

Les troupes destinées à prendre d'assaut les collines

du nord, se composaient de quatre brigades fortes de 2,595 hommes, dont 844 marins. On eut beaucoup de peine à effectuer le transport de l'artillerie à travers des rizières marécageuses, jusqu'à la portée de l'ennemi. Enfin, on put faire avancer deux colonnes d'attaque, l'une contre les deux forts situés à l'extrémité nord-ouest, l'autre, contre les deux qui s'élèvent un peu plus à l'est, et qui, quoique les plus éloignés, furent les premiers emportés, parce que les abords en étaient moins difficiles. Les troupes chinoises n'opposèrent, selon leur coutume, qu'une très molle résistance. En une demi-heure, les quatre forts étaient au pouvoir des Anglais, et l'armée ennemie fuyait de tous côtés en désordre.

Cependant les Chinois ne cessèrent pas, de toute la journée, d'entretenir un feu assez nourri de canons et de pierriers, du haut des murs de la ville. Les troupes anglaises qui, après la prise des collines, avaient eu à s'emparer d'un camp retranché situé à peu de distance, et défendu par quatre mille hommes, étaient exténuées de fatigue et hors d'état d'attaquer Canton ce jour là. Le général Hugh Gough remit donc l'assaut au lendemain. Mais le 26, au matin, la grosse artillerie n'était pas encore arrivée.

A dix heures, les Chinois arborèrent un drapeau blanc sur les murs, et demandèrent à entrer en négociation avec le général qui fit répondre qu'il ne pourrait y avoir de conférence que hors de la ville et avec le

commandant en chef chinois. On fixa une heure, mais personne ne vint. Pendant ce temps, on disposait l'artillerie anglaise. Les préparatifs durèrent encore pendant toute la nuit du 26 au 27, par une pluie battante. Le général ne devait pas regretter la suspension d'armes de la veille, qui avait eu lieu fort à propos pour lui, car il n'était alors nullement en mesure d'ouvrir le feu.

Enfin, le 27, à six heures du matin, au moment où l'attaque allait, dit-on, commencer, le général reçut une lettre de M. Elliot qui lui annonçait qu'un armistice venait d'être conclu.

Les Chinois s'engagèrent à payer six millions de piastres, dont cinq millions furent immédiatement fournis par les hannistes. Dix-huit mille soldats tartares évacuèrent Canton le 31 mai, d'après la capitulation. Mais les troupes britanniques eurent encore à se battre contre quelques milliers de campagnards qui venaient de prendre spontanément les armes et qu'elles dissipèrent sans difficulté. Ces divers engagements coûtèrent aux Anglais quinze tués et cent douze blessés.

Aujourd'hui ils paraissent assez généralement regretter de ne point avoir bombardé Canton à cette époque, pour donner une leçon sévère et définitive à sa population turbulente qui ne sait pas encore tout ce qu'ont de formidable la discipline et la tactique européennes. Mais, en 1841, la Grande-Bretagne craignait pour son commerce, avait hâte d'en finir avec le Cé-

leste-Empire, et n'était pas aussi convaincue qu'aujourd'hui de la lâcheté et de l'impuissance militaire des Chinois.

Canton est traversé par plusieurs canaux [1] qui donnent une physionomie étrange à certains quartiers. On remarque celui qui passe par le quartier des teinturiers. De longues pièces de tissus, teintes pour la plupart en bleu d'indigo, flottent au faîte des maisons qui le bordent. Les eaux du canal sont presque toujours troubles, et les rues qui l'avoisinent d'une saleté extrême. Les nombreuses tanneries que ce quartier renferme répandent les miasmes les plus fétides. L'apparition d'une figure étrangère y fait événement, et l'on ne tarde pas à être entouré d'une foule de malheureux qui vous examinent d'un air ébahi.

On compte, dit-on, plus de six cents rues à Canton. Tortueuses et déplorablement pavées, ces rues ont rarement plus de deux mètres de large. De distance en distance, elles passent sous des portes de sûreté qu'on ferme chaque soir, afin de faciliter la surveillance de la police en interceptant les communications. En hiver, on jette d'un toit à l'autre quelques planches qui forment comme un pont audessus de la rue. Des tours, ou plutôt d'énormes échafaudages en bambou, élevés

[1] Pendant les grandes marées, certaines rues deviennent elles-mêmes des canaux dans les quartiers de Canton qui avoisinent la rivière, et qui sont construits sur pilotis. La factorerie française est fort souvent inondée. On fut obligé, il y a douze ans, d'établir un service de bateaux dans les rues du quartier européen.

sur cette base fragile, servent de postes aériens aux gardes de nuit qu'on entend, à des intervalles très rapprochés, exécuter de longs et sinistres roulements sur leurs *tamtams*, pour montrer qu'ils veillent et pour éloigner les malfaiteurs. En cas d'incendie, ce sont eux également qui donnent l'alarme par le son retentissant de leur *gongs* de cuivre. Les gardes de nuit correspondent entre eux au moyen de signaux et d'un langage de convention. Ils se répondent de quartier en quartier pour échanger leur mot d'ordre. Ces roulements nocturnes, ces bruits sourds et prolongés, surprennent assez désagréablement le voyageur nouvellement débarqué en Chine.

Parmi les rues de Canton, il en est qui ont leur spécialité, comme la rue des *Charpentiers*, celles des *Pharmaciens*, des *Fabricants de lanternes*. Il en est d'autres qui se partagent en deux ou trois catégories distinctes de marchands. D'énormes enseignes blanches, rouges et noires, bien vernies, bien luisantes, sont placées verticalement à l'entrée des boutiques. Les passants y lisent de deux côtés, en grands et beaux caractères dorés, les noms en *tching*, en *tchang* et en *koua*, des propriétaires, ainsi que l'indication de leur genre de négoce [1]. A l'intérieur des boutiques sont suspendues

[1] Voici la traduction d'un de ces avis au public : « Toutes les personnes honorables, quand elles veulent acheter, doivent regarder l'enseigne de cette boutique. Les marchandises y sont garanties, et les prix vrais. On n'y trompe ni les enfants ni les vieillards.' » — Boutique de Chen-ki, près de la porte de Tai-ping, dans la rue de Tchang-tchéou, vers l'orient.

de grandes pancartes toutes bariolées de maximes commerciales très édifiantes dans lesquelles on n'oublie jamais de glisser quelque éloge pour les marchandises du lieu. Celles-ci sont disposées dans des casiers fort propres. Une table formant un carré long s'étend devant le mur du fond. Les associés ou les commis de l'établissement se tiennent dans l'étroit espace compris entre la table et le mur. Ils semblent se plaire à rester isolés dans cette espèce de couloir où l'on ne peut pénétrer que par une porte latérale ou par les chambres pratiquées derrière la boutique. A huit ou dix pieds au dessus de leurs têtes, une niche creusée dans le mur contient presque toujours un bel autel consacré à *Sing-kouan* ou à *Kouan-tai* [1]. Cet autel est orné de feuilles de clinquant très artistement découpées, et souvent de quelques peintures représentant des scènes fantastiques. A peu près de niveau avec l'autel, s'étend, le long du mur, un balcon d'où le maître peut surveiller ses employés et voir ce qui se passe dans la boutique. Une lucarne qui s'ouvre dans le toit éclaire l'établissement. Dans une partie retirée du magasin se trouve ordinairement un autre petit autel consacré à *Tou-thei*, le dieu des richesses, qui a toujours compté les négociants chinois parmi ses plus fervents adorateurs.

Les plus belles boutiques de Canton sont celles de *Physik-street*, rue plus large, plus propre, plus aérée

[1] Ces deux noms désignent également le grand chef Boudha.

que toutes les autres. C'est là que sont les grands dépôts de curiosités et que se trouvent réunis, dans des musées toujours ouverts au public, les magnifiques vases de vieux-Chine, aux peintures admirables de verve et d'originalité ; les bronzes antiques aux formes bizarres et variées ; des boîtes rondes en laque rouge, vrais chefs-d'œuvre de ciselure, toutes couvertes de pagodes, de mandarins, d'arbres, de fleurs et de bateaux ; de charmants petits vases en jade, aux contours élégants et délicats, précieux bijoux coquettement enchâssés dans de jolies montures en bois d'où on ne les tire qu'avec mille précautions ; des statuettes de dieux et de sages ; des armes et des monnaies remontant aux plus anciennes dynasties ; enfin, mille petits trésors dont nous ne pouvons apprécier ni la valeur, ni l'utilité, mais où se révèlent l'adresse et la patience inouïes de l'ouvrier chinois.

Une partie de la rue Ting-noung-kaï est habitée par des marchands de lanternes. Ces utiles luminaires s'y présentent sous les formes les plus bizarres et les plus variées, tantôt en boules, tantôt en cylindres, puis en corbeilles et en polyèdres. Les montures de ces lanternes consistent le plus souvent en baguettes de bambou, qui se plient ou s'allongent à volonté, de manière à produire alternativement un sphéroïde très étendu ou un mince faisceau. Des papiers transparents, enduits d'une couche de colle desséchée, adhèrent aux arcs dont ils suivent, sans se déchirer, les mouvements di-

vers. Souvent aussi la forme des lanternes est invariable ; on en fabrique en verre, qui se démontent avec la plus grande facilité. Une autre partie de la rue Tingnoung-kaï est occupée par des marchands d'ornements religieux. Ce sont des fleurs, des maisonnettes en clinquant découpées et entremêlées de plumes de paon, de fruits artificiels et de figures grotesques. Les Chinois raffolent de ces oripeaux dont ils décorent leurs temples et les autels de leurs dieux domestiques.

Dans *Sapsa-monkai* (rue des treize factoreries), on vend des porcelaines tirées de la province du Kiangsi ; on y rencontre aussi des fabricants de nattes, de chapeaux de paille et de vannerie, des marchands de pipes, de cannes, de tissus de Nankin et d'*hia-pou* [1] du Kouangtoung. A la sortie des passages d'*Old* et *New-China-street* se trouve une espèce de halle où l'on vend des poissons à grosses têtes, des *pak-tsoé* ou choux de Nankin, des *keu*, racine du genre des scorsonères, dont les Chinois font une grande consommation à défaut d'autres légumes ; d'énormes pamplemousses, des oranges, des fruits *sacrés*. Plus loin, on aperçoit d'affreux étaux de bouchers, où d'énormes rats aplatis et desséchés comme des jambons sont suspendus à côté de volailles rôties. L'odorat, dans les rues de Canton, a heureusement moins à souffrir que la vue ; un parfum

[1] Sorte de batiste chinoise fabriquée avec la fibre de l'*urtica nivea*, espèce d'ortie.

de bois résineux et d'encens y règne presque toujours.

La population qui circule dans ces rues étroites présente un singulier spectacle. A chaque pas, ce sont des surprises nouvelles. D'un côté, vous apercevez une quarantaine de têtes grotesques et immobiles, sur lesquelles des barbiers silencieux promènent gravement leur énorme rasoir; de l'autre, ce sont des diseurs de bonne aventure, assis à leurs tables et entourés d'une foule de consultants qui les regardent la bouche béante et d'un air stupide. Rien de curieux comme l'appareil cabalistique d'un de ces astrologues ; à sa droite s'élève une espèce de petite girouette ou de banderole noire et blanche, sillonnée de carreaux de foudre; à gauche sont des instruments de mathématiques et des figures bizarres de dieux ou de démons. Le devin, dont la figure est presque cachée par d'énormes lunettes, a devant lui du papier, des pinceaux pour faire ses calculs, et de poudreux volumes qu'il compulse de temps en temps d'un air mystérieux; il prononce de longs discours qui excitent l'admiration de tout l'auditoire et ne tardent jamais à déterminer quelque croyant à présenter sa main dont le prophète consulte attentivement les lignes. Celui-ci débite alors, d'une voix solennelle, une prédiction dont le sens reste presque toujours enveloppé de mystère, du moins à en juger par l'attitude du consultant qui se retire d'un air rêveur et peu édifié, après avoir remis le prix convenu à l'habile devin. Plus loin, vous rencontrez des marchands de bouillons économi-

ques (c'est encore une découverte dont l'Europe doit laisser l'honneur aux Chinois, qui cette fois, comme d'habitude, l'ont devancée de plusieurs siècles). On voit des malades se faire appliquer très philosophiquement de violents coups de poing sur le dos, car la médecine chinoise a aussi ses homœopathes. Des chaudronniers, des cordonniers, sont établis en plein vent, à côté de vieilles femmes qui raccommodent des habits. Des chasseurs rentrent au logis, portant sur l'épaule de vrais fusils de rempart, longs de trois ou quatre mètres, et à leur ceinture quelques chétifs oisillons pour tout butin. Des marchands d'animaux étalent les sacs, les cages étroites où sont entassés leurs malheureux prisonniers, des chats et des chiens d'abord, puis des cailles de combat, car les cailles se battent à Canton; des oiseaux savants qui découvrent, entre cent grains, celui que leur maître vient de toucher; des coqs auxquels on a coupé une patte pour y substituer celle d'un canard, qui paraît s'être parfaitement soudée et qui se meut sans effort. Continuez votre promenade : des charlatans haranguent la populace; ils pèsent et vendent des simples ou des racines dont ils vantent les mérites; des mendiants, couverts de misérables nattes trouées, chantent de piteuses complaintes ou se heurtent le front contre terre; des aveugles circulent dans les rues par files de quinze ou vingt individus, s'orientant à l'aide de longs bâtons, faisant claquer de petits morceaux de bois pour demander l'aumône, et envahissant

les boutiques dans l'espoir d'arracher quelques sapeks aux marchands fatigués de leur horrible vacarme. Ici, des musiciens charment tout un cercle de nombreux auditeurs en leur faisant entendre le vieil air national que l'on répète dans tous les *sing-song*. Plus loin, des flots de *coulis* presque nus hurlent et s'entre-choquent avec leurs doubles fardeaux suspendus à des leviers de bambou qu'ils s'efforcent de maintenir en équilibre sur leurs épaules; des porteurs avertissent la foule par le cri de *la*, *la*, *la*, et heurtent brusquement les flegmatiques citadins qui ne se rangent pas assez vite devant la chaise balancée par leurs bras vigoureux. Cette chaise, espèce de caisse carrée soutenue verticalement par le milieu à l'aide de longs brancards, est tantôt fermée hermétiquement, tantôt ouverte sur le devant et sur les côtés, de manière à laisser voir le promeneur assis. Des cortéges de mariages, en tête desquels on porte des cochons rôtis, des cortéges de mandarins, accompagnés de joueurs de *gongs* et de porteurs de parasols, défilent à leur tour devant l'étranger surpris. Toute cette foule qui vocifère, qui tourbillonne, qui vous barre à chaque instant le passage, présente un coup d'œil qu'on chercherait en vain dans nos capitales européennes. Ne vous laissez pas trop distraire cependant par cette succession de scènes et de tableaux variés. Comme dans toutes les grandes et opulentes cités, il éxiste à Canton un nombre considérable d'aventuriers et de filous. On y *fait* le mouchoir et la montre avec autant d'adresse

qu'à Paris. Il n'est, je le crois, personne d'entre nous qui n'ait eu quelque foulard escamoté sur la petite place située entre le jardin américain et la factorerie française. Vous êtes souvent suivi par un individu qui finit, si vous n'y prenez garde, par vous mettre très lestement la main dans la poche.

Le mouvement, l'animation dont nous avons cherché à donner une idée, expliquent la prédilection des Chinois pour Canton, qu'ils appellent un séjour de délices. Il est, dit-on, peu de cités dans l'empire qui leur offrent des moyens aussi variés de satisfaire leurs passions. Les maisons de jeu y sont très nombreuses, les représentations théâtrales extrêmement fréquentes; la rivière, la ville flottante, offrent des fêtes et des plaisirs inconnus ailleurs. Le commerce étranger, si considérable à Canton, procure à cette ville une grande quantité d'objets de luxe fort rares dans le reste de la Chine, et ouvre à ses marchands mille sources de richesses. Aussi y compte-t-on des fortunes immenses acquises dans les affaires. Je citerai en première ligne celle d'Houkoua, le plus riche propriétaire de Canton, celles de Poun-ting-koua, de Poun-kaï-koua et de Ping-tiouang.

Mais c'est assez nous occuper de l'aspect des rues; l'intérieur des maisons nous réserve de nouvelles surprises. La ville chinoise a ses beaux quartiers, où les maisons sont construites en briques; elle a aussi ses quartiers misérables, où de chétives huttes de limon et

de bambou servent d'abris aux pauvres. Ne nous arrêtons pas devant ces cabanes, ne soulevons pas la natte qui sert de porte ; cette natte cache un réduit étroit, humide, infect, qui sert, en même temps, à une famille nombreuse, de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher. C'est dans les grandes maisons de l'intérieur de la ville qu'il faut étudier l'architecture domestique des Chinois. Ces maisons arrêtent tout d'abord l'attention par la forme du toit recouvert de tuiles cintrées, qui dessine un arc très gracieux. Cette forme dérive, dit-on, de celle de la tente, antique habitation des tribus nomades qui, de l'ouest de l'Asie, vinrent jadis s'établir en Chine. Le caractère dominant de l'architecture chinoise est une extrême légèreté. Les constructions sont élégantes, coquettes, souvent ornées de sculptures du travail le plus délicat, mais elles manquent entièrement de solidité. Aussi la Chine est-elle fort pauvre en monuments antiques. La plupart des maisons de Canton ne sont qu'à un étage. Les fenêtres sont à coulisses et non à pivots ; elles se touchent comme celles de nos édifices du moyen-âge. Les vitres sont remplacées par un treillis de bois, le plus souvent à carreaux, mais quelquefois aussi découpé en arabesques du dessin le plus capricieux et le plus élégant. Des coquilles taillées et transparentes servent à fermer les interstices ; on les remplace par du papier dans les habitations où on ne se pique pas d'une extrême élégance.

Les habitations des riches sont entourées de hautes

murailles qui en dérobent la vue aux passants. Quand on a franchi le seuil de la porte, ordinairement à deux battants, on se trouve vis à vis d'une cloison destinée à masquer l'intérieur du logis, car un des traits caractéristiques des habitants du royaume des fleurs, c'est d'aimer à jouir du bonheur sans témoins. Aucune précaution ne leur coûte quand il s'agit de cacher leurs trésors de tout genre aux regards curieux de leurs concitoyens, et surtout des mandarins, dont la jalousie est redoutable. Une loge de portier est assez souvent placée près de l'entrée. Deux passages qui s'ouvrent à droite et à gauche de la cloison mènent dans une avant-cour terminée par une antichambre ou salle de réception. Cette salle est entièrement ouverte sur le devant; le mur du fond est décoré d'un autel consacré au culte des ancêtres ou de quelque génie tutélaire. Sur l'autel, paré de fleurs et de feuillages en clinquant, une lampe, toujours allumée, attend les fidèles qui viennent y brûler des parfums et des papiers dorés, après avoir chargé d'offrandes une table voisine. De longues bandes de papier rouge, couvertes de sentences en gros caractères noirs, sont suspendues aux murs. L'appartement est orné de quelques grandes lanternes de formes bizarres; les unes, rondes, sont faites en papier enduit de glu d'*agar-agar* et chargées de figures grotesques ou d'inscriptions; les autres, carrées, consistent en plaques de verre enchâssées dans des cadres à rainures et couvertes aussi de peintures.

A droite et à gauche de l'autel se présentent ordinairement deux issues qui mènent dans une seconde cour, sur laquelle donne un assez vaste balcon carré qui règne tout le long du corps de logis. Souvent aussi il n'y a qu'une seule cour, et les deux portes de la salle de réception mènent directement dans l'intérieur de l'habitation. L'appartement des hommes se nomme, à Canton, *goun-ting*, et celui des femmes, qui en est entièrement séparé, *ka-kunting*. Des escaliers étroits font communiquer les différents etages. Les chambres, petites et nombreuses, sont garnies de guéridons, de fauteuils larges et carrés, à dossiers droits, très incommodes et très disgracieux. On ne voit de rideaux et de tissus qu'autour des lits. Les cloisons et les portes sont ornées de charmantes ciselures à jour, qui font honneur, par leur fini parfait comme par leur originalité, à la patience et au goût de l'ouvrier chinois. Les lampes, les lanternes, les peintures d'animaux, de plantes, de rochers et de paysages impossibles, se rencontrent à chaque pas. On remarque aussi une singulière confusion de pancartes rouges, sur lesquelles sont inscrites des maximes, des allégories, des comparaisons en vers, dont le sens est souvent très obscur pour les Chinois eux-mêmes, qui ne trouvent beau et spirituel que ce que l'on a beaucoup de peine à comprendre. Ces pancartes se placent par couples, et l'inscription de l'une est le complément de celle de l'autre [1].

[1] Ainsi l'on écrira sur la première : « Clair comme l'intelligence d'un

Enfin, outre les chambres que nous venons de décrire et qui sont réservées à la vie intérieure, la plupart des maisons des riches Cantonais ont, au sommet, une délicieuse terrasse où l'heureux propriétaire va le soir respirer la brise et se livrer à de douces rêveries. Rien ne manque, on le voit, aux habitations chinoises sous le rapport du confortable et de l'agrément. Ne nous contentons pas cependant de ce premier aspect des rues et des maisons. Ces brillants dehors ne nous font connaître qu'à demi une population qui mérite d'être observée de plus près.

On a hasardé bien des calculs, bien des opinions différentes sur le chiffre de la population de Canton. Les uns, se fondant sur le peu d'élévation des maisons et sur le temps assez court qu'ils ont mis à faire le tour de la ville, ne lui donnent que cinq cent mille habitants. Quelques voyageurs se sont arrêtés à un million. D'autres enfin, portant le nombre des artisans de diverses professions à deux cent cinquante mille, la population des bateaux au même chiffre, et celle du reste de la ville à un million, ont découvert que Canton renfermait quinze cent mille âmes. Sans prétendre me prononcer sur une question aussi épineuse, je me bornerai à faire observer que tous ces calculs reposent sur des éléments vagues et incertains, qu'en pareille matière et dans un

savant à son automne ; » puis, sur la seconde : « Et comme la rosée que produit un nuage doré par le soleil. » Telle est la traduction que m'a donnée d'un de ces dystiques un interprète de Macao.

pays comme la Chine, les étrangers se trouvent réduits aux conjectures, et que ces derniers, mais particulièrement les Français, sont, pour la plupart, singulièrement portés à l'exagération quand ils parlent du Céleste-Empire.

Les Cantonais sont en général de taille assez haute. La race chinoise ne présente pas cette grande variété de types qu'on remarque dans les races européennes. Inférieure à celles-ci en énergie physique, elle est moins sujette aux difformités qui, chez elle, sont presque toujours la suite d'accidents [1]. Le teint des Chinois est jaunâtre ; cependant il n'est pas rare de rencontrer des individus entièrement blancs, surtout dans le nord. Le nez court et épaté, les narines très développées et un peu relevées sur le devant, les pommettes saillantes, de grandes oreilles, les yeux petits, presque sans paupières et bridés, mais moins obliques qu'on ne se le

[1] Il faut faire exception pour les habitants de la province du Kouang-tonng, qui paraissent très sujets aux maladies cutanées. La plupart des gens de la basse classe ont sur la peau du crâne des marques d'ulcères. Beaucoup d'entre eux sont affligés de loupes d'un volume énorme. J'ai vu quelques-uns de ces malheureux porter au cou des excroissances charnues deux fois grosses comme leur tête. Les lépreux sont aussi très communs dans ce pays. C'est sans doute à l'horrible saleté des pauvres et à leur détestable alimentation qu'il faut attribuer ces tristes infirmités. Un rapport, adressé il y a dix ans à l'empereur par un haut fonctionnaire de la province, signalait un dépérissement physique très marqué parmi les habitants, et l'attribuait particulièrement aux incendies et aux inondations qui avaient plongé beaucoup de familles dans la misère ; mais c'est surtout dans l'usage immodéré de l'opium que le gouvernement chinois a cru découvrir la cause du mal. L'action énivrante et abrutissante de ce narcotique est un fait constant pour quiconque a étudié de près les Cantonais et leur genre de vie.

figure en Europe, les mains fines et délicates, les doigts alongés, les pieds très petits; tels sont à peu près les caractères physiques des Chinois. Les cheveux sont noirs; cependant il nous est arrivé de rencontrer quelques albinos qui excitaient une curiosité générale. On sait que les Chinois se rasent tout le devant de la tête, les tempes et la nuque, de manière à ne conserver qu'une calotte d'environ quatre ou cinq pouces de diamètre, d'où une longue queue, augmentée d'une partie postiche formée de cordons tressés, traîne presque sur les talons. La limite entre la partie tondue et la partie chevelue de la tête, est marquée, chez quelques jeunes fashionables, par une auréole de poils droits et hérissés de la longueur d'un doigt. L'usage de se raser la tête, ne date, en Chine, que des derniers princes de la dynastie Ming, celle qui précéda la dynastie tartare, dont l'avènement remonte à 1644. Voici ce qui y donna lieu: un empereur qui avait, à ce qu'il paraît, une grande aversion pour les cheveux longs, voulut modifier la coiffure des hommes, qui, à cette époque, ne différait guère de celle des femmes. Les cheveux étaient rassemblés en tresses au sommet de la tête, comme cela se pratique chez les Cochinchinois. L'empereur ordonna d'en diminuer la longueur. Résistance opiniâtre de la part de la nation. Le souverain insista, et enfin les Chinois se virent contraints à prendre un moyen terme, en adoptant la coiffure qu'ils portent encore. Il n'y a guère que les mendiants, les

prisonniers et les tribus insoumises des montagnes, qui n'aient point le devant de la tête rasé. Couper la queue d'un Chinois, c'est lui faire le plus sanglant outrage. Aussi les prisonniers de guerre que les Anglais dépouillèrent de ce bizarre ornement avant de les relâcher, furent-ils contraints de cacher leur honte dans une profonde retraite, jusqu'à ce que le mal fût en partie réparé. J'ai vu de jeunes Chinois entrer dans d'incroyables transports de fureur, quand on leur disait, en plaisantant, qu'on leur couperait la queue. La barbe, en revanche, n'est point regardée comme une parure. On ne la laisse croître que dans une vieillesse avancée, et on ne porte pas de moustaches avant l'âge de quarante ans. Un jeune homme se ferait montrer au doigt, s'il portait des favoris comme en Europe.

La mise des Chinois est généralement simple, propre et décente. Pour les hommes des classes riches, les fonctionnaires du gouvernement, elle se compose de deux robes de couleur foncée; l'une descendant jusqu'au milieu du mollet, boutonnée et fendue sur les côtés, se nomme à Canton *chong-cham;* l'autre appelée *po*, descend beaucoup plus bas; elle est fendue par devant, parce qu'autrefois il était d'usage de la retrousser, et peut se serrer à la ceinture, tandis que le *chong-cham* est toujours bouffant. Dans les grandes cérémonies, les mandarins portent, au lieu de ces simples vêtements de soie foncée, des robes aux couleurs éclatantes, or-

nées de riches broderies. Parmi les pièces du costume des riches Chinois, on compte encore le *ma-koua* et le *taï-koua*. Le *ma-koua* est une espèce de pèlerine tombant jusqu'à la ceinture et boutonnée sur le milieu de la poitrine; cette pèlerine est ordinairement brune ou noire, mais toujours d'une couleur plus foncée que celle de la robe. Le *taï-koua* est le surtout que les mandarins revêtent pardessus leurs robes et qui descend jusqu'aux genoux. La toilette d'hiver est infiniment plus élégante que celle d'été. Les hommes riches ne sortent, par les temps froids, qu'avec de magnifiques pèlerines ou des robes de fourrures; on endosse souvent, dans cette saison, quatre ou cinq habits les uns par dessus les autres. Des souliers en étoffe noire, quelquefois brodés, toujours à semelles blanches très épaisses et relevées sur le devant, composent, avec des bas blancs plissés, la chaussure habituelle des Chinois; les mandarins se servent aussi quelquefois de lourdes bottes. Les personnages de haute condition ne portent jamais de pantalon.

Les Chinois des classes moyennes sont vêtus habituellement d'une robe bleue et quelquefois aussi d'une casaque ou *houng-cham* à larges manches, descendant jusqu'aux cuisses, avec des boutons ronds en alliage de cuivre, et deux entailles triangulaires le long des hanches. L'habit est serré autour du cou, qui est presque toujours entouré d'un ruban de satin bleu clair de deux pouces de large, tenant lieu de cravate. Le complément

de ce costume est une culotte courte et collante, ordinairement verte ou brune, descendant jusqu'aux genoux. Le reste de la jambe est recouvert d'un bas de coton ample et épais. Les personnes vêtues de robes ont, au lieu de pantalon, des espèces de caleçons. Les marchands de Canton ne sortent jamais en été sans avoir leur éventail et leur parasol en main.

Les domestiques et les artisans sont vêtus de casaques de coton bleues, blanches ou grises, nommées *cham ;* ces casaques à manches très amples ne descendent que jusqu'aux hanches, et ont deux entailles triangulaires sur les côtés. Le pantalon est large, bouffant et de la même étoffe que l'habit. Un sachet brodé, servant de bourse, est fixé sur le bas-ventre. La casaque est quelquefois remplacée par la robe aux jours de fête. Les *boys* ou jeunes domestiques des Européens, ont adopté ce costume; seulement ils portent fréquemment la culotte courte au lieu du pantalon bouffant. Enfin, les *coulis* ou hommes de peine, ont tantôt le vêtement des domestiques, mais en étoffe plus grossière, tantôt ils n'ont qu'un misérable pantalon ou une pièce de toile serrée à la ceinture, qui laisse nus le haut du corps et le bas des jambes.

Les accessoires jouent un grand rôle dans le costume chinois. Ce sont autant d'emblèmes qui précisent la position qu'occupe un citoyen dans l'État. Les fonctionnaires du gouvernement portent, dans les grandes cérémonies, sur la poitrine et sur le dos, deux plastrons de

soie ornés de figures allégoriques. Les ministres de l'empereur sont reconnaissables à l'image de l'animal fabuleux et couvert d'écailles, nommé *tchi-ning*, brodée sur le plastron de devant, et à celle du dragon, que seul l'empereur a le droit de porter sur la poitrine, brodée sur le plastron de derrière. Ces ministres se divisent en deux catégories, les lettrés et les militaires ; ceux-ci prennent place à la droite de l'empereur, et les premiers à sa gauche, qui est la place d'honneur.

Les divers fonctionnaires de l'État ou *kouang*, que les Européens sont convenus d'appeler *mandarins* (dénomination vicieuse et inconnue des Chinois), sont classés en neuf divisions, dont chacune comprend les deux catégories des lettrés et des militaires. Le plastron des lettrés ne représente que des oiseaux, et celui des guerriers que des quadrupèdes. La grue à ailes déployées désigne la première et la seconde classe des lettrés [1]. Des paons ou des oies sauvages également à ailes étendues caractérisent les troisième et quatrième classes. L'aigle et aussi, dit-on, le faisan argenté sont les signes des lettrés de la cinquième. Une espèce de canard sauvage, peut-être le canard mandarin, qui vit toujours accouplé, fait reconnaître les sixième et septième classes [2]. Enfin,

[1] Le déploiement des ailes est un signe de suprématie. Aussi les mandarins inférieurs ne peuvent-ils se permettre que des oiseaux à ailes ployées et levant une patte, comme pour indiquer l'intention de monter.

[2] Le canard mandarin est l'emblème de la tendresse et de la fidélité conjugales. Aussi, quand la discorde vient à éclater dans un ménage chi-

les huitième et neuvième classes sont décorées du perroquet. La première et la deuxième classes des mandarins de guerre ont un lion pour emblème ; les troisième et quatrième, un tigre. La cinquième se pare d'une espèce de panthère, les sixième et septième, d'un léopard ou d'un chat sauvage. L'attribut de la huitième et de la neuvieme classes est la licorne de mer.

Nous n'en avons pas fini avec ces détails du costume, qui ont, en Chine, une importance que les étrangers ne soupçonnent pas. Le bouton est un autre signe d'autorité, fixé par une virole au sommet du chapeau et qui varie suivant la classe du fonctionnaire, abstraction faite de son caractère militaire ou civil. Le bouton de la première classe est rouge et un peu plus petit que les autres qui ont généralement la grosseur d'une noix. C'est celui que porte le commissaire impérial Ki-ing. Les mandarins du second degré ont aussi un bouton rouge, mais orné de certains caractères. Ceux de troisième classe ont le bouton bleu foncé ; le bouton du quatrième degré est bleu-clair transparent ; le bouton du cinquième est en cristal blanc. La sixième classe a le bouton blanc opaque ; la septième, le bouton en cuivre [1]. Les boutons du huitième et du neuvième degrés sont aussi en

nois, les deux époux se décident-ils souvent à manger un de ces canards, et la bonne harmonie, assure-t-on, tarde rarement à se rétablir à la suite du repas.

[1] Ce bouton n'est porté que par de petits mandarins. On achète le droit de s'en parer moyennant 300 piastres. On peut également acheter le droit de porter les boutons blancs.

cuivre ; ils ne décorent que de très petits personnages, et surtout des agents de police. Le bouton est de création tartare : il a un sens allégorique, et figure, dit-on, une pierre destinée à faire plier l'indépendance de la nation.

La coiffure du Chinois varie selon la saison. En été, c'est un cône bas et évasé en paille ou en soie; en hiver, c'est une coiffure hémisphérique en feutre noir, à bords relevés. Un panache rouge en crins ou en fils de soie descend toujours du haut du chapeau, et s'arrête à ses bords. Le chapeau est maintenu sur la tête par un cordon qui passe sous le menton. La plume de paon ne sert point à désigner une classe particulière de mandarins : ce n'est qu'une distinction honorifique. Longue d'un peu plus d'un pied, elle se place à l'arrière du bonnet, de manière à longer le dos d'assez près. Les mandarins en négligé et les Chinois de la classe moyenne portent, dans leur intérieur et quelquefois dans leurs courses en ville, une petite calotte noire surmontée d'une espèce de torsade rouge ou dorée, formant un nœud. La coiffure des *coulis*, ou gens de la basse classe, est, pendant les chaleurs, tantôt un large chapeau de paille ou d'osier, légèrement conique et imitant la forme d'un bouclier, tantôt un cône comme celui des mandarins, mais formé de branches tressées, peintes en jaune clair, et souvent bariolées de bandes bleues, rouges et noires. On leur voit aussi des chapeaux d'écorce ou de paille imitant une cuvette renversée. En hiver, ils portent un ca-

puchon noir ou un bonnet de drap-feutre brunâtre très grossier.

Les mandarins sortent rarement sans avoir à leur côté un petit fourreau bigarré et luisant qui renferme leurs *faï-tsz*, baguettes d'ivoire dont ils se servent à leurs repas en guise de fourchettes. Une pipe, une blague à tabac, un joli petit flacon servant de tabatière, sont suspendus à leur ceinture par des cordons de couleurs variées. Le surtout nommé *taï-koua* recouvre ordinairement tous ces colifichets. Les mandarins portent aussi pardessus leurs habits de cérémonie un collier à gros grains, ordinairement en corail, qui descend jusqu'à la ceinture.

Le deuil amène diverses modifications dans le costume des classes moyennes. Le deuil de père et de mère se porte blanc, au dire de tous les Chinois ; je me souviens cependant d'avoir vu le mandarin Poun-ting-koua vêtu d'une robe grise peu de semaines après avoir perdu sa mère. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'immédiatement après la mort de leurs parents, les Chinois des classes moyennes endossent la robe blanche, et entrelacent leur queue de cordons blancs. Le panache rouge du chapeau est remplacé par un panache bleu-clair, et le petit nœud rouge ou doré de la calotte, par un nœud blanc. Pour le deuil d'une belle-mère ou d'un beau-père, le gendre met des cordons bleus à sa queue pendant trois mois ; la femme seule est tenue, dans cette occasion, de

porter la robe blanche. Le deuil d'un père ou d'un grand-père dure trois ans.

Le costume des femmes en Chine se rapproche plus de celui des hommes que dans aucun autre pays. Dans les classes riches, elles ont une casaque de soie, ordinairement bleue, à larges manches relevées, ornée de broderies de couleur éclatante. Cette casaque est croisée et se boutonne près de l'épaule droite. Autour de la ceinture viennent s'ajuster deux jupes plissées, couvertes de riches dessins. La casaque, qui descend jusqu'au dessous des hanches, ne permet de voir qu'une faible partie de la jupe. Celle-ci, s'arrêtant bien au dessus de la cheville, laisse paraître l'extrémité de larges pantalons aussi brodés vers le bout. Les dames de Canton ont des coiffures très variées ; je me bornerai à décrire la plus ordinaire. Les cheveux sont rassemblés en forme d'aile sur le sommet de la tête : cette masse compacte, fixée et maintenue par un morceau de bois, se termine par derrière en une longue pointe qui suit la direction de la nuque. Plusieurs peignes et de grandes épingles d'or sont ajoutés dans les cheveux que les personnes des classes élevées sèment de fleurs et de perles. Les dames chinoises portent des bracelets en jade, dans lesquels elles font entrer la main en l'arrondissant, et qui glissent par conséquent sur l'avant-bras. Non contentes de se farder ridiculement la figure, elles se peignent les lèvres et les sourcils. Telle est du moins l'habitude des femmes riches. Celles de la classe inférieure

ne portent point de jupe ; leur vêtement se compose d'une large casaque en toile de coton bleue et d'un pantalon bouffant. Les jeunes filles, jusqu'à l'âge de dix ou douze ans, ont la queue séparée en deux parties et les cheveux taillés droits un peu au dessus de la naissance du nez, ce qui leur donne un air assez comique. Il a été souvent question du pied des Chinoises, dont une compression exercée dès la plus tendre enfance réduit si étrangement les proportions naturelles. Il n'y a guère que les femmes des classes riches qui parviennent à donner à leur pied le degré de petitesse considéré comme la perfection du genre. Les gens du peuple, qui sentent la nécessité du libre usage de leurs jambes, ont assez généralement le bon esprit de ne pas estropier leurs enfants. En Chine, d'ailleurs, les extrêmes se touchent. On ne trouve de grands pieds que chez les femmes de la basse classe, et chez celles de l'empereur et des plus hauts dignitaires, qui ont conservé les usages tartares.

Parmi les petits pieds des dames chinoises, il en est de véritables et de faux. Ces derniers se trahissent par la grosseur du talon qui repose sur un bloc de bois destiné à maintenir le membre dans une position presque verticale. afin d'en dissimuler la longueur. La pointe du pied se trouve engagée dans un soulier très petit, et le tout, depuis le talon jusqu'audessus de la cheville, est enveloppé de bandes de linge qui dissimulent un peu la fraude. Voilà le stratagème auquel ont recours

beaucoup de femmes des classes inférieures qui n'ont eu les pieds soumis, dans leur jeunesse, qu'à une compression incomplète.

Le petit pied véritable a des signes bien tranchés. Son talon a presque la forme de celui d'une botte, et présente, à son extrémité, un bourrelet dur, un peu relevé. L'orteil seul occupe sa position normale. Les autres doigts sont repliés par dessous, rangés sur le côté du pied, et privés d'ongles. Leurs chairs paraissent mortes et desséchées. Entre le talon et les doigts, il y a un creux très marqué, qui est une des particularités les plus curieuses du membre. On peut, au moyen d'une légère compression, rapprocher sa pointe du talon. Le coup de pied est très cambré. La longueur d'un petit pied ordinaire est d'environ douze centimètres. On me pardonnera la minutie de ces détails qui n'ont pour but que de rectifier des erreurs accréditées, et de satisfaire la curiosité qui s'attache en Europe aux dames du Céleste-Empire.

La mode des petits pieds est due, dit-on, à l'impératrice Ta-kia, de la dynastie Chang, qui les ayant elle-même d'une petitesse excessive, les enveloppait de bandelettes, afin de dissimuler une sorte de difformité qu'elle eut le talent de faire prendre pour une beauté. Cette impératrice vivait environ 1700 ans avant l'ère chrétienne. On voit que les modes durent longtemps en Chine.

C'est au moyen de bandes de linge très serrées, que

l'on réduit les pieds des petites filles à la dimension requise. On conçoit combien l'altération qui en résulte dans la forme du membre, doit gêner les femmes quand elles marchent. Aussi ne peuvent-elles faire que de très petits pas, en clopinant à la manière des canards, et sont-elles obligées de s'appuyer contre les murs, sur leurs parasols ou sur l'épaule de leurs suivantes, quand elles sortent de chez elles, ce qui arrive bien rarement, du reste, aux femmes comme il faut.

Nous fûmes un jour la cause fort innocente de la chute d'une dame chinoise que nous avions rencontrée, avec quelques unes de ses amies, dans le jardin d'un mandarin, et qui, en nous apercevant, avait pris trop précipitamment la fuite, ainsi que ses compagnes. Ces belles effarouchées portaient de charmants petits souliers couverts de broderies, de dorures, et qui avaient presque la forme du sabot d'un poulain.

L'étiquette, qui règle jusqu'aux accessoires du costume, se retrouve dans les moindres détails de la vie chinoise. Tout y devient prétexte à fêtes et à cérémonies. La vie privée, la vie publique, ont chacune des solennités qui se disputent l'attention du voyageur. Si je ne vis pas célébrer de mariages pendant mon séjour à Canton, j'eus souvent occasion d'assister à des funérailles. Quand un malade paraît sur le point de rendre le dernier soupir, on lui met dans la bouche une pièce d'argent, et on lui ferme soigneusement les narines et les yeux. A peine a-t-il cessé de vivre, que l'on pratique

une ouverture au toit de la maison, afin de livrer à son âme une issue commode; puis, l'on se hâte de chercher des prêtres ou bonzes qui arrivent couverts de longs manteaux rouges, et commencent leurs prières entremêlées d'une affreuse musique de *gongs*, de flûtes et de chants. On étend un drap rouge sur une couchette où l'on dépose le cadavre. A côté, l'on dresse une table qu'on couvre de mets, de cierges et de parfums. Une sorte de chapelle est élevée à l'entrée de la maison, et décorée de papiers dorés et de grandes lanternes. La famille, les amis du défunt, vêtus de blanc, et le front entouré de mouchoirs de même couleur, forment cercle et se prosternent autour de la table en poussant par intervalles de légers gémissements. Toutes les connaissances du mort, qui viennent faire leurs compliments de condoléance, se couchent à terre, après avoir déposé quelque cadeau, un cierge ou des parfums. Plusieurs bonzes s'établissent à l'entrée, autour d'une petite table sur laquelle on leur sert du thé. Après avoir bu et fumé tranquillement leur pipe, ils recommencent à chanter, à agiter des sonnettes et à faire de la musique; puis ils livrent aux flammes une grande quantité de papiers dorés. A Canton, l'exposition dure un jour, après lequel on dépose le corps du défunt, revêtu de ses plus beaux habits, dans un grand et épais cercueil de forme arquée, qui est en bois de sandal odorant pour les riches, et en bois grossier pour les pauvres. Ordinairement on laisse les vieillards de haut rang

pendant trois semaines dans leur maison. Souvent même plusieurs mois, et quelquefois, dit-on, deux ou trois ans précèdent l'inhumation. Cette dernière cérémonie n'a lieu qu'après qu'on a consulté les astres, et sous quelque conjonction propice. Les jeunes gens, même de bonne famille, sont enterrés tout de suite. Quant aux enfants de moins d'un an, on les jette tout simplement à l'eau, après leur avoir noirci la figure. Le cimetière de Canton occupe une grande étendue de terrain au pied des collines du nord. Les riches y reposent dans un emplacement séparé de celui des pauvres. Au moment où le cercueil est descendu en terre, on lâche plusieurs pétards. Au retour à la maison mortuaire, il y a grand dîner.

Parmi les cérémonies domestiques des Chinois, il en est une qui correspond au baptême. Outre les noms de famille ou *sing*, il y a ce qu'on pourrait appeler des *noms individuels*, et qui varient comme la destinée même du citoyen dont ils servent en quelque sorte à indiquer les principales phases. Le premier de ces noms, le *ming*, correspond exactement à notre nom de baptême et distingue entre eux les membres d'une même famille. Il est le même pour les deux sexes. On le donne à l'enfant un peu avant qu'il ait atteint l'âge d'un mois; c'est alors aussi qu'on rase pour la première fois un garçon. La mère adresse des prières à Kouanin, déesse de la miséricorde, pour attirer sa bénédiction sur la tête de son jeune fils, et le père prononce son nom en

présence de plusieurs témoins conviés aux fêtes qui suivent la cérémonie. Le *tcho-ming* (nom de livre ou nom d'écolier) se subtitue au *ming* quand le jeune garçon vient pour la première fois prendre place sur les bancs de l'école. L'instituteur, s'agenouillant devant un pupitre sur lequel est inscrit le nom d'un des sages de l'antiquité, recommande l'élève à la protection de cet illustre patron. Il s'assied ensuite sur une espèce de trône, et l'enfant vient faire plusieurs génuflexions devant lui. — Quand, plus tard, heureux lauréat, le jeune homme, après avoir satisfait à de nombreuses et difficiles épreuves littéraires, entre dans la carrière des emplois puplics, il prend son nom officiel ou *kouang-ming*. A l'époque du mariage, il change encore de nom, et c'est le beau-père qui alors joue le rôle de parrain. Le *haou* est une dénomination qui, s'il est devenu marchand, fera reconnaître le genre de son commerce ou de son établissement. Enfin l'amitié même a ses noms d'affection que deux individus, pour célébrer une étroite liaison, se donnent réciproquement. Ces changements de noms continuels entraînent de fréquentes méprises. Faute de savoir qu'une personne a quitté son ancien nom pour en prendre un plus harmonieux, un plus honorable, on est souvent la cause innocente d'un dépit aussi injuste que mal dissimulé, assez pareil à celui que fait éprouver l'oubli de la particule à quelque duc ou marquis de fraîche date.

La Chine a, nous l'avons dit, ses fêtes de famille et

ses fêtes publiques. Le nouvel an chinois, qui tombe vers le commencement de février, est une de ces dernières. Aux approches du jour impatiemment attendu, la plupart des ateliers se ferment, la foule devient de plus en plus compacte dans les rues, et les voleurs, qui veulent aussi prendre leur part de la fête, se livrent à leur industrie avec une effrayante activité. On voit circuler gravement des individus qui portent, en signe de réjouissance, des branches d'arbres dépouillées de feuilles et parées de fleurs blanches, que l'on nomme *téou-tchoung-fa*. On s'envoie pour étrennes de gros pamplemousses et de petits cochons rôtis, comme chez nous on offre des dragées et des oranges. Les mendiants se barbouillent la figure de blanc et de noir; quelquefois même ils simulent sur leurs traits ensanglantés des plaies profondes. D'autres remontent par dessus leur tête la misérable natte trouée qui les enveloppe. Une grande foire se tient alors dans le fond de la rue *Tatoung-kaï*. On y trouve de charmants objets de curiosité, des bronzes, des jades, des laques, des épées formées d'anciennes pièces de monnaie liées les unes aux autres, des peintures fantastiques, des tablettes de marbre, des meubles précieux. Tout cela se vend trois ou quatre fois moins cher que dans les boutiques. Il paraît que la plupart de ces objets sont mis à l'encan, soit par des personnes gênées pour le règlement de leurs comptes (ces règlements se font toujours au nouvel an), soit par de riches Chinois, qui craindraient de passer pour gens

de mauvais ton, s'ils gardaient pendant plus d'une année certains ornements dans leurs habitations.

La veille du nouvel an, on tire des pétards dans toutes les rues. La circulation y devient extrêmement difficile; mais le jour même qui commence l'année, le calme se rétablit, et la foule est moins épaisse. Chacun s'est revêtu de ses plus beaux habits; les gens du peuple s'en font généralement faire de nouveaux pour cette époque. On rencontre beaucoup de hauts fonctionnaires en chaises à porteur et en grande tenue, qui vont visiter leurs amis. — C'est la vingt-cinquième année du règne de l'empereur Tao-kouang que nous vîmes commencer à Canton. La plupart des Chinois avec qui nous étions en relations nous envoyèrent de grandes cartes de visite rouges avec leurs noms écrits en noir. Quelques uns vinrent en personne nous adresser leurs vœux et nous présenter leurs hommages.

Nous vîmes célébrer à Canton, au commencement de septembre 1845, une autre fête non moins intéressante : celle de *Taï-tséou* ou du dieu protecteur des maisons. Quelques rues avaient été tendues plusieurs jours à l'avance de draperies rouges, jaunes, bleues et blanches qui interceptaient complétement les rayons du soleil. On avait disposé d'une maison à l'autre, à environ trois mètres de terre, des planches transversales chargées de dieux, de déesses, de saints et de héros en carton. La plupart de ces groupes de statuettes

figuraient des combats à coups de lance et à coups d'épée, ce qui nous parut une manière assez bizarre d'honorer un dieu essentiellement pacifique, le dieu protecteur des maisons et des familles. De distance en distance étaient suspendus de beaux lustres à girandoles. A l'entrée des rues et des passages, on avait élevé des autels en carton, ornés de fleurs, de peintures et de clinquant. La halle aux poissons et aux légumes, située entre *Old-China-street* et une petite pagode qui fait face à ce passage, était méconnaissable. Avec un très grand nombre de panneaux de carton, chargés de peintures qui se rapportaient, on avait réussi à construire un temple provisoire. Ce frêle édifice était décoré de statuettes et de tableaux représentant des déesses que le peintre avait couronnées d'une auréole, en s'inspirant sans doute de quelque image de saint catholique. De brillantes illuminations, de nombreux *sing-song* exécutés sur des théâtres improvisés à l'entrée des rues et des passages, tels furent les principaux divertissements de la fête. Ce qui ôtait à cette solennité un peu de sa gravité religieuse, c'étaient les statuettes de dieux et de héros mises en mouvement par les rats qui s'y trouvaient renfermés. C'était aussi l'infernal vacarme de la musique chinoise. La composition des orchestres varie à chaque solennité. Ainsi la fête du *Taï-tséou* comporte un horrible charivari de *gongs*, de timbales et d'autres instruments de cuivre, tandis que celle du feu, qui se célèbre aussi par des *sing-song* et de grandes

illuminations, ne permet guère que des musiques d'instruments à cordes.

La foule des promeneurs était immense ; elle se pressait sans aucun ordre dans toutes les rues illuminées, et semblait voir avec plaisir des *fan-kouaï* admirer aussi toutes ces belles choses. La fête dura trois jours dans notre quartier ; nous apprîmes qu'elle devait se célébrer alternativement dans chacun des autres quartiers de Canton. Les ornements coûteux, les nombreux décors qu'elle nécessite, ne permettent pas d'en faire jouir à la fois toute la ville. Les dépenses sont couvertes par une cotisation générale.

En regard de cette vie dans la rue, qu'on apprend à connaître en quelques promenades, nous pûmes, grâce à nos relations avec le riche Poun-ting-koua, étudier d'autre scènes plus intimes de la vie chinoise. La maison ou plutôt les maisons de ce marchand millionnaire nous offrirent toutes sortes d'agréments pendant notre séjour à Canton, et surtout pendant le temps qu'y passa M. de Lagrené avec sa famille. Poun-ting-koua est propriétaire de plusieurs quartiers des faubourgs. Son domicile commercial est situé sur les bords de la rivière, un peu avant la factorerie où demeure le consul d'Angleterre. C'est une vaste habitation divisée en une infinité de chambres et de salles, meublées les unes presque à l'européenne, les autres complétement à la chinoise. Une des parties les plus remarquables de l'habitation est une belle ter-

rasse qui domine le fleuve et d'où l'on découvre le soir les feux de milliers de bateaux. C'est dans cette maison que Poun-ting-koua nous donna plusieurs dîners vraiment cantonais, où nous apprîmes à manier les *faï-tsz*, en dégustant les ailerons de requin, les holothuries, les nids d'hirondelles et les mille hachis qui, servis dans des tasses, forment en quelque sorte le fond de la cuisine chinoise.

La grande maison de Poun-ting-koua, celle où demeurent presque toutes ses femmes, se trouve dans la rue *Ta-toung-kaï*. Elle a été considérablement embellie dans ces derniers temps, et passe aujourd'hui pour l'une des plus splendides habitations du pays. J'allai la visiter peu de semaines avant de quitter la Chine. Malheureusement le maître était absent. Un de ses agens le remplaça dans les fonctions de cicérone; il me fit d'abord traverser une petite cour au fond de laquelle s'ouvrait une immense porte à deux battants. De là, nous passâmes dans une seconde cour, entourée des principaux corps-de-logis. Sur les deux ailes et au fond, je remarquai des balcons ornés de belles sculptures et de longues files de fenêtres ouvertes. Le jour arrive par le haut dans cette cour et dans les appartements, à travers un toit vitré. Nous montâmes un petit escalier et nous parcourûmes quelques belles salles séparées les unes des autres par des cloisons à jour d'un travail exquis. Dans le fond d'une de ces salles, mon attention fut attirée par de grandes rosaces en

vitraux coloriés, bleus, jaunes et rouges. Les meubles sont raides, carrés et lourds, mais le bois en est magnifique. Les dossiers des fauteuils sont formés de grandes tablettes de marbre sur lesquelles on a ébauché quelques figures fantastiques. Les planchers de bois noir présentent des incrustations en ivoire d'un goût vraiment irréprochable. Dans des alcôves pratiquées au fond de quelques salons sont disposées des couchettes recouvertes de nattes ou de moelleux coussins. Ces ornements, ces constructions si variés présentent un caractère commun qui est le caractère même de l'esprit chinois : c'est la recherche, c'est le culte du détail. On retrouve là, sur une grande échelle, le même effort de patience dont on admire la trace sur les joujoux en jade, en ivoire ciselé, qui remplissent les boutiques de Canton. Ce qui manque dans cette foule de petits chefs-d'œuvre, c'est l'harmonie, c'est l'unité de l'ensemble, en un mot l'art véritable. Tout est joli, coquet, mais rien de plus.

Après avoir visité le premier corps de logis, nous entrâmes dans un de ces immenses labyrinthes de corridors et d'allées où les propriétaires des maisons eux-mêmes risqueraient de s'égarer, s'ils s'abandonnaient à quelque distraction. Un charmant petit garçon de dix à douze ans vint tout à coup à passer devant nous, et me salua d'un mouvement de tête plein de grâce et d'affabilité. Il ne tarda pas à s'approcher de moi pour me présenter la main. C'était le second fils de Poun-ting-koua et de sa femme légitime, qui venait me faire les

honneurs de la maison. La figure de cet enfant était d'une rare douceur. En général, l'enfance ne se présente dans aucun pays sous des traits plus gracieux, plus délicats qu'en Chine. Mon jeune cicérone me conduisit d'abord dans un petit jardin compris entre quatre murs élevés, sur l'un desquels on lisait le nom de Ki-ing inscrit en caractères gigantesques. De là, nous montâmes dans un nouvel appartement plus somptueux que tous ceux que je venais de parcourir. J'y admirai surtout des ciselures sur bois de toute beauté et plusieurs grands tableaux de fleurs. Je visitai ensuite un jardin dans lequel on avait amoncelé des roches de formes bizarres et pratiqué des ponts sur de petits étangs, selon la coutume chinoise. C'est près de là que se trouvent les maisons des femmes de Poun-ting-koua. J'aperçus pendant quelques instants à une fenêtre une assez jolie personne qu'on me dit être son épouse légitime, dont on vante les manières distinguées, la bonne éducation et l'aimable caractère. Le sérail est divisé en un certain nombre de compartiments dont chacun est habité par une des épouses de Poun-ting-koua. Quelques figures de femmes, que j'entrevis en passant, n'avaient de remarquable que l'épaisse couche de fard dont elles étaient recouvertes. Poun-ting-koua, dit-on, a acheté sa femme principale deux mille piastres, et chacune de ses concubines mille piastres, ce qui représente un capital d'environ 70,000 francs. Il fait loger huit de ces dames dans l'habitation de la rue Ta-toung-

kaï ; les quatre autres sont réparties dans différents quartiers de Canton, sans doute afin d'éviter que la discorde n'éclate dans le ménage.

Poun-ting-koua possède, à quelques kilomètres à l'ouest de Canton, une fort jolie maison de campagne, où l'on se rend, soit par un canal qui traverse les faubourgs, soit en remontant la rivière qui forme un coude près de cette propriété. On peut se former une idée assez exacte de l'horticulture chinoise, en visitant, dans tous ses détails, le vaste et curieux jardin au milieu duquel s'élève la maison de plaisance. On y rencontre à chaque pas des monticules, des amas de rochers disposés en grottes, de petits ponts jetés sur des ruisseaux et sur des étangs, où le lotus, si recherché dans la cuisine chinoise, épanouit ses larges feuilles. De nombreuses allées s'entrecroisent dans tous les sens. De distance en distance, on rencontre de petits pavillons tapissés de plantes grimpantes. Ce qui manque dans ce jardin, ce sont les arbres, c'est la verdure. L'entrée la plus voisine du canal intérieur présente seule quelques riants massifs de feuillage.

La maison d'habitation, qui s'élève au milieu du jardin, se distingue par une architecture pleine de goût et d'originalité. Le péristyle forme un salon d'attente orné de fleurs. Le logement se divise en un grand nombre de chambres et de cabinets sans aucune tenture, meublés de fauteuils et de petites tables où l'on retrouve cette excessive raideur de forme qui semble plaire aux Chi-

nois. Les murs de quelques pièces sont garnis de bibliothèques assez semblables à de petites armoires. A quelques pas de l'habitation s'élève, au delà d'une pièce d'eau, un gracieux édifice qui fait face au grand salon ; c'est le théâtre où Poun-ting-koua donne quelquefois des représentations à ses amis. En général, le caractère hospitalier du maître se révèle dans tous les détails de son habitation. Tout y annonce des dispositions favorables aux étrangers. Une découverte que nous fîmes en parcourant les nombreux cabinets du premier étage, nous prouva même que Poun-ting-koua n'a pas voué, comme plusieurs de ses compatriotes, une haine implacable à tout ce qui vient d'Europe. Dans un de ces cabinets, nous ne fûmes pas médiocrement surpris de rencontrer un mannequin représentant une dame européenne. Cette poupée, de grandeur naturelle, assez négligemment vêtue et étendue sur un fauteuil, fit un moment illusion au premier d'entre nous qui l'aperçut. Par quelle bizarrerie a-t-elle trouvé place dans une demeure où Poun-ting-koua pourrait réunir tant de beautés vivantes ? On dit que le rêve caressé depuis longues années par cet heureux sybarite est d'introduire dans son sérail une fille d'Europe. A défaut de la réalité qui, déjà long temps attendue, se fera, selon toute apparence, longtemps encore attendre, le pauvre Poun-ting-koua se console philosophiquement avec cette image, symbole inanimé de son espérance. Un modèle de bateau à vapeur, que nous trouvâmes dans

une pièce voisine, nous prouva d'ailleurs que cet engouement du riche Cantonais pour l'Europe ne se concentre pas exclusivement sur les femmes, mais qu'il s'étend aussi à nos mœurs, à notre industrie.

C'est dans cette jolie maison de campagne que Pounting-koua donna, le 15 novembre 1844, au ministre français, un brillant *sing-song* suivi d'un grand dîner. La légation de France et plusieurs officiers de la division navale avaient été invités. La représentation eut lieu dans le grand salon et non pas dans la salle de spectacle ordinaire. Elle s'annonça par une musique infernale de gongs, de *taï-tcha* (timbales), de *taï-kou*, sorte de tambour de basque, de *y-in*, petit violon à une corde, de flûtes, de clarinettes, et de *djad-ko* (trombone). On commença par un vaudeville divisé en plusieurs actes. Un mari, cédant à un accès de mauvaise humeur, reproche à sa femme d'avoir vieilli. On imagine la fureur et le désespoir de l'épouse outragée. Cependant le mari ne tarde pas à se repentir de sa violence; il cherche à apaiser le courroux qu'il a provoqué, mais en vain. La femme reste inflexible, elle va même jusqu'à déchirer la face de son époux d'un coup bien appliqué de ses longs et redoutables ongles. L'infortuné mari se met à son tour à pleurer et s'essuie piteusement le visage. La situation se prolonge ainsi à travers les développements prévus d'une pareille donnée; d'une part, l'époux maladroit prend sa voix la plus tendre, il emploie les arguments les plus irrésistibles pour guérir la blessure faite

par sa colère; de l'autre, la femme s'essaie de son mieux à jouer la cruelle, et elle épuise complaisamment tout son répertoire de coquetteries conjugales. Est-il besoin d'ajouter que, l'amour reprenant bientôt le dessus, il vient un moment où l'épouse relève, avec un geste plein de bonté et de noblesse, son pauvre mari, devenu d'une galanterie chevaleresque? Désormais la paix est conclue, et, dans ce ménage un moment livré à la discorde, l'harmonie ne sera plus un instant troublée. La conclusion qu'on peut tirer de cette petite pièce est des plus morales; c'est que deux époux doivent savoir vieillir ensemble, sans s'apercevoir, ou du moins sans se plaindre des changements causés par les années.

La représentation n'offrit d'ailleurs rien de particulier, si ce n'est que le rôle de la dame était rempli par un Chinois passablement déguisé, car les femmes ne sont point admises à figurer dans les *sing-song*. L'acteur chargé de ce rôle tint pendant toute la pièce la main droite en l'air, dans une attitude démonstrative. Était-ce pour exprimer la menace, ou bien se conformait-il à une règle du théâtre chinois? C'est ce que nous ne pûmes savoir. La musique se faisait entendre à de courts intervalles, comme dans nos vaudevilles. Les acteurs chantaient leur rôle plutôt qu'ils ne le récitaient, et cela d'une voix aiguë et désagréable. On voyait paraître de temps en temps quelques personnages grotesques, portant sur la tête d'étranges ornements en forme d'oreilles de quadrupèdes. Plusieurs d'entre eux

étaient coiffés d'énormes plumes de faisan, qui allaient par moments se brûler aux lustres. Les gestes de tous ces comédiens étaient des plus grotesques[1], on n'y trouvait aucune vérité, aucun naturel. Ce défaut n'en paraîtra que plus surprenant, si l'on songe que le goût des représentations théâtrales est un goût populaire en Chine. On joue la comédie dans les rues et sur les places publiques aussi bien que dans les temples et dans les palais. A la vérité, les spectateurs se contentent à peu de frais. Il n'est pas rare de voir improviser en quelques heures un théâtre formé tout simplement d'une estrade recouverte de nattes, soutenue par des pieux et un échafaudage en bambou à trois ou quatre mètres audessus du sol. Avec une mise originale, des costumes éclatants et bariolés, des coiffures pyramidales et une longue barbe postiche, les acteurs, pour peu qu'ils sachent animer leur pantomime, sont sûrs de plaire à la foule. Un de leurs divertissements consiste à courir en rond les uns à la suite des autres, armés de chasse-mouches en crin. La tolérance des Chinois en matière de récréations dramatiques éclate surtout quand il s'agit de suppléer par l'imagination à quelque lacune de la mise en scène. Ainsi un personnage qui devra monter à cheval simulera le mouvement qu'il ferait pour enjamber son coursier, et il sera censé être en selle. Les unités de temps, de lieu et d'action ne sont pas traitées moins cavalièrement, et la morale publique est quelquefois médio-

crement respectée. Rien de plus comique que les efforts que font souvent les acteurs pour remplacer, au moyen de la voix humaine, l'accompagnement de l'orchestre ; ils poussent alors en chœur, à certains intervalles, des cris aigus et traînants, destinés à imiter les aigres accords du *taikam* et du *y-in*, méchantes violes chinoises. Nous retrouvâmes toutes ces bizarreries dans la représentation donnée chez Pounting-koua.

Après le vaudeville, la scène fut envahie par une troupe de saltimbanques qui s'étaient peint très artistement le visage, et qu'on autait dit masqués. Une laide petite femme, déguisée en homme, se mit à pirouetter ; puis, des hommes habillés en femmes, armés d'épées et de piques, coururent en cercle, se poursuivant les uns les autres. La musique devenait de plus en plus étourdissante. Les évolutions des sauteurs s'accomplissaient autour d'une pyramide de chaises, sur laquelle s'était juché un des personnages de la troupe, qui contemplait cette lutte bouffonne avec une gravité imperturbable. Un jeu d'épées et de lances fut surtout vivement applaudi ; on eût dit que tous les combattants allaient s'entretuer.

Cependant, malgré la musique et les tours grotesques des saltimbanques, les spectateurs commençaient à donner quelques signes d'impatience. Des bruits fort inquiétants s'étaient répandus. La soirée s'avançait, et le bateau qui devait apporter le dîner de Canton

n'était pas encore arrivé. On échangeait à ce sujet mille suppositions. Ce bateau avait-il chaviré? Était-il tombé entre les mains des pirates ? Le malheureux Poun-ting-koua, habitué à faire si grandement les honneurs de sa maison, paraissait vraiment au désespoir. On put craindre un moment que le suicide de Vatel ne trouvât son pendant en Chine. Enfin les alarmes cessèrent. Le dîner était arrivé, et non pas un dîner chinois, comme l'annonçaient quelques alarmistes, mais un magnifique dîner européen, auquel on fit largement honneur. Ce ne fut que vers minuit que nous prîmes congé de l'aimable Poun-ting-koua pour retourner à Canton, les uns en *tankas*, les autres en bateaux de fleurs.

Le 25 mai 1845, une catastrophe épouvantable eut lieu à Canton à une représentation publique. C'était l'époque à laquelle on célébrait la fête des dieux des campagnes, fête qui ne se passe jamais sans nombreux *sing-song*. On avait donc élevé un théâtre et plusieurs édifices en bois pour les spectateurs, dans la cour de l'Académie des examens, qui n'a malheureusement que deux issues dont l'une se trouvait fermée ce jour là. Le théâtre était situé entre les deux portes ; trois estrades pour le public se trouvaient au milieu de la cour. Pendant la représentation, une vieille femme qui fumait dans une des loges, laissa, dit-on, tomber du feu de sa pipe. En un instant, tout l'édifice fut en flammes. L'incendie se propagea avec

une étonnante rapidité ; la foule voulut fuir, mais l'unique issue qui lui était offerte, ne suffisait pas aux milliers de malheureux qui se pressaient pour sortir. Les estrades ne tardèrent pas à s'écrouler, et en écrasèrent un grand nombre. Le feu fit aussi d'épouvantables ravages. Quelques centaines d'individus cherchèrent un asile dans la salle des examens, mais tout ce qui resta dans la cour périt. On y trouva, dit-on, plus de deux mille cadavres, les uns grillés, les autres écrasés, d'autres encore debout et étroitement serrés. Le peuple de Canton accusa un mandarin, dont la maison était située vis-à-vis de la porte que l'on trouva fermée, d'être demeuré sourd aux supplications des malheureux qui criaient d'ouvrir, et cela dans la crainte qu'on ne se réfugiât chez lui, et qu'on ne portât le trouble dans son habitation.

La vie privée des habitants du Céleste-Empire nous a préparés suffisamment aux singularités de leur vie publique. Décrire les attributions des nombreux agents du pouvoir impérial à Canton, c'est faire connaître en même temps le système administratif qui régit les principales cités chinoises.

Le plus haut fonctionnaire de Canton est naturellement le vice-roi, au tribunal duquel se jugent en dernier ressort la plupart des affaires civiles et criminelles de la province. Dans les cas où l'on peut interjeter appel devant les tribunaux de Péking, ceux-ci ne décident ordinairement que sur informations. — Infé-

rieur au vice-roi, le *soun-fou* ou lieutenant-gouverneur n'est pas entièrement sous sa dépendance. Quand il est d'avis opposé au vice-roi sur certaines matières, il faut recourir à Péking. La pondération des pouvoirs est une des grandes règles du gouvernement chinois. Le vice-roi et le *soun-fou* traitent de concert toutes les affaires importantes.

La direction des finances est confiée à un trésorier-général, celle de la justice à un lieutenant-criminel. Un chancelier-littéraire est à la tête de l'instruction publique. Un fonctionnaire nommé *ho-pou* régit la douane. Si l'on ajoute à ces fonctionnaires supérieurs un certain nombre de chefs placés sous leur contrôle, on aura une idée complète du personnel de l'administration civile à Canton. Quant aux troupes, elles sont sous le commandement d'un général tartare ; mais, conformément au principe de la division des pouvoirs, le vice-roi et le sous-gouverneur ont chacun sous leurs ordres un corps de milice.

A côté de ces institutions toutes politiques, Canton ne compte qu'un petit nombre d'institutions de bienfaisance. On y trouve un hôpital pour les aveugles et pour les infirmes, un hospice pour les enfants trouvés et un autre pour les lépreux. Tout est prévu, en revanche, pour favoriser, du moins parmi les hommes, le développement de l'instruction. Il faut dire que l'impulsion est donnée par les particuliers plutôt que par le gouvernement. Ainsi toutes les écoles primaires de

Canton et plusieurs de celles consacrées à l'enseignement supérieur sont de simples établissements privés. Souvent aussi quelques familles se cotisent pour donner un instituteur commun à leurs enfants. On compte trente colléges destinés à préparer les jeunes gens aux examens des divers degrés ; mais la plupart de ces colléges n'ont qu'un ou deux professeurs, presque toujours indépendants du gouvernement.

Il y a tous les trois ans à Canton de grands examens où l'on confère le grade de *keu-jin*, qui donne droit à concourir aux examens de Péking. Huit ou dix mille étudiants de la province se réunissent au chef-lieu pour cette solennité. Ils sont ordinairement suivis d'un grand nombre de parents et d'amis qui viennent assister à leur triomphe ou à leur défaite. Les examens ont lieu dans un grand édifice nommé *Hio-kien*. Les lettrés sont répartis un à un dans des cellules où ils se trouvent complétement isolés. On les soumet à une surveillance des plus rigoureuses, afin d'empêcher qu'il leur arrive le moindre secours du dehors. Un certain nombre d'épreuves leur est imposé. Leurs travaux durent plusieurs jours. Enfin le moment arrive. Ce sont les plus hauts fonctionnaires de la province qui, sous la présidence d'un commissaire de l'empereur envoyé de la capitale, forment le comité d'examen. Sur l'immense multitude de candidats présents, soixante ou quatre-vingts seulement sont élus. Les heureux licenciés deviennent immédiatement des personnages. Ils ne sortent plus

qu'en palanquin ou à cheval, et peuvent faire promptement leur fortune, sans même prétendre au grade le plus élevé de la hiérarchie érudite, qui ne s'obtient qu'aux examens de Péking. — Outre ces concours triennaux, il y en a d'autres à Canton, qui ont lieu tous les dix-huit mois, et où l'on confère aux jeunes lettrés le titre de *siou-tsaé* (talent en fleur), qui est inférieur à celui de *keu-jin* (écolier promu).

Il n'appartient qu'aux jeunes gens de familles aisées de tenter des épreuves aussi chanceuses et aussi multipliées. Les gens du peuple se bornent à faire donner l'instruction élémentaire à leurs enfants. Nous devons reconnaître que, sur ce point, la civilisation chinoise est au moins égale, sinon supérieure à la nôtre. On rencontre à Canton très peu de domestiques et même de *coulis* qui ne sachent lire et écrire, sinon plusieurs caractères, au moins les plus indispensables; car il faut être plus qu'un lettré ordinaire pour connaître seulement la cinquième partie des lettres chinoises. Les jeunes domestiques ou *boys* attachés au service des Européens, semblent éprouver un vrai bonheur à tracer les noms chinois que leurs maîtres leur demandent de temps en temps. Pour cela, ils apportent une large pierre où l'on a pratiqué une échancrure; c'est dans cette cavité qu'ils délaient leur encre, après en avoir frotté un bâton sur la surface polie de l'encrier. Quand ils ont terminé ces préparatifs, ils trempent dans l'encre un grand pinceau qu'ils promènent verticalement

sur le papier. Les caractères qu'ils peignent ainsi sont toujours d'une régularité et d'une netteté remarquables.

L'étude des langues étrangères, si elle était encouragée à Canton, semblerait devoir y faire de rapides progrès. Les habitants de cette ville montrent une très grande aptitude à apprendre tous les idiomes. La langue chinoise présentant aux étrangers une extrême difficulté, il s'est formé à Canton une espèce de patois, dérivé de l'anglais et du chinois, qui suffit aux communications des Cantonais et des Européens. Les Chinois ont de mauvais maîtres qui leur enseignent les premiers éléments de cet anglais bâtard; puis ils complètent leur instruction en étudiant par cœur de petits livres dans lesquels les phrases anglaises les plus usuelles se trouvent traduites en chinois. C'est une chose réellement surprenante que la mémoire des Cantonais et la rapidité avec laquelle ils parviennent à se mettre à même de soutenir une conversation suivie avec un étranger. Il est vrai que ce dernier est obligé d'y mettre un peu du sien, en étudiant le dialecte anglo-chinois, qu'une personne arrivant de Londres serait à coup sûr fort embarrassée de comprendre. Quiconque a entendu les intonations traînantes et lamentables d'une conversation chinoise, sait quelles modifications bizarres les habitants du Céleste-Empire peuvent introduire dans la prononciation des langues européennes, et particulièrement de la langue anglaise. Dans le dialecte anglo-chinois, par exemple, non seulement

les *r* sont changés en *l*, les *b* en *p*, certaines lettres complétement supprimées et d'autres ajoutées; mais la construction des phrases est souvent bouleversée, et des mots qui ne sont ni anglais ni chinois y ont pénétré en assez grand nombre. Ainsi une locution très usitée est celle-ci : *can-see, can sabe*; *no can-see, no can sabe* (quand j'aurai vu, je saurai; tant que je n'aurai pas vu, je ne saurai rien). *Sabe* est employé au lieu de *know*, et dérive du portugais, de même que l'expression si fréquemment employée de *mas-ki*, qu'on peut traduire par : *soit, j'y consens* [1].

L'instruction, si répandue en Chine parmi les hommes, est, au contraire, presque nulle chez les femmes. Celles des basses classes ne savent ni lire ni écrire. Les femmes des mandarins étudient quelquefois les principes élémentaires de leur langue, mais leur occupation la plus ordinaire est de broder, de jouer, de faire de la musique. Il n'y a guère que les dames de la haute noblesse qui reçoivent une éducation littéraire un peu soignée. Ce sont aussi les seules qui soient traitées avec considération et respect par leurs maris.

Ce qui frappe surtout l'étranger à Canton, c'est de

[1] Au nombre de ce qu'on pourrait nommer les idiotismes du dialecte anglo-chinois, il faut compter aussi cette expression : *number one*, destinée à exprimer la bonté, la supériorité d'une personne ou d'une chose. Ainsi, pour dire que les Français sont bons, le Chinois s'écriera : « *Haïa, Falançaï number one* (les Français sont des numéros un); » charmante, mais mensongère politesse; car, aux yeux du Chinois, le *Chinaman*, comme il s'appelle, restera toujours le *number one*, et les Français ne peuvent être tout au plus que des *number two*.

voir une ville aussi peuplée gouvernée si facilement. On a peine à y apercevoir quelque chose qui ressemble à de la police. Toute la garnison se compose de six ou huit mille misérables soldats. Nulle part, sauf à quelques unes des portes de la cité, on ne remarque de sentinelles ou de corps-de-garde. Les Chinois paraissent avoir, au plus haut degré, l'habitude innée de la discipline et de l'ordre. C'est sans doute à la puissante organisation de la famille qu'il faut attribuer la régularité des mouvements de ce vaste ensemble. Le Chinois semble aussi fort peu porté de sa nature à ces terribles éclats de la force brutale, dont les gens du peuple donnent si fréquemment le triste spectacle en Europe. Il se contente d'épancher sa colère en cris et en injures, mais il en vient très rarement aux voies de fait. Du reste, nulle part peut-être le bas peuple n'abuse plus grossièrement de la parole qu'à Canton, si l'on en juge par une horrible injure que les *coulis* s'adressent à chaque minute, et que la morale publique ne permetrait pas de prononcer dans les rues d'une de nos villes. Quand aux Chinois qui constituent ce qu'on pourrait appeler la bourgeoisie, ils sont généralement d'une grande civilité entre eux. Ils se saluent en inclinant profondément la tête avec un léger mouvement d'oscillation, et en joignant sur la poitrine leurs mains qu'ils agitent aussi. Chacun répète avec une incroyable volubilité le mot *tchin-tchin*. Presque toujours les deux interlocuteurs ont le sourire sur les lèvres, et ils se traitent avec tous les

dehors de la plus sincère affection. Cette extrême urbanité n'engendre point la contrainte ni la raideur. A peine un Chinois est-il entré chez une de ses connaissances, qu'il va se munir d'une des pipes placées près de l'autel, se verse du thé, dont on a soin de tenir toujours un petit réservoir rempli, et se met tout à fait à son aise. Ces franches allures sont, bien entendu, le partage de la moyenne classe. Les mandarins observent une étiquette plus sévère, mais qui n'exclut pas cependant une singulière familiarité entre les maîtres et les serviteurs. Ainsi j'ai vu les plus hauts fonctionnaires de la province du Kouang-toung rire et plaisanter avec leurs domestiques qui leur répondaient sans la moindre apparence de gêne.

Si la police cantonaise a rarement à réprimer des rixes brutales, elle n'est cependant pas aussi inactive qu'on pourrait le croire. Il est une calamité qui réclame souvent son intervention : je veux parler des incendies. C'est surtout après la récolte du riz que ce fléau sévit avec une violence extrême. J'eus occasion de voir avec quelle présence d'esprit et quel ensemble parfait les habitants de Canton agissent en pareil cas. Le 24 décembre 1844, un incendie terrible éclata à peu de distance de la factorerie française. Nous fûmes éveillés au consulat par des coups de gongs frappés en signe d'alarme. Un fanal qui tournait comme un phare était placé au haut d'un des échafaudages de surveillance d'*Old-China-street*. Nous fûmes promptement habillés. En sortant

de la factorerie, nous rencontrâmes des soldats tenant un sabre dans chaque main, escortés d'un nombre considérable de porte-lanternes et suivis de pompes traînées par des hommes. Tout ce monde poussait des cris assourdissants. Il est bon de se tenir à distance respectueuse des soldats qui font sans cesse le moulinet avec leurs armes; je vis un Parsi recevoir, à mes côtés, un coup de pointe à la joue. Nous arrivâmes, avec beaucoup de peine, à une trentaine de pas du foyer de l'incendie. Les pompiers chinois grimpaient avec une dextérité remarquable sur les toits, pour combattre les progrès du feu. A chaque instant arrivaient de nouvelles pompes escortées d'agents de police qui portaient de longues massues sur l'épaule, en signe d'autorité. C'étaient eux qui dirigeaient les manœuvres des pompiers. On démolit avec une extrême rapidité quelques pans de murailles, et au bout de deux heures on fut maître du feu qui avait dévoré plusieurs maisons. Je dois rendre justice à la discipline, au bon ordre, à l'adresse et au dévouement dont les Cantonais firent preuve en cette circonstance.

Ces calamités accidentelles ne sont pas les seules occasions offertes à la police d'exercer sa surveillance. Il est pour elle une cause permanente d'inquiétude : c'est l'esprit d'opposition sourde qui anime les habitants de Canton. La population de cette cité s'est toujours fait remarquer en Chine par une certaine turbulence. La province du Kouang-toung est une de celles

dont la pacification a coûté le plus d'efforts aux conquérants tartares. Dans aucune, les sociétés secrètes ne comptent plus d'adeptes. La société des *trois pouvoirs réunis* (1) s'y est rendue très redoutable au gouvernement. C'est une espèce de franc-maçonnerie qui a ses épreuves, ses chefs, ses statuts, ses signes de reconnaissance, et dont les ramifications s'étendent non seulement dans tout l'empire, mais jusque dans l'archipel malais. Le but principal que cette société semble avoir toujours poursuivi, est un but politique. Elle travaille au renversement de la dynastie tartare. Les membres de la société des *trois pouvoirs* s'engagent à se prêter aide et protection dans toutes les circonstances critiques de la vie. Ils poussent, dit-on, l'esprit de fraternité et de camaraderie, jusqu'à soustraire quelquefois des criminels au châtiment des lois. Le gouvernement chinois les a même accusés de se livrer à la piraterie; mais un semblable reproche pourrait bien n'être qu'une calomnie inspirée par la haine ou par la crainte. Le vice-roi Ki-ing punit avec la plus grande sévérité les crimes politiques. En 1845, il fit décapiter en un seul jour plus de vingt conspirateurs, au nombre desquels se trouvaient plusieurs femmes. Aucune ville de l'empire n'est plus souvent affligée que Canton par l'effusion du sang; aucune aussi ne renferme autant de scélérats. Les Cantonais se plaignent de l'extrême rigueur du chef de la

[1] Du ciel, de la terre et de l'homme.

province. A les entendre, il ne laisserait point passer de jour sans faire tomber quelques têtes sous la hache du bourreau, ce qui est fort exagéré, car les vice-rois ne peuvent condamner à mort de leur seule autorité, et sans en référer à Péking, que des individus coupables de haute trahison ou d'un crime qui a compromis la sécurité publique. La cause principale de l'impopularité de Ki-ing, c'est probablement son origine tartare, son admiration pour les idées et la civilisation de l'Europe, sa modération pour les étrangers, les vues si larges et si avancées de sa noble intelligence. Les Cantonais semblent en effet regretter beaucoup un de ses prédécesseurs, le célèbre Lin, Chinois de la vieille roche, qui dut l'affection de ses concitoyens à ce qu'avait d'étroit son patriotisme, uni d'ailleurs à un remarquable désintéressement. On sait quelle haine Lin portait aux Anglais, et quelles mesures violentes il adopta contre eux. La cause de cette popularité dont Lin jouit encore aujourd'hui à Canton, nous amène à l'une des questions les plus intéressantes qui s'offre à l'Européen visitant la Chine : nous voulons parler des relations du Céleste-Empire avec les pays étrangers. C'est une nouvelle face de la société chinoise qu'il nous faut examiner.

Les habitants de Canton se distingnent entre tous ceux du Céleste-Empire par le mépris et la haine qu'ils témoignent aux étrangers. Dans cette population avec laquelle ils sont en relation depuis des siècles, les Européens trouvent des dispositions plus hostiles que dans

celle des ports chinois où ils ne sont reçus que depuis peu. La conclusion qu'on pourrait tirer de ce fait ne nous serait guère favorable, si l'on ne se rappelait que le caractère des Chinois du sud est beaucoup moins doux, beaucoup moins bienveillant que celui des Chinois du nord.

Le nom de *fan-kouaï*, que les Cantonais ont donné à l'étranger, est déjà une injure. Quelques personnes sont, il est vrai, tentées de croire qu'ils n'y attachent plus aujourd'hui aucun sens blessant. Chaque jour encore, cependant, les faits viennent confirmer les paroles, et, pour peu qu'un étranger séjournant à Canton se donne la peine d'observer, il ne tardera pas à acquérir la conviction du cordial et profond mépris que les habitants de cette ville vouent à quiconque n'a pas l'honneur d'être citoyen chinois. Ce mépris se montre dans les plus petites choses. Tel individu qui, en particulier, sera fort poli pour vous, n'aura souvent plus l'air de vous connaître, s'il vous rencontre dans la rue. Quand vous le prierez de vous accompagner, de vous servir de guide, il aura grand soin de vous précéder de quelques pas, de ne vous adresser la parole que le plus rarement possible, de ne paraître faire aucune attention à vous. Un domestique chinois évitera, toutes les fois qu'il le pourra, de servir un étranger en présence de ces concitoyens. Si vous entrez dans une boutique, le marchand cherche à vous soustraire au regard de la foule, quoiqu'il y ait moins de honte, dans les idées du peuple, à recevoir

l'argent d'un Européen qu'à avoir des rapports de politesse avec lui ; le *fan-kouaï* n'est bon qu'à une seule chose, à payer, et à payer le plus cher possible. Si le marchand néglige cette précaution, un rassemblement se forme aussitôt devant la boutique. Tous vos gestes, tous vos mouvements sont épiés. Il vous semblerait d'abord que jamais Européen n'a pénétré dans ce quartier, si vous ne voyiez à chaque instant quelque Anglais traverser la rue. Au moment où vous sortez, la foule se dissipe en riant, et quelques enfants seulement poussent la curiosité jusqu'à vous suivre près des factoreries. Gardez-vous de toucher, même amicalement, un de ces petits drôles : il pousserait aussitôt des cris terribles, car ses parents lui répètent chaque jour que les étrangers sont de vrais démons, auxquels on le livrera, s'il n'est pas sage.

Il y a sans doute à Canton quelques hommes éclairés qui rendent justice aux Européens et leur témoignent, en public comme en particulier, une sympathie, une estime sincères. De tels exemples, bien que nombreux, restent malheureusement sans influence sur la population. La communauté étrangère de Canton se souviendra longtemps du vieux Hou-koua et de tous les services qu'il lui a rendus. C'était lui qui, dans les crises commerciales et politiques, se posait en médiateur entre le gouvernement chinois et les étrangers. C'était à lui que les autorités de Canton s'adressaient, pendant la guerre de l'opium, quand il fallait des millions pour

faire taire les canons anglais, et cet homme respectable est mort, on le sait, miné par le chagrin que lui causaient les extorsions continuelles des mandarins. On l'a sans cesse vu prêter le concours le plus loyal à toutes les démarches, à toutes les entreprises, à toutes les institutions qui avaient pour but le bonheur de ses concitoyens et la tranquillité des étrangers.

On n'a pas oublié non plus un beau trait d'un négociant chinois, nommé Tching-koua. Un Anglais qui avait fait de mauvaises affaires et qui se trouvait dans la position la plus critique, alla lui exposer sa situation. Tching-koua, à qui cette personne avait rendu anciennement de grands services, lui proposa, pour toute réponse, un crédit de 10,000 piastres. L'Anglais accepta avec empressement, et offrit un reçu au négociant qui le jeta au feu. « Je vous dois ma fortune, dit le Chinois, votre parole me suffit. Je suis heureux de pouvoir vous obliger et vous témoigner ma reconnaissance en cette occasion. Je n'accepterai pour le moment qu'une seule chose, votre montre, comme souvenir d'un ami. » Et l'Anglais ayant aussitôt donné sa montre, Tching-koua le pria d'accepter son cachet d'or, ajoutant qu'il ferait honneur à toutes les traites marquées de ce sceau.

Il y a au reste à Canton, comme dans tout l'empire, deux manières de traiter les étrangers, selon le point de vue auquel se placent les Chinois. Le même homme qui méprise et hait les étrangers en masse, sera obligeant

et poli pour chaque étranger en particulier. Entrez chez un Chinois de la classe aisée, que vous n'aurez jamais vu, il s'empressera de vous saluer avec toutes les démonstrations de la politesse chinoise, en joignant les mains, en inclinant plusieurs fois la tête, et en répétant le mot *tchin-tchin,* qui est la formule de salutation ordinaire. On ne tardera pas à vous servir sur un guéridon l'inévitable tasse de thé renfermant encore la feuille en infusion, et surmontée d'un petit couvercle concave en métal dentelé, qu'on maintient avec le doigt en buvant, de manière à ne laisser qu'un étroit passage à la liqueur et à ne point avaler de feuilles. Puis le maître vous présentera une pipe à eau, en cuivre blanc, munie d'un large réservoir et pleine d'un tabac jaunâtre qui ressemble assez à de la mousse desséchée. On vous apportera, pour l'allumer, une de ces baguettes formées de poudre de bois odorant réduit en pâte, puis durcie, qui brûlent toujours près de l'autel des ancêtres et répandent un parfum des plus agréables. Le Chinois prendra plaisir, en vrai propriétaire, à vous montrer ses appartements et ses jardins. Quant aux femmes, il faut renoncer à les voir; mais, à part cette concession faite aux mœurs de l'Orient, on n'oubliera aucune attention, aucune prévenance. Recevrait-on mieux un citoyen du Céleste-Empire dans une maison européenne où il serait tout à fait inconnu?

Parmi les nations qui se trouvent en contact avec la Chine, toutes ne sont pas traitées sur le même pied par

les habitants de Canton. Il y a dans leur attitude vis-à-vis des étrangers des nuances bien légères, mais qu'il importe de ne pas laisser échapper. Les Anglais sont à Canton l'objet d'une antipathie très prononcée. Les institutions charitables qu'ils ont élevées dans ces dernières années, n'ont pas encore effacé, dans l'esprit du peuple, les souvenirs de la guerre de 1841 et 1842. Cependant ces institutions devraient inspirer aux Cantonais quelque estime pour la nation à laquelle ils en sont redevables. Au premier rang il faut citer la *Société médicale des missions protestantes anglaises et américaines.* Cette société a doté d'hôpitaux les divers ports ouverts par le traité de Nankin. L'hôpital de Canton est connu sous le nom d'*Ophtalmic Hospital*, parce qu'on y reçoit un grand nombre d'individus attaqués de maladies des yeux. Cet hospice est dirigé par un Américain, par le révérend pasteur et docteur Parker, homme d'un mérite peu ordinaire, et qui joint au caractère le plus aimable de très grandes connaissances en médecine et surtout en chirurgie. Les belles cures de docteur Parker ont inspiré une immense confiance aux Chinois qui se pressent chaque jour dans la salle de réception, et viennent se faire guérir par lui, sans dépenser un sapek, de maladies réputées mortelles par tous les médecins du pays. M. Parker a opéré, avec un plein succès, un très grand nombre de cataractes; il a guéri non moins heureusement plusieurs de ces loupes ou tumeurs si communes et si effrayantes chez les Chinois. Le vice-

roi Ki-ing lui-même eut recours, il y a quelques années, au savant docteur pour une maladie de peau dont il souffrait depuis longtemps. Promptement guéri, grâce aux soins de M. Parker, il lui exprima sa reconnaissance par une lettre des plus gracieuses.

La création de la *Medical missionary society* remonte à 1838. Les hôpitaux sont entretenus d'abord par la bienfaisance et la libéralité des Anglais et des Américains résidant en Chine, puis aussi par les dons provenant de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis. Les hommes qui eurent la première idée de cette belle et charitable institution, voulurent faire acte de politique autant que de philanthropie. Ils savaient que la meilleure manière d'établir la prééminence de leur pays dans une société peu avancée, c'était de la doter des bienfaits de l'humanité et de la science. Le but de ces fondations n'est pas seulement d'ailleurs politique et philanthropique, il est aussi religieux. La plupart des agents de la *Medical society* sont en même temps médecins et pasteurs. On comprend tout l'ascendant que leur donne ce double caractère, et combien un malheureux à qui ils viennent de sauver la vie doit être disposé à écouter leurs exhortations. Aussi compte-t-on, dans le nord de la Chine comme à Canton, beaucoup de conversions opérées par ces médecins missionnaires qui trouvent souvent dans le même homme un néophyte ardent pour soutenir leur propagande, un élève habile et actif pour les seconder dans les hôpitaux. Quoi

qu'on puisse dire de ce concours prêté par la religion et la philanthropie à la politique, il faut reconnaître qu'on serait moins fondé à s'élever contre les empiètements de l'Angleterre, si elle n'avait suivi, pour étendre sa puissance, que de pareilles voies.

Il nous reste à parler de la position des Français à Canton. Ce n'est pas toutefois la question commerciale que nous entendons soulever encore. Ce que nous voudrions indiquer, c'est l'avantage purement moral que nous assurent les dispositions des Chinois pour la France. On semble, en Chine, nous accorder la préférence sur les autres nations. Peut-être quelque vague notion de nos longues guerres avec les Anglais milite-t-elle en notre faveur. Peut-être espère-t-on trouver en nous d'utiles médiateurs, dans le cas où de nouvelles difficultés viendraient à surgir entre la Chine et la Grande-Bretagne. Le souvenir de l'immense influence que nos missionnaires ont jadis exercée à la cour de l'empereur Kang-hi, et la continuité de relations pacifiques, quoique peu actives, entre la France et le Céleste-Empire, doivent aussi avoir contribué à inspirer aux Chinois quelque sentiment de bienveillance pour notre pays. A Canton même, dans cette ville si hostile aux étrangers, quand un voyageur est reconnu pour appartenir à la nation française, il voit les mauvais traitements de la populace faire place à des démonstrations toutes pacifiques [1]. Il ne faut pas s'exagérer sans

[1] C'est ce qui arriva du moins aux membres de la mission française. Au



doute la portée de ces symptômes, ni se figurer que nous échappions à cette loi de mépris général dans laquelle le Chinois enveloppe tous les étrangers. Seulement la nation française est placée moins bas dans son estime que les autres nations ; cet avantage, ainsi restreint, peut encore nous satisfaire. Il y a là une garantie de succès pour nos relations futures avec la Chine. D'un autre côté, il importe que la France se rende compte des difficultés qui l'attendent et des règles qui doivent la diriger dans la voie nouvelle ouverte à ses efforts par le traité de 1844.

Nous examinerons, dans la seconde partie de cet ouvrage, le mouvement commercial de Canton, et le sort qui paraît réservé, sur cet immense marché, au commerce de notre pays.

commencement de notre séjour à Canton, nous étions confondus avec les autres étrangers, et accueillis par des murmures dans les quartiers où ne pénètrent pas souvent les Européens. Au bout de quelques mois, quand on fut habitué à nous voir et qu'on sut que nous étions Français, on ne nous jeta plus de cailloux, et au lieu de nous accueillir par l'injure ordinaire, de *fan-kouai*, on nous appela *Flan-saï* ou *Falansaï* (Français). Quand nous entrions quelque part accompagnés d'un Chinois, il s'empressait de faire connaître notre nation, et aussitôt les physionomies devenaient riantes; on nous examinait, on nous questionnait sur la France, sur sa marine, sur sa grandeur, et les exclamations de surprise se multipliaient avec nos réponses.

CHAPITRE VII.

Hong-kong. — Bateaux chinois. — Matelots chinois. — Piraterie. — Rade de Hong-kong. — Aspect du pays. — La ville de Victoria. — Maladies. — Population. — Organisation de la colonie. — Budget. — Avenir de Hong-kong. — Visite du commissaire impérial à Hong-kong. — Réflexions d'un poète chinois.

Nous connaissons maintenant Macao et Canton. Avant de parler des autres ports chinois ouverts aux Européens, je crois devoir consacrer quelques pages à la colonie anglaise de Hong-kong, qui est située à 60 kilomètres, environ, de Macao, et à quelques minutes de latitude plus nord que cette ville.

Les traversées de Macao et de Canton à l'île de Hong-kong, comme celles de l'un à l'autre de ces deux premiers ports, sont très variables en durée, à cause des courants et des vents. Il nous est arrivé de mettre trois jours pour nous rendre de Macao à Canton, et d'autres fois, nous avons parcouru le même trajet en dix heures.

Ces traversées se font ordinairement dans des bateaux portugais, nommé *lorchas*, qui n'ont rien de caractéristique, ou dans des bateaux chinois, que les Anglais appellent *fast-boats*, et qui méritent une courte description.

Mince de l'avant, large et carré de l'arrière, long de 15 à 20 mètres, un *fast-boat* est pourvu d'un grand mât et d'un mât de misaine, misérablement gréés, et à voilure en nattes. Le salon des passagers, qui occupe une grande partie de l'embarcation est meublé d'une table, de quelques siéges à pliants, et quelquefois de couchettes. Quelques grandes lanternes y sont habituellement suspendues, pour éclairer l'appartement pendant la nuit. Le plancher se soulève aisément, de manière à ce qu'on puisse loger dans la cale les bagages des voyageurs. Quand tout y est bien arrimé, on recouvre le plancher de nattes sur lesquelles s'étendent, pour dormir, ceux des voyageurs qui n'ont pas d'autres moyens de couchage. Des deux côtés du salon sont pratiquées des fenêtres que l'on peut fermer à volonté, au moyen de planches glissant dans des coulisses. Pour se préserver du soleil pendant le jour, il suffit d'abaisser des espèces de jalousies qui sont maintenues au plafond. Deux cabines contiguës au salon commun, et dont chacune renferme une couchette, sont pratiquées sur l'arrière. Elles sont séparées l'une de l'autre par un petit passage qui, du salon, mène par quelques marches qu'il faut monter, à l'arrière de l'embarcation. L'en-

trée du salon se ferme au moyen d'un rideau ou d'une natte. Audessus de cette porte se lisent de belles inscriptions faisant l'éloge du bateau et énumérant ses excellentes qualités.

Il faut avoir grand soin, en montant l'escalier de l'arrière, d'éviter la longue barre du gouvernail qui décrit ses évolutions jusque là. Le salon est également pourvu, sur l'avant, d'une ouverture par où l'on sort au moyen d'une marche. On peut se promener sur le pont ou sur la dunette formée par le plafond de la chambre des voyageurs, et qui est élevée de deux mètres environ audessus du pont du bateau. La cuisine est située sur l'arrière ; détournez-en vos regards, si vous tenez à ne pas perdre tout appétit, car elle est d'une saleté parfaite. C'est également sur l'arrière que l'équipage chinois, fort de dix à quinze hommes, se réunit pendant les longs intervalles des manœuvres. Ces braves gens font quatre ou cinq repas par jour. Rien n'est amusant comme de les voir, rangés en cercle sur le pont, ingurgiter leur riz bouilli, contenu dans une écuelle qu'ils tiennent à la bouche de la main gauche, tandis que de la droite ils font entrer la nourriture avec rapidité, à l'aide de leurs deux baguettes ou *fai-tsz*. Un plat de poisson, de rats en hachis, ou d'holothuries, est placé au milieu du cercle des convives. De temps en temps, chaque individu se permet de saisir, avec ses *faï-tsz*, un peu de ce ragoût succulent; et quand il est terminé, le jus qui reste au fond du vase, fait le

tour de la société, et se boit en guise de vin. Quelquefois on se régale d'un peu de ***sam-chou***, liqueur chérie des marins qui, chaque jour, prennent aussi plusieurs tasses d'un mauvais thé dont ils ont soin de tenir constamment un vase rempli. L'opium, mais de l'opium de rebut, est pour eux une autre source de jouissances. Ils le fument dans de grandes pipes ou plutôt dans des tubes de bambou, munis d'un récipient de forme bombée, placé à dix centimètres, environ, d'une des extrémités qui est fermée. Le récipient est percé, par le milieu, d'un petit trou autour duquel on applique, à l'aide d'une légère spatule en métal, un peu d'opium visqueux qui a été exposé préalablement à la flamme d'une lampe. On allume ensuite l'opium dont la surface du récipient est enduite, et l'on aspire par l'extrémité ouverte de la pipe, qui s'ap plique à la bouche comme une trompette. On est souvent obligé de renouveler l'opium et de rallumer.

Les matelots chinois sont d'une adresse remarquable. Il n'est pas rare de voir, pendant la nuit, un seul homme conduire une grande embarcation, en dirigeant d'une main la barre du gouvernail, tandis que de l'autre il oriente les voiles au moyen de quelques cordages qu'il manie avec autant d'aisance qu'un cavalier les rênes de son cheval.

Les *fast-boats* sont d'ordinaire sous le commande ment d'une espèce de capitaine qui ne se distingue de son équipage que par des habits un peu moins sales.

Il mange, d'ailleurs, avec les matelots, et participe aux manœuvres. On le voit prendre l'aviron comme les autres bateliers, quand il y a calme et que les voiles ne peuvent remplir leur office.

On s'arrange ordinairement de manière à partir de Macao ou de Canton avec la marée favorable qui dure six ou huit heures. Au bout de ce temps, on a l'habitude de jeter l'ancre jusqu'à la marée suivante, si le vent est contraire ou moins fort que le courant. Quand toutes les circonstances défavorables se réunissent, ce qui nous est arrivé quelquefois, et que la traversée dure un ou deux jours de plus qu'on ne devait s'y attendre, on se trouve habituellement à court de provisions. On n'a d'autre parti à prendre, en ce cas là, que de hêler quelque bateau pêcheur pour lui acheter du poisson, ou de descendre à terre pour tuer quelques oiseaux, car on est toujours assez près des côtes pour pouvoir les gagner à la rame.

Tous les hivers, l'entrée de la rivière de Canton et les environs de Hong-kong sont infestés de pirates qui arrêtent les jonques, les fast-boats, les lorchas et quelquefois même des navires à trois mâts, avec une audace inouïe. Le 29 novembre 1844, un bâtiment marchand américain de 180 tonneaux, venant de Manille, fut pris à l'abordage par une centaine de ces forbans. Le capitaine et deux matelots se cachèrent derrière des caisses. Sept hommes de l'équipage, effrayés par une attaque aussi imprévue qu'impétueuse, et par

les coups de canon de l'ennemi, cherchèrent à se sauver dans un canot; mais ils s'y jetèrent avec trop de précipitation et le firent chavirer. Quatre de ces malheureux furent tués; les trois autres se sauvèrent à la nage. Après le pillage, le navire fut abandonné, et le capitaine put sortir de sa cachette. Cette attaque eut lieu près des Bogues. Le commodore américain Parker envoya, mais en vain, un détachement de l'équipage de la frégate *la Brandywine*, à la recherche des coupables.

A la fin de 1844, un navire anglais faisant le trafic de l'opium, fut capturé par des pirates près des neuf îles, à deux kilomètres de Macao. Ils étaient en train de le piller, quand survint le bateau à vapeur français, *l'Archimède*, qui, malheureusement, n'arriva pas assez à temps pour sauver la vie à un seul homme de l'équipage. On ne trouva plus que quelques caisses que les pirates n'avaient pas eu le temps d'enlever.

Quelques jours après, on aperçut dans la rade de Macao le corps du capitaine anglais.

Pendant le mois de décembre 1845, un assez grand nombre de jonques et de lorchas furent prises et pillées par des brigands qui poussèrent leurs incursions jusque dans les rades de Hong-kong, de Macao et dans la rivière de Canton, audelà des Bogues. Six bateaux qui naviguaient de conserve, furent un jour capturés par ces audacieux pirates. Il est peu de numéros des gazettes de Hong-kong qui ne rendent compte, pendant

certains mois de l'année, de l'attaque ou du pillage de quelques embarcations chinoises.

Les Européens faisant en hiver des traversées en *fast-boats*, sont obligés de s'armer de pied en cap et de voyager en nombre, pour être en état de repousser une agression subite. Plusieurs fois on jugea prudent de nous faire escorter, dans nos petits voyages, par des détachements de matelots tirés d'un de nos navires de guerre. Nous n'avions pas cru nécessaire de prendre cette précaution, pour nous rendre, au mois de décembre 1845, de Hong-kong à Canton en fast-boat. Nous étions trois Français bien armés, et les Chinois du bateau avaient, outre leurs piques, deux petits canons sur la dunette. A neuf heures du soir, dans les environs de Bocca-Tigris, je vis arriver sur nous un bateau marchant à la rame contre le courant; je me hâtai de réveiller mes collègues que j'engageai à monter sur le pont, et nous saisîmes nos armes. Nous fîmes un branle-bas de combat en règle; tous nos Chinois se rangèrent autour de nous, et les canonniers allumèrent leurs mèches pour être prêts à faire feu au premier signal. Un de nos domestiques fut chargé de héler le bateau qui était à très petite distance; personne ne répondit, mais on avançait toujours. Nous envoyâmes alors une balle siffler aux oreilles de ces messieurs comme avertissement; puis nous leur fîmes crier, en chinois, que s'ils ne s'éloignaient pas immédiatement, nous allions les recevoir à coups de canon. Quand ils

virent qu'ils avaient affaire à des Européens bien armés et prêts à engager l'action, ils se ravisèrent; le bateau vira subitement de bord, et s'en alla silencieusement chercher fortune ailleurs.

Mais reprenons notre *fast-boat*, pour retourner à Hong-kong dont nous nous sommes un peu écartés. On y arrive en passant entre une suite de petites îles arides et rocailleuses, dont la principale est celle de Lantao qu'on laisse à tribord en venant de Canton, et à babord, en venant de Macao. Hong-kong est située à l'un des angles égaux d'un triangle isocèle formé par des lignes qui joindraient cette île, Bocca-Tigris et Macao, triangle dont ce dernier port occuperait le sommet.

Hong-kong possède plusieurs excellentes rades, entre autres celles de Taï-tam et de Victoria ; cette dernière, la plus considérable, présente un bon mouillage jusque près de terre, aux plus gros navires. C'est un large et magnifique bassin abrité, d'un côté, par les montagnes de l'île, de l'autre, par le continent. On lui reproche cependant de laisser quelque prise à certains vents, vers la partie septentrionale, et, par contre, d'être trop encaissé au sud par les montagnes, ce qui empêche la brise de sud-ouest de venir assainir l'air pendant la saison des grandes chaleurs.

Dès le commencement des troubles qui précédèrent la guerre de l'opium, la Grande-Bretagne parut diriger ses vues sur l'île de Hong-kong. Le commissaire impé

rial Lin ayant signalé son arrivée à Canton, en mars 1839, par les mesures les plus sévères à l'égard des étrangers, le capitaine Elliot, surintendant du commerce anglais en Chine, ordonna à tous les navires de sa nation de se concentrer à Hong-kong, afin de pouvoir, en cas d'attaque, y opposer une résistance combinée. Depuis lors, cette île fut considérée comme le quartier général des forces britanniques en Chine. Le 23 août 1839, à la suite d'un édit du commissaire impérial, qui autorisait tout Chinois à tuer le premier Anglais qu'il rencontrerait, en représaille du meurtre d'un indigène attribué à des matelots étrangers, le surintendant Elliot quitta Macao, accompagné de tous ses compatriotes, et se retira à Hong-kong. Pendant les diverses phases de la guerre de 1840, 1841 et 1842, cette île ne cessa d'être gardée par quelques navires anglais, jusqu'à ce qu'enfin le traité de Nankin vînt la réunir à la couronne de la Grande-Bretagne.

Sa circonférence est d'environ 45 kilomètres. En pénétrant dans l'intérieur, on rencontre une suite de collines arides et de petites vallées où croissent quelques arbres, de hautes herbes et des ignames. On aperçoit aussi, de temps en temps, des rizières arrosées par les nombreux ruisseaux qui descendent des montagnes, et qui ont fait donner à Hong-kong le nom beaucoup trop poétique « d'Ile aux ruisseaux odorants. » L'aspect général du pays est triste, sauvage, et sa surface fort inégale.

La ville anglaise de Victoria s'élève en amphithéâtre au pied d'une montagne que baigne la mer. Elle se prolonge sur une étendue de près de quatre kilomètres, le long du rivage; mais elle est fort étroite, en raison du peu d'espace que lui laissent la mer et la montagne. On y remarque plusieurs beaux édifices, l'hôpitel militaire avec ses colonnades, l'église, quelques élégantes villas élevées à plus de cent mètres audessus du niveau de la mer, le local de la Société d'éducation fondée par feu M. Morrison, l'hôpital de la *Medical missionary society*, les casernes, le palais du gouverneur, et la splendide habitation de MM. Jardine Matheson, vrai palais de ces rois du commerce chino-britannique, qui semble sortir du sein de la mer, et non loin duquel s'élève, sur une colline, une jolie maison de plaisance.

De tous côtés on apercevait, en 1845, des édifices en construction, des rues qui s'alignaient à travers des quartiers naissants et qui portaient déjà les noms des principaux fonctionnaires de la colonie, rues larges, aérées, où l'on se retrouve presque en Europe au milieu des Chinois, et où les Chinois doivent se sentir mal à l'aise, au milieu de tant de lumière et de propreté.

Queen's road, la rue royale, traverse la ville dans toute sa longueur. Elle est bordée, vers le milieu, de belles maisons et de magasins approvisionnés de tout ce que réclame l'existence européenne. Elle passe ensuite devant *Government's house* ou le palais du gouverneur,

situé à l'extrémité est de la ville, pour se changer, un peu plus loin, en une formidable gorge taillée dans le roc et sur les parois inclinées de laquelle se trouve gravé le chiffre de la reine d'Angleterre, surmonté d'une couronne. De cette gorge on arrive dans une sorte de vallée ou d'entonnoir entouré, de toutes parts, de collines arides dans les flancs desquelles on taille les rochers qui vont se changer en magnifiques édifices. Les montagnes ne semblent-elles pas s'entr'ouvrir pour donner passage à la civilisation qui vient métamorphoser une nature rebelle?

Les fièvres exercèrent de grands ravages à Hong kong, pendant les premières années qui suivirent la prise de possession de cette île par les Anglais. Elles provenaient principalement des miasmes délétères produits par les grands travaux de terrassements que nécessitait la fondation de la colonie nouvelle. Par moments les maladies diminuaient un peu, pour reprendre ensuite avec plus de violence que jamais. Elles ne se bornaient pas à sévir dans l'île, mais atteignaient aussi avec une violence inouïe, les équipages des navires en rade. A la fin de 1843, le vaisseau *le Cornwallis* comptait 160 malades dans le port de Victoria. Les troupes de terre et de mer faisaient journellement des pertes considérables, et beaucoup de négociants et de fonctionnaires Anglais se voyaient forcés de retourner en Europe, pour se guérir du mal dont ils étaient atteints.

Toutes les parties de l'île n'étaient pas également mal

saines. C'était aux extrémités de la ville de Victoria que mouraient le plus d'Européens. Un bataillon du 55e régiment d'infanterie anglaise, cantonné dans la partie occidentale des faubourgs, perdit cent hommes depuis le mois de juin jusqu'au milieu d'août 1843. On remarquait toujours que les fièvres sévissaient avec le plus de violence dans le voisinage des rizières et des terrains nouvellement remués. En 1844, la mortalité commença à diminuer. En 1845, elle fut encore bien moindre, et quand les fièvres reparaissaient par moments, pendant les grandes chaleurs, elles présentaient des symptômes beaucoup moins alarmants que les années précédentes. Sir Davis, gouverneur de la colonie, nous disait, en décembre 1845, qu'il espérait voir Hong-kong devenir sous peu très habitable. Il est à présumer que, d'ici à quelques années, quand les travaux de construction seront à peu près finis, Hong-kong ne sera guère plus malsain qu'aucun des ports de Chine ouverts au commerce européen.

La population de la colonie était, en 1845, de 20,000 Chinois, 600 Européens et 1,800 hommes de garnison. Mais le chiffre tendait à s'en accroitre chaque jour d'une quantité d'ouvriers, de laboureurs, de marchands et de bateliers qui abandonnaient le littoral de la Chine, pour venir chercher fortune sous la protection et au service des étrangers dont ils comprenaient promptement les besoins, et aux habitudes desquels ils se pliaient avec une merveilleuse souplesse, sans rien per-

dre toutefois de leur caractère national. Les institutions de bienfaisance, l'établissement d'instruction publique dont les Anglais se sont empressés de doter la colonie, n'ont pas peu contribué à ses rapides progrès.

Les principaux membres du gouvernement de Hong-kong sont : le gouverneur, commandant en chef, surintendant du commerce anglais en Chine ; le major général, lieutenant-gouverneur ; le *chief-justice*, président de la cour suprême ; le secrétaire-général de la colonie, assisté d'un secrétaire-interprète pour la langue chinoise ; le trésorier-général et l'auditeur-général, *clerc of councils*.

La cour suprême dont l'organisation a été plusieurs fois modifiée, cherche à concilier, autant que possible, la loi anglaise, dans son application, avec les usages du pays. L'institution du jury existe à Hong-kong. Épreuve solennelle et féconde en difficultés, que celle de la justice d'un pays constitutionnel de l'Europe, introduite au milieu d'une population chinoise !

Le revenu de Hong-kong était évalué, en 1845, à 28,000 livres sterling. Les crédits votés par le Parlement pour la colonie, s'élevaient, en outre, à 53,259 liv. sterl. ce qui portait le total de la dépense du budget colonial à 81,259 liv. sterl.

Dès la prise de possession au nom de la reine d'Angleterre, Hong-kong fut déclaré port franc. Il n'y est point tenu de tableaux officiels du mouvement commercial qui, jusqu'à ce jour, est demeuré assez res-

treint. Mais je publierai, dans la seconde partie de cet ouvrage, quelques renseignements particuliers dont nous sommes redevables à l'obligeance du gouverneur et du secrétaire-interprète, le révérend docteur Charles Gutzlaff, sinologue aussi renommé par ses talents que par les voyages longs et périlleux qu'il a accomplis en Chine et dans le royaume de Siam.

On comptait, en 1845, vingt-cinq maisons de commerce établies à Hong-kong. Ces maisons, ainsi qu'un grand nombre d'autres, avaient leur siége principal à Canton, et des succursales à Changhaï. Hong-kong est plutôt le domicile politique que commercial des négociants anglais en Chine. C'est leur retraite en cas d'hostilités, c'est la résidence de leurs familles qui jadis vivaient à Macao devenu aujourd'hui une solitude, par l'impéritie du gouvernement portugais. Si ce port eût été déclaré libre en temps utile, les Anglais n'auraient sans doute jamais songé à aller habiter Hong-kong, comme je l'ai dit déjà dans un chapitre précédent.

Il paraît que la colonie de Hong-kong qui avait fait de si étonnants progrès pendant les premières années de l'occupation, a vu son développement s'arrêter pendant l'année 1846. Le commerce y diminuait sensiblement, dit-on, et les Chinois, qui accouraient naguère avec l'espoir de s'enrichir dans cette colonie naissante, commençaient à la déserter. Cette réaction subite peut s'attribuer à l'exagération de l'activité déployée dans les

premiers temps, et à certaines causes politiques. Peut-être le danger et la possibilité d'une nouvelle collision entre l'Angleterre et la Chine, ne sont-ils pas étrangers à ces faits. Il est certain, aussi, que l'on s'était fait, dans le principe, de grandes illusions sur le commerce auquel devait donner lieu cet établissement qui est trop voisin de l'immense marché de Canton, pour pouvoir acquérir jamais une grande importance, si ce n'est pour la vente de l'opium. Hong-kong ne peut guère être considéré que comme une position militaire utile et indispensable aux Anglais, comme un centre d'opérations en cas de nouvelles hostilités. C'est à ce point de vue que cet établissement doit leur être précieux.

Vers la fin de 1845, le vice-roi Ki-ing éprouva le desir d'aller visiter Hong-kong, et de voir ce que cette île sauvage était devenue entre les mains de l'Angleterre.

Il arriva le 20 novembre à Victoria, par le steamer *le Vixen*, accompagné de quelques hauts fonctionnaires de la colonie, et d'une suite nombreuse de mandarins. Il fut salué, en débarquant, par les sons éclatants et peu harmonieux d'une musique chinoise, et par une triple décharge de pétards. Puis il monta dans une chaise à porteurs et se dirigea vers la demeure spacieuse qui lui avait été préparée dans *Queen's Road*, précédé d'un cortége à peu près semblable à celui que nous avons décrit, en rendant compte de sa première visite à M. de Lagrené.

Le lendemain, il reçut la visite du gouverneur accompagné de son état-major, qu'il accueillit avec sa politesse et sa cordialité ordinaires. Il rendit la visite dans l'après-midi, puis alla, en compagnie de sir Davis, assister à une revue des troupes de la garnison, composées d'un détachement d'artillerie, d'un régiment d'infanterie anglaise et d'un régiment d'infanterie de Madras, rangés en bataille dans la rue Royale.

Le vice-roi parcourut d'abord toute la ligne en chaise, recevant les honneurs dus à son rang. Puis les troupes commencèrent à exécuter diverses évolutions qui parurent intéresser beaucoup l'état-major chinois. Ki-ing assista ensuite, sur l'esplanade, à quelques manœuvres d'artillerie, en se faisant expliquer avec soin les mouvements qu'il ne comprenait pas.

Le soir, il y eut bal. Plus d'un mandarin paya, dit-on, son tribut d'admiration aux beautés britanniques qui mirent un certain amour-propre à éclipser les beautés chinoises absentes. Ki-ing lui-même, cédant au tendre sentiment que lui inspirait une de ces dames, s'approcha d'elle, après l'avoir longtemps contemplée, et lui fit proposer, d'un air timide, de vouloir bien accepter un foulard chinois en échange du mouchoir qu'elle tenait en main, et qu'il sollicitait comme souvenir. Après quelques minutes d'hésitation, et avec l'approbation de son mari, cette aimable Anglaise fit droit à la galante requête du commissaire impérial.

A un dîner qui lui fut offert le lendemain par le gé-

néral lieutenant-gouverneur, il répondit à un toast dans lequel ce haut fonctionnaire lui avait adressé des éloges mérités, « qu'on avait bien exagéré ses talents, mais qu'on n'avait fait que rendre justice à la sincérité de ses sentiments à l'égard de l'Angleterre; qu'il donnait sa parole de soldat tartare, qu'aussi longtemps qu'il aurait quelque influence dans les affaires de Chine, la paix et la prospérité des deux pays seraient l'une des choses les plus chères à son cœur. » Il chanta ensuite avec beaucoup de verve un air mantchou.

Le jour suivant, on visita les navires de guerre, puis il y eut grand dîner chinois chez Ki-ing. Enfin le commissaire impérial prit congé du gouverneur, pour retourner à Canton, laissant à toutes les personnes qui l'avaient approché, des souvenirs profonds de sa visite.

Que de comparaisons cet homme d'un esprit si pénétrant, si supérieur, dut faire entre la Grande-Bretagne et la Chine, en inspectant cette jeune et fière colonie qui inspira à un poète de sa suite les réflexions suivantes :

« Je promène mes regards sur votre blanche et royale cité, au moment où elle s'enveloppe des ombres de la nuit. Elle s'élève, solitaire, comme un palais sur un rocher.

» Depuis longtemps le soleil a disparu sous les vagues, et mes yeux se tournent encore vers elle avec amour. Les étoiles du sud qui se reflètent sur ses

murs blancs comme la neige, m'apparaissent belles et brillantes comme de brillantes fleurs.

» Et maintenant, je verse des larmes amères, car l'heure du départ approche, et en m'affaissant dans ma couche, j'ai encore la splendide cité présente à mes regards. Dans mon sommeil, Je vois l'urne *aux parfums exquis* qui répand sur les montagnes de Hong-kong mille *ruisseaux odorants* et rapides, tandis que les blanches maisons de la ville reluisent au soleil du matin...

... » Naguère on n'apercevait en ces lieux que quelques chétives cabanes de pêcheurs. Que sont-elles devenues? Elles ont disparu comme les hirondelles disparaissent à la fin de l'automne... »

Cette métamorphose de Hong-kong parle plus aux yeux des Chinois que tous les prodiges de l'industrie, de la marine et de l'armée anglaises. Et, en effet, quel spectacle au monde pourrait donner une plus haute idée de la civilisation et de la puissance d'un peuple, qu'un semblable prodige? Partout ici la main de l'homme a triomphé de la nature rebelle. Ce que Louis XIV accomplit dans une plaine stérile de France, par les millions de son peuple, et pour la satisfaction d'un royal caprice, le commerce, ce roi des temps modernes, l'a fait dans un désert de la Chine, par son invincible énergie et pour la puissance de la métropole! Hong-kong est le plus beau monument de gloire qu'ait pu s'ériger l'Angleterre commerçante et maritime!

CHAPITRE VIII.

Départ de la Légation française pour le nord de la Chine, sur la frégate *la Cléopâtre*. — Le détroit de Formose. — Ancien établissement des Hollandais dans l'île de Formose. — Ils en sont chassés par Ko-tchinga. — Population de Formose. — Révoltes dans cette île. — Sa fertilité. — Son commerce avec la Chine. — L'équipage d'un brick européen massacré à Formose. — Arrivée de *la Cléopâtre* dans l'archipel de Chusan. — Aspect du pays. — L'île de Ki-to. — L'île de Chusan. — Occupation de Chusan par les Anglais. — Productions de Chusan. — Son commerce. — La ville de Tinghaï. — Temples chinois. — Caractère et mœurs des habitants de Tinghaï. — Mariages chinois. — La campagne de Tinghaï. — Sépultures chinoises. — Maison de campagne d'un mandarin. — La garnison anglaise de Chusan.

On se rappelle que la légation de France en Chine se trouvait tout entière réunie à Macao vers la fin d'août 1844; que le 24 octobre de la même année, un traité fut signé par les plénipotentiaires, à bord de *l'Archimède;* que, le lendemain, plusieurs membres de la mission, auxquels je me joignis, se rendirent de Whampou à Canton, où M. de Lagrené arriva quelque

temps après, et où mes collègues et moi nous fîmes un long séjour.

Dès le commencement de décembre, le ministre plénipotentiaire qui avait expédié le traité en France par son premier secrétaire, quitta Macao avec la majeure partie des attachés de sa légation, pour aller visiter les Philippines, Java, et quelques autres îles de l'archipel malais. Mes collègues et moi, nous restâmes provisoirement à Canton où nous avions de nombreux travaux à terminer, et où nous devions attendre l'ordre d'aller rejoindre M. de Lagrené dans quelque point de la Malaisie qu'il nous désignerait, et où nous transporterait la corvette française, *l'Alcmène*, demeurée à Macao. Cet ordre nous arriva au commencement de l'année 1845, et nous fîmes voile de Macao pour Manille le 14 février de cette année. Nous ne fûmes de retour en Chine que le 17 juillet suivant. Mais afin de ne pas partager l'attention du lecteur, je me propose de ne rendre compte de ce voyage hors des mers du Céleste-Empire, qu'après avoir terminé tout ce que j'ai à dire sur la Chine.

Je passe donc immédiatement à notre départ de Macao pour les ports chinois nouvellement ouverts aux Européens, départ qui eut lieu le 12 septembre 1845, après que mes collègues et moi, nous eûmes complété nos études sur Canton par un nouveau séjour de près de deux mois dans cette ville.

Nous nous embarquâmes sur la frégate *la Cléopâtre*,

avec M. et madame de Lagrené, leurs deux enfants, M. le comte d'Harcourt, M. Macdonald, duc de Tarente; MM. Raymond, Yvan, de la Hante et Lavollée, membres restants de la mission ; MM. le marquis de Ferrière, le vicomte de la Guiche, Marey-Monge, Itier et de Montigny étaient retournés en France.

La Cléopâtre est une belle frégate de second rang et de 50 canons. Elle avait, pendant la campagne de Chine, un équipage de 450 hommes d'élite, commandé par un capitaine de corvette, 5 lieutenants de vaisseau et 9 élèves de marine. C'était elle qui portait le pavillon du contre-amiral Cécille.

La mousson de nord-est avait commencé peu de jours avant notre départ de Macao, et contrariait le début de notre navigation. Il fallut louvoyer pour atteindre le détroit de Formose, où nous arrivâmes le 19 septembre.

Nous remarquâmes, à l'entrée de ce canal, une foule de petits bateaux montés par des pêcheurs qui se changent, à ce qu'il paraît, souvent en pirates, quand ils trouvent l'occasion de capturer quelques navires marchands de faible tonnage. « *Sunt piscatores et latrones*, » nous disait un Chinois chrétien, nommé Johannes, que M. de Lagrené emmenait comme interprète dans le nord.

Le 22, nous découvrîmes de hautes montagnes qui s'élèvent près de la sortie du détroit et qui, se prolongeant dans toute la longueur de l'île de Formose, la di-

visent en deux parties, dont l'une, la partie occidentale, est soumise aux Chinois, tandis que l'autre est habitée par des peuplades indépendantes. La capitale de l'île se nomme *Tai-wan*, et se trouve située sur la côte. Elle possédait jadis un bon port qui est aujourd'hui presque comblé par les sables. La largeur du canal qui sépare Formose du continent chinois, varie de 25 à 40 lieues.

Les Hollandais fondèrent, en 1624, un établissement sur la côte sud-ouest de Formose qui, alors, n'appartenait pas encore à la Chine. Ils y construisirent un fort auquel ils donnèrent le nom de Fort-Zélande. La conquête de l'empire par les Tartares, en 1644, détermina un grand nombre de Chinois à aller chercher refuge dans cette île voisine. Ces émigrations exercèrent d'abord une influence favorable sur le commerce hollandais qui prit, dans ces parages, une extension considérable.

Mais de grands événements se préparaient. Un Chinois, nommé Kuo-tching ou Ko-tchinga, dont le père avait équipé à ses frais une flotte pour combattre les Tartares, prit le commandement de cette petite armée qu'avait abandonnée, au bout de quelque temps, son chef séduit par les offres de la cour de Pékin. Après quatre ou cinq ans de lutte, Ko-tchinga se vit, malgré ses efforts, obligé de fuir la côte de Chine et de se réfugier dans les îles voisines. Formose devint bientôt l'objet de ses desirs. Il se mit en rapport avec les prin-

cipaux Chinois fixés dans cette île, et commença à conspirer contre les Hollandais. Ceux-ci, instruits de ces menées, se hâtèrent d'augmenter la garnison de Fort-Zélande. Cependant Ko-tchinga, pour leur donner le change, affectait à leur égard les dispositions les plus pacifiques. Le conseil des Indes Néerlandaises fut dupe de ces démonstrations et suspendit le gouverneur du Fort-Zélande de ses fonctions, parce qu'il persistait à s'entourer de précautions que l'on considérait comme étant sans motif. Mais les événements ne tardèrent pas à le justifier. A peine la flotte hollandaise eut-elle été rappelée de Formose, que Ko-tchinga, qui avait fait de grands armements sur la côte de Chine, s'embarqua à la tête de plus de vingt mille combattants qu'il alla déposer dans l'île.

Les Hollandais, pleins de confiance dans la tactique et la discipline européennes, tentèrent immédiatement une sortie qui fut vivement repoussée par les troupes chinoises et dans laquelle ils perdirent plus de cent hommes et leur chef. Ils n'eurent pas plus de succès sur mer, ce qui détermina Ko-tchinga à faire débarquer toutes ses troupes pour aller couper les communications des forts.

Cependant les Hollandais envoyèrent au camp ennemi des parlementaires que le général chinois reçut avec hauteur, en leur déclarant que Formose appartenait à la Chine, et qu'il sommait les étrangers d'évacuer immédiatement cette île. Les Hollandais réunirent

alors dans la citadelle toutes les personnes en état de porter les armes, et mirent le feu à la ville. Les troupes chinoises ayant tenté une attaque, l'artillerie européenne fit d'affreux ravages dans leurs rangs.

Ko-tchinga voyant que tous ses efforts étaient superflus, se détermina à établir le blocus de la place qui reçut bientôt des renforts de Batavia. Mais le gouverneur hollandais ne sut pas profiter de ses avantages et commit les plus grandes imprudences. Au bout de neuf mois de siége, après avoir perdu 1600 hommes, les Hollandais rendirent Fort-Zélande et évacuèrent Formose, pour retourner à Batavia. Ces événements eurent lieu en 1662.

Ko-tchinga se trouva enfin souverain indépendant de l'île Formose. Il autorisa, en 1670, les Anglais à y établir une factorerie, en se réservant de prélever un droit de trois pour cent sur les marchandises importées par eux, tandis qu'il leur permettait d'exporter en franchise les produits du pays. Mais en 1681, la Grande-Bretagne renonça à cet établissement qui ne lui offrait point d'avantages.

Deux ans plus tard, Formose tomba au pouvoir des conquérants tartares qui eurent, depuis cette époque, à y réprimer de fréquents soulèvements.

Un grand nombre de voleurs et d'aventuriers quittent chaque année la Chine, pour aller chercher asile à Formose, où, retirés au haut des montagnes et dans

le fond des vallées, ils défient le glaive de la justice. Ce sont ces gens sans aveu qui fomentent la sédition.

D'un autre côté, l'arbitraire auquel se livrent sans cesse les fonctionnaires du gouvernement envoyés dans ce pays a également sa large part à ces soulèvements. Libres de tout contrôle, ces administrateurs cupides emploient les moyens les plus coupables pour arracher le plus d'argent possible au peuple. Fatigués de cette oppression, les colons se voient forcés de se coaliser, et saisissent la première occasion favorable pour venir fondre du haut des montagnes sur les troupes chinoises qu'ils battent fort souvent. Afin de remédier à ces maux, le gouvernement cherche à corrompre les chefs des mécontents, pour exercer ensuite sa vengeance sur quelques obscurs insurgés, ce qui lui réussit quelquefois, mais ce qui n'empêche pas les soulèvements de se renouveler à de courts intervalles. Celui qui eut lieu en 1722, sous le règne de l'empereur Kanghi, fut un des plus redoutables. Un certain Chou-Ikouéï, éleveur de canards, en fut le chef. C'était un homme d'un caractère méprisable, mais d'une grande habileté. Il eut le talent de donner à ses projets une couleur de patriotisme, en prenant pour devise la restauration de la dynastie chinoise. Bientôt la petite armée qu'il avait improvisée, s'augmenta d'un grand nombre de mécontents, et le gouvernement tartare se vit obligé d'envoyer, pour la combattre, des forces considérables, et de mettre à prix les têtes des rebelles. Les insurgés parvinrent

néanmoins à se rendre maîtres de la capitale de l'île, ainsi que du trésor public et de nombreuses munitions. Chou-Ikouëï, l'ancien gardien de canards, fut nommé empereur de l'île, et toute l'armée tartare se vit contrainte à repasser le détroit.

Cependant une nouvelle expédition, forte de 22,000 combattants, ne tarda pas à se diriger de nouveau sur Formose. Cette fois la flotte des rebelles fut brûlée, et plusieurs victoires furent remportées par les troupes impériales, ce qui n'empêcha pas le gouvernement d'avoir recours aux moyens de douceur pour obtenir une soumission complète. La plupart des chefs qui tombèrent entre les mains des vainqueurs, et Chou-Ikouëï lui-même, obtinrent leur grâce, voire même de l'argent, dit-on, afin d'être ramenés complètement au parti de l'empereur. Une misère épouvantable suivit cette guerre pendant laquelle le pays avait été complètement ravagé.

L'île de Formose constitue aujourd'hui une des possessions les plus importantes de l'empire chinois. Chaque année des milliers de cultivateurs quittent le continent voisin, dans l'espoir de trouver un sort plus heureux dans cette île. On porte à deux millions le nombre des Chinois qui s'y livrent à la culture du riz et du sucre dont Formose fournit des quantites considérables au nord de la Chine.

Plus de quatre cents navires servent de lien au commerce entre cette île et la province dont elle est séparée

par le détroit, province à laquelle elle envoie les produits de son sol en échange des travailleurs qu'elle en tire. Formose peut être considérée aujourd'hui comme le grenier d'abondance d'une grande partie des populations agglomérées sur le littoral du continent voisin.

Tandis que la côte occidentale de l'île entretient des communications aussi suivies avec la Chine, sa côte orientale n'a pas la moindre relation avec cet empire.

Les habitants de Formose paraissent être très hostiles aux Européens. Le brick anglais *Ann*, s'étant perdu sur les côtes de cette île, en mars 1842, les naufragés au nombre de cinquante-cinq, furent faits prisonniers par les naturels qui dépouillèrent ces malheureux de leurs habits et, après les avoir chargés de chaînes, se mirent à les promener de ville en ville, en les accablant des traitements les plus barbares. On les conduisit enfin dans la capitale où ils furent incarcérés dans des prisons étroites et humides. Ils y obtinrent, pour toute nourriture, un peu de riz, et eurent à endurer pendant quelque temps les tourments les plus cruels de la captivité. On se mit enfin à les interroger, et quand la curiosité des mandarins eut été satisfaite, on trancha la tête à quarante-trois des malheureux naufragés. La plupart des autres étaient morts à la suite de leurs souffrances. Le capitaine avait été envoyé à Pékin où il dut son salut et sa mise en liberté au traité qui fut conclu, à cette époque, entre l'Angleterre et la Chine.

Déjà nous étions sortis du détroit de Formose, fort

heureux d'avoir échappé aux tempêtes qui y ont lieu si fréquemment. Les fortes brises de nord-est que nous y avions trouvées, tout en nous obligeant à courir des bordées, nous avaient aidés à traverser ce canal beaucoup plus promptement que nous ne l'espérions.

Le 27 septembre, nous entrions dans l'archipel de Chusan ou de Kiou-chan dont l'île la plus méridionale est située par 29°, 21′ 1/2 lat. nord.

Cet archipel se compose d'un grand nombre d'îlots, bien différents de ceux qu'on rencontre près de Macao et de Hong-kong. Au lieu de rochers arides et désolés, ce sont ici de riantes collines cultivées presque jusqu'à leur sommet. Ces champs de riz et de légumes qui servent de ceintures aux montagnes, témoignent de l'admirable patience du laboureur chinois, de même que la quantité d'étroits enclos par lesquels ils sont coupés, indiquent l'excessif morcellement de la propriété dans ce pays.

Nous passâmes près de plusieurs petites îles connues dans l'hydrographie anglaise sous les noms de *Patahecok*, de *Mouse-Island*, de *Holderness-rock*, de *Buffaloe-nose*, de *Ploughman* et de *Lowang*, et jetâmes l'ancre près d'une langue de terre ferme, nommée Ki-to (tête de coq). L'île de Chusan, la principale de l'archipel, nous était cachée par une montagne qui s'élevait à droite de cette pointe.

Depuis le 28 septembre jusqu'au 2 octobre, nous appareillâmes chaque jour plusieurs fois, pour cher-

cher à doubler, mais inutilement, la pointe de Ki-to, après laquelle il n'y a plus de fonds, plus de mouillage jusqu'à Chusan. Contrariés par le temps, nous étions chaque fois obligés de revenir sur nos pas pour reprendre notre position. Les courants violents qui règnent dans ce passage sont fort dangereux. Il faut un vent favorable pour doubler, car la marée ne dure pas assez longtemps pour seconder efficacemement les manœuvres, et une fois engagé dans les passes, ne pouvant plus jeter l'ancre, on se trouve entraîné par les courants contre les rochers, si l'on n'a pas le vent pour soi.

Nous recevions chaque jour la visite de quelques petits bateaux pêcheurs à voiles carrées en tissu de coton brun. La grande voile de ces bateaux est divisée en deux parties, de manière à pouvoir se carguer facilement. La plupart des embarcations chusanaises sort ornées de pavillons blancs qui portent une invocation au dieu protecteur des pêcheurs, ou sur lesquels est écrit en anglais le mot *Azincourt* (à cause du séjour prolongé que le vaisseau de ce nom a fait à Chusan). Quelques pêcheurs s'informaient, nous dit notre interprète Johannes, auprès de ceux qui nous avaient déjà visités, s'ils n'avaient pas été maltraités à notre bord, et ils étaient charmés d'apprendre que les Français n'étaient pas des barbares trop méchants. Un matin nous vîmes une jonque chavirer par une raffale subite, à quelques encâblures de la frégate. Un de nos canots envoyé tout de suite au secours des naufragés, ne parvint à en ra-

mener que six. Les cinq autres avaient péri. Parmi ceux-ci se trouvaient les deux fils d'un malheureux vieillard échappé à la mort, et qui laissa éclater, au milieu de nous, son désespoir, quand il sut, à n'en plus douter, que ses enfants avaient péri.

Enfin, le 2 octobre, nous parvînmes à doubler, à l'aide d'une bonne brise, la terrible pointe de Ki-to, et nous mouillâmes près de l'île de Lin-ti, à deux kilomètres et demi de la ville de Tinghaï, capitale de l'île de Chusan.

Cette île est considérée comme un des points stratégiques les plus importants de la Chine. Placée près de l'embouchure du fleuve *Tahia* et du *Yang-tzé-kiang* (fleuve fils de l'Océan), que les grandes jonques remontent jusqu'à quelques centaines de lieues dans l'intérieur, voisine du canal Impérial qui mène à Pékin, et du *Hoang-ho* ou *fleuve jaune*, qui ne le cède guère en étendue au *fils de l'Océan*, elle doit servir de base d'opérations à toute armée ennemie qui, de là, peut fondre rapidement, par eau, sur les puissantes cités situées à l'est de l'Empire, sur Hang-tchou-fou, sur Nankin où l'on arrive en trois jours, sur Fou-tchaou-fou, la ville la plus riche, la plus industrieuse, la plus commerçante de la Chine. C'est ce que les Anglais comprirent parfaitement à l'époque de la guerre. Aussi s'emparèrent-ils, à deux reprises, de Chusan.

Pendant la première campagne du nord, en juillet 1840, Sir Gordon Bremer, commandant les forces

navales britanniques, arriva à bord du vaisseau *le Wellesley*, en vue de Tinghaï, la capitale de l'île, et fit sommer les autorités chinoises de la lui livrer. Les Chinois répondirent qu'ils étaient faibles, tandis que les Anglais étaient forts, mais qu'il leur était impossible de se rendre, que l'ennemi n'avait qu'à venir les attaquer.

Le commodore anglais fixa un délai à l'expiration duquel *le Wellesley* ouvrit le feu contre les jonques de guerre et les défenses du rivage. Les batteries chinoises se turent promptement, et le débarquement des troupes commença. Les Anglais allèrent s'établir sur une colline qui domine la ville et où ils arborèrent leur pavillon. Chusan était conquis. Ceci eut lieu le 5 juillet 1840. Le lendemain, les troupes britanniques entrèrent dans Tinghaï qu'elles trouvèrent désert. Les habitants s'en étaient enfui avec tout ce qu'ils avaient pu emporter. Les Anglais qui espéraient y trouver des vivres, eurent beaucoup à souffrir de cet abandon inattendu. Cependant les Chinois, revenus de leur première terreur, se hasardèrent peu à peu à rentrer à Tinghaï qui fut évacué par les forces britanniques vers la fin de 1840, à l'époque où des négociations s'ouvrirent entre les plénipotentiaires des deux nations.

Mais une nouvelle rupture eut lieu au commencement de 1841. Les premiers efforts des Anglais furent dirigés sur Bocca-Tigris et sur Canton. Puis une seconde expédition partit pour le nord de la Chine, en

août 1841. Le 29 septembre, la flotte britannique arrivait devant Tinghaï dont les retranchements et les fortifications avaient été considérablement agrandis et améliorés depuis la première prise de possession.

Un détachement d'artillerie royale alla s'établir dans l'île Melville située à l'entrée de la rade de Tinghaï, et de là, se mit à canonner une batterie chinoise qui couronnait la colline dont les troupes anglaises s'étaient rendues maîtresses, sans coup férir, pendant la première campagne. Cette batterie fut promptement détruite.

Le 1er octobre, les Anglais débarquèrent sous un feu très vif mais mal dirigé, qui partait des batteries dont le rivage était garni. Sir Hugh Gough que nous avons déjà vu s'emparer des hauteurs de Canton, ne tarda pas à opérer son débarquement à la tête d'un régiment d'infanterie qu'il fit marcher contre la colline d'où les Chinois descendirent à sa rencontre. Il y eut un léger engagement qui coûta une vingtaine d'hommes seulement aux Anglais, mais un nombre beaucoup plus considérable aux Chinois qui perdirent leur général Kéo. La colline tomba au pouvoir de l'ennemi.

Sur ces entrefaites, un corps de troupes anglaises qui avait débarqué sur un autre point de l'île, attaquait Tinghaï d'un côté opposé. L'artillerie anglaise commençait à faire pleuvoir des bombes sur la ville. Enfin le 55me régiment d'infanterie et les sapeurs escaladèrent les murs de Tinghaï, et Chusan se trouva, pour la

seconde fois, soumise aux Anglais qui y laissèrent 400 hommes de garnison, pendant que le reste de l'armée allait poursuivre, d'un autre côté, le cours de ses succès faciles.

·On sait que la Grande-Bretagne s'engagea, par le traité de Nankin, à restituer Chusan à la Chine, dès que le dernier terme de paiement de l'indemnité stipulée aurait été acquitté. Cependant elle a conservé cette île audelà du délai prescrit. Il fallait aux Anglais un prétexte quelconque pour faire de cette importante position une possession britannique. La fermeture de la cité tartare de Canton, contraire, selon eux, au traité, leur offrit un instant ce prétexte. Mais l'édit de l'empereur qui ouvre cette cité aux étrangers, est venu leur enlever toute raison de demeurer plus longtemps à Chusan, et force leur a été de restituer cette île en 1846, ce dont ils se consolent sans doute, en se promettant bien d'aller l'occuper une troisième fois, à la moindre difficulté qui pourra surgir entre eux et le gouvernement impérial.

L'île de Chusan a environ 85 kilomètres de circonférence. Le climat en est beau et agréable, mais passe pour assez malsain dans certaines parties de l'île, ce qu'il faut sans doute attribuer aux marécages et aux nombreuses rizières qui couvrent le pays. Une mortalité effrayante régna parmi les troupes anglaises, au moment où elles venaient de s'emparer de l'île; mais

elle provenait aussi, en grande partie, des fatigues de la guerre et du manque de vivres.

La culture est très perfectionnée à Chusan. Cette île produit beaucoup plus de riz que n'en exigent les besoins de sa population; elle en exporte d'assez fortes quantités.

Le bambou, le cotonnier et l'arbre à suif, sont très communs à Chusan. Le fruit de ce dernier, qui est à peu près de la grosseur d'une noisette, renferme sous une enveloppe assez épaisse, une matière blanche qui constitue le suif végétal des Chinois, et qui subit diverses préparations avant de se transformer en belles et bonnes chandelles. Je reviendrai plus loin sur ce produit curieux, comme aussi sur la culture et les nombreux usages du bambou.

Les bois de construction et les arbres fruitiers sont rares à Chusan. On y trouve quelques buffles, peu de chèvres, presque point de moutons, mais beaucoup de volailles et de porcs qui ont une forme toute différente de ceux d'Europe, des jambes extrêmement courtes, le ventre pendant et rasant la terre.

Chusan n'a point de grandes routes. Elle est traversée par quelques ruisseaux navigables pour de petits bateaux, et par des sentiers pavés. On n'y trouve point de voitures ni de chariots.

On évalue la population de l'île à 200 ou 250,000 habitants. Chusan est divisé en 18 communes.

Son commerce était peu considérable pendant l'oc-



cupation anglaise. Trois maisons européennes seulement s'y étaient établies. La vente de l'opium y avait néanmoins de l'activité. Chusan avait été déclaré port franc dès le commencement de la prise de possession.

Les indigènes de l'île en exportent d'assez grandes quantités de liqueurs fermentées et de poissons salés.

Pour se rendre du mouillage où était restée *la Cléopâtre*, à la ville de Tinghaï qui a aussi son port où tous les bâtiments anglais vont jeter l'ancre, on double d'abord l'extrémité de Lin-ti ou de l'île du thé, puis on a devant soi deux chenaux séparés par une île, qui mènent tous deux dans le port de Tinghaï, et où l'on rencontre des courants extrêmement violents, que l'on a souvent de la peine à maîtriser. On aperçoit bientôt, sur la gauche, les longs retranchements que les Chinois ont élevés pendant la guerre de l'opium, et devant soi les mâts des jonques et des autres bâtiments au mouillage.

Près du débarcardère se trouve un faubourg que les Anglais avaient converti en casernes, en hôpitaux et en logements d'officiers. A peu de distance s'élève la colline où furent livrés plusieurs combats dont nous avons parlé, et du sommet de laquelle on jouit d'une vue admirable; la rivière qui passe près de Tinghaï, les petits sentiers qui sillonnent la campagne, les vastes champs de riz, avec leurs marécages, se déploient au

loin à vos pieds. Une assez longue avenue bordée de boutiques, mène du faubourg qu'ont occupé les troupes anglaises, à la ville de Tinghaï proprement dite. Sur les enseignes de plusieurs de ces boutiques chinoises, nous lisions avec surprise les noms de quelques tailleurs et bottiers célèbres de Londres ; ceci n'indique-t-il pas chez les artistes du Céleste-Empire, d'assez heureuses dispositions au charlatanisme qui distingue beaucoup de leurs confrères européens?

Tinghaï ou Tsing-ni est un *hien* ou une ville de troisième classe, sorte de chef-lieu d'arrondissement. On porte la population de cette ville à environ 30,000 âmes. Elle est entourée d'un mur qui forme une sorte de pentagone irrégulier. Ce mur, garni d'un parapet, a de cinq à six mètres de hauteur. Il est longé par un canal dans presque toute son étendue, sauf du côté d'une colline sur laquelle il s'élève en pente assez rapide. J'ai compté cinq portes audessus de chacune desquelles est établi un corps-de-garde.

La plupart des maisons de Tinghaï n'ont qu'un rez-de-chaussée, et sont assez chétivement construites. Les rues sont beaucoup plus larges que celles de Canton. Elles ont des dalles dans le milieu et des pavés sur les côtés. Les boutiques ont fort modeste apparence. Ce ne sont plus ces grandes et splendides enseignes de Ta-toung-kaï. En revanche, à chaque pas le promeneur est égayé par quelque grotesque caricature de soldat anglais, genre de peinture très goûté des citoyens du Cé-

leste-Empire, qui ne pouvant se venger de leurs vainqueurs par les armes, cherchent au moins à les atteindre des traits du ridicule. L'esprit moqueur et enjoué des Chinois se révèle parfaitement dans ces charges, qui ne manquent pas de piquant et de verve.

Tinghaï possède quelques temples assez remarquables. Parlons d'abord de celui de Boudha. En entrant dans la première cour de cette pagode, on remarque à droite une petite tour d'une ravissante architecture, au sommet de laquelle se trouve une cloche fort longue, couverte d'inscriptions d'une forme et d'un travail remarquables; la cloche est sans battant; pour la faire tinter, on la frappe avec un marteau. Au fond de la cour, on pénètre dans un bâtiment qui renferme les quatres gigantesques statues des gardiens de Boudha, rangées par deux de chaque côté, et lançant de foudroyants regards. Ils ont la tête ceinte d'une espèce de couronne. Le premier personnage à droite, nommé *Mo*, est un guerrier au visage noir, orné d'une barbe épaisse, armé d'un glaive menaçant. Il repose sur un riche divan et tient sa main gauche, fièrement appuyée sur le côté. La seconde statue à droite représente un musicien appelé *Tsia*, portant une guitare. Le premier personnage, à gauche, *Gno*, serre un serpent par la tête, et *Oueng*, le second du même côté, tient modestement un parasol. Aux pieds de ces redoutables gardiens, on remarque de petits serviteurs dans une attitude humble et craintive. Ces quatre statues se rencontrent dans

toutes les pagodes de Boudha. Au milieu de la salle, dans une niche, se trouve une divinité riante, à figure de Bacchus, à longues oreilles, affligée d'un énorme ventre et nommée Gnilo-Boudha ; c'est probablement le dieu du plaisir. Après avoir traversé une seconde petite cour, on arrive dans un bâtiment carré où se trouvent trois colossales statues dorées, représentant, disent les uns, le dieu du passé, le dieu du présent et le dieu de l'avenir, *Jin-zaï*, *Ko-tchu* et *Fi-laï*, mais, selon d'autres personnes, la loi, le clergé et Boudha. Ces Boudhas dorés se font remarquer, comme toutes les divinités indiennes, par leurs longues oreilles pendantes. Ils sont assis, les jambes croisées, dans des sortes de niches concaves à forme d'écussons, qui se terminent en trompes d'éléphants audessus de leurs têtes coiffées de calottes bleues. Le dieu du milieu porte un soleil sur la poitrine. Devant lui se trouve une petite statue de femme, dont les bras sont levés. A droite et à gauche des dieux, on remarque deux anges gardiens, l'un reposant sur un lion et l'autre sur un éléphant. Derrière ces statues qui sont disposées le long d'un mur, se trouve celle de Kouanine, déesse de la miséricorde, montée sur un dauphin. C'est à cette divinité que les marins adressent leurs prières dans les dangers ; c'est sous sa sauvegarde que les mères placent leurs jeunes enfants. Le culte de Kouanine a quelque chose qui rappelle celui de la Vierge Marie ; c'est une des plus pures créations du boudhisme. Au fond de la

salle se trouvent rangées quarante-quatre statues de saints, de philosophes, de héros divinisés. Parmi ceux-ci figure l'ex-commissaire impérial Ké-chen, entouré de sa famille. Son apothéose ne tarda pas à être suivie d'une cruelle disgrâce. Mais pendant que le demi-dieu déchu était en butte à la persécution, sa statue, par un bizarre caprice du sort, restait confondue avec celles des Immortels, grâce à la présence des Anglais, ses ennemis ! Plusieurs de ces statues sont d'un travail tout à fait irréprochable et font, par la vérité et le naturel de leurs formes, le plus frappant contraste avec les autres produits ridicules et fantastiques de l'art chinois, étalés dans ce temple.

La pagode appelée *Tsien-foun-taou*, et située tout près de celle de Boudha, est consacrée au dieu protecteur de la cité, dieu fort barbu et gardé dans une niche par des saints non moins barbus que lui. La cour de cette padoge est ornée de statues grotesques.

Les habitants de Tinghaï paraissent d'un caractère doux et paisible. Beaucoup d'entre eux qui prirent la fuite lors de la guerre des Anglais, n'avaient pas encore reparu au moment de notre passage. J'ai vécu tout seul, pendant près d'un mois, au milieu d'une respectable famille chinoise, dans laquelle j'étais allé m'installer pour étudier de près les mœurs du pays. J'ai partagé la vie patriarcale de ces braves gens, et j'ai pu me convaincre que, pour gagner la confiance et la bienveillance des Chinois, il suffit de les traiter avec

douceur et égards. La maison de cette famille était a rez-de-chaussée, entourée d'un mur peu élevé. La première pièce, en entrant, était un salon de réception au fond duquel on remarquait quelques niches pratiquées dans le mur, et renfermant des tablettes consacrées aux ancêtres du propriétaire ; ces tablettes étaient cachées par un treillis aux regards des étrangers. A certains jours on dressait devant cet autel une table que l'on chargeait de fruits, de confitures, de viandes rôties, de petits gâteaux, et l'on allumait quelques cierges. Père, mère, filles et garçons se réunissaient à ces solennités, et s'inclinaient devant les tablettes au dessus desquelles se lisaient des inscriptions en gros caractères.

La vie habituelle de la famille était fort monotone. Le père, déjà vieux, résidait ordinairement dans un cabinet du fond, et fumait paisiblement sa pipe d'opium pendant une bonne partie de la journée. La mère et les filles s'occupaient du ménage, du jardin qui entourait l'habitation, de la basse-cour, de la cuisine. Une ouvrière venait, de temps en temps, tisser de la toile de coton grossière, sur un métier qui faisait partie du mobilier de la maison. Le fils, jeune garçon de 13 à 14 ans, allait régulièrement chaque jour à l'école, répétait ses leçons au logis, et s'amusait, pendant ses heures de loisir, à lancer des cerfs-volants, passe-temps habituel des jeunes Chinois. Rarement quelque visite venait rompre la monotonie de l'exis-

tence de cette famille paisible. Ce besoin de tranquillité, cette indifférence pour les plaisirs bruyants de nos sociétés européennes, ce bonheur dans la vie murée, que mènent la plupart des Chinois de la classe moyenne, n'expliquent-ils pas suffisamment la difficulté qu'éprouve notre civilisation à faire adopter ses avantages, ses perfectionnements, ses découvertes à cette vieille civilisation de l'Orient?

J'eus le bonheur inespéré d'assister à plusieurs mariages à Chusan ; mais avant de décrire ces cérémonies , il est bon de dire quelques mots des fiançailles. Il n'est pas rare qu'un mariage soit projeté avant même la naissance du couple à unir. Ainsi, deux mères s'engageront par écrit, dans le cas où l'une d'elles aurait un jour un fils et l'autre une fille , à les marier. On voit souvent des jeunes filles de dix ans déjà fiancées , et il serait honteux de ne pas l'être encore à quinze. A cet âge, une jeune personne de qualité ne peut plus guère se permettre de sortir de la maison paternelle ; elle doit même éviter de se montrer aux visiteurs que ses parents reçoivent.

L'époque du mariage arrive pour elle , sans qu'elle ait jamais entrevu son fiancé. On s'envoie alors, de part et d'autre, de menus cadeaux consistant le plus souvent en fruits, en pâtisseries, avec accompagnement de l'inévitable cochon rôti qui figure dans presque toutes les cérémonies chinoises. Ce ne sont encore que les préliminaires de l'hymen, et il serait fort déplacé,

de la part du jeune homme, d'avoir déjà la prétention de contempler sa future épouse. Ce bonheur ne lui est réservé que quelques jours plus tard. Il faut, avant tout, qu'il paie sa femme, car le mariage est littéralement un marché en Chine. Le prix ordinaire d'une femme est de trois à six cents francs, mais on en trouve de plus ou moins chères, selon la classe a laquelle on élève ses prétentions. Le plus beau compliment que l'on puisse adresser à un père, est de lui dire : « Monsieur, votre fille est charmante, elle vaut bien mille taël (environ huit mille francs). » Une fois l'affaire conclue, on prend jour, et les invités se rendent au domicile du mari. Mais pénétrons d'abord dans celui de la fiancée, que quelques honnêtes familles de Tinghaï, malgré la crainte qu'inspire ordinairement la présence d'un étranger, n'ont pas hésité à m'ouvrir, tant est puissante, chez ces braves Chinois, l'habitude de l'hospitalité. On vient chercher la jeune épouse dans une chaise à porteurs rouge, magnifiquement décorée, couverte de dorures, de statuettes, de figures fantastiques, et se terminant par le hut en toit de pagode, ou surmontée d'un oiseau doré.

Plusieurs femmes sont encore occupées à farder, à attifer la mariée. Mille cosmétiques sont étalés sur les tables. On ajoute de fausses tresses à la chevelure véritable ; on livre les pieds à l'examen le plus minutieux ; s'ils n'ont pas été soumis à la compression dès l'enfance, on les transforme en petits pieds artificiels.

Bientôt on apporte un large manteau rouge dont s'affuble la mariée. A ce moment une vieille femme donne le signal des gémissements que répètent en chœur les amies, les sœurs, les parentes, en criant de toutes leurs forces : « *laï-la*, *laï-la*, » et en se passant sur l'épaule une large écharpe de la couleur du manteau. Les hurlements redoublent et les vieilles femmes se couvrent la figure de leurs mains pour cacher leurs larmes, ou plutôt pour qu'on ne voie pas que leurs yeux restent secs; car au moment de cette séparation solennelle, il n'y a de vraies larmes qu'aux paupières de la mère et de la fiancée. Enfin on jette un capuchon rouge pardessus la tête et la figure de la jeune femme qu'un de ses frères emporte gémissante dans ses bras hors de la maison paternelle, pendant qu'un autre personnage qui la suit de près, l'asperge de quelques gouttes d'eau. On la transporte ainsi jusqu'à la chaise où elle est hermétiquement enfermée. Le père assiste, impassible, à tous ces apprêts. L'idée du marché avantageux qu'il vient de conclure est pour quelque chose, sans doute, dans cette résignation philosophique.

Enfin, le palanquin dépouillé, pour un instant, des ornements qui le recouvrent, sort de la maison ; mais à peine est-il sorti, que les porteurs, s'arrêtant au milieu de la rue, se mettent à le faire rapidement pirouetter d'abord à droite, puis à gauche, comme pour étouffer les regrets de la mariée, ou l'obliger à secouer sa douleur. Ses lamentations, comme on le pense bien, ne

font qu'éclater de plus belle. Alors on replace sur la partie supérieure de la chaise les ornements qu'on avait enlevés avant de sortir, et le cortége se met en route, précédé de musiciens revêtus de sales casaques rouges. Viennent ensuite des cochons rôtis que l'on porte triomphalement. Derrière ces étranges emblèmes marchent les parents et les amis avec des bannières et de larges parasols rouges. Le palanquin de la mariée est aussi précédé ou suivi d'une grande quantité de coffres, de coussins, de couvertures qui forment son trousseau. Déjà quelques courriers féminins ont annoncé son approche au domicile de l'époux. La chaise nuptiale y arrive bientôt, et stationne quelques instants devant la porte. En ce moment se font entendre de bruyantes détonations de pétards, accompagnées des sons discordants d'une musique barbare. Le jeune homme reste dans son appartement, et se permet tout au plus de jeter quelques furtifs regards sur la scène qui se passe au dehors, tandis que deux femmes viennent recevoir la mariée, la font sortir de la chaise, tout enveloppée de son manteau et de son capuchon, et la conduisent devant l'autel des ancêtres. Une table supportant deux cierges est placée près de l'autel. Le père du mari se présente le premier, et dépose dans un vase deux baguettes allumées, en récitant des prières. Un lettré s'approche alors pour donner lecture de quelques passages tirés d'un livre rouge qui est sans doute un livre sacré. Enfin on voit paraître le mari longtemps attendu, qui prend

place à la droite de sa femme près de laquelle se tiennent deux suivantes. Le père, tournant le dos à l'autel et le vant ses mains jointes, accomplit plusieurs génuflexions qu'imite le fiancé. Tout à coup s'opère un changement de front. Le table change de place, le père et les deux époux s'agenouillent, en se tournant vers l'autel. La première prière était probablement adressée aux dieux, et maintenant on implore les mânes des ancêtres. Enfin on se lève, la cérémonie religieuse est terminée, et tout le monde passe dans une chambre voisine. Les mariés disparaissent dans un cabinet où la jeune femme se découvre et montre pour la première fois aux regards avides de son époux ce visage qui l'a fait si longtemps rêver. Que de désenchantement, que de mécomptes succèdent souvent alors à de vaines espérances! Au bout de quelques instants, on voit reparaître la jeune femme dont l'arrivée donne lieu à mille observations souvent peu bienveillantes de la part des jalouses et sévères assistantes. L'épouse commence par se laver le visage, sans paraître écouter les propos qui se tiennent sur son compte, puis elle se frotte la face à pleines mains avec du blanc de plomb. Bientôt elle prend place, et se livre à quelques femmes qui la dépouillent de tous ses ornements de jeune fille, pour y substituer ceux de femme mariée, que l'on apporte dans un coffret et qui composent la corbeille. On pose les fondements d'un édifice de fleurs artificielles, qui s'élève au moins à deux pieds audessus de la tête de la

dame dont il forme la coiffure. Quand la toilette est terminée, tout le monde prend place autour d'une table chargée des mets les plus délicats, et la fête se termine par un festin accompagné de musique et souvent suivi d'une représentation théâtrale.

Nous vîmes célébrer, pendant notre séjour à Chusan, le quatre-vingtième anniversaire de la naissance de l'impératrice-mère. Cette île forme, dit-on, une partie de son douaire. Des lanternes de toutes les formes et de toutes les couleurs étaient suspendues dans les rues que parcourait une foule joyeuse et compacte. Tous les théâtres de la ville étaient ouverts : c'étaient, comme à Canton, des estrades élevées le plus souvent dans les cours des pagodes. Ningpo avait envoyé ses meilleurs acteurs. Une musique étourdissante résonnait de tous côtés.

Si les Chusanais paraissent aimer beaucoup les plaisirs, ils savent aussi, à l'occasion, s'infliger les mortifications les plus pénibles. Je me souviens qu'un officier anglais, très habile sinologue, me traduisit un jour une affiche extrêmement curieuse, placardée contre une des portes de Tinghaï. Un certain Tingkiang annonçait par cette affiche la mort de son père, et profitait de l'occasion pour déclarer à tous ses amis que ses propres péchés étaient tellement nombreux, qu'il ne parviendrait jamais à les expier. Cette confession officielle donne une idée de ce que peut être l'esprit religieux des Chinois.

La campagne, aux environs de Tinghaï, est riante, bien cultivée, et présente les sites les plus pittoresques. Les rizières y sont baignées par de nombreux ruisseaux habilement distribués, car l'art de l'irrigation est un de ceux que les Chinois possèdent au plus haut degré. On est étonné de rencontrer à chaque pas d'énormes vases plantés en terre et destinés à recueillir tout ce qui peut servir d'engrais. On aperçoit, sur le versant des collines, de jolis bois de bambous et de pins. Des sépultures s'élèvent çà et là dans la campagne; elles consistent le plus souvent en de simples tertres, modestes asiles des restes du pauvre, ou bien en de petites huttes, basses, mais alongées, à toits arqués et recouverts de tuiles, comme ceux des maisons. D'autres fois, ce sont des pierres tumulaires chargées de sculptures et d'inscriptions, gardées par des lions et entourées de bancs.

J'ai visité dans une vallée située à une lieue de Tinghaï, la jolie maison de campagne d'un mandarin nommé Meng-ouang-ni, qui, depuis la guerre, était retiré à Ningpo avec ses femmes. Cette demeure champêtre se compose d'une série de très petits appartements, séparés par de tout aussi petits jardins, dans lesquels sont entassés une infinité de rochers disposés en grottes ou en escaliers. Dans les chambres et dans les kiosques sont suspendus des tableaux représentant des arbres, des oiseaux, des fleurs. Les toits dessinent tous cette courbe gracieuse que recherchent les architectes chinois. De tous côtés s'élèvent des bananiers aux longues et

larges feuilles pendantes, des pins et de petits bambous à tiges noires, d'une espèce fort rare. Des vases de porcelaine, en forme de tonnelets, servent de siéges. Un ruisseau circule à travers les rochers. Cette demeure et ce jardin, qui n'ont peut-être pas trente mètres de long, forment un vrai labyrinthe. Les traditions d'hospitalité règnent dans cette coquette habitation, même en l'absence du maître. Le visiteur ne manque jamais de se voir apporter l'inévitable tasse de thé par une des femmes de la ferme. Près de la maison, sur une colline, se trouve la sépulture de famille, entourée d'arbres verts. Des bancs en pierre sont placés à côté de ce monument.

En parcourant la campagne, on rencontre de temps en temps des écoles, où les fils des cultivateurs viennent apprendre à lire et à écrire. Les cris d'une dizaine d'enfants qui récitaient leurs leçons, m'en firent découvrir une dans une cabane isolée au milieu d'un bois, pendant que je retournais à Tinghaï, dans ma chaise à porteurs.

Il me reste à dire quelques mots de la vie des Anglais à Tinghaï.

La garnison de Chusan se composait, à notre arrivée, du 98me régiment d'infanterie royale, d'un régiment d'infanterie indienne ou de Cipayes, et d'un détachement d'artillerie de Madras, le tout commandé par le digne et brave brigadier-général Campbell, aide-de-camp de la reine Victoria, et l'un des officiers-généraux

les plus distingués de l'armée britannique. Lui et tous ses officiers nous firent l'accueil le plus aimable et le plus cordial. La *mess* ou table de l'état-major du régiment, table vraiment princière, à laquelles furent plusieurs fois invités les membres de la légation française, était une sorte de merveille, dans cette île chinoise. Rien ne saurait donner une idée du luxe et du comfortable dont l'armée britannique s'entoure dans les plus lointains pays. Les officiers y jouissent d'un traitement magnifique qui leur permet de se livrer chaque soir à de bruyants divertissements. On rencontrait dans les rues de Chusan des dames européennes fort bien mises, que nous prenions d'abord pour des femmes de capitaines; c'étaient les épouses de simples soldats. Chaque militaire avait ses domestiques bengalis et chinois. Quelle différence entre cette vie si douce, si facile, et celle de nos braves soldats en Algérie ! Tout cela ne rappelle-t-il pas les armées antiques de Darius et de Xercès, moins leur mollesse et leur lâcheté ? Les officiers du 98me avaient métamorphosé d'ignobles et infectes cabanes chinoises en élégants salons, des pagodes en salles de spectacle. Nous assistâmes à une charmante représentation donnée en notre honneur dans un de ces temples; des grenadiers remplissaient les rôles de *ladies*. Ce spectacle anglais dans une pagode chinoise, était, il faut en convenir, un divertissement des plus excentriques.

Si les Anglais sont parvenus à se rendre le séjour

de Chusan quelque peu agréable, leurs procédés de conquérants envers les Chinois, et la sévérité de leurs redoutables *policemen* aux lourds bâtons, étaient loin de leur avoir concilié l'affection des Chusanais qui, cependant, profitaient amplement de leur séjour. Mais comme, en définitive, l'intérêt l'emporte de beaucoup sur le patriotisme chez les Chinois, il ne serait pas étonnant que les habitants de Chusan regrettassent aujourd'hui l'époque de l'occupation.

CHAPITRE IX.

Départ pour Ningpo. — Le Tahia. — Glacières. — Révolte aux environs de Ningpo. — La ville de Ningpo. — Sa tour. — Ses temples. — Un couvent de bonzesses. — Le temple de *Tao-tseu*. — Mosquée de Ningpo. — Caractère des habitants. — Ancien commerce des Européens à Ningpo. — Événements de 1840 et 1841. — Départ de Ningpo.

Nous quittâmes Chusan le 11 octobre 1845, pour aller visiter la ville de Ningpo, qui en est éloignée d'environ 90 kilomètres. La frégate *la Cléopâtre* qui nous avait amenés jusqu'à Tinghaï, calait trop d'eau pour pouvoir remonter le fleuve Tahia, par lequel devait se faire une partie de notre petit voyage. Il fallut donc nous décider à nous embarquer sur quelques jonques chinoises, avec le ministre plénipotentiaire, l'amiral, deux ou trois officiers de la frégate, et plusieurs Anglais parmi lesquels se trouvait M. Robert Thom, consul de la Grande-Bretagne à Ningpo, qui avait eu la com-

plaisance de venir chercher M. de Lagrené à Chusan, pour lui servir de guide. M. Thom, dont la mort récente est une perte immense pour son pays, était un des sinologues européens les plus distingués, et avait rendu des services éminents pendant la guerre de l'opium, en accompagnant les chefs de l'expédition en qualité d'interprète. Il a laissé de précieux écrits sur le commerce de Chine.

Nous passâmes entre plusieurs petites îles qui séparent Chusan de l'entrée du *Tahia* ou de la rivière de Ningpo. Le soir, quand les quatre jonques sur lesquelles nous étions embarqués, se furent ralliées, et que la marée nous devint contraire, nous jetâmes l'ancre, puis nous nous étendîmes sur nos manteaux au fond de nos embarcations où un sommeil paisible nous fit oublier notre misérable installation et la faim qui nous dévorait car nous n'avions à peu près rien mangé de la journée, comptant trouver sur les autres bateaux des provisions, qui malheureusement étaient épuisées au moment où nous rejoignîmes nos compagnons de voyage.

Le courant nous étant redevenu favorable pendant la nuit, nos bateliers chinois appareillèrent immédiatement, et nous nous réveillâmes le matin à l'embouchure de la rivière de Ningpo, en face de la ville de Chinhaï qui est située à l'entrée de cette rivière, et dont je parlerai un peu plus loin, pour raconter la descente que nous y fîmes quelque temps après.

En avançant dans le *Tahia*, nous rencontrions une quantité de belles embarcations peintes en rouge, en noir et en blanc, toujours ornées de deux grands yeux de poisson et surmontées de deux cornes à l'avant. L'arrière en était extrêmement élevé et décoré de mille peintures fantastiques.

Tout le long du fleuve nous apercevions de nombreuses glacières construites sur ses bords. Ces glacières n'ont point de partie souterraine, comme celles d'Europe. Elles consistent en levées de terre carrées, disposées en talus et recouvertes de toits en paille de riz, que soutiennent des perches de bambou. La glace y est disposée en plusieurs couches séparées les unes des autres par de la paille, de manière à se conserver fort longtemps. Les propriétaires des glacières ont ordinairement des étangs d'où ils tirent leur provision pendant l'hiver. Les Chinois emploient principalement la glace à conserver les viandes et les poissons salés pendant l'été ; mais ils ne s'en servent point pour congeler ou pour rafraîchir les liquides ; car ils ont l'habitude de boire chaud, prétendant étancher beaucoup mieux leur soif de cette manière qu'en prenant des boissons froides.

En approchant de Ningpo, nous remarquâmes de magnifiques chantiers, sur lesquels se construisaient des jonques de très grande dimension. Les ouvriers y travaillaient en chantant et avec une activité soutenue.

Nous arrivâmes en vue de la ville vers dix heures du matin, et nous allâmes débarquer sur la rive gauche du fleuve, près de la maison du consul anglais qui eut la complaisance de mettre ses vastes appartements à la disposition de l'ambassade de France, offre d'autant plus agréable pour nous que Ningpo ne possède aucun hôtel où des Européens puissent loger. La demeure consulaire était une belle maison de mandarin, formée de plusieurs corps de logis à rez-de-chaussée, disposés en carré, et séparés par deux grandes cours.

A peine installés chez le consul auquel les Chinois ont donné le nom de *Lo-po-té* (corruption de Robert Thom), nous apprîmes qu'une révolte causée par un impôt nouvellement établi, venait d'éclater à quelques lieues de la ville. Le même jour on ramena à Ningpo une vingtaine de soldats blessés. Le *taou-taï* ou chef du district avait convoqué toutes les troupes régulières disponibles, et celles de la réserve qui constituent une sorte de garde nationale. Les citoyens qui composent cette milice, ne sont appelés à prendre les armes que pour un service momentané et dans des circonstances extraordinaires. Leur costume diffère peu de celui des bourgeois.

La ville de Ningpo fait partie de la province du Tché-kiang, qui est comprise entre les 27° 20 et 31° 20′ lat. nord, et les 1° 40′ et 6° 30′ longit. est de Pékin. Cette province est bornée au sud par celle du Fo-kien, à l'est par la mer, au nord par le Kiang-sou

et à l'ouest par le Kiangsi et l'Anhui. Sa population est, dit-on, de 26 millions d'âmes. Elle se divise en onze départements et soixante-dix-huit districts. Sa capitale est Hang-chaou-fou, ville immensément peuplée, renommée par son industrie, et surtout par les magnifiques soies qu'elle produit.

La ville de Ningpo est un *fou*, c'est à dire une ville de second ordre, un chef-lieu de département ; c'est la deuxième cité de la province. On évalue sa population à cinq cent mille âmes. Elle est située au confluent de deux rivières. Un pont de bateaux de 65 mètres de long, qui joint la ville à l'un de ses faubourgs situé de l'autre côté du fleuve Tahia, est une de ses principales curiosités. Ces bateaux sont maintenus immobiles par deux chaînes qui s'étendent d'une rive à l'autre.

Ningpo est entourée d'un mur qui a environ sept kilomètres de circonférence, 8 à 10 mètres de hauteur, sept d'épaisseur à la base et cinq au sommet. Cette enceinte est percée de six portes surmontées chacune d'un corps-de-garde entouré de tentes où logent des détachements de milice dont les officiers nous accueillirent fort amicalement. De nombreux ouvriers étaient occupés, lors de notre passage, à réparer les brèches que l'artillerie anglaise avait ouvertes dans les murs.

Du haut des remparts on jouit d'une vue agréable sur une plaine immense qui embrasse un espace de 20 à 30 kilomètres, et se termine d'un côté aux bords de la mer, de l'autre au pied des montagnes que l'on

voit s'élever à l'horizon. Ici ce sont des canaux, des rivières, des fermes ; là vous apercevez des villages, des monastères et des tombeaux. Tout le long des remparts et de la rivière sont déposés des cercueils qui renferment les dépouilles des pauvres. Ces cercueils que rien ne protége contre les intempéries, ne tardent pas à s'ébouler, du moins en partie, et les ossements du défunt se trouvent ainsi exposés à la vue de chaque passant. Les restes des personnes qui jouissaient d'une certaine aisance, sont recouverts d'un petit monument carré en briques.

Ningpo est, sans contredit, la plus belle ville chinoise que nous ayons visitée. On porte le nombre de ses maisons à cent mille, estimation qui me paraît cependant fort exagérée. Ses faubourgs se prolongent à plus de deux kilomètres audelà des remparts. Ses rues infiniment plus larges et moins sales que celles de Canton, présentent, dans certains quartiers, des portes en arcades placées à environ vingt mètres les unes des autres, et produisant un effet des plus agréables.

Les maisons de Ningpo, sans être élevées ni monumentales, ont une apparence de luxe et de richesse que nous n'avons pas remarquée ailleurs en Chine. Les boutiques, beaucoup plus spacieuses que celles de Canton, sont disposées avec goût et élégance. Les marchands se tiennent dans un petit espace carré entouré d'une table qui empêche les chalands d'y pénétrer. Pour converser avec les étrangers en anglais, les négociant

de Ningpo se servent d'un précieux petit vocabulaire composé par M. Thom, et renfermant des phrases anglaises et chinoises. A chaque pas on rencontre des magasins remplis de riches fourrures de toute espèce, des tapis en poils de chèvre, de chien, de vache et de mouton, couverts de peintures bizarres; puis à côté de ces tissus, quelques vieux bronzes qui se vendent à très bas prix. Quant aux objets d'art, de curiosité et de collection, ils sont, en général, très inférieurs ici à ceux que l'on trouve à Canton, mais aussi à bien meilleur marché.

Ningpo renferme un nombre infini de cafés, de boutiques de pâtissiers et de restaurants d'où la plupart des familles font venir, dit-on, leurs repas, trouvant plus économique de les acheter tout faits, que de les préparer elles-mêmes. On y vend considérablement de bouillons aux indigents. Ces cuisines publiques sont organisées d'après un excellent système, et chauffées par des calorifères partant d'un foyer commun. A chaque pas on aperçoit dans les rues des marchands de fruits, de confitures, de gâteaux faits avec de la pâte de riz ou de haricots.

Ningpo est riche en monuments. Le plus remarquable peut-être est une tour à sept étages, nommé *Tchi-foung-ta*, qui fut fondée, dit-on, dans le huitième siècle de l'ère chrétienne, et antérieurement à la ville. Le but qu'on s'est proposé en élevant cette tour, comme celles des environs de Canton, était d'attirer le bon-

heur sur la contrée environnante. Elle est de forme hexagone, et s'élève à environ 50 mètres Chaque étage a six fenêtres. Les murs de l'édifice sont très ébréchés; partout on y voit des lézardes profondes d'où sortent des touffes de gazon. Anciennement chaque étage avait une galerie recouverte d'un toit arqué, mais un incendie a détruit tous ces ornements. Un vieux bonze qui habite un monastère situé derrière la tour, est dépositaire des clefs du bâtiment où il fait entrer les étrangers moyennant quelques *sapeks*. J'y ai compté douze escaliers ayant en tout 147 marches. Ces escaliers, de même que les étages et les fenêtres, vont en se rapetissant, à mesure qu'on approche du sommet d'où l'on découvre à ses pieds des milliers de toits arqués, des temples nombreux, une vaste plaine riante et fertile, et le Tahia qui s'égare au loin en mille détours. Je lus sur les murs de la tour les noms de plusieurs matelots de la corvette française *l'Alcmène* qui avait visité Ningpo l'année précédente. Il paraît qu'aux jours de fête on illumine l'édifice, en plaçant une lanterne à chacune de ses fenêtres, ce qui produit, dit-on, un effet charmant.

La grande pagode boudhiste de Ningpo diffère peu de celle de Tinghaï. Je dois noter cependant qu'elle possédait jadis une magnifique cloche qui lui a été ravie par les Anglais, et de la perte de laquelle les pauvres prêtres qui desservent la pagode, n'ont pas encore pu se consoler. Le temple du dieu protecteur de la ville

ou *Tching-houang-miaou*, situé tout près du précédent, possède de plus que celui de Tinghaï un grand vase en bronze, à trois pieds, qui s'élève dans la seconde cour, et sert à brûler des papiers en l'honneur du dieu. Après m'avoir fait visiter ces deux temples, mon guide me conduisit à la pagode *Laou-dging-ia-miaou* qui passe pour la plus belle de Ningpo. Sur les battants de la porte d'entrée sont représentés des personnages fantastiques. Des marchands et des femmes sont établis dans la première cour, au fond de laquelle se trouve un bâtiment qui renferme un dieu niché dans une alcôve. Deux passages latéraux mènent dans une seconde cour très vaste, plantée de pins et décorée de statues. Au milieu de la cour s'élève un vase en bronze où l'on brûle des papiers, et plus loin se dresse l'estrade aux *sing-song*. Dans le fond on aperçoit un vaste sanctuaire gardé par deux lions et orné, à l'intérieur, de tentures jaunes et de hautes colonnes. Sous une sorte de dais est cachée une divinité dont je n'ai pu savoir le nom. Trois autels en pierre, ornés de sculptures et supportant des vases de fleurs, des cassolettes en métal noirci par les siècles, sont placés près de ce dais. Un grand vase en métal, plein de cendres, et dont la forme imite celle d'une baignoire antique, se dresse devant les trois autels. Des deux côtés du sanctuaire sont rangées trois statues de dieux qui, entre leurs mains jointes, tiennent chacun une planchette. A droite et à gauche de l'autel sont placées deux petites statues de femmes. Une gigantesque

lanterne est suspendue au milieu de la salle. En traversant une troisième cour, on rencontre un nouveau temple au fond duquel est un dieu barbu, avec deux divinités féminines à ses côtés. Il m'aurait fallu un guide plus érudit que celui que j'avais à mon service, pour m'expliquer les noms de tous ces dieux et le culte dont ils sont l'objet.

Je me dirigeai ensuite vers un temple consacré, dit-on, au culte de *Kong-fou-tzeu* (Confucius), et dont l'intérieur est d'une grande simplicité. On m'y montra une statue que certaines personnes prétendent être celle du célèbre philosophe lui-même, tandis que d'autres la considèrent comme représentant son disciple *Men-tzeu*. La statue se trouve à moitié cachée dans une niche par une tablette couverte d'inscriptions. La figure et le regard du sage respirent la douceur. Il porte un bonnet carré noir, une longue barbe blanche et une planchette entre les mains. Une table en bois, qui ne peut mériter le nom d'autel, est placée devant la niche.

Mon jeune cicérone m'avait parlé d'un couvent de bonzesses où je le priai de me conduire, ce qu'il fit de très bonne grâce. La supérieure du couvent m'accueillit d'abord assez froidement; mais peu à peu sa figure s'adoucit, et bientôt elle me présenta une petite novice de six à huit ans, qu'elle paraissait beaucoup aimer et à laquelle elle me fit prier de remettre un léger cadeau. La supérieure portait une toque noire et un manteau gris, comme les bonzes. Les autres religieuses avaient le

même costume, sauf la toque; leurs têtes étaient nues et rasées. Le temple qu'habitent ces nonnes est consacré au culte de Kouanine, déesse de la miséricorde. C'est une des divinités boudhistes auxquelles les Chinois témoignent le plus de respect; c'est surtout celle que les Chinoises invoquent le plus souvent, comme patronne de leur sexe.

Les femmes qui se vouent au culte de Kouanine, espèrent se préparer ainsi à toutes les félicités d'une vie future. Parmi ces religieuses, les unes sont entrées dans la vie monastique à la suite de malheurs qui les ont dégoutées du monde, de peines de cœur, d'illusions perdues; les autres ont été achetées par l'ordre même, dans leur enfance. Des parents pauvres vendent souvent leurs petites filles aux couvents pour une très faible somme.

Les femmes ne sont admises dans les ordres qu'à l'âge de seize ans. Avant cet âge, la jeune novice n'a qu'une partie de la tête rasée et porte la queue. Les religieuses élevées dans les couvents depuis leur enfance, ont de grands pieds. Elles portent toutes des habits en tissus communs, sauf les nonnes de Sou-tchaou-fou qui ont adopté des vêtements de soie.

Une fois que la religieuse a prononcé ses vœux, elle doit vivre de dévotions et de mortifications, se nourrir uniquement de légumes, éviter les boissons fortes, demeurer étrangère aux affaires du monde. Le service du temple et ses devoirs monastiques doivent être sa seule

préoccupation. Il lui est prescrit d'aller, pendant ses heures de loisir, prêter son ministère aux pauvres et aux malades. La chasteté est pour elle un impérieux devoir. Y manquer serait commettre un énorme péché, et se vouer au néant après la mort.

Les statuts de l'ordre sont, comme on le voit, d'une grande sévérité. Mais ici, comme pour les lois chinoises, l'application et la pratique diffèrent bien du principe et de la théorie. La supérieure de Ningpo, qui devrait prêcher d'exemple, est la première à manquer à ses devoirs. Excessivement violente, sujette à des accès de colère terribles, grondeuse outre mesure, avare et hypocrite, elle gouverne les autres religieuses par la terreur, et se livre, dit-on, sans aucune borne à son goût pour les liqueurs fortes. On va même jusqu'à l'accuser de prêter la main dans son couvent aux débauches les plus dégoûtantes.

De pareils vices, fréquents parmi les religieuses chinoises, les font mépriser du peuple qui leur reproche, en outre, d'exercer souvent une influence funeste sur la destinée de certains individus, en évoquant contre eux des esprits malfaisants avec lesquels on les suppose en rapport. Les religieuses de Sou-tchaou-fou, célèbres par leur élégance, leurs petits pieds et leur passion pour l'opium, se livrèrent à une époque à de tels écarts, que le gouverneur de la province se vit obligé de faire fermer leur maison et de dissoudre leur communauté.

Les nonnes de Ningpo ont un grand nombre de li-

vres sacrés pour lesquels elles professent un profond respect, et dont elles récitent certains chapitres avec une volubilité étonnante, pendant le service divin qui se célèbre matin et soir. Mais elles n'apportent aucune piété sérieuse et réelle dans ces pratiques religieuses auxquelles elles se livrent d'une manière tout à fait machinale, et d'un air riant et enjoué. Comme la lecture des livres sacrés est une des principales occupations de la vie monastique, les personnes qui se destinent à y entrer doivent recevoir préalablement une certaine instruction.

Les couvents de femmes sont entretenus par les dons de quelques protecteurs pieux et de personnes qui viennent les visiter ou qui, en certaines circonstances, font prier les religieuses de dire des prières en leur faveur.

Il paraît que le district de Ningpo renferme 30 couvents habités par plus de 300 femmes.

Ningpo possède aussi deux pagodes de la secte de Tao-tseu dont je parlerai plus loin. Je visitai l'un de ces temples où je fus reçu par un jeune prêtre à figure ouverte et réjouie, couvert d'un manteau brun. Il n'avait pas la tête entièrement rasée, comme les bonzes des temples de Boudha. Sa queue enroulée sur le milieu du crâne, formait une petite tresse parfaitement ronde, signe distinctif des prêtres de Tao. Au fond de la pagode se trouve un dieu barbu appelé ***Tsou-vi-dati***, et près de lui, un dieu doré nommé *Huenti-Santi*,

ayant à ses côtés un lion et une espèce de cerf. Plus loin, on remarque entre autres statues, celle d'une divinité à trois yeux et à figure noire et féroce, sous laquelle on lit cette inscription : « Le bien comme le mal ne peut échapper à ces trois yeux. »

Le sanctuaire donne sur un joli jardin que l'aimable prêtre me fit remarquer. Puis il m'offrit du thé, et s'étant aperçu que je prenais quelques notes au crayon, ce qui excite toujours un grand étonnement parmi les Chinois, à cause de la rapidité de notre écriture, il me fit prier de dessiner un monsieur assez laid et portant d'énormes lunettes, qui s'était approché de nous. Mais celui-ci ne parut nullement goûter les plaisanteries du jeune prêtre.

Il est d'usage, en Chine, que les personnes et surtout les marchands qui ont transporté leur résidence d'une province dans une autre, se cotisent pour élever un temple au Dieu protecteur du lieu de leur naissance, dans la ville où ils sont venus élire domicile. Ce temple entretenu à leurs frais, est destiné à leur attirer la protection de cette divinité tutélaire à laquelle ils offrent des sacrifices, et en l'honneur de laquelle ils donnent parfois des représentations théâtrales. C'est ainsi que les citoyens de la province du Fo-kien fixés à Ningpo, y ont érigé une pagode à *Ma-tsupu*, leur divinité provinciale. Ces sortes de temples servent en même tems de lieux de réunions, de cercles, et d'hôtelleries pour les voyageurs. Il est arrivé quelquefois à des Européens d'aller passer la

nuit dans des pagodes, sans que personne ait songé à les y inquiéter.

Il existe à Ningpo un petit bâtiment assez semblable à une prison, dans lequel sont figurés les divers châtiments que l'on suppose réservés aux coupables dans l'enfer. Plusieurs rangées de statuettes en stuc, dans la confection desquelles les artistes du pays déploient un talent remarquable, sont disposées le long des murs, et représentent alternativement des juges, des bourreaux et des criminels livrés aux plus affreux supplices.

Ningpo, si riche en temples, possède également une mosquée desservie par un digne et respectable prêtre né dans le Chan-toung, mais dont les ancêtres étaient originaires de Médine. Il parle parfaitement, dit-on, l'arabe et le chinois, mais ne sait ni lire, ni écrire cette dernière langue. Ses coréligionnaires sont peu nombreux ici : il n'en compte que vingt ou trente familles, tandis qu'il en existe un nombre considérable à Hang-tchaou-fou. Ce prêtre porte, pour officier, une robe et un turban blancs. Mais quand il sort, il est toujours habillé en chinois. Il a fait mettre à l'entrée de la mosquée une tablette sur laquelle sont gravés ces mots : « Vive, vive à jamais l'empereur ! » afin que si les Mahométans du pays venaient à être accusés par leurs ennemis d'insoumission envers le gouvernement, ils n'eussent qu'à faire appel à cette inscription.

Parlons maintenant des institutions charitables de Ningpo. Il existe dans cette ville un hospice des enfants

trouvés, près de la porte duquel est placée une crèche destinée à recevoir ces pauvres petits abandonnés. Au-dessus de la porte on lit une inscription qui signifie : « Nourrissez la vieillesse et protégez l'enfance. » En pénétrant dans l'établissement, on remarque plusieurs chambres où des femmes de mauvaise mine, de sales nourrices allaitent de petites créatures plus sales qu'elles encore. Chaque nourrice est chargée de deux ou trois enfants dont un ou deux commencent déjà à se tenir debout. L'établissement entretient habituellement de 60 à 80 enfants des deux sexes, tous d'une saleté parfaite. Les garçons y demeurent jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de 14 ou 15 ans; ils embrassent alors une profession ou se voient adopter par quelque famille. Les filles en sortent à 16 ans, pour entrer en condition, pour se marier ou devenir les concubines de quelque riche personnage. Cet hospice fut créé, il y a plus d'un siècle, par l'empereur Kien-loung. Depuis lors, il s'est notablement agrandi, et renferme aujourd'hui plus de cent chambres. Il a pour revenus les intérêts de capitaux à lui appartenant, le loyer d'un certain nombre de maisons et de terres, quelques donations particulières et la contribution de grain que lui paie chacun des six districts du département de Ningpo, conformément à une ordonnance rendue par l'empereur Kien-loung. Cet établissement est administré par un directeur et par un inspecteur du gouvernement.

La *Société médicale* des missionnaires anglais et amé-

être dans les meilleures dispositions à l'égard des Français qu'ils appellent *Francï* ou *Franchi*. J'étais sûr d'être parfaitement accueilli partout, quand je me faisais annoncer sous ce nom par mon guide. *L'Alcmène* avait laissé d'excellents souvenirs à Ningpo. Il était fortement question, à notre départ de Chine, de la reconstruction d'une église catholique dans cette ville; c'étaient les missionnaires français de l'ordre de Saint-Lazare, établis à Macao, qui s'étaient mis à la tête de cette entreprise dans laquelle ils apportaient le zèle le plus louable. L'un d'eux, le père Guillet, nous avait accompagnés dans le Nord, pour s'occuper de cette affaire.

Les habitants de Ningpo éprouvent, dit-on, depuis la guerre des Anglais, un profond mépris pour les soldats de leur pays, qu'ils détestent autant à cause de leur lâcheté qu'à cause de l'oppression dont ils accablent le peuple. On raconte des histoires fort divertissantes sur les alarmes que les Anglais causaient aux guerriers chinois.

Il paraît qu'un jour, pendant un armistice, ceux-ci ayant entendu les canons britanniques exécuter un salut, crurent que c'était une attaque imprévue, et se jetèrent dans le fleuve, pour gagner à la nage la rive opposée. On raconte aussi que maint officier chinois se cacha dans un sac ou sous une botte de paille, pour échapper à l'ennemi.

Il existe à Ningpo une sorte de Champ-de-Mars peu étendu où les troupes de la garnison s'exercent de temps en temps. Les officiers sont assis sous une tente pendant

la manœuvre. Les archers se rangent en cercle autour d'eux, et de temps en temps un peloton de quelques hommes, appelé par un des chefs, vient prendre ses ordres en s'agenouillant. Puis chaque archer décoche trois flèches contre une cible placée à une cinquantaine de mètres, et va recevoir à genoux l'expression du contentement ou du blâme de son officier. Ces soldats réguliers, constamment au service, ont un uniforme déterminé, et jouissent d'une paie d'environ 7 fr. 50 par mois, indépendamment de leur ration de riz.

Ningpo est un des premiers ports de la Chine que les Européens aient visité au XVIe siècle. Les Portugais y fondèrent, dès 1522, un établissement commercial qui atteignit, dans l'espace de vingt années seulement, un haut degré de prospérité. On dit que plus de mille familles portugaises se fixèrent à Liampo (c'était le nom qu'on donnait alors à Ningpo), où elles furent gouvernées selon les lois de leur pays. Le commerce que ces Portugais entretenaient avec tout le littoral de la Chine, le Japon et l'Inde, leur fit faire des bénéfices immenses. Ivres de leurs succès, ils commencèrent à s'adonner au libertinage, et poussèrent la violence et l'audace, jusqu'à se permettre d'aller ravir des femmes dans le voisinage. Un certain Pereira, à qui des acheteurs de mauvaise foi avaient causé quelques pertes, fit un jour, pour s'en venger, une expédition contre un village des environs, enleva des femmes et des enfants, et eut la barbarie de tuer bon nombre de ses prisonniers. Mais les Portugais

expièrent cet acte inhumain. Un jour une bande de ravisseurs de jeunes filles fut surprise par des paysans qui les massacrèrent tous. Les Portugais poussèrent les hauts cris; les Chinois, de leur côté, exposèrent leurs justes griefs aux autorités du pays, qui, après avoir examiné la question, jugèrent que tous les torts étaient du côté des Européens, et leur ordonnèrent de quitter au plus tôt le pays, avec armes et bagages. C'est ainsi que la colonie florissante de Ningpo disparut au bout de quelques années d'existence. Ce fut à Ningpo que se fixèrent, vers la fin du XVIIe siècle, les premiers missionnaires jésuites français qui, plus tard, obtinrent une si grande influence à Pékin.

Au commencement du XVIIIe siècle, les Anglais qui avaient déjà une factorerie à Chusan, se mirent aussi à commercer à Ningpo; les annales du pays font, dit-on, mention des navires anglais qui entrèrent dans ce port. Mais vers 1750, il fut formellement interdit aux étrangers d'y paraître.

La guerre de l'opium devait rouvrir Ningpo aux Européens.

Pendant la campagne de 1841, les Anglais s'emparèrent de cette ville sans coup férir. Les Chinois, pleins de confiance dans la forteresse de Chinhaï qui commande l'entrée du Tahia, ne s'étaient nullement mis en mesure de défendre Ningpo qu'ils croyaient à l'abri de toute attaque. Aussi, après la prise de Chinhaï, quand ils apprirent que la flotte britannique s'avançait,

jugèrent-ils prudent d'évacuer Ningpo dont l'armée ennemie prit tranquillement possession.

Le 10 mars 1842, les troupes chinoises attaquèrent cette ville par surprise, pendant la nuit. Elles parvinrent à s'emparer de la porte du sud et à escalader les remparts, pendant que leurs embarcations cherchaient à incendier les navires anglais à l'aide de quelques brûlots, ce qui ne leur réussit pas. Les troupes britanniques firent promptement leurs dispositions. La porte du sud fut reprise à la baïonnette. On marcha contre le corps chinois qui avait pénétré dans l'intérieur de la ville, on le refoula dans une rue étroite, et là, l'artillerie anglaise placée à petite distance de l'ennemi, commença à en faire un carnage épouvantable. Les Chinois ne purent d'abord ni avancer, ni reculer, car leur épaisse colonne remplissait complètement la rue. Pour comble de malheur, ils furent aussi attaqués de flanc, pendant que la mitraille les balayait de face. Enfin, après avoir éprouvé des pertes considérables, il parvinrent à prendre la fuite, et furent longtemps poursuivis par les Anglais. On évalue la perte des Chinois, pendant cette journée, à 5 ou 600 hommes, tandis que les troupes britanniques n'eurent qu'un homme tué et quelques blessés.

Les Anglais, après avoir repoussé avec un succès complet toutes les attaques des Chinois, occupèrent tranquillement Ningpo jusqu'au mois de mai 1842, époque à laquelle ils évacuèrent cette ville pour diriger

toutes leurs forces sur Chapou, puis dans le Yang-tzé-kiang.

La Grande-Bretagne attendait de grands avantages commerciaux de l'ouverture du port de Ningpo, stipulée dans le traité de Nankin. Mais jusqu'à présent, les faits n'ont pas répondu aux espérances qu'on avait conçues dans le principe. Le mouvement commercial de ce port, au lieu de suivre la progression ascendante que l'on remarque à Changhaï, a plutôt diminué qu'augmenté depuis quelques années. Ningpo n'avait été visité que par six navires anglais, pendant le premier semestre de 1845, et au moment où nous y arrivâmes, il ne s'y trouvait pas un seul bâtiment étranger.

Nous quittâmes Ningpo le 18 octobre 1845, pour regagner Chusan. Notre retour s'effectua à bord du bateau à vapeur anglais *la Némésis*, qui revenait de l'expédition de Bornéo, et que sir Francis Davis, gouverneur de Hong-kong, avait eu l'amabilité de mettre à la disposition de l'ambassadeur français. C'est ce même *steamer* qui s'est tant distingué pendant la guerre de Chine, et dont la coque doublée de fer, la marche impétueuse et la cheminée vomissant de longues traînées de fumée noire, frappaient les pauvres Chinois d'une si profonde terreur. Partis à deux heures de Ningpo, nous n'arrivâmes que vers le soir à l'embouchure du fleuve.

A peine sorti du Tahia, le commandant trouva la mer très grosse, et, craignant de naviguer par une obscu-

rité complète, entre les îles qui nous environnaient, il se détermina à jeter l'ancre. Nous étions tranquillement étendus sur le pont qui était notre chambre à coucher, car les cabines des officiers étaient remplies, quand, vers trois heures du matin, nous fûmes éveillés par un coup de vent subit et tellement violent que beaucoup de personnes n'hésitèrent pas à lui donner le nom sinistre de typhon : c'est ainsi qu'on appelle des ouragans terribles qui éclatent, de temps en temps, dans les mers de Chine, et pendant lesquels le vent souffle alternativement dans toutes les directions; les typhons sont la terreur des marins. Le roulis était affreux, le navire chassait sur ses ancres, et un instant, les officiers craignirent que nous n'allassions nous briser contre les rochers qui nous entouraient. On se décida à appareiller, mais après avoir lutté contre le temps pendant quelques minutes, on laissa de nouveau tomber l'ancre. A tout moment le pont était balayé par les lames. Une vergue de misaine se brisa tout à coup, deux canots furent emportés, et enfin le mât de misaine se rompit avec fracas, par la seule force du roulis, sans aucune voile dehors. Ce fut un moment de confusion épouvantable; on voyait voler à tribord et à babord les haubans et les cordages avec leurs poulies. Notre position, au dire des officiers anglais, commençait à devenir fort critique. Le commandant ne savait s'il devait appareiller, pour chercher à rentrer dans le *Tahia*, ou s'il ferait mieux de rester à l'ancre. Il se décida à rester.

Pendant cette tempête, les passagers, pour la plupart atteints du mal de mer, se cramponnaient sur le pont et se voyaient à chaque instant inondés. Madame de Lagrené qui se trouvait à bord avec ses deux enfants, déployait son courage ordinaire au milieu du désordre général. Enfin, le vent et la mer se calmèrent un peu ; on se hâta d'appareiller, et à l'aide de la vapeur, nous parvînmes à nous mettre en bonne route et à regagner la rade de Chusan où *la Némésis* alla réparer ses nombreuses avaries, avant de nous mener à Changhaï.

CHAPITRE X.

Départ pour Changhaï. — Le Yang-tzé-kiang ou fleuve fils de l'Océan. — Hou-soung. — Bataille de Hou-soung. — La ville de Changhaï. — Le jardin du thé. — Les remparts. — Sépultures curieuses. — Bains publics. — Population. — Exorcisme. — Fête des morts. — Paupérisme — Institutions charitables. — Cultures. — Irrigations. — Animaux domestiques. — Cabanes des paysans. — Prise de Changhaï par les Anglais. — Commerce. — Départ de Changhaï. — La ville de Chinhaï. — Temples de Confucius et de l'Esprit du ciel et de la terre.

Nous nous mîmes en route pour Changhaï le 25 octobre, par un temps magnifique et avec une mer parfaitement calme.

La première nuit, *la Némésis* mouilla près des îles appelées *rugged Islands* par les hydrographes anglais, et le lendemain, nous entrâmes dans le *Yang-tzé-kiang* ou fleuve fils de l'océan, qui doit son nom pompeux à l'immense étendue de son cours : c'est le plus grand fleuve de la Chine.

Nous ne tardâmes pas à reconnaître l'île *Gutzlaff* près de laquelle *la Némésis* demeura un instant échouée. Le soir nous jetâmes l'ancre à quelques milles du village de Hou-soung devant lequel nous passâmes le 27, de grand matin. Hou-soung est une station importante pour les navires contrebandiers qui, de là, approvisionnent d'opium la ville de Changhaï dont le port leur est interdit. Nous remarquâmes, en passant, une dizaine de bâtiments étrangers occupés de ce trafic. Hou-soung doit son nom à une rivière qui se jette dans le Yang-tzé-kiang tout près de ce village, et sur les bords de laquelle est situé Changhaï, à une trentaine de kilomètres environ de l'embouchure.

Ce fut à l'entrée de cette rivière que la flotte anglaise, commandée par l'amiral Parker, eut à livrer bataille aux Chinois le 16 juin 1842. De fortes batteries avaient été élevées sur la rive droite et présentaient un armement de 134 pièces de canon. L'amiral Parker ayant fait remorquer ses navires à voiles par des bateaux à vapeur, vint, malgré un feu assez vif de l'ennemi, prendre une position convenable à petite distance des batteries. L'action s'engagea avec vigueur. En peu de temps les batteries chinoises furent réduites à se taire, les jonques prises, détruites ou dispersées, et les troupes anglaises débarquées. Elles ne tardèrent pas à prendre possession de Hou-soung et d'une ville voisine nommée Paou-chan.

Les bords de la rivière de Hou-soung sont riants et

bien cultivés ; des rizières, des massifs d'arbres, des joncs et des champs de légumes varient à chaque instant l'aspect du paysage. A quelque distance du lit de la rivière s'élèvent des digues destinées à protéger la campagne contre les inondations. Les Chinois portent, il faut bien le reconnaître, dans les travaux de ce genre, une ardeur intelligente qui mériterait d'être citée comme exemple à la France.

Des milliers de mâts et de pavillons de toutes couleurs, annoncent de loin Changhaï dont l'importance commerciale se révèle tout d'abord par une armée de jonques qui encombrent la rivière.

Ce ne fut pas sans peine que le bateau chinois par lequel nous nous fîmes transporter du mouillage de *la Némésis* jusqu'à Changhaï, parvint à se faire jour à travers les rangs pressés de cette flottille, pour arriver au débarcadère situé à près de deux milles de l'endroit où les grands navires jettent l'ancre.

On rencontre d'abord, près de la rivière, le quartier européen, quartier fort limité jusqu'à présent, et qui consiste en quelques jolies habitations bien espacées, entourées de jardins. Puis en suivant une étroite chaussée, on arrive au long faubourg *Likia-tchang*, bordé de boutiques des deux côtés. Dans ce faubourg sont établis d'immenses entrepôts, appartenant à des marchands cantonais, et dans lesquels les Anglais entassent la plus grande partie de leurs marchandises.

Changhaï est un *hien*, c'est à dire une ville de troi-

sième classe de la province du Kiangsou qui formait jadis, avec celle du Nganouai, la grande province du Kiang-nan, et qui s'étend depuis 31° 20′ jusqu'à 35° 10′ lat. nord. C'est la partie la plus riche, la plus fertile et la plus industrieuse de la Chine. Sa population s'élève à près de 38 millions d'habitants. Nankin, l'ancienne capitale de l'empire, et l'opulente cité de Soutchaou font partie du Kiangsou. Changhaï, dont on porte la population à cent vingt mille âmes (ce qui me paraît être une estimation fort exagérée) est une ville chinoise dans toute la rigueur du terme, à rues sales, étroites et mal pavées, réunissant tout ce qui constitue un séjour fort désagréable. Partout on y rencontre une foule immense; de nombreux palanquins viennent sans cesse heurter les flegmatiques piétons qui ne se dérangent pas. Les magasins sont loin d'avoir ici l'apparence de luxe et de richesse de ceux de Ningpo. On ne trouve pas à Changhaï un seul monument remarquable. L'étranger n'y a guère à visiter que le *jardin du thé*, rempli de pavillons, de rochers disposés en grottes, et au milieu duquel on rencontre une pièce d'eau assez étendue, traversée par un petit pont à zig-zags, qui mène à une jolie maisonnette à double toit arqué, bâtie sur pilotis et nommée *pou-sin-din*. C'est un café ou, pour mieux dire, un thé, où les paisibles citadins viennent, dans leurs heures de loisirs, prendre leur tasse de *pé-ko*, fumer leur pipe, manger des petits gâteaux et des fruits, en observant une tranquillité parfaite. Autour de ce pa-

villon central, on en remarque d'autres de formes variées, ornés de colonnes en bois, meublés d'une quantité de petites tables carrées, comme les cafés européens, et fermés à l'extérieur par des treillis De tous côtés, on aperçoit, dans le jardin, des diseurs de bonne aventure, des charlatans vendant des simples, des saltimbanques, hommes et femmes. Non loin du jardin se trouvent des magasins de peintures, d'objets d'art et de curiosités.

Changhaï est entouré d'un mur d'environ huit mètres de haut, bordé de parapets et présentant des bastions de distance en distance. J'en ai fait le tour en une heure. J'y ai compté neuf portes, dont cinq grandes. A certains endroits, les maisons touchent presque aux remparts d'où l'on peut souvent assister, sans être vu, à des scènes d'intérieur auxquelles les Chinois n'admettraient jamais des étrangers. Les maisons qui longent le mur du côté des faubourgs, sont bâties sur pilotis au bord d'une rivière. Elles sont presque toutes en bois. Leurs murs sont souvent de simples nattes, et leurs terrasses, quelques planches vacillantes. Les cinq grandes portes de Changhaï sont surmontées de petites pagodes consacrées, sans doute, aux dieux protecteurs de la ville. J'y ai rencontré des femmes qui y faisaient leurs dévotions. A certains endroits, on aperçoit, au pied des remparts, de curieuses sépultures ; ce sont tantôt des statues d'hommes, tantôt des blocs de pierre grossièrement taillés, figurant des lions, des béliers, et des

tortues. La religion chinoise vouait jadis aux tortues un culte qui paraît aujourd'hui abandonné.

Changhaï possède plusieurs bains publics. Ce sont des bâtiments spacieux, et assez propres en tant que chinois. Ils reçoivent à toute heure, mais surtout vers le soir, un grand nombre de baigneurs. On paie environ 3 centimes et demi pour un bain, et 5 pour un bain et une tasse de thé. A l'entrée de l'établissement se trouve une vaste antichambre dans laquelle on dépose les habits, et où l'on se fait donner une serviette propre. De là on passe dans la chambre de bain, que traverse une rigole remplie d'eau chauffée par un fourneau souterrain. Les baigneurs se placent sur des planches jetées en travers de cette rigole, quand ils ne veulent prendre qu'un bain de vapeur, ou se plongent entièrement dans l'eau, quand ils n'en redoutent pas la température élevée. On ne renouvelle l'eau qu'une fois par jour, ce qui paraît très suffisant aux habitués de l'endroit, qui se complaisent tout autant dans un bain où quelques centaines de personnes se sont lavées, que dans celui qu'ils viennent de voir préparer. On porte à mille individus le nombre quotidien des baigneurs. Ces établissements publics ne sont pas fréquentés par les femmes.

La propreté du corps, moins rare à Changhaï que dans le sud de la Chine, contribue sans doute à la beauté physique de la population; les hommes sont de taille plus élevée, et paraissent plus forts ici qu'à Canton. Leur

trême. Ils s'empressèrent de nous offrir des gâteaux, des liqueurs, et l'un d'eux qui parlait un peu anglais, supposant que nous en voulions à leurs dames, nous assura, malgré ce que nous avions vu et entendu, qu'il n'y en avait point dans la maison. Le dialecte de Changhaï diffère tellement de celui des provinces voisines, que des Chinois amenés par nous de Chusan n'y étaient pas mieux compris qu'ils ne l'eussent été à Canton. Que d'obstacles ces différences de langage présentent à l'unité du pays et aux progrès de la civilisasation !

Le hasard me fit assister à un curieux spectacle, pendant une de mes courses dans Changhaï : c'était un exorcisme qui se pratiquait dans une pagode nommée ***Sain-macoun***, et dont mon guide chinois, élève des missionnaires de Macao, m'expliqua en latin tous les détails. Un malheureux fou était assis au milieu du temple, tenant une massue de la main droite ; ses jambes éprouvaient des secousses nerveuses continuelles ; les muscles de son cou étaient tendus d'une manière effrayante ; ses yeux sortaient de leur orbite ; de grosses gouttes de sueur découlaient de son visage livide, et des mots entrecoupés s'échappaient, par moments, de sa bouche. Sur un autel voisin brûlaient des parfums, comme pour un sacrifice. On présentait à l'énergumène des papiers couverts d'inscriptions, qu'il passait audessus de la flamme d'une bougie, mais qu'une préparation particulière empêchait sans doute de prendre feu. Puis on lui enle-

vait ces papiers, pour les jeter dans un large brasier qui brûlait en plein air, non loin du temple. Alors le possédé resaisissant sa massue, fixait des yeux hagards sur la flamme. Quand les papiers étaient consumés, des enfants, portant de petites bannières, venaient se prosterner devant lui, et des prêtres essuyaient avec de nouveaux papiers la sueur qui ruisselait sur son visage. Enfin le fou se leva subitement en brandissant sa massue contre la foule qui faisait la haie et qui recula épouvantée. Quelques hommes le replacèrent aussitôt sur son fauteuil, et après l'avoir enveloppé de couvertures, lui firent avaler un breuvage, ce qui termina la cérémonie. D'après mon guide qui ne doutait nullement de l'intervention du malin esprit dans cette scène, les prêtres et les curieux rassemblés dans la pagode rendaient à ce pauvre maniaque des honneurs divins. Un homme que les Chinois supposent possédé du démon, devient à leurs yeux un être sacré ; ils révèrent en lui la présence d'un esprit puissant qui, tout en inspirant une terreur légitime, n'en a pas moins droit à un profond respect.

Nous vîmes célébrer le jour des morts à Changhaï, le 31 octobre ; il est assez remarquable que cette fête funèbre des Chinois ne soit séparée que par vingt-quatre heures de celle des chrétiens. Une nombreuse procession circulait dans toutes les rues ; elle s'ouvrait par un corps de musique considérable, qui s'annonçait de loin par le son éclatant du gong, plus lugubre que ce-

lui des cloches. Venaient ensuite des drapeaux, de grands parasols rouges, des hommes marchant deux à deux et traînant de longs bâtons; puis des idoles portées sous des dais, et une longue file de personnages vêtus de noir et de bleu clair, défilant aussi deux à deux d'un pas solennel. Quelques pieux citoyens portaient de petites lampes suspendues à leurs bras, au moyen de crochets qui pénétraient dans les chairs; on se prosternait devant ces saints hommes, pour adorer le feu sacré.

Il règne à Changhaï une extrême misère. C'est quelque chose d'effrayant que le paupérisme tel qu'il se montre en Chine et particulièrement dans cette cité. Les mendiants y poussent des cris lamentables, et restent souvent étendus pendant plusieurs heures sur le pavé, sans mouvement. Malgré le grand nombre d'indigents que renferme Changhaï, les crimes y sont rares. C'est à peine, dit-on, si la peine capitale y est appliquée une fois par an, tandis qu'il se passe, à ce qu'il paraît, peu de jours où le sang ne coule à Canton, preuve frappante de la différence de caractère des Chinois du nord et du midi.

Changhaï possède deux institutions charitables chinoises, l'une destinée à distribuer des secours aux malades, aux indigents, et à pourvoir à leurs funérailles, l'autre à prendre soin des enfants trouvés.

L'hospice des enfants trouvés de Changhaï fut fondé dans la quarante-neuvième année du règne de l'empe-

reur Kanghi qui était contemporain de Louis XIV. « Depuis cette époque, dit un certain Wang-mien, surintendant des greniers publics, ancien sous-préfet de Changhaï, et auteur d'un rapport sur cet hospice, depuis cette époque l'institution a eu des temps prospères pendant lesquels elle a élevé beaucoup d'enfants, et des temps malheureux qui l'ont obligée à en renvoyer un grand nombre à d'autres villes. On lit dans le *Chu-king :* « Si vous voulez nourrir des enfants, il faut examiner sincèrement tous leurs besoins, et prévoir toutes les difficultés, afin de parvenir à les surmonter sans peine. » L'empereur Kanghi ordonnait à ses fonctionnaires de surveiller avec soin les contributions destinées aux hospices. Mais hélas ! on n'a pas eu égard à ces recommandations, et l'on a vu, il y a deux ans, les rues de Changhaï remplies d'enfants abandonnés. Heureusement qu'à cette époque est arrivé le savant Wutung-tsaou qui s'est charitablement occupé de relever l'établissement. Des souscriptions se sont formées. On a construit un vaste local, et l'hospice des enfants trouvés s'est réorganisé sur un pied tout à fait convenable. »

D'après les nouveaux règlements adoptés pour cette institution de bienfaisance, les personnes qui s'y inté ressent, doivent se réunir le premier et le quinzième jour de la lune, pour se prosterner devant la statue du dieu protecteur de l'établissement, et brûler de l'encens en son honneur; puis faire une tournée d'inspection, payer les nourrices et leur donner des aliments. Il y a,

en outre, deux directeurs à poste fixe qui exercent une surveillance continuelle. Quand on dépose un enfant dans la crèche placée près de l'entrée de l'hospice, on fait tinter une cloche; aussitôt un employé vient recevoir le nouveau venu. Les enfants sont confiés, les uns à des nourrices du dehors, les autres à des nourrices attachées à l'établissement, qui paraissent en prendre grand soin.

Pendant l'année 1842, l'hospice a reçu 91 enfants. Il lui en restait 35 de l'année précédente. Le nombre des décès a été de 58 pendant l'année, et celui des adoptions, de 25. Il restait 43 enfants à la fin de 1842.

Les dépenses annuelles de l'hospice ne s'élèvent qu'à environ 9,000 francs qui sont presque uniquement produits par des souscriptions particulières.

La *Medical missionary Society* a aussi créé un hôpital à Changhaï. Dès son ouverture, il a reçu une quantité de malades qui réclamaient instamment des soins. On y voyait arriver, non seulement des habitants des environs, mais encore des personnes de Sou-tchaou, de Sung-kiang-fou, et de plusieurs autres villes assez éloignées. La confiance que les malades témoignent ici aux médecins étrangers, est vraiment surprenante, et contraste d'une manière singulière avec la méfiance habituelle des Chinois.

Le christianisme a de nombreux adhérents à Changhaï. Plusieurs villages aux environs de cette ville ne

sont peuplés que de Chinois catholiques, et l'on compte, dit-on, près de cent mille chrétiens dans le district. Sur les bords de la rivière Housoung, à deux lieues de la ville, réside un évêque italien, jeune encore, riche, et jouissant d'un grand crédit à la cour de Rome; il a préféré à la haute position qui lui était offerte en Europe, son humble existence à Changhaï, et aujourd'hui le comte de Bésy, grand seigneur et prélat romain, habillé en mandarin chinois, portant la moustache et la queue, consacre modestement sa fortune et son zèle à propager le christianisme, à soulager les infortunes sur ces rives lointaines, noble et belle mission que relèvent encore des talents supérieurs.

La Grande-Bretagne entretient à Changhaï un établissement consulaire considérable qui a pour chef M. Balfour, capitaine de l'artillerie de Madras, homme d'un caractère énergique, qui a su se créer d'excellents rapports avec les autorités du pays par la ponctualité religieuse avec laquelle il fait observer les clauses du traité de Nankin. M. Balfour a été pour nous, comme tous ses collègues du nord de la Chine, un hôte aussi aimable qu'obligeant.

La campagne autour de Changhaï est riante, fertile et parfaitement cultivée. On y rencontre alternativement de jolis bosquets et d'immenses plantations de cotonniers qui sont la principale culture du pays. Le riz, le blé, les patates, les légumes y poussent aussi en grande abondance; quant à la pomme de terre, elle y est à peu

près inconnue. Rien n'est négligé ici pour améliorer le sol déjà fort bon de sa nature; les engrais de toute espèce sont soigneusement recueillis. Les moyens d'irrigation sont parfaitement ménagés partout. Pour arroser un terrain situé audessus du niveau d'un cours d'eau ou d'un étang, les cultivateurs chinois ont recours à des roues à chapelet au moyen desquelles ils font arriver l'eau à quelques mètres de hauteur. J'ai vu, dans la campagne de Changhaï, plusieurs de ces roues mues au moyen d'un long arbre de transmission, autour duquel le chapelet venait s'enrouler, pendant que chacun de ses augets versait son contingent dans une rigole pratiquée depuis le bord du fossé jusqu'au champ que l'on voulait arroser. L'un des bouts de l'arbre de transmission tournait sur un coussinet en bois, tandis que l'autre s'engrenait à une grande roue dentée, disposée horizontalement sur un pivot, et tournée par un buffle. Cet animal remplace ici, dans tous les usages domestiques, le bœuf que l'on ne retrouve, à ce qu'il paraît, que dans les provinces les plus septentrionales de l'empire. Sa chair est dure et d'un goût peu agréable. Le buffle femelle donne un lait très inférieur à celui de la vache, et que les Chinois n'emploient guère qu'à la confection de certaines pâtisseries, car, comme boisson, ils tiennent toute espèce de lait en profond mépris. Les buffles sont dociles sous la main des Chinois; un enfant de six ans peut les gouverner à l'aide d'une corde qui traverse leurs naseaux; mais la

vue des Européens les irrite; ils se mettent à mugir avec force quand ils se trouvent à petite distance d'un étranger et se précipitent souvent sur lui. Les moutons de Changhaï sont d'une fort belle race, mais les chevaux sont petits et mauvais. Les poules ont le double de la taille des nôtres. On trouve, dans la campagne, du gibier en abondance, et surtout de magnifiques faisans. En somme, Changhaï est un vrai pays de cocagne pour les Européens, et pour la haute et la moyenne classe chinoise, malgré l'extrême misère qu'on y voit régner dans les derniers rangs du peuple. La proximité de la province du Chan-toung qui envoie ici du bétail et des légumes de toute espèce, ne contribue pas peu à y rendre la vie moins chère qu'à Canton.

Les cabanes des paysans des environs de Changhaï sont construites, pour la plupart, en nattes de bambou tressées en losanges. L'intérieur de ces cases est sale et misérable. L'arrivée d'un étranger y est saluée par les cris aigus des enfants et des femmes qui se sauvent à son approche, en abandonnant seulement les marmots en bas âge placés dans des paniers d'où ils ne peuvent sortir. Si ces dames ne trouvent pas d'issue pour opérer une prompte retraite, elles se mettent à hurler de plus belle, en se cachant le visage et en frappant sur la table en signe d'alarme pour faire venir du secours. Les hommes rient le plus souvent de ces vaines terreurs, mais engagent poliment les étrangers à ne pas pénétrer dans les appartements des belles alarmées.

L'épouvante que la vue d'un Européen cause à ces pauvres gens, est sans doute, ici, comme à Ningpo, le résultat de la dernière guerre, quoique cependant Changhaï ait eu beaucoup moins à souffrir. Cette ville tomba au pouvoir des troupes britanniques le 19 juin 1842, quelques jours après Housoung. L'escadre anglaise, en remontant la rivière de ce nom, ne rencontra d'autre résistance que quelques coups de canon que lui envoyèrent les batteries établies près de Changhaï. Mais au même moment, une colonne d'un millier d'hommes d'infanterie et d'artillerie s'approchait de la ville par terre, et y pénétrait sans résistance. Dès la veille, les autorités chinoises avaient abandonné Changhaï, et bon nombre de riches habitants avaient imité leur exemple, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux.

L'ouverture du port de Changhaï, stipulée dans le traité de Nankin, est peut-être un des plus grands avantages que l'Angleterre ait obtenus par ce traité. Entrepôt du commerce du Nord et du Sud de la Chine, Changhaï est situé près de l'embouchure du plus grand de ses fleuves, auquel viennent affluer une infinité de canaux et de rivières qui fournissent un moyen facile de faire pénétrer les marchandises étrangères dans les diverses provinces de l'Empire. Changhaï est voisin du grand canal qui conduit à Pékin, ainsi que de l'ancienne capitale de la monarchie, de Nankin où les produits de l'Europe commencent à devenir, par leurs

bas prix, l'objet d'une consommation immense. En un jour et demi on se rend de Changhaï à Sou-tchaou-fou, la ville des plaisirs et de la mode, le Paris du Céleste-Empire, à Sou-tchaou dont on porte la population à cinq millions d'âmes, et qui n'a, aux yeux des Chinois, point de rivale sous le ciel, en industrie. Changhaï est, de plus, visité chaque année par sept mille jonques et navires chinois de toute espèce. Comment un port aussi favorisé et d'où le commerce étranger peut rayonner vers tant de points importants, ne serait-il pas appelé à un avenir magnifique? Je reviendrai plus loin sur ce sujet qui mérite une attention sérieuse et qui comporte de nombreux détails.

Nous quittâmes Changhaï le 6 novembre 1845, pour retourner à Chusan. Au moment de notre départ nous fûmes témoins d'une scène assez curieuse dans la maison du médecin du consulat anglais, où nous étions logés. Un des *coulis* appelés pour emporter nos bagages, avait, pendant notre déjeûner, dérobé deux cuillères à café dans la cuisine. Un Indien bengali, domestique du consulat, ayant été témoin du vol, se précipita sur le coupable, le terrassa et lui appliqua force coups de pied et coups de poing à la figure. Puis il le laissa se relever, mais en le tenant fortement par la queue, cet ornement si funeste parfois à ceux qui le portent. On venait d'envoyer prévenir la police, et le coupable se voyait menacé d'une nouvelle et plus sévère correction. Il savait que le terrible bambou allait faire son office.

Cependant le Bengali fatigué de tenir sa victime, se décida, au bout de quelques instants, à l'attacher à un crochet du mur à l'aide de sa queue dont il se servit aussi pour lui lier les mains derrière la tête. Le malheureux coupable, ainsi garrotté avec ses propres cheveux, avait l'air le plus comique et le plus résigné du monde. Il était là, honteux, tremblant, mais soumis comme un mouton que l'on va égorger. Le sévère Bengali couvait sa victime d'un regard satisfait et triomphant. Par malheur, il s'en alla un instant, et les camarades du coupable profitèrent de cette absence pour délier le voleur qui sortit fort tranquillement, afin de n'éveiller aucun soupçon, mais qui se mit à détaler au grand galop, dès qu'il se vit dans la rue. Quel fut le désappointement du Bengali, en ne retrouvant plus sa victime !

La Némésis fut encombrée d'une masse de bagages et de curiosités que la mission française rapportait de Changhaï. Nous arrivâmes le soir près de Hou-soung et nous jetâmes l'ancre.

Le lendemain nous sortîmes du Yang-tzé-kiang. Un cas de choléra se déclara ce jour-là à bord.

Le 8 novembre, M. de Lagrené fit diriger *la Némésis* sur Chinhaï, cette ville située à l'entrée de la rivière de Ningpo, que nous n'avions pas eu le temps de visiter à notre premier voyage, et qu'il ne faut pas confondre avec Tinghaï ni avec Changhaï.

Nous descendîmes de grand matin à terre sur un canot de *la Némésis*, et nous nous mîmes à explorer rapide

ment la ville qui ne possède que trois monuments intéressants, la pagode de l'Esprit du ciel et de la terre, celle de Confucius et celle de Boudha. Cette dernière ne diffère des temples boudhistes ordinaires que par d'énormes phallus en pierre, emblèmes vénérés de la reproduction de l'espèce, qui s'élèvent dans la cour du temple. Ces bizarres ornements, hauts de trois à quatre mètres, présentent quatre renflements sphéroïdaux, dont trois vers le sommet, et un à la base. Celui-ci beaucoup plus large que les autres, a une ouverture en forme de voûte, renfermant de petites figures humaines.

Une des parties les plus curieuses de la pagode, c'est l'atelier où se fabriquent les statues des dieux. Nous vîmes les carcasses en bois des immortels, que l'on commence par recouvrir d'une pâte en terre glaise sur laquelle on applique ensuite du papier. Pour dorer la statue, on l'enduit d'une couche de vernis au vermillon, et l'on colle sur ce vernis du papier doré. On fabrique des dieux à tous prix. J'en ai remarqué de moyenne grandeur, mais sans dorure, qui ne valaient que deux piastres. On voit que les divinités sont à bon marché en Chine.

Nous visitâmes ensuite la pagode de l'Esprit du ciel et de la terre, nommée *Houen-chan-ko* et située sur une éminence. Elle se recommande à l'extérieur par des inscriptions fort édifiantes, gravées sur les rochers environnants, et que l'interprète de M. de Lagrené tra-

duisit ainsi : « Abaisser la fierté, vaincre la colère, paix à tous les peuples. » A l'intérieur on aperçoit la statue d'un dieu barbu dans une niche un peu élevée.

Le temple de Confucius présente, à sa principale entrée, une grande porte en pierres de taille, formée de quatre piliers carrés, soutenant vers le haut deux pierres transversales qui les unissent; des ailerons dentelés s'élèvent à droite et à gauche du sommet de chaque pilier. Puis vient un fossé sur lequel sont jetés trois ponts qui mènent à une vaste cour plantée d'arbres. Au fond de cette cour est situé le temple dont une partie sert de salle d'examens pour les lettrés. Le sanctuaire est d'une simplicité remarquable. On n'y voit aucune statue. Le long des murs se trouvent un certain nombre de niches surmontées d'inscriptions. Celle qu'on remarque à l'entrée signifie : « Temple de la subline raison. » C'est la dénomination de tous les lieux consacrés au culte de Confucius, singulière analogie entre cette religion, et celle des Français en 93.

Le reste de la ville n'offre absolument rien d'intéressant. Les boutiques y sont rares et de chétive apparence. La population, peu considérable, ne fait guère attention aux étrangers. Chinhaï est entouré d'un mur d'environ quatre kilomètres de circonférence.

Non loin de la ville s'élève un monticule couronné d'une pagode où l'on monte par un immense escalier en pierre. Cette pagode présentait encore, lors de notre passage, des traces terribles des bombes qu'elle avait reçues

pendant la guerre, mais on s'occupait activement de la réparer. Du haut de la montagne on jouit d'un spectacle magnifique. D'un côté, l'on découvre la ville dont les murs dessinent un quadrilatère irrégulier, puis un fort qui s'élève sur une colline, et le fleuve Tahia qui se perd en serpentant à l'horizon ; d'un autre côté, c'est la mer immense sur laquelle les montagnes projettent au loin leurs ombres majestueuses. On aperçoit aussi une longue et magnifique digue qui s'étend le long de la côte à une distance de plus de cinq kilomètres.

Chinhaï fut le théâtre d'un des principaux événements de la guerre de la Grande-Bretagne contre la Chine. Comme clef de la rivière de Ningpo, cette ville avait une grande importance et pour l'armée envahissante et pour le gouvernement impérial qui y avait concentré une forte artillerie et avait fait compléter tous ses moyens de défense.

Chinhaï, comme nous l'avons dit, est situé à l'embouchure du Tahia, sur la rive gauche et septentrionale de ce fleuve. Sa principale défense consistait dans la colline escarpée et rocailleuse dont nous avons parlé plus haut, et qui avait vu convertir le temple dont elle est couronnée, en citadelle. Des batteries avaient été élevées aux endroits les plus exposés, entre ce fort et la ville. Les abords des débarcadères avaient été barrés avec soin. Les murs de la ville étaient garnis de canons. La garnison chinoise de Chinhaï et de sa citadelle s'élevait à environ trois mille hommes ; mais un corps

de troupes plus considérable défendait la rive droite du fleuve sur laquelle des collines ardues s'élèvent en face de la ville. Cette importante position était protégée par plusieurs redoutes, par des camps retranchés et par une nombreuse artillerie.

Ils s'agissait, pour les Anglais, de montrer aux Chinois que toute leur science militaire ne pouvait rien contre la tactique et la discipline européennes.

L'escadre britannique, sous les ordres de l'amiral Parker, vint prendre position devant Chinhaï, le 9 octobre 1841. Le 10 au matin, les bateaux à vapeur *la Némésis* et *le Phlégéthon* débarquèrent sur la rive droite un corps de troupes d'environ 1480 hommes d'infanterie, d'artillerie et de sapeurs du génie, divisés en deux colonnes et commandés par le général Hugh Gough. Le débarquement fut protégé par les navires *le Bentinck*, *la Colombine* et *le Cruiser*. Pendant ce temps, les vaisseaux *le Wellesley* et *le Blenheim*, les frégates *la Blonde* et *la Modeste* prenaient position près de la rive gauche pour bombarder la ville et la citadelle. Deux bateaux à vapeur, *la Reine* et *le Sésostris*, étaient destinés à se diriger sur les points où leur secours pourrait devenir nécessaire pendant l'action.

Les troupes anglaises avaient débarqué sur la rive droite à quelques kilomètres de distance des positions ennemies qu'elles tournèrent rapidement. Elles s'élancèrent avec vigueur à l'attaque des collines et des re-

doutes, pour attaquer l'ennemi à la baïonnette. Les Chinois opposèrent une courte résistance, pendant laquelle quelques uns d'entre eux firent preuve de bravoure et de détermination. Mais ils se trouvèrent bientôt cernés de tous côtés, et le désordre le plus complet ne tarda pas à régner dans leurs rangs. Ils se mirent à se précipiter en bas des collines ; un grand nombre d'entre eux allèrent chercher la mort dans le fleuve. Beaucoup de leurs officiers se la donnèrent de leurs propres mains, et cinq cents Chinois se rendirent aux Anglais.

Pendant que ceux-ci remportaient ces succès sur la rive droite, les navires placés près de la rive gauche faisaient pleuvoir leurs bombes sur la citadelle de la colline, d'où elles délogèrent promptement les pauvres Chinois qui coururent se réfugier dans la ville. Les troupes de débarquement montèrent à la pagode dont elles trouvèrent la porte ouverte. Le feu de l'escadre y avait causé d'affreux ravages. La cour et le temple étaient remplis de morts et de mourants.

Cependant les Chinois défendaient encore les murs de la ville et quelques batteries voisines. Les Anglais dirigèrent bientôt une nouvelle attaque de ce côté, et mirent promptement l'ennemi en fuite. Pendant qu'ils escaladaient les remparts de l'est, les Chinois se sauvaient dans la campagne par la porte de l'ouest.

A deux heures de l'après-midi les Anglais étaient maîtres de ce fameux Chinhaï sur lequel les Chinois fon-

daient leurs plus solides espérances. Cette affaire n'avait coûté que trois morts et seize blessés aux troupes britanniques. L'ennemi avait perdu quelques centaines des siens.

Ce fut à la suite de ce succès que les Anglais entrèrent à Ningpo sans y rencontrer aucune résistance, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent.

Mais retournons à bord de *la Némésis* qui venait visiter en amie ces lieux où, quatre ans auparavant, elle semait l'épouvante et la mort.

Nous fûmes promptement de retour à Chusan; je ne tardai pas à voir arriver à ma rencontre dans un petit bateau deux jeunes Chinois fort intelligents, nommés Alin et In-kouaï, que j'avais pris à mon service pendant mes deux premiers séjours à Tinghaï. Ces deux garçons, qui avaient l'un quatorze ans et l'autre seize étaient d'une fidélité, mais aussi d'une finesse extrêmes. En plus d'une occasion, j'eus lieu d'admirer leur diplomatie innée qui se cachait sous les dehors d'une parfaite bonhomie. Je retournai avec eux chez le brave *Tsoun-Ada*, propriétaire de la maison que j'avais déjà habitée et où l'on m'avait réservé une chambre assez convenable, mais dont les fenêtres étaient fermées par des feuilles de papier, collées en guise de vitres, ce qui ne m'accommodait pas trop par la température froide qu'il faisait en ce moment. Les Chinois n'emploient ici ni cheminées, ni poêles pour se chauffer. Ils

se contentent, en hiver, de multiplier le nombre des habits et des fourrures dont ils se couvrent.

Nous restâmes jusqu'au 12 novembre à Chusan où le choléra avait régné avec quelque intensité pendant notre absence.

CHAPITRE XI.

Départ de Chusan pour Amoy. — L'île d'Amoy. — L'île de Koulongsou. — Aspect sauvage du pays. — La ville d'Amoy. — Cortége de mandarin. — Chevaux fokiénois. — Pagode des rochers. — Cimetières. — Vallée de la mort. — Stérilité du pays. — L'infanticide dans le Fo-kien. — Émigrations. — Esprit turbulent des Fokiénois. — Commerce. — Événements de 1841. — Départ d'Amoy. — Fou-tchaou-fou. — Retour à Macao.

Nous reprîmes passage sur *la Cléopâtre* le 12 novembre, et quittâmes définitivement l'île de Chusan pour faire voile vers Amoy. Nous avions passé deux mois auparavant devant ce port sans nous y arrêter, afin de gagner le plus promptement possible, à l'aide des vents de la saison, le point le plus septentrional que nous eussions à visiter, et en nous réservant de relâcher, à notre retour du nord, à Amoy où la mousson nouvelle devait alors nous porter rapidement. Nous y arrivâmes le 16 novembre, avec une bonne vitesse, secondés par le vent de nord-est.

L'île d'Amoy est située par 24° 15' lat. nord, et par 116 degrés et quelques minutes de longitude est. Elle s'annonce par une montagne dont les roches granitiques, alternativement jaunes et noires, paraissent avoir été calcinées par les éruptions d'anciens volcans. De loin on se demande si ces points sombres qui tranchent comme des bouquets de verdure sur le fond jaunâtre de la pierre, ne seraient pas des arbres; mais on ne tarde pas à reconnaître la nudité complète de ce versant. En entrant dans la rade dont cette partie rocailleuse de l'île d'Amoy forme un des abris, on remarque sur la gauche une autre terre qui est le continent chinois, et qui encaisse la rade vers le sud. Entre les rochers d'Amoy et le continent se trouve Koulongsou, cette île de la désolation, occupée naguère par les Anglais qui furent contraints de l'évacuer dans le printemps de 1845, après y avoir vu périr des régiments entiers. Elle a de 4 à 5 kilomètres de circonférence, et n'est séparée d'Amoy dont elle est réellement la clef, que par un très étroit chenal. Sur ses bords s'élèvent des casernes abandonnées et un petit village chinois dont les maisons sont désertes, car les Chinois n'ont pas été plus ménagés par les maladies que les Européens, sur cette côte inhospitalière. On peut encore lire aujourd'hui sur la façade de quelques bâtiments qui se dressent comme autant de tombeaux sur la plage, les noms des quartiers, les numéros des régiments anglais qui y étaient en cantonnement. Le premier corps de troupes

qui tint garnison à Koulongsou, y perdit, en un an, 500 hommes sur 600, et ceux qui lui succédèrent eurent à payer un tribut presque égal à la mort dont cet affreux rocher semble être le trône.

Amoy est, sans contredit, le plus sauvage, mais aussi le plus pittoresque des ports chinois que nous ayons visités. Ces noirs amas de pierres, ces montagnes volcaniques, ces plages désolées, ces déserts de granit que l'on voit se dérouler à perte de vue du sommet des collines, donnent à la nature une physionomie sombre, lugubre et imposante. Les navires rencontrent plusieurs excellents mouillages entre le continent et les îles de Koulongsou et d'Amoy. Mais le meilleur, le plus sûr se trouve dans le port long et étroit compris entre les deux îles et que l'on pourrait appeler le port intérieur, parce qu'il s'avance dans l'île d'Amoy. On y voit des centaines de jonques de Siam, de Formose, de Cochinchine, couvertes des peintures les plus originales. C'est sur les bords de ce canal étroit que commence le faubourg.

Amoy, que les Chinois appellent généralement *Yamen*, n'est ni un *fou*, ni un *tchéou*, ni même un *hien*; c'est un simple village dont on estime la population à deux ou trois cent mille habitants, et qu'administre un mandarin à bouton bleu de troisième classe. Ce village peut avoir douze kilomètres de circonférence. Amoy fait partie de la province du *Fo-kien*. Ses faubourgs sont longs, sales et puants; des miasmes fétides s'ex-

halent des boutiques qui bordent les rues étroites; ces boutiques sont petites et malpropres. Les vieux bronzes, les porcelaines antiques, les statuettes de dieux de toute espèce, y abondent. Le faubourg aboutit à une espèce de citadelle située sur une colline. Cette citadelle constitue la ville proprement dite, ville étroite où l'on ne compte que quelques maisons de notabilités, celle du consul anglais qui est un modèle d'élégance, et la demeure du premier magistrat, devant laquelle s'élèvent deux grands mâts, comme devant toutes les habitations de mandarins. Sur les battants des portes sont représentés d'énormes personnages grotesques; une grande cour précède l'habitation. On rencontre souvent dans les rues le mandarin d'Amoy avec son cortége. En tête marchent deux serviteurs portant les planchettes rouges qui ordonnent de faire place et de se taire. Puis viennent deux joueurs de gong, tenant chacun son instrument suspendu au bout d'un bâton qu'il appuie sur l'épaule et dont l'autre extrémité est ornée d'un petit drapeau rouge. Ils sont suivis de quatre sales enfants revêtus de casaques rouges et coiffés de bonnets carrés de même couleur, chargés de clinquant. Viennent ensuite les porteurs de parasols, puis six bourreaux dont deux tiennent des chaines, deux autres des bâtons de bambou, et les deux derniers, des fouets. Enfin l'on aperçoit son Excellence en costume, dans son palanquin, précédée de deux gardes portant de grandes cannes à pommeaux, et suivie de serviteurs, de soldats, le

sabre au poing, et de deux cavaliers dont les chevaux sont conduits par des domestiques; le tout, d'une saleté entièrement chinoise. Ce cortége circule avec rapidité dans les rues d'Amoy qui sont de vraies montagnes où l'on a pratiqué d'immenses escaliers en pierre, que les petits chevaux fokiénois franchissent au galop avec une assurance remarquable et sans jamais butter.

Un soir, en revenant de chez le vice-consul d'Angleterre pour retourner à bord de *la Cléopâtre*, nous fîmes une course aux flambeaux des plus originales dans ces rues larges de cinq à six pieds, à travers lesquelles nous laissâmes à nos rapides montures le soin de nous guider, nous autres étrangers qui ne les connaissions pas. Abandonnés bientôt des éclaireurs chinois, incapables de soutenir leur allure, nos chevaux nous firent admirer leur instinct et leur solidité, en évitant les mille obstacles dont la route était semée, en s'arrêtant tout court devant les nombreuses portes qu'il fallait nous faire ouvrir à chaque instant; car, comme à Canton, les rues sont fermées ici pendant la nuit, afin d'en faciliter la police. Ces chevaux du Fo-kien sont les seuls bons que nous ayons rencontrés en Chine.

A trois kilomètres d'Amoy, sur le rivage et au pied des montagnes rocheuses, s'élève une pagode célèbre qu'on aperçoit de loin en mer. On s'y rend de la ville par un chemin qui traverse les sites les plus pittoresques. A droite les regards plongent sur la mer; à gauche, le long de la montagne, se dressent d'énormes rochers

noirs près desquels on aperçoit des sépultures de toutes les formes ; ici ce sont de simples blocs carrés placés près d'une caverne ; plus loin, ce sont des tablettes, des tertres, des huttes funéraires. Mais que signifient ces trois statues de forme humaine, en face desquelles se dresse un cheval en pierre, équipé pour le combat? C'est le tombeau de Kotchinga, du héros de Formose, du vainqueur des Hollandais, tombeau auquel la tradition a voué un religieux respect, car il couvre les restes d'un homme doublement cher aux Chinois par sa haine pour les Tartares, et par son triomphe sur les Européens.

On passe ensuite devant une élégante maison de campagne, entourée de bosquets. Sur la porte d'entrée sont peints des dieux barbus ; le lion fantastique des Chinois est représenté sur un mur qui fait face à la porte. Une longue cour mène, par un plan incliné, à un bâtiment derrière lequel s'ouvre une seconde cour qui va se terminer aux appartements du maître. En s'éloignant de cette habitation, on ne tarde pas à rencontrer trois petits cimetières entourés d'enceintes, dans lesquels se trouvent plusieurs rangées de tombes de forme convexe, environnées chacune d'un petit mur, toutes de même couleur, de même dimension, disposées sur cinq rangs de dix tombes, avec une symétrie parfaite. On dit que dans ces cimetières reposent les victimes des grandes inondations de 1844 qui détruisirent plusieurs villages sur la côte. Vues de loin, ces sépultu-

res blanches, bleues, rouges, si bien alignées, produisent un singulier effet. Cette vallée des morts, au pied des rochers calcinés qui couvrent la montagne, a un aspect tout à fait grandiose.

On arrive enfin à la grande pagode près de l'entrée de laquelle sont quatre pavillons blancs à toits hexagones, soutenus par six colonnes. Dans la première cour du temple s'élève un joli pavillon à trois toits arqués et étagés, entouré de colonnes, et dans lequel on monte par un long escalier en pierre. Les plafonds de l'intérieur sont admirablement sculptés. Au fond d'une seconde cour se trouve un autre bâtiment où l'on montre un boulet anglais qui est venu tomber dans le lieu saint. Derrière la pagode on a pratiqué des cavernes, de petits ruisseaux, des escaliers, dans les roches qui forment la base de la montagne. Quelques unes de ces roches présentent de longues bandes blanches taillées au ciseau sur le fond noir, et sur lesquelles se détachent des inscriptions en caractères mantchous. On trouve, dans les cavernes, une quantité de vases en terre, qui renferment des ossements humains. On rencontre ici la mort à chaque pas; sa froide main semble s'étendre même sur la nature. Les environs d'Amoy sont si arides, les rochers sont tellement maîtres de l'espace, que les populations ont dû s'agglomérer le long des cours d'eau qui seuls présentent quelque végétation. Elles ont fait des efforts inouïs pour porter la culture sur des montagnes nues; on y a amené des engrais pour

les mêler au sable; on a brûlé des coquilles pour améliorer les terrains tourbeux.

Peu à peu les rochers mêmes ont été envahis, et l'on a été y gratter, y mettre au jour toutes les particules de terre qu'ils cachaient. Le travail humain a fait des miracles dans ce malheureux pays où la population surabonde et ne parvient qu'à grand'peine à échapper à la famine. Ne nous étonnons pas de la trouver laide, misérable, sujette aux plus dégoûtantes maladies, de la voir cruellement décimée par les fièvres, le typhus et le choléra. Les médicaments les plus sales, des insectes, des cancrelats desséchés, sont souvent la seule ressource des malades. Le paupérisme est arrivé ici au dernier degré d'abjection.

L'infanticide, si commun dans la province du Fo-kien, est, sans nul doute, le résultat de l'exubérance de la population relativement aux ressources du pays. Il paraît que, dans certains districts, la moitié des enfants sont immolés au moment de leur naissance. D'après de nombreux renseignements recueillis avec le plus grand soin dans diverses parties du Fo-kien par un missionnaire anglais, la proportion réelle des infanticides, pour toute la province, serait du tiers des naissances. C'est sur les enfants du sexe féminin que l'arrêt fatal tombe le plus souvent. Mais, le croiriez-vous, à voir ce père, cette mère décider froidement la mort de ces pauvres êtres, le croiriez-vous, une si barbare coutume n'exclut pas le plus tendre attachement de la

part de ces mêmes parents pour ceux de leurs enfants qu'ils se résignent à élever. Faire mourir un nouveau né n'est pas encore un crime à leurs yeux ; mais quand il aura atteint l'âge de huit jours, cela deviendra une action coupable. On a cherché à faire prévaloir en Europe l'opinion que l'infanticide était une plaie générale, dans toute la société chinoise. Il résulte des nombreuses informations que j'ai prises à cet égard, que dans les provinces du Kouang-toung, du Tché-kiang et du Kiang-sou, visitées par l'ambassade française, ce crime est fort rare, de même que dans les provinces de l'intérieur où la population n'excède pas les limites normales.

Les émigrations, cet autre indice d'un trop plein de population, sont infiniment plus communes sur la côte du Fo-kien que dans toute autre partie du littoral. Que vont chercher ces immenses hordes aux visages hâves et amaigris, qui, à chaque instant, font voile d'Amoy pour Formose, pour Manille, pour Singapour, pour Pinang, pour Java? De la terre et du riz. Travailleurs infatigables, les plus renommés de l'empire, ces hommes apportent au milieu des populations apathiques de la Malaisie, leurs habitudes d'activité qui leur permettent d'y vivre plus heureux que dans leur stérile patrie dont ils conservent néanmoins toujours les mœurs, le langage, le costume, le souvenir, à laquelle ils envoient leurs économies, quand ils parviennent à en realiser, et où ils vont terminer leurs jours, lorsqu'ils arrivent à la fortune. Les habitants du Fo-kien joignent à leur

excessive puissance de travail une grande habitude de la culture de la canne à sucre, très répandue dans leur pays. Aussi ceux qu'on a fait venir dans notre colonie de Bourbon ont-ils été trouvés excellents ouvriers, comme je l'ai dit ailleurs. Maurice et le Cap de Bonne-Espérance essaient également, depuis quelques années, de substituer un certain nombre de Chinois aux cultivateurs indigènes. Ces premiers pas de la Chine vers les nations européennes n'annoncent-ils pas l'influence que les habitants du vaste continent si longtemps fermé aux étrangers, sont appelés à exercer un jour sur l'Europe elle-même qui, en se flattant de changer la face de l'Empire Céleste, paraît peu se préoccuper de l'action puissante que le commerce, l'industrie, et la marine de cet empire immense pourront avoir sur elle, si les deux civilisations viennent à se confondre.

Les Fokiénois ne se font pas seulement remarquer parmi leurs compatriotes par leur mâle et constante activité; l'esprit de nationalité, de résistance, règne parmi eux à un haut degré. La conquête du Fo-kien a coûté bien du sang aux conquérants tartares. Ses turbulents et opiniâtres habitants semblent encore aujourd'hui protester par certains usages contre la dynastie nouvelle et les règlements établis par elle. Ainsi, seuls de toutes les populations du littoral chinois, ils portent le turban noir, et seuls dans tout l'empire, ils ne laissent pas apercevoir leur queue qu'ils tiennent enroulée sur le sommet de la tête.

Les Fokiénois sont aussi bons commerçants que bons marins, et semblent voir avec plaisir les étrangers paraître sur leurs côtes. Dès 1675, les Anglais avaient obtenu l'autorisation de commercer à Amoy où ils eurent à subir toutes sortes de vexations de la part des autorités locales qui firent séquestrer, en 1689, plusieurs subrécargues, et les obligèrent à payer une énorme rançon. Le renouvellement de semblables procédés détermina le commerce anglais à abandonner complètement ce port, vers les premières années du XVIIIe siècle.

Depuis l'ouverture d'Amoy stipulée dans le traité de Nankin, le commerce de ce port avec l'Angleterre n'a qu'assez faiblement répondu aux espérances qu'on avait conçues dans le principe. J'analyserai, dans la seconde partie de cet ouvrage, le mouvement commercial d'Amoy qui offre un large débouché aux riz de Java et des Philippines, ainsi qu'aux cotons de l'Inde.

Amoy fut la première ville chinoise dont les Anglais se rendirent maîtres pendant la campagne du nord de 1841. Le 26 août, l'escadre britannique arrivant de Hong-kong pénétra dans le port d'Amoy sous le feu de l'ennemi, et commença à son tour à canonner les redoutables positions qu'occupaient les Chinois : c'étaient, d'une part, l'île de Koulongsou qui peut être considérée comme la clef d'Amoy, et où l'on avait établi plusieurs batteries; de l'autre, une suite de retranchements courant le long de la côte sur un espace de

près de deux kilomètres, et se reliant à la ville. Tous ces travaux étaient défendus par une nombreuse artillerie, et avaient pour but d'empêcher l'ennemi de s'avancer dans le port intérieur. Les Chinois avaient poussé les précautions jusqu'à placer des canons dans les embrasures des rochers.

Les vaisseaux *le Wellesley* et *le Blenheim* allèrent se placer à peu de distance d'une grande batterie située près de la ville, et se mirent à la battre en brèche. En même temps quelques autres navires faisaient taire les canons de Koulongsou, pour envoyer un détachement de troupes prendre possession de cette île, ce qui s'exécuta avec le plus grand succès.

Sur ces entrefaites le général Hugh Gough débarquait à la tête de deux régiments, près de l'extrémité des retranchements de l'île d'Amoy. Dès que les troupes furent à terre, une attaque très vigoureuse fut dirigée contre les fortifications que l'on parvint, non sans quelque peine, à escalader. Aussitôt l'ennemi s'enfuit en désordre.

Toutes les défenses extérieures de la ville étaient, vers le soir, au pouvoir des Anglais qui y bivouaquèrent. Le lendemain on poussa une reconnaissance vers la citadelle, et l'on s'en empara sans rencontrer la moindre résistance. On trouva à Amoy une quantité d'armes et d'approvisionnements de toute espèce.

Retournons à bord de *la Cléopâtre* qui quitta Amoy le 27 novembre 1845 pour regagner Macao où nous



arrivâmes le 1[er] décembre, avec une brise magnifique de nord-est.

Des quatre ports que le traité de Nankin a ouverts à l'étranger au nord de Canton, celui de Fou-tchaou-fou est le seul que nous n'ayons point visité.

Fou-tchaou-fou, la capitale de la province du Fo-kien, est situé sur la rivière *Min*, à environ 45 kilomètres de son embouchure. Au commencement de novembre 1845, Fou-tchaou-fou n'avait vu dans son port, depuis son ouverture, que six navires étrangers, ce qu'il faut principalement attribuer aux difficultés que présente la navigation du Min où l'on rencontre à chaque instant des bas fonds et des courants fort dangereux. Aussi, sur les six navires qui le remontèrent, l'un s'y perdit-il avec toute sa cargaison, tandis qu'un autre échoua à l'entrée de la rivière. La vente de l'opium a cependant pris une assez grande activité sur le Min, et malgré les mauvais procédés auxquels les Anglais ont été plusieurs fois en butte à Fou-tchaou-fou, on s'attendait, lors de notre départ de Chine, à voir prochainement ce marché acquérir un certain développement, en raison de sa proximité du centre de production des thés les plus renommés, des fameuses montagnes Wouï ou Bohi qui jouissent d'une réputation au moins égale à celle de nos meilleurs crûs de Champagne ou de Bordeaux, et où l'Empereur envoie chaque année des commissaires spéciaux, pour présider à la récolte de certaines plantations dont le produit est exclusivement

affecté à la consommation de la cour de Pékin. Les thés de Bohi ne mettent que cinq jours pour arriver par eau à Fou-tchaou-fou.

Nous connaissons maintenant les villes de Macao, de Victoria, de Tinghaï, de Chinhaï, de Canton, de Ningpo, d'Amoy et de Changhaï. De ces quatre derniers grands ports commerciaux, ceux de Canton et de Changhaï me paraissent seuls offrir un avenir brillant au commerce européen. Depuis des siècles déjà, Canton est visité chaque année par un nombre considérable de navires étrangers. Changhaï voit le chiffre de ses affaires avec l'Angleterre et les Etats-Unis augmenter dans une proportion rapide, et, comme je l'ai dit plus haut, tout porte à considérer ce marché comme appelé à acquérir sous peu une importance immense. Quant à Amoy, son mouvement commercial pourra augmenter, mais pas d'une manière très sensible, à cause de son manque d'articles d'exportation pour l'Europe. Ningpo est plutôt en voie de déclin que de progrès. Mais ce n'est point encore ici le lieu de traiter la grande question du commerce de Chine, à laquelle je consacrerai la seconde partie de cet ouvrage.

Nous voici donc de retour à Macao.

Le voyage du Nord était la dernière phase de notre mission en Chine. En quittant Changhaï, le point extrême de notre voyage, nous nous mettions déjà en route pour la France.

Nous restâmes encore à Macao jusqu'au 6 janvier 1846. C'est ce jour là que nous dîmes adieu à la Chine, et que je m'embarquai avec mes collègues sur la corvette *l'Alcmène*, par ordre du ministre plénipotentiaire, pour retourner en France. Notre traversée ne fut coupée que par deux courtes relâches, l'une d'un jour à Anijer, petit port de Java, situé à l'entrée du détroit de la Sonde, l'autre de huit jours, au cap de Bonne-Espérance où nous arrivâmes le 8 mars, fort heureux de pouvoir nous y reposer des fatigues d'une traversée de deux mois. Enfin, le 15 mai 1846, quatre mois et sept jours après notre départ de Chine, nous arrivâmes à Rochefort.

M. de Lagrené partit de Macao quelques jours après nous, pour rentrer en France par la mer Rouge. Il prit passage sur *l'Archimède* qui le déposa à Suez où ce navire avait déjà transporté, quelques mois auparavant, son commandant, M. Pâris, chargé de dépêches pour le ministre de la marine.

Mais j'anticipe sur les événements. Maintenant que la partie descriptive de mon voyage en Chine est terminée, il me reste à jeter un coup d'œil sur les mœurs, sur la religion, sur l'administration, enfin sur l'état moral et matériel du pays. Il me reste à présenter au lecteur les observations générales que j'ai été à même de recueillir sur ce curieux empire. Quand cette tâche sera terminée, je raconterai notre voyage aux Philippines, à Java et en Cochinchine qui eut lieu,

comme je l'ai dit plus haut, entre notre séjour à Canton et notre tournée dans les ports du Nord. Ensuite, j'arriverai au commerce de la Chine et de l'Indo-Chine, qui formera la conclusion de cet ouvrage.

CHAPITRE XII.

ESQUISSE GÉOGRAPHIQUE DE LA CHINE.

Division de la Chine en dix-huit provinces. — Subdivision des provinces. — Coup-d'œil sur chaque province. — Fleuves et canaux. — Montagnes. — Mantchourie. — Possessions chinoises dans la Mongolie, dans le Thibet et dans le Turkestan. — Pays tributaires.

L'empire chinois se compose de la Chine proprement dite, telle qu'elle existait avant la conquête tartare, de la Mantchourie qui est le berceau de la dynastie actuelle, et de diverses possessions dans la Mongolie, dans le Thibet et dans le Turkestan.

La Chine proprement dite s'étend depuis le 21e jusqu'au 41e degré de latitude nord, et embrasse environ 20 degrés en longitude. Elle se divise en dix-huit provinces qui sont : le Pé-tchi-li, le Chansi, le Chantoung et le Honan, au nord ; le Kiang-sou, le Nganouai, le Kiangsi, le Fo-kien et le Tchékiang, à l'est ; le Kouangtoung, le Kouangsi, le Kouéi-tchéou et le Yunan, au sud ; le Kansou, le Chensi et le Sé-tchuen, à l'ouest ;

enfin le Ounan et le Houpi, au centre. Chaque province comprend plusieurs *fou* que nous traduirons par départements, et dont chacun a son chef-lieu. Chaque *fou* se subdivise en plusieurs *tchéou* (arrondissements ou districts), et chaque *tchéou* en quelques *hien* ou cantons. Il est tel *hien* qui embrasse un territoire de plus de 300 kilomètres de circonférence. La Chine renferme 175 *fou*, 555 *tchéou* et 1,175 *hien*.

Le Pé-tchi-li, la province la plus septentrionale, est séparé de la Tartarie par la Grande Muraille qui fut construite environ 200 ans avant l'ère chrétienne et qui consiste en un rempart en terre, haut de sept mètres, large de cinq à son sommet, et maintenu des deux côtés par des murs en briques. Le Pé-tchi-li présente de vastes plaines sablonneuses et stériles, mais possède un grand nombre de villes importantes. C'est dans cette province que se trouve Pékin, la capitale de l'empire. Les hivers y sont très rigoureux comparativement à ceux des pays européens situés sous la même latitude, phénomène qui se remarque dans toutes les provinces septentrionales de l'empire, et que l'on attribue généralement à la proximité des hautes montagnes du Thibet. Les étés sont, par contre, extrêmement chauds dans ces mêmes contrées. Le Pé-tchi-li possède un port qui fait un commerce assez considérable, c'est Tien-sing-fou.

La province du Chan-toung est aussi très étendue et d'une grande importance. Plus fertile que le Pé-tchi-li,

elle est renommée pour ses légumes, pour ses fruits et surtout pour ses bestiaux et ses volailles. C'est elle, comme je l'ai dit plus haut, qui approvisionne Changhaï de toutes sortes de denrées. Elle est traversée par le Grand-Canal.

Le Chansi et le Honan sont moins considérables que les deux provinces précédentes.

Des cinq provinces orientales, celles du Kiangsou, du Tché-kiang et du Fo-kien sont les mieux connues des Européens. Nous en avons visité différentes villes, pendant notre voyage en 1845. Le Kiangsou est la province de Chine la plus riche et la plus peuplée. C'est celle aussi dont la production agricole et industrielle est la plus considérable. Elle est célèbre par ses soieries, par ses thés et par ses porcelaines. C'est dans le Kiangsou que se trouvent Nankin, l'ancienne capitale de l'empire, dont les murs ont, dit-on, près de 30 kilomètres de circonférence, et Sou-tchaou-fou, l'Eldorado des Chinois, aussi célèbre par son industrie que par les plaisirs de toute espèce qui s'y trouvent réunis.

Le Tché-kiang est aussi d'une grande fertilité; les nombreux canaux qui le traversent y offrent des voies de communication précieuses au commerce intérieur. Les soies de cette province jouissent d'une immense réputation. Hang-tchéou-fou, la capitale, visitée et célébrée jadis par le voyageur vénitien Marco-Polo, occupe un des premiers rangs dans l'industrie sérigène.

Le Fo-kien, comme je l'ai dit ailleurs, est la pro-

vince du litttoral la moins favorisée par la nature. Ses côtes sont rocailleuses et stériles. Ce n'est qu'à force d'activité et d'industrie que ses habitants parviennent à se procurer leur subsistance. Aussi le Fo-kien est-il la partie de la Chine où les émigrations sont les plus fréquentes.

Le Kiangsi, dont la capitale est Nan-tchang-fou, est fort renommé pour ses porcelaines qui sont les plus belles de la Chine. Elles se fabriquent principalement à King-té-tching. Malheureusement les Européens ne jouissent pas de la permission de s'avancer jusque là. La province du Kiangsi renferme un lac célèbre, nommé Poyang, qui, en raison de son étendue, pourrait presque être considéré comme une mer.

Nous arrivons aux provinces méridionales dont le Kouang-toung est la plus considérable. Il présente alternativement de vastes plaines et des montagnes élevées. Ses richesses minérales sont très grandes. On y trouve du cuivre, du fer, de l'or, du mercure, et toutes sortes de pierres précieuses. Son climat est extrêmement chaud. Le thermomètre centigrade s'y élève souvent à 40° pendant l'été, et y descend fort rarement audessous de zéro pendant l'hiver qui est fort court. L'époque pluvieuse de l'année commence en avril et se termine en septembre, avec la mousson de sud-ouest. Le Kouang-toung est renommé pour sa fertilité. On y fait deux récoltes par an. Les fruits de toute espèce y abondent ; l'ananas, la banane, l'orange y sont d'excel-

lente qualité, de même que le *laï-tchi*, ce fruit national de la Chine, qui est de la grosseur d'une noix, et dont la chaire molle, aqueuse et d'un goût exquis, est entourée d'une légère écorce et recouvre un noyau long et dur. Quand on laisse sécher le *laï-tchi*, sa chair noircit et se ride, mais conserve quelque chose de sa saveur primitive. Le *long-yan* ou œil de dragon, autre fruit renommé du Kouang-toung, est rond et muni d'une écorce jaunâtre qui enveloppe une chair blanche et aigrelette, mais d'un goût fort agréable. Le pamplemousse du Kouang-toung est d'une grosseur extrême et d'une saveur peu délicate. Enfin les prunes, les châtaignes, les pêches, les poires, les pommes, les raisins viennent aussi dans cette province, mais y sont beaucoup moins bons qu'en Europe. La patate douce s'y rencontre en grande quantité; la pomme de terre y est aussi quelque peu cultivée, mais tend à y dégénérer assez rapidement. La culture du riz, celle de la canne à sucre y ont acquis un développement immense; le poisson, le canard, le porc et le buffle y abondent; en sorte que cette province peut à juste titre être considérée comme une des plus favorisées du Céleste-Empire.

Le Kouang-toung étant une des parties de la Chine qui intéressent le plus les Européens, en raison du commerce important qu'ils entretiennent depuis plus de deux siècles avec sa capitale, je crois devoir entrer, relativement à la division territoriale de cette province, dans des détails un peu circonstanciés.

Le Kouang-toung est partagé en quinze départements, à savoir : le département de Koung-tchaou, formé de quinze districts, et dans lequel se trouve la ville de Canton qui se subdivise en deux districts, comme je l'ai dit ailleurs; le département de Tchaou-tchaou, comprenant dix districts; celui de Houi-tchaou, dix; celui de Saou-chaou, six; celui de Kaou-tchaou, six; le département de Chaou-king, treize; celui de Lieu-chaou, trois; celui de Lui-chaou, trois; celui de Kioung-chaou, treize; le département de Lien, deux; celui de Loting-chaou, deux; celui de Kiaying, quatre; et enfin les départements de Li-yaou-ting, de Fa-kang-ting et de Nan-hioung-tchaou, formés chacun d'un seul district.

La province du Kouang-si borne celle du Kouang-toung à l'ouest, et s'étend jusqu'au Yu-nan. Elle présente de grandes plaines à l'intérieur; la culture y est assez avancée, mais l'industrie manufacturière y est à peu près nulle. Elle possède, par contre, de grandes richesses minérales.

Le Kouang-si est borné au nord par une haute chaîne de montagnes qui le séparent du Kouéi-tchéou, et qui, comme les montagnes du nord du Kouang-toung, sont habitées par des peuplades insoumises, connues généralement sous le nom de Miaou-tsé, mais auxquelles on donne aussi, par mépris, celui de Yaou-djin (hommes-chiens), ou de Lang-djin (hommes-loups). Les Miaou-tsé se distinguent des autres Chinois par leur chevelure qu'ils portent entière et qu'ils nouent

sur le sommet de la tête, comme cela se pratiquait généralement dans tout l'empire, il y a deux siècles. Ils habitent de misérables cases soutenues par des poteaux à quelques mètres au dessus du sol, et assez semblables, dit-on, à celles des indigènes des Philippines. Leurs vêtements sont faits avec les fils grossiers de quelques plantes sauvages. Ils sont gouvernés, les uns par des chefs électifs, d'autres par des princes héréditaires, mais n'obéissent en rien aux lois de l'empire. Aussi le gouvernement chinois a-t-il renoncé à les considérer comme ses sujets. Les pays habités par ces peuplades sont marqués sur les cartes d'une couleur particulière, afin d'indiquer que la puissance de l'empereur qui affecte de considérer tous les peuples du globe comme ses tributaires, ne s'étend pas jusque là.

Il y eut, en 1852, un grand soulèvement parmi les Miaou-tsé. Cette insurrection avait un chef qui se faisait appeler le *Dragon d'or* et qui portait un habit jaune. Il paraît qu'il se proposait pour but le renversement de la dynastie tartare, et la restauration d'une dynastie chinoise. Des hordes immenses de rebelles firent invasion dans les plaines où elles défirent plusieurs corps de troupes impériales et se rendirent maîtresses de quelques villes. Le vice-roi de Canton, ayant marché contre elles à la tête d'une armée, perdit quelques mille hommes dans une affaire. Le vice-roi du Ounan qui attaqua les insurgés vers le nord, fut plus heureux que son collègue du Kouang-toung, et fit essuyer de grandes

pertes à l'ennemi. Enfin on vit arriver de Pékin deux commissaires impériaux qui parvinrent, en employant alternativement les menaces et les moyens de conciliation, à faire mettre bas les armes aux rebelles, et à les déterminer à regagner leurs montagnes où le gouvernement s'engagea à les laisser en paix.

Les provinces du Kouéi-tchéou et du Yu-nan n'ont été que rarement visitées par des voyageurs européens, et ne sont que très imparfaitement connues. Cependant on sait que le Yu-nan est traversé par de hautes montagnes, et qu'il possède des mines très riches. L'or et le cuivre s'y trouvent en grande abondance. Cette province produit aussi beaucoup de musc. Ses montagnes sont habitées par des peuplades indépendantes nommées Lolos.

Les provinces du Kansou, du Chensi et du Sé-tchuen, situées près de la frontière de Tartarie, ne sont aussi que très peu connues des Européens. Elles sont très montagneuses et beaucoup moins fertiles que celles de l'est. Le riz n'y est presque pas cultivé. On l'y remplace par le millet et par le froment. Il paraît que ces régions présentent de vastes plaines dont quelques unes sont presque désertes. Leurs montagnes servent aussi de refuge à des tribus insoumises.

Les deux provinces du centre, le Ounan et le Houpi, passent pour fertiles et peuplées. Elles sont traversées par le Yang-tzé-kiang qui leur fournit un moyen facile d'échanger les produits de leur sol contre ceux de l'in-

dustrie du Kiangsou. Ces provinces renferment des villes grandes et populeuses. Le Ounan possède un lac célèbre nommé Tong-ting, qui a, dit-on, plus de 400 kilomètres de tour, et sur les bords duquel s'élèvent quelques importantes cités.

La Chine proprement dite est un des pays du monde les plus riches en cours d'eau de toute espèce. Des fleuves, des rivières, des canaux la sillonnent dans tous les sens. Ses deux plus grands fleuves sont le Yang-tzé-kiang et le Hoang-ho ou Fleuve jaune. Celui-ci prend sa source dans le district de Kokonor, entre le Thibet et le Kansou. Il traverse le Sé-tchuen, le Kansou et le Chensi. De cette province il se dirige vers le nord, jusqu'aux limites du désert de Cobi, puis retourne dans le sud, et sépare les provinces du Chensi et du Chansi. Il tourne ensuite à l'est, arrose le Honan, le Chantoung, le Kiangsou et va se jeter dans la mer, après un cours d'environ 350 myriamètres.

Le Yang-tzé-kiang ou Fleuve fils de l'Océan, que certains géographes ont appelé à tort le Fleuve bleu, prend aussi sa source dans le Kokonor, à quelques degrés plus au sud que le Fleuve jaune. Il traverse le Sé-tchuen où il est nommé le Fleuve aux sables d'or, tourne ensuite au sud pour arroser le Yunan, retourne vers le nord, pour baigner une seconde fois le Sé-tchuen où il prend alors son nom définitif, et poursuit son cours majestueux à travers le Houpi, le Kiangsi, le Nganouai et le Kiangsou, où il se jette dans l'océan, à deux degrés

au sud de l'embouchure du Fleuve jaune, près duquel il prend sa source et dont il s'éloigne à certains endroits de plus de quinze degrés, comme le fait observer Davis dans sa description de l'empire chinois.

Le fleuve le plus considérable après les deux précédents, est le Si-kiang ou Fleuve de l'ouest, qui prend sa source dans le Yunan et qui, après avoir traversé le Kiang-si, entre dans le Kouang-toung où il s'unit au Pi-kiang ou Fleuve du nord, pour former bientôt le Tcho-kiang ou la rivière de Canton.

La province septentrionale du Pé-tchi-li possède aussi une rivière assez importante nommée le Pei-ho.

Le Grand-Canal, qui fut creusé vers la fin du XIIIe siècle ou au commencement du XIVe, par ordre d'un des empereurs de la dynastie mongole, commence au port de Tien-sing, situé non loin de Pékin, unit le Fleuve jaune au Yang-tzé-kiang, traverse le Chantoung, le Kiangsou, et se termine à Hang-tchaou-fou, dans le Tché-kiang, après avoir parcouru environ cent myriamètres de pays. On comprend de quelle importance ce canal doit être pour le commerce intérieur.

Il y a, en Chine, deux grandes chaînes de montagnes. L'une s'étend dans le Yunan, le Kouéi-tchéou, et de là, va séparer les provinces du Kouangsi et du Kouang-toung, de celles du Kiangsi et du Ounan. La montagne Meiling qui fait partie de cette chaîne et qui sert de limite au Kiangsi et au Kouang-toung, présente une immense gorge taillée par la main de l'homme et ou-

vrant un passage quelquefois dangereux au commerce des deux provinces. L'autre chaîne de montagnes part du Sé-tchuen, s'étend dans les provinces du Kansou et du Chensi, et là se partage en deux branches dont l'une court parallèlement au Fleuve jaune, tandis que l'autre tourne à l'est, traverse le Honan, puis s'abaisse sensiblement, et va séparer le Chansi du Pé-tchi-li.

La Mantchourie d'où sont originaires les dominateurs actuels de la Chine, est bornée au nord par les monts Daour qui la séparent de la Sibérie ; à l'est, par le canal de Tartarie et la mer du Japon; au sud, par la Corée, le golfe de Pé-tchi-li et la Grande Muraille, et à l'ouest par la Mongolie. Elle se divise en trois provinces qui sont : celle de Ching-king ou de Mougden, celle de Kirin et celle de Hi-loung-kiang ou de Tsi-tsi-har. C'est à Mougden que se trouve la sépulture de la famille impériale actuelle. Cette province a pour limite au nord-est et au nord-ouest une palissade d'environ trois mètres de hauteur.

Le gouvernement de la Mantchourie est tout à fait militaire. Les hommes y sont enrôlés, dès l'âge de seize ans, sous celle des huit bannières nationales à laquelle ils appartiennent par leur naissance. Les gouverneurs et magistrats de la Mantchourie sont tirés de l'armée, sauf dans la province de Ching-king à laquelle on a appliqué l'administration chinoise.

La Mantchourie a sous sa dépendance plusieurs peuplades barbares qui paient au gouvernement chinois

un tribut annuel en fourrures et en pelleteries. Les principaux produits de la Mantchourie sont le millet, les pois, la rhubarbe et le ginseng.

La Mongolie occupe le premier rang parmi les colonies chinoises. Elle est bornée au sud par la Chine proprement dite, au sud-ouest par le Thibet, au nord par les monts Altaï, à l'ouest par le gouvernement d'Elé, et à l'est par la Mantchourie. La Mongolie se divise en quatre parties : la Mongolie méridionale; le pays des Kalkas, le Ko-konor et l'Ouliasoutaï. Chacune de ces contrées est peuplée d'un certain nombre de tribus gouvernées par des princes indigènes qui dépendent du gouvernement chinois auquel ils paient un impôt annuel assez léger, et dont ils reçoivent en retour de riches présents.

Le gouvernement d'Elé qui compte aussi parmi les colonies chinoises, comprend une partie de la Soungarie et du Turkestan oriental. Il est borné au nord par les monts Altaï, au nord-est par les monts Chamar et par la rivière l'Irtich, au sud par les monts Kouanloun et le désert de Cobi, et à l'ouest par les monts Belour. La ville d'Elé est la résidence d'un chef militaire délégué par l'empereur, et auquel sont soumis d'autres officiers qui administrent d'une manière souvent un peu indépendante les diverses divisions territoriales.

La Soungarie qui fait partie du gouvernement d'Elé, est partagée en trois cantons, et forme une sorte de co-

lonie militaire. Les colons sont les uns des soldats chefs de famille, résidant à poste fixe dans le pays; d'autres, des militaires qui y sont cantonnés pour quelques années seulement; d'autres enfin, des exilés de diverses provinces de l'empire.

La partie du Turkestan qui se trouve enclavée dans le gouvernement d'Elé, se divise en sept cantons peuplés de diverses tribus d'Eleuths, de Tourgouths et de Mongols. Cette contrée fut conquise en 1758 par l'empereur Kien-loung. Le sol du Turkestan est très fertile.

Le Thibet qui est une des dépendances les moins immédiates de la Chine, est borné au nord par le Ko-ko-nor et une partie du Turkestan; à l'est, par le Yunan et le Sé-tchuen; au sud, par les tribus de Noui et de Simanheung, et par le royaume de Gorka; à l'ouest, par la Grande Boukharie et le Cachemire.

Le Thibet comprend deux grandes divisions : l'une appelée Weï ou Tseën Tsang, qui avoisine la Chine; l'autre nommée Haou-Tsang, qui en est la plus éloignée. Deux ministres envoyés par la cour de Pékin, gouvernent le Thibet de concert avec deux grands-prêtres, qui sont le Dalaï-lama, préposé au Thibet oriental ou Weï, et le Bantchin-Erdeni, chef de la province Haou-Tsang. Les hauts emplois ne s'accordent qu'avec l'autorisation des deux ministres chinois, et sont dévolus à plusieurs catégories de prêtres qui constituent une sorte de gouvernement théocratique. Les

menus détails de l'administration sont confiés à des fonctionnaires séculiers délégués par les grands-prêtres.

Il paraît que les rapports intimes du Thibet avec la Chine datent du huitième siècle de notre ère, époque à laquelle les rois du Thibet aspirèrent à s'unir par le mariage à la famille impériale du Céleste-Empire. Cependant ils conservèrent leur indépendance jusqu'au règne de Kanghi auquel le Thibet se soumit, et qui lui donna pour chef le Dalaï-lama, en obligeant celui-ci à se déclarer son vassal. Mais vers la fin du règne de Kienloung, la forme du gouvernement du pays fut encore changée et devint ce qu'elle est aujourd'hui.

Le Thibet possède des rivières et des lacs en grand nombre. Ses montagnes et notamment la chaîne de l'Himalaya sont, comme on sait, les points les plus élevés du globe. Son climat est extrêmement froid. On a peu de détails sur les productions de son sol.

Le gouvernement chinois affecte de considérer la plupart des états voisins et même certains pays fort éloignés, comme ses tributaires. Les royaumes de Corée, de Cochinchine et de Siam sont unis à la Chine par des liens fort peu connus encore en Europe. Davis prétend que ces trois pays envoient périodiquement un tribut à sa Majesté Céleste. Des missionnaires de Macao qui sont en relation avec la Corée m'ont assuré, au contraire, que cette contrée est gouvernée par un souverain non tributaire de l'empereur, auquel il se borne

à expédier chaque année une ambassade pour le complimenter le jour de l'an. La Corée est séparée de la Chine par un désert; les limites des deux pays sont gardées par des postes militaires. Il se tient sur un point de la frontière une foire annuelle qui ne dure que fort peu de temps.

Quant au roi de Cochinchine, il paraît être réellement vassal de l'empereur. Chaque nouveau souverain de ce pays est tenu de se rendre à la frontière chinoise pour recevoir l'investiture d'un envoyé spécial de la cour de Pékin.

Les îles Lou-tchou qui ont été visitées en 1844 par la corvette française *l'Alcmène*, commandée par M. Fornier-Duplan, paraissent dépendre à la fois de la Chine et du Japon. Les habitants de ces îles se sont, dit-on, montrés fort doux et assez hospitaliers à l'égard des officiers et des matelots français. Il paraît qu'ils se servent, pour écrire, des caractères des Chinois dont ils suivent aussi la religion.

L'île d'Haïnan, séparée de la province du Kouang-toung par un étroit canal, est entièrement soumise à l'empereur.

Maintenant que nous avons passé rapidement en revue les diverses provinces et possessions de la Chine, jetons un coup d'œil sur l'histoire de ce pays.

CHAPITRE XIII.

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE LA CHINE.

Temps mythologiques. — Le premier homme Pouan-Ku. — Les trois premiers souverains. Revue des vingt-et-une dynasties, à partir de la dynastie Hia jusqu'à celle des Tsing actuellement régnante. — Invasions des Tartares et des Huns. — Révoltes des princes tributaires. — Conquête de la Chine par les Tartares Mongols et par les Tartares Mant-Chous. — Tao-Kouang. — Révolte de Jéhanghir dans le Turhkestan.

Ce serait une lacune impardonnable dans un ouvrage sur la Chine, que de ne pas dire quelques mots de l'histoire de ce curieux pays dont les traits caractéristiques se conservent depuis tant de siècles. De même que les diverses provinces de cet empire ont à peu près la même physionomie, la même couleur, de même son histoire est presque uniforme. Les individualités s'y effacent complètement devant la personne de l'Empereur, qui est bien lui seul et réellement l'État. Ici point de ces grandes figures, de ces personnages éminents qui, dans l'histoire des autres peuples, fixent de temps en

temps l'attention sur d'autres points que sur le trône. L'empereur qui est la tête, et la nation qui est le corps, voilà toute la Chine.

C'est sans doute par cette unité originelle et si pleine de force, que cette immense monarchie a pu traverser tant de siècles et résister à tant de révolutions qui se sont accomplies autour d'elle.

Quel monument majestueux qu'une puissance contemporaine des empires de Babylone, de la Perse, de la Grèce, de Rome, qui seule reste encore aujourd'hui debout, plus grande en possessions territoriales qu'elle ne l'a jamais été!

Quoique par son passé la Chine ne soit point liée aux nations de l'occident, son histoire n'en a pas moins droit à notre profonde attention, car c'est celle d'un peuple âgé de plus de 4,000 ans. L'origine des Chinois a été le sujet de bien des contestations. Les uns les ont fait descendre des Egyptiens, les autres des Scythes. C'est une question d'ethnologie bien trop ardue pour que nous osions l'aborder ici.

Peu de pays peuvent se glorifier d'avoir eu des historiens en aussi grand nombre que le Céleste-Empire. Malheureusement l'impartialité ne semble pas avoir été leur principale qualité, malgré l'usage qui prescrivait, dit-on, de relater les événements de chaque règne sur des feuilles détachées que l'on mettait ensuite sous clef pendant de longues années, pour ne réunir ces ma-

tériaux précieux en corps d'ouvrage, que quand ils étaient devenus presque de l'histoire ancienne.

Si les temps primitifs de la Chine sont enveloppés d'une profonde obscurité, il faut l'attribuer en grande partie à un édit du sauvage empereur Chi-hoang-ti qui prescrivit, l'an 213 avant l'ère chrétienne, de brûler toutes les annales des siècles précédents. Cependant ses successeurs parvinrent, à force de recherches, à reconstituer une sorte d'histoire nationale, à l'aide de documents épars qu'ils ordonnèrent de recueillir avec le plus grand soin.

La Chine a ses âges mythologiques, comme tous les empires du monde. Le premier homme, nommé Pouan-ku, représenté avec un habit de feuillage, eut, dit l'histoire, pour successeur Tien-houang-chi ou le Souverain Céleste qui naquit sur le mont Kouan-loun, et règna 18,000 ans. Vint ensuite Ti-houang-chi qui occupa le trône pendant le même nombre d'années, et que l'on représente avec une figure humaine, des serres d'oiseau de proie et un vêtement de feuillage. Ce fut sous son règne que les astres prirent, dit-on, leur place définitive, que les jours, les nuits et les lunes furent réglés. Son successeur fut Dgin-houang-chi auquel on donne une tête d'animal, et qui régna 45,600 ans. Quelques historiens chinois admettent que par les trois souverains dont nous venons de parler, il faut entendre trois dynasties, celle du ciel, celle de la terre et celle de l'homme.

Après les trois monarques précédents vinrent cinq souverains fameux dont les deux premiers se nommaient Yu-tchaou et Sui-dgin, et le troisième Fou-hi. Celui-ci qui vivait, dit-on, 2852 ans avant Jésus-Christ, se rendit célèbre par ses vertus, et éleva une puissante capitale dans la province d'Honan. On considère généralement Fouhi comme le fondateur réel de l'empire chinois. Ayant trouvé les hommes dans un état voisin de celui de la brute, il leur enseigna une sorte de religion ainsi que l'écriture, la pêche, la chasse, l'art d'élever des animaux domestiques, et celui de fondre le fer.

Les historiens ne s'accordent pas sur les noms des successeurs de Fou-hi. On attribue à Chi-noung, l'un d'eux, l'introduction de l'agriculture en Chine, et à Hoang-ti, le successeur de Chi-noung, l'invention des poids et mesures, celle des monnaies et des premiers principes de l'arithmétique. Sous son règne on commença à construire des édifices en briques, des voitures, des ponts, des bateaux, et à fabriquer des vêtements de soie. L'écriture fit aussi de grands progrès. Un savant nommé Tsang-ki ayant observé les marques que des oiseaux avaient laissées sur le sable, en conçut l'idée de créer 540 caractères nouveaux. Enfin les instruments de musique furent également perfectionnés sous ce monarque.

Ce n'est qu'à partir du règne de Yao, qui commença 2357 ans avant l'ère chrétienne, que la chronologie chinoise présente quelque ordre, et que la vie des sou-

verains ne dépasse plus les limites du possible. Yao fut un des meilleurs monarques chinois. S'il ne se distingua pas par des découvertes aussi remarquables que Hoang-ti, du moins son zèle pour le bien de ses sujets laissa-t-il des traces profondes. Il prit des mesures efficaces pour compléter le calendrier. Les astronomes *Hi* et *Ho* furent chargés de faire des observations nombreuses pour régler les douze mois lunaires. Ce furent eux qui établirent des mois intercalaires revenant sept fois en dix-neuf ans, afin de corriger l'erreur résultant de la division de l'année en lunes.

De grands encouragements furent donnés sous ce règne à l'agriculture. Afin d'honorer l'industrie nationale, l'impératrice fut elle-même chargée d'élever des vers à soie. Les travaux d'endiguement et de canalisation semblent aussi avoir été l'objet de la constante sollicitude de l'empereur Yao.

Il eut pour successeur Chun qui conserva les bonnes traditions de son devancier, et qui se fit surtout remarquer par le discernement qu'il mit à s'entourer des hommes les plus capables de la monarchie. Vers la fin de sa carrière il associa à l'empire son premier ministre Hu qui monta sur le trône après lui, et fut le fondateur de la dynastie Hia qui date de l'an 2217 avant Jésus-Christ, et qui forme une ère remarquable dans l'histoire de la Chine. En effet, c'est à partir de cette époque que le trône sur lequel beaucoup de souverains étaient montés par l'élection, devint héréditaire. Le rè-

gne de Hu fut heureux, mais de courte durée. C'est sous cet empereur que fut inventée la liqueur nommée *sam-chou*.

Les règnes de ses successeurs n'offrent rien de remarquable. Les derniers souverains de la dynastie Hia s'abandonnèrent à l'indolence et aux plaisirs. Celui avec lequel cette dynastie s'éteignit, Li-Koué ou Kié, fut un tyran cruel qui se livra, avec son épouse, aux crimes et aux débauches les plus épouvantables. Il avait fait pratiquer dans la cour du palais un vaste étang que l'on remplissait de *sam-chou*, et dans lequel on réunissait sur une barque des centaines d'individus qui s'y grisaient à loisir. Ces orgies et les querelles qui en résultaient, faisaient l'amusement favori du couple impérial. Quand quelque sage conseiller se permettait de faire des représentations au sujet de scènes aussi honteuses, il était mis à mort ou envoyé en exil. Enfin, le peuple lassé des excès de son souverain, se souleva et renversa l'indigne monarque qui fut remplacé par Tching-tang, le plus estimé de ses ministres.

Cet empereur ouvrit, l'an 1766 avant Jésus-Christ, la dynastie *Chang* qui dura 644 ans, et pendant laquelle la Chine ne vit faire aucun progrès notable à sa civilisation. La puissance des empereurs déclina un peu, pendant cet intervalle, au profit de celle des gouverneurs de provinces dont beaucoup se conduisaient en princes indépendants. Comme la dynastie Hia, la dynastie Chang périt par les crimes d'un tyran. L'empereur Tchéou et

son épouse Ta-Kia surpassèrent encore Hié et son indigne compagne en crimes et en débauches. Ils firent construire un magnifique palais dans lequel se passèrent chaque nuit les scènes les plus honteuses. Les personnes qui avaient le malheur de ne pas se conformer aux volontés de ces deux monstres couronnés, étaient livrées à la mort la plus cruelle. La patience de la nation s'étant enfin lassée, un prétendant au trône, nommé Vou-ouang marcha contre l'infâme Tchéou qui, abandonné de ses troupes, se donna la mort, tandis que l'impératrice périssait de la main du nouveau monarque.

Vou-ouang fonda la troisième dynastie, nommée Tchéou, qui dura depuis l'an 1122 jusqu'en 249 avant l'ère chrétienne, et qui fut l'une des époques les plus sombres et les plus calamiteuses de l'histoire de la Chine. Les prétentions des grands feudataires de la couronne et des gouverneurs de province s'étant encore beaucoup accrues, l'empereur se vit obligé de reconnaître ceux-ci comme princes indépendants, tenus seulement de lui payer tribut et de lui prêter l'appui de leur épée en cas de guerre. Ces princes ne tardèrent pas à prendre le titre de rois; et l'empereur ne conserva plus sous sa dépendance immédiate que les provinces centrales qui prirent le nom de Royaume du Milieu. De nouvelles calamités vinrent se joindre aux dissensions intérieures. Ce fut à cette époque que commencèrent les invasions des Tartares en Chine. Les guerres des princes tributaires durèrent pendant cinq siècles que l'on

nomma les siècles belliqueux, et plongèrent l'empire dans des calamités difficiles à décrire. Enfin l'intrépide Tchao-siang-ouang, victorieux de ces petits souverains dans de nombreux combats, les soumit tous à sa loi et eut la gloire de rétablir l'unité dans l'empire.

Il est assez remarquable que pendant cette époque de guerre, le mouvement intellectuel fit de grands progrès en Chine, et que les lettres parvinrent à fleurir au milieu des désastres publics.

La boussole fut inventée sous Tching-wan, deuxième empereur de la dynastie Tchéou, par son ministre Tchéou-kong.

C'est sous Tchao-ouang, quatrième empereur, que *Fo* dont la religion pénétra en Chine 65 ans après Jésus-Christ, naquit dans l'Inde.

Lao-kiun, le créateur de la secte de Lao-tseu, vint au monde dans la province de Hou-kouang, sous Ting-ouang, vingt-et-unième empereur de la dynastie. Enfin c'est sous Lin-ouang, vingt-troisième empereur, l'an 550 avant Jésus-Christ, que le célèbre philosophe et législateur chinois Confucius vit le jour dans la province du Chantoung. Nous aurons encore à parler de cet homme célèbre, quand nous nous occuperons de la religion des Chinois.

La dynastie Tsin qui succéda à la dynastie Tchéou, fut fondée par Tchouang-siang-ouang et n'eut que trois empereurs. Le second, Chi-hoang-ti, fut un prince guerrier et despotique. Par lui la soumission des

chefs de provinces fut complétée. Afin de résister aux incursions des Tartares sur la frontière du Nord, il fit bâtir la Grande Muraille qui s'étend sur un espace de 250 myriamètres, à partir du golfe de Petchili jusqu'à la Tartarie occidentale, et à la construction de laquelle il employa, dit-on, le tiers des habitants de l'empire. Ce travail gigantesque fut achevé en cinq ans. C'est ce même empereur qui fit brûler tous les livres anciens, comme nous l'avons dit plus haut.

Chi-houang-ti eut un successeur d'un caractère faible, qui laissa son royaume se diviser de nouveau, et qui fut enfin renversé par un obscur intrigant nommé Kao-hang-ti entre les mains duquel tomba le sceptre impérial. La dynastie Tsin n'avait duré que 45 ans. Kao-hang-ti fonda la cinquième dynastie, la fameuse dynastie Han, qui commença en l'an 201 avant Jésus-Christ et finit l'an 225 de notre ère, après avoir fourni vingt-cinq empereurs à la Chine. Ce qui distingue cette longue période, c'est le grand nombre de savants et de littérateurs célèbres qu'elle vit surgir ; ce sont aussi les guerres sanglantes qui ne cessèrent de désoler l'empire pendant cet âge héroïque auquel les Chinois modernes font encore allusion, en se nommant fils *de Han*. Les ennemis les plus redoutables que les habitants du Royaume du Milieu eurent à combattre en ce temps-là, furent les Huns qui se livrèrent à des incursions très-fréquentes sur le territoire de leurs voisins. Les Chinois étaient alors un peuple guerrier, et opposaient une

vigoureuse résistance à ces barbares. Cependant les Empereurs lassés de ces invasions continuelles qu'ils ne parvenaient pas à faire cesser par les armes, se virent contraints d'avoir recours à la douceur et à la politique pour arrêter le mal. Pour se concilier les chefs barbares et flatter leur orgueil, les souverains chinois consentirent à leur donner en mariage des princesses de la famille impériale, concession humiliante que les écrivains de l'époque déplorèrent amèrement.

Venti, troisième empereur de la dynastie Han, se rendit célèbre par ses vertus et par la protection éclairée qu'il accorda aux sciences et aux lettres. Il ordonna de recueillir avec soin tous les livres qui avaient échappé à l'édit barbare de Chi-hoang-ti, fit planter des mûriers dans les jardins de son palais, y éleva des vers à soie, et obligea l'impératrice et ses dames à travailler à l'aiguille. C'est sous son règne que fut inventé le papier de bambou.

Houti, septième empereur Han, favorisa, dit-on, beaucoup le commerce de son empire avec les régions occidentales de l'Asie. Mais on lui reproche d'avoir emprunté à ces contrées la mode des eunuques qui remplirent bientôt le palais impérial, où ils introduisirent leurs habitudes d'intrigue dont les derniers empereurs Han éprouvèrent la fatale influence. Vers l'an 90 de notre ère, la Chine fut débarrassée des incursions des Huns par une révolution qui éclata parmi eux, et à la suite de laquelle ils se divisèrent en deux peuples dont le plus

faible se déclara vassal de la Chine, tandis que le plus fort fonda un nouveau royaume sur les confins de la Sibérie.

La fin de la dynastie Han fut troublée par la révolte dite des *Bonnets jaunes*, qui eut pour chef une espèce de charlatan nommé Tchan-kio. Cet homme était parvenu, en persuadant à la multitude qu'il possédait un remède infaillible contre une maladie contagieuse très répandue à cette époque, à s'entourer d'une armée de fanatiques auxquels il fit adopter pour coiffure le bonnet jaune, et à la tête desquels il marcha contre les troupes impériales, avec l'intention de s'élever sur le trône. Il fut battu, mais ses partisans se soulevèrent de nouveau quelques années après, et le mouvement insurrectionnel ne fut complètement réprimé que par un général nommé Tsao-tsao dont le fils parvint à se faire nommer empereur en l'an 220 de l'ère chrétienne. La Chine fut alors partagée en trois souverainetés distinctes, dont la plus belle était située au nord du Yang-tzé-Kiang et eut pour capitale Nankin.

La dynastie Héou-han commença à cette époque et ne compta que deux empereurs qui eurent à lutter contre les chefs des deux autres royaumes de Chine.

Elle fut remplacée vers l'an 270 par la dynastie Tsin que l'on considère comme la septième et qui se termina vers 416, après avoir donné quinze souverains à l'empire. Cette période fut marquée par des troubles intérieurs

continuels. Les trois souverainetés avaient été, dès le commencement de la dynastie, réunies en une seule.

A la fin de la dynastie Tsin, la Chine se trouva partagée en deux royaumes, celui du Nord ou d'Honan, et celui du Sud ayant pour capitale Nankin, et dont les princes furent considérés comme les vrais empereurs.

A partir de l'an 420 jusque vers 620 les courtes dynasties de Song, de Tsi, de Léang, de Tchin et de Souy ne marquèrent leur passage que par des contestations et des crimes nombreux auxquels donnait lieu la violation constante de l'hérédité du trône. Sous le règne de Kao-tsou-ven-ti, en 585, les empires du Nord et du Midi qui, pendant trois siècles, avaient eu pour limite le Yang-tzé-kiang, furent réunis en une seule monarchie.

La treizième dynastie, du nom de Tang, fut fondée en 622 par Li-yuen. Elle eut vingt empereurs et dura 289 ans. C'est peut-être l'époque la plus prospère et la plus heureuse que la Chine ait traversée. L'unité fut rétablie dans tout l'empire par le chef de la dynastie, qui repoussa avec succès les agressions de ses barbares voisins du nord, et qui eut pour successeur Taï-tsong, l'un des princes dont la mémoire est restée le plus chère aux Chinois. Après s'être distingué à la tête des armées sous le règne de son père, ce grand empereur prêta un généreux appui aux arts de la paix. Les lettres n'eurent jamais de plus ardent protecteur. Il créa de vastes établissements destinés à l'instruction publique, té-

moigna la plus grande considération aux personnes chargées de l'enseignement, s'occupa de la rédaction d'un nouveau code, et adoucit notablement la législation pénale. Le calendrier fut réformé sous son règne; toutes sortes de superstitions qui avaient eu cours sous ses prédécesseurs, disparurent grâce à son bon jugement. On cite encore aujourd'hui en Chine des maximes de cet excellent monarque. « Le peuple constitue l'Etat, disait-il. Un souverain qui ruine la nation pour s'enrichir, est aussi insensé qu'un homme qui se nourrirait de sa propre chair. »

Il réunit à son empire une bonne partie du territoire occupé précédemment par les barbares qui venaient infester la Chine... Grâce à sa haute réputation, il vit son alliance recherchée par les souverains voisins qui lui envoyèrent de nombreux ambassadeurs. Il paraît que, sous son règne, des chrétiens de l'église Nestorienne, venus de l'Inde pour prêcher l'Evangile, furent accueillis en Chine. Ce fait est confirmé par un monument trouvé, au dire du père Du Halde, en 1625, dans la province du Chensi, et sur lequel étaient gravés une croix, des maximes chrétiennes et les noms d'un certain nombre de missionnaires, en caractères syriaques, avec la date du règne de Taï-tsong.

Le fils de ce monarque, nommé Kao-tsong, fut un prince faible et débonnaire qui laissa usurper le pouvoir impérial à une de ses femmes, nommée Ou-héou. Celle-ci régna tyranniquement pendant plus de vingt

ans. La puissance des eunuques prit un nouvel accroissement sous ce règne malheureux, et ne contribua pas peu à amoindrir celle des empereurs qui occupèrent successivement le trône pendant la durée de la dynastie. Les plus absurdes superstitions furent accueillies par ces débiles monarques qui étaient tous à la recherche d'une substance capable de leur conférer l'immortalité.

A la longue dynastie Tang succédèrent, dans l'espace de cinquante-trois ans, cinq autres dynasties pendant lesquelles la Chine offrit le spectacle déplorable de nombreux chefs indépendants se disputant le pouvoir les uns aux autres, et menaçant celui de l'empereur. Les Tartares profitèrent de ces dissensions intérieures pour se livrer à de fréquentes incursions sur le territoire chinois.

Enfin, un prince sage et vaillant, nommé Taït-sou, fut élevé sur le trône par le suffrage de la nation, et fonda, en 960, la célèbre dynastie Sung, qui dura jusqu'en 1279. La Chine fut gouvernée, pendant ce long espace de temps, par un assez grand nombre de bons souverains qui contribuèrent puissamment à développer le mouvement intellectuel de la nation. Vers la fin de cette dynastie, l'empire fut de nouveau en butte aux attaques réitérées des Tartares du nord. D'autres hordes ennemies, nommées Kin, qui venaient de s'établir sur la frontière de la Corée, ne tardèrent pas à faire également irruption en Chine. Les troupes impériales, en-

voyées à leur rencontre, furent promptement mises en déroute, et les sauvages assaillants passèrent le fleuve jaune, sans rencontrer aucun obstacle, pour venir mettre le siége devant la puissante cité de Kaï-fong-fou. L'empereur Chin-tsoung leur acheta la paix, en s'engageant à leur payer un tribut annuel, condition humiliante qui fut renouvelée d'une manière plus explicite encore par son successeur.

Sous le règne de Oueï-Tsoung, les Kin ou Tartares orientaux s'emparèrent d'une grande partie du nord de la Chine. Mais un autre ennemi plus redoutable ne tarda pas à menacer et les Chinois et les Tartares : ce furent les Mongols. Guidés par le fameux Gingis-kan, leurs innombrables escadrons qui venaient de conquérir une grande partie de l'Asie occidentale, se précipitèrent sur le nouveau royaume que les Tartares orientaux venaient de fonder dans le nord de la Chine, et y commirent les plus affreux ravages. Le roi des Tartares chercha à fléchir son farouche vainqueur par de riches cadeaux. Mais il n'en obtint qu'une courte trève, et vit bientôt la majeure partie de ses États soumise aux Mongols.

Le Céleste-Empire touchait au moment d'une crise redoutable. Les généraux de Gingis-kan conseillaient à ce conquérant d'exterminer toute la population de la Chine, et de convertir les plaines de ce pays en une vaste prairie qui servît de pâturage aux chevaux de son armée. Ce projet souriait assez au vainqueur, dans la

suite duquel se trouvait heureusement un Chinois de haut rang qui combattit le cruel conseil donné à Gingis-kan, en démontrant à ce chef qu'en laissant un peuple nombreux se livrer tranquillement à son industrie, lui conquérant, se créerait un moyen facile de se faire payer un ample tribut et de satisfaire son goût pour le luxe. Gingis-kan reconnut la réalité de ces raisons et s'y conforma.

Mais la mort vint arrêter, en 1227, ses vastes combinaisons, avant qu'il n'eût eu le temps de les appliquer à la Chine, et d'achever la conquête de ce pays.

Les successeurs de Gingis-kan commencèrent par compléter la soumission du pays des Kin ou Tartares orientaux, œuvre à laquelle l'empereur de la Chine eut la maladresse de prêter la main, en contribuant de cette façon à renverser le dernier rempart qui le protégeât contre les redoutables Mongols. La grande ville de Kaï-fong-fou, après avoir subi un des siéges les plus terribles dont l'histoire fasse mention, tomba au pouvoir des vainqueurs. Quand tout le royaume des Kin fut conquis, et qu'Ogotaï, le chef mongol, eut prit possession du nouveau territoire, l'empereur de la Chine lui adressa des réclamations très vives à ce sujet, ce qui ne tarda pas à allumer la guerre, qui se prolongea assez longtemps avec des chances incertaines. Enfin, un général mongol fort habile, nommé Houpilaï ou Koblaï, imprima à la lutte une activité extraordinaire. Il commença par s'emparer de Siang-yang-fou; puis

un de ses lieutenants se rendit maître de Nankin, capitale du sud, et de la puissante cité de Hang-tchéou-fou, ce qui frappa tout le pays de stupeur. L'empereur régnant n'avait que sept ans. Sa mère fit soumission devant le vainqueur et se rendit avec son fils à la cour de Koblaï. Cependant quelques généraux chinois, animés du sentiment national et fidèles à la dynastie mourante, élevèrent au trône un prince nommé Y-ouang. On résista pendant quelque temps ; mais il fallut céder au nombre. Un nouvel empereur qu'on avait substitué à Y-ouang, fut réduit à se réfugier sur mer; mais se voyant bientôt menacé de tomber entre les mains de l'ennemi, il alla chercher la mort dans les flots. Avec lui périt, en 1279, la dynastie Sung qui fit place à la dynastie mongole, appelée Yuen. Ce fut la vingtième.

Koblaï fixa le siége de son gouvernement à Pékin. Ce fut lui qui fit creuser le grand canal, dans le but de remédier aux inconvénients résultant pour la capitale de sa position au milieu d'une plaine stérile. Koblaï déploya des qualités dignes d'un chef de race, et adoucit pour la Chine les rigueurs d'une domination étrangère, par la bonne administration qu'il introduisit dans cet empire. Cependant il le soumit aux principes gouvernementaux de la Tartarie, et n'admit point de Chinois aux fonctions publiques. Le mérite littéraire cessa pendant un temps d'ouvrir le chemin aux honneurs et aux dignités. Mais un souverain éclairé, nommé Ayulipata, vint bientôt restaurer la culture des lettres, et chercha

à fondre les institutions du peuple conquérant dans celles du peuple conquis.

Les règnes de ses successeurs furent troublés par des conspirations parmi les nobles. Les souverains mongols perdirent peu à peu, sous le climat énervant du midi, l'énergie qui caractérisait leurs ancêtres, et qui fit place aux luxe et au goût des plaisirs. Enfin le sceptre passa entre les mains d'un monarque efféminé, voluptueux et tyrannique, dont les vices excitèrent la nation à la révolte. Le chef des mécontents, Tchu-yuen-tchang, sut se faire aimer par ses vertus et ses principes d'humanité. Entouré d'une armée nombreuse, il se rendit bientôt maître de toute la monarchie, et obligea l'empereur à se retirer en Tartarie où il mourut peu de temps après. Ainsi finit la dynastie mongole, en 1368, après 89 ans d'existence, et après avoir donné neuf empereurs à la Chine.

Tchu-yuen-tchang fonda la dynastie chinoise nommée Ming, en prenant le nom de Hung-woo, et fixa le siége du gouvernement impérial à Nankin. Malgré les brillants succès militaires qu'il venait de remporter sur les Mongols, il n'avait pas entièrement purgé la Chine de cette race envahissante. Aussi s'empressa-t-il de diriger des troupes sur les provinces où ils occupaient encore des positions fortifiées, et ce ne fut qu'à grand'peine que l'on parvint à les en déloger.

Hung-woo introduisit une sage économie dans son palais. Il aimait à rappeler son origine obscure et ses

exploits guerriers à ses courtisans. Le pouvoir n'avait point changé son noble caractère. Au lieu de faire mettre à mort, comme on le lui conseillait, le jeune héritier du souverain mongol auquel il avait succédé, il le traita avec douceur, lui assigna pour demeure un palais, et le renvoya, quelques années après, à son père en Tartarie, avec tous les égards dus à son rang et à son infortune.

Le règne de Hung-woo, qui dura trente ans, fut un des plus heureux dont fasse mention l'histoire de la Chine.

Young-lo, troisième empereur de la dynastie, créa Pékin, capitale de l'empire, en 1408. Ing-tsong, sixième empereur, rendit aux eunuques toute la puissance dont ils avaient joui anciennement, et s'abandonna aux vices et à la mollesse qui avaient perdu tant de souverains, ses prédécesseurs.

Les incursions des Tartares recommencèrent avec une nouvelle ardeur, vers 1450, sous le règne d'Ing-tsong qui fut même fait prisonnier par eux, et relâché quelque temps après.

Ses successeurs furent des princes faibles et superstitieux. Cependant, sous leurs règnes, la Chine fut un peu plus épargnée par le fléau de la guerre que dans les années antérieures.

En 1618, sous le treizième empereur de la dynastie, eut lieu une grande invasion de Tartares Mantchous,

descendants des Kin. Ils furent d'abord repoussés, mais ils renouvelèrent bientôt leurs attaques avec succès.

Hoaï-Tsong, dernier empereur de la dynastie Ming, monta sur le trône en 1627. Il parut rester insensible aux dangers dont le menaçaient les Tartares qui ne tardèrent pas à s'emparer de plusieurs provinces et à marcher sur la capitale. L'empereur, trahi par un de ses généraux, et voyant enfin sa ruine imminente, se donna la mort. Avec lui finit, en 1643, la dernière dynastie chinoise.

Sur ces entrefaites, le roi des Tartares, Tsong-té, qui arrivait à la tête d'une armée de 80,000 hommes, vint à mourir, et son jeune fils, nommé Chun-tchi, âgé de six ans seulement, fut reconnu empereur, en 1644, et conduit à Pékin où le peuple le reçut avec acclamations, tant le gouvernement chinois s'était déconsidéré par sa faiblesse, et s'était aliéné l'esprit de ses sujets. Ainsi fut fondée la dynastie tartare Tsing, actuellement régnante.

Ce ne fut pas cependant sans opposer une vive résistance que le peuple conquis se vit obligé d'adopter certains usages tartares et surtout à se raser la tête. Aussi, pendant tout le règne du premier monarque étranger, plusieurs provinces méridionales demeurèrent-elles insoumises.

Chun-tchi exerça le pouvoir en prince éclairé et habile, et chercha à concilier l'influence tartare avec certaines traditions gouvernementales chinoises dont il reconnut la bonté. C'est ainsi que, tout en conférant

une moitié des emplois publics aux Tartares et l'autre aux Chinois, il continua à n'y admettre que des lettrés dont la capacité fût garantie par des examens préalables. Ce souverain mourut en 1661 et eut pour successeur son fils Kang-hi, âgé seulement de huit ans. Ce prince commença de bonne heure à s'occuper des affaires et déploya des talents précoces. Ce fut lui qui fonda la domination tartare sur des bases solides ; c'est à ses sages institutions que la Chine dut presque un siècle de paix et de prospérité. Jamais souverain de ce pays ne montra plus de discernement dans le choix de ses ministres. Sa simplicité personnelle formait le plus frappant constraste avec la libéralité et la magnificence qu'il savait déployer quand le bien de l'État l'exigeait. Une bienveillance constante pour le peuple, une fermeté inébranlable dans l'exécution des lois, rendirent son nom cher au pays. Sous son règne, les missionnaires français qui jouissaient déjà d'un grand crédit en Chine du temps de Chun-chi, continuèrent à exercer une haute influence à la cour de Pékin. Ils occupèrent les places les plus éminentes du bureau de l'astronomie, et furent chargés, non seulement de la réforme du calendrier, mais encore de l'arpentage du pays et de la confection des cartes. Jamais le christianisme ne fut plus honoré en Chine que sous ce règne, et jamais la tolérance religieuse n'y fut poussée aussi loin. Le catholicisme était pratiqué avec la même liberté que le Boudhisme. Des églises chrétiennes s'élevaient dans toutes les villes, et

les jésuites français parcouraient la Chine sans y rencontrer la moindre opposition. Ils avaient su inspirer une telle confiance au monarque, que l'un deux, le père Gerbillon, fut chargé de faire partie, en qualité d'interprète, d'une ambassade chinoise envoyée à la frontière de Russie, afin de conclure avec ce pays un traité relatif à la délimitation et au commerce des deux empires.

Kang-hi mourut en 1722, après un règne prospère de soixante ans, laissant un des noms les plus glorieux et les plus vénérés qui soient inscrits dans les annales de l'empire. Avec lui périt l'influence des missionnaires catholiques contre lesquels son successeur Young-ching dirigea une violente persécution. Ce nouvel empereur se rendit, du reste, populaire en Chine par son respect pour les anciens usages. En aucun temps les maximes des sages de l'antiquité, l'agriculture et la paternité ne furent plus honorées que sous son règne.

Young-ching mourut en 1736, et eut pour successeur Kien-loung, prince doux et intelligent qui accorda une protection éclairée aux lettres qu'il cultiva lui-même avec succès. Il eut à réprimer plusieurs soulèvements dans la Tartarie occidentale, et mena à bonne fin quelques expéditions contre les Eleuths et les Miaoutsé. Ce fut lui également qui établit la domination chinoise dans le Thibet. Il fut moins heureux dans la guerre qu'il déclara aux Birmans, en 1767. Les deux armées qu'il envoya contre eux ne purent résister aux fatigues

et aux maladies. Il n'eut pas plus de succès en Cochinchine où ses troupes furent taillées en pièces.

Ce fut sous le règne de Kien-loung, en 1793, que la première ambassade britannique ayant pour chef lord Macartney, fut envoyée en Chine.

Kien-loung abdiqua en 1795, après un règne de soixante ans, et remit le sceptre à Kéa-king. Ce prince s'abandonna à l'indolence, aux plaisirs et à la boisson. Entouré d'acteurs dont il fit ses favoris, il négligea ses devoirs de souverain, pour se livrer à de frivoles distractions.

Le mécontentement causé par la conduite de l'empereur provoqua des révoltes fréquentes, et donna lieu à la naissance de nombreuses sociétés secrètes. Jamais les côtes de Chine ne furent infestées par plus de pirates que sous Kéa-king. Leur flotte qui comptait, dit-on, 70,000 hommes, remporta plusieurs victoires sur la marine impériale, et ne se soumit qu'après une résistance longue et opiniâtre.

Kéa-king mourut en 1820, et fut remplacé par Tao-kouang, l'empereur actuel. Un des plus graves événements qui marquèrent le nouveau règne, fut la révolte de Jehanghir dans le Turkestan. Ce chef mahométan, descendant des princes indigènes, aspirait à reconquérir la souveraineté de ses ancêtres, et s'était fait un parti nombreux. L'empereur, à la nouvelle de sa révolte, qui commença en 1826, dirigea contre lui une armée commandée en chef par le général Chang-lin, ayant pour

lieutenants les généraux Yang, Yu-chun et Woo-lungah. La relation de l'entrée en campagne de cette armée prouve toute l'infériorité de l'état militaire de la Chine. Il fallut frapper d'impôts extraordinaires les plus riches provinces, et notamment celle de Kouang-toung, pour transporter une soixantaine de mille hommes sur le théâtre de la guerre. On estimait à environ 520,000 fr. la dépense journalière de cette armée. Une haute paye avait été accordée à chaque militaire, pour lui faire supporter les fatigues de la guerre avec résignation. Dix mille chameaux avaient été mis en réquisition pour le transport des vivres. Ce ne fut qu'à grand'peine que le gouvernement chinois, auquel certains auteurs attribuent de si grandes forces en cavalerie, parvint à faire arriver quelques milliers de mauvais chevaux dans le Turkestan.

Cependant, dès l'entrée en campagne, les journaux de Pékin commencèrent à publier de pompeux bulletins dans lesquels on rendait compte de victoires continuelles. Ce qu'il y a de certain, c'est que Jehanghir, malgré les prétendus triomphes des troupes impériales, parvint à se rendre maître de Kachgar, de Jarkand, d'Auksu, et de Koten. Cependant les troupes chinoises livrèrent enfin au rebelle plusieurs batailles rangées dans lesquelles elles lui tuèrent beaucoup de monde. Les bulletins impériaux portent à 50,000 le nombre des ennemis tués dans l'une de ces affaires, Jehanghir fut

réduit à prendre la fuite, et lâchement livré à l'empereur par l'un de ses anciens alliés, en 1828.

Tao-kouang, dans l'excès de sa joie, combla le général Chang-ling de bienfaits et de dignités. Il lui conféra un titre à peu près équivalent à celui de duc, lui donna la plume de paon à deux yeux, une ceinture, deux bourses de la couleur impériale, et une pierre précieuse destinée à orner son chapeau.

Jehanghir, amené à Pékin, comparut devant un tribunal suprême présidé par l'empereur en personne qui lui reprocha sa rébellion. « Je ne suis point un rebelle, répondit-il. Les huit cités mahométanes appartenaient à mes ancêtres ; j'ai voulu en reprendre possession. Peut-on donner à ma conduite le nom de révolte ? »

Jugé coupable, comme on devait s'y attendre, il fut condamné à une mort ignominieuse. On lui arracha, dit-on, le cœur en présence de l'empereur, qui ordonna qu'on offrît cette sanglante dépouille en sacrifice aux mânes des généraux morts pendant la guerre.

L'extrême rigueur de Tao-kouang à l'égard de Jehanghir est une des taches de son règne.

Depuis la révolte du Turkestan, l'empereur n'eut plus à soutenir que quelques luttes obscures contre des tribus tartares insurgées, jusqu'à la fameuse guerre avec les Anglais, qui sera certainement, dans l'histoire, le plus grand événement de son règne.

Tao-kouang, au dire des Chinois, est un prince extrêmement faible, mais doué de bons sentiments. Il est

d'ailleurs loin de justifier le nom pompeux de « Gloire de la Raison » qu'il prit en montant sur le trône. Sous lui, la dynastie tartare a plutôt perdu que gagné en popularité, et son règne offre tous les symptômes de décadence qui marquèrent la fin des dynasties précédentes.

TABLE

DES

LATITUDES ET LONGITUDES

Observées ou calculées à midi pendant la traversée de *l'Archimède* de France en Chine.

Jours.	Latitude Nord.	Longitude Ouest.
20 février 1844 (départ de France.)	48° 12′ 30″	7° 24′
21 » »	47° 7′	9° 39′
22 » »	45° 54′	9° 45′
23 » »	44° 55′	10° 51′
24 » »	45° 27′	11° 44′
25 » »	44° 29′	12° 34′
26 » »	44° 63′	13° 10′
27 » »	43° 51′	13° 47′
28 » »	41° 19′	14° 47′
29 » »	38° 28′	13° 24′
1er mars »	36° 20′	10° 11′
2 Arrivée à Cadix, où *l'Archimède* demeure jusqu'au 7.		
7 mars 1844	36° 31′	8° 44′
8 » »	34° 24′	11° 38′
9 » »	32° 14′	13° 58′
10 » »	30° 16′	16° 20′
11 » »	28° 25′	18° 34′
12 » »	26° 22′	19° 56′
13 » »	24° 07′	20° 49′
14 (passage du Tropique du Cancer)	21° 52′	22° 07′
15 mars 1844	19° 42′	23° 13′
16 » »	16° 51′	21° 54′
17 » »	15° 02′	20° 14′
Arrivée à Gorée, où nous restons jusqu'au 25 mars.		
25 mars 1844	14° 38′	19° 45′
26 » »	11° 50′	20° 25′
27 » »	9° 23′	20° 36′
28 » »	8° 4′	19° 15′
29 » »	7° 34′	18° 47′
30 » »	6° 01′	17° 27′
31 » »	4° 47′	16° 06′
1er avril »	3° 18′	14° 39′
2 » »	1° 52′	13° 18′

Jours.	Latitude Nord.	Longitude Ouest.
3 avril 1844.	0° 53′.	12° 42′
	Latitude Sud.	
4 » » (Passage de la Ligne).	0° 28′.	10° 27′
5 » »	2° 17′.	11° 03′
6 » »	4° 12′.	11° 47′
7 » »	5° 49′.	13° 36′
8 » »	7° 40′.	15° 20′
9 » »	9° 39′.	16° 40′
10 » »	11° 45′.	17° 28′
11 » »	13° 29′.	18° 18′
12 » »	15° 14′.	18° 31′
13 » »	16° 13′.	18° 33′
14 » »	16° 46′.	18° 23′
15 » »	17° 36′.	16° 49′
16 » »	18° 33′.	14° 45′
17 » »	19° 35′.	13° 01′
18 » »	20° 48′.	11° 18′
19 (Passage du Tropique du Capricorne).	21° 42′.	9° 08′
20 avril 1844.	23° 08′.	7° 38′
21 » »	24° 25′.	6° 25′
22 » »	25° 55′.	5° 30′
23 » »	26° 35′.	4° 32′
24 » »	27° 27′.	2° 4′
25 » »	27° 47′.	0° 48′
		Longitude Est.
26 » »	28° 32′.	0° 0′ 12″
27 » »	29° 46′.	2° 09′
28 » »	30° 35′.	4° 86′
29 » »	31° 15′.	7° 34′
30 » »	32°	10° 06′
1er mai »	33° 21′.	11° 51′
2 » »	34° 04′.	15° 12′
Arrivée au Cap de Bonne-Espérance, que nous quittons le 14 mai.		
14 mai »	35° 04′.	15° 39′
15 » »	36° 16′.	16° 39′
16 » »	37° 12′.	18° 30′
17 » »	38° 18′.	20° 54′
18 » »	38° 47′.	22° 22′
19 » »	37° 54′.	24° 44′
20 » »	38° 19′.	27° 57′
21 » »	38° 26′.	30° 22′
22 » »	38° 44′.	33° 02′
23 » »	38° 45°.	36° 15′
24 » »	38° 38′.	39° 46′
25 » »	37° 47′.	42° 59′
26 » »	37° 19′.	46° 45′
27 » »	36° 11′.	49° 24′
28 » »	34° 24′.	50° 25′
29 » »	32° 37′.	52° 51′
30 » »	31° 39′.	55° 21′
31 » »	30° 18′.	56° 27′

Jours.			Latitude Sud.	Longitude Est.
1er	juin	1844.	29° 11′.	55° 24′
2	»	»	27° 54′.	55° 22′
3	»	»	26° 05′.	55° 59′
4	»	»	24° 21′.	55° 14′
5	»	»	22° 08′.	54° 34′
6	»	» Arrivée à l'île Bourbon, où nous restons jusqu'au 20 juin.		
21	juin	1844.	19° 53′.	55° 08′
22	»	»	18° 42′.	57° 27′
23	»	»	17° 19′.	59° 42′
24	»	»	15° 30′.	60° 41′
25	»	»	14° 08′.	61° 32′
26	»	»	12° 26′.	62° 37′
27	»	»	10° 15′.	63° 05′
28	»	»	7° 45′.	64° 21′
29	»	»	4° 56′.	64° 49′
30	»	»	2° 44′.	66° 16′
1er	juillet	»	1° 03′.	67° 28′
			Latitude Nord.	
2	»	» Nous repassons la Ligne.	0° 06′.	68° 56′
3	»	»	1° 08′.	70° 31′
4	»	»	1° 58′.	73° 33′
5	»	»	3° 14′.	75° 12′
6	»	»	4° 16′.	77° 10′
7	»	»	5° 46′.	79° 02′
		Arrivée à Triuquemalay, que nous quittons le 14 juillet.		
15	»	»	11° 10′.	78° 13′
		Arrivée à Pondichéry, où nous restons jusqu'au 25.		
26	»	» Arrivée à Madras, que nous quittons le même jour.		
27	»	»	12° 03′.	79° 21′
28	»	»	11° 05′.	82° 11′
29	»	»	9° 49′.	84° 41′
30	»	»	8° 37′.	87° 09′
31	»	»	7° 20′.	89° 51′
1er	août	»	6° 07′.	92° 27′
2	»	»	5° 43′.	94° 51′
3	»	»	4° 57′.	96° 55′
4	»	»	3° 04′.	98° 15′
5	»	»	1° 27′.	100° 34′
		Arrivée à Singapour, où nous restnus jusqu'au 8.		
10	»	»	3° 48′.	102° 50′
11	»	»	5° 33′.	104° 27′
12	»	»	6° 38′.	106° 36′
13	»	»	9° 01′.	106° 36′
14	»	»	11° 10′.	108° 54′
15	»	»	12° 07′.	112° 16′
16	»	»	13° 11′.	115° 05′
17	»	»	13° 52′.	117° 36′
18	»	» Arrivée à Manille, d'où nous partons le 19.		
20	»	»	16° 34′.	115° 29′

Jours.			Latitude Nord.	Longitude Est.
21	août	1844.	18° 45′.	113° 28′
22	»	»	19° 29′.	113° 40′
23	»	»	21° 09′.	111° 35′
24	»	» arrivée à Macao.		

LATITUDES ET LONGITUDES

Observées ou calculées à midi à bord de la corvette *l'Alcmène*, depuis notre départ de Macao (14 février 1845), pour notre voyage dans l'archipel Malais et en Cochinchine, jusqu'à notre retour à Macao.

Jours.			Latitude Nord.	Longitude Est.
15	février	1845.	21° 57′ 40″.	111° 17′ 0″
16	»	»	19° 12′ 0″.	113° 44′ 0″
17	»	»	17° 52′ 21″.	115° 8′ 23″
18	»	»	16° 59′ 05″.	116° 18′ 46″
19	»	»	15° 49′ 47″.	116° 57′ 36″
20	»	»	14° 59′ 20″.	117° 32′ 29″
21	»	» Arrivée à Manille. — Relâche dans ce port jusqu'au 9 mars.		
10	mars	»	14° 7′ 0″.	116° 52′ 0″
11	»	»	13° 43′ 39″.	114° 30′ 0″
12	»	»	13° 04′ 0″.	111° 40′ 15″
13	»	»	11° 27′ 11″.	109° 05′ 0″
14	»	»	9° 18′ 52″.	106° 52′ 0″
15	»	»	6° 17′ 44″.	105° 33′ 30″
16	»	»	4° 09′ 7″.	104° 12′ 0″
17	»	»	1° 46′ 0″.	104° 21′ 0″
			Latitude Sud.	
18	»	» Nous repassons la Ligne.	0° 14′ 0″.	104° 30′ 49″
19	»	»	1° 20′ 46″.	104° 47′ 06″
20	»	»	2° 08′ 0″.	104° 52′ 01″
21	»	»	3° 0′ 0″.	104° 41′ 15″
22	»	»	3° 50′ 35″.	104° 22′ 0″
23	»	»	4° 48′ 44″.	104° 30′ 0″
24	»	»	5° 25′ 28″.	104° 21′ 44″
25	»	» Arrivée à Batavia où nous restons jusqu'au 27 avril et d'où nous partons avec deux navires français de la division de Chine et toute la légation.		
28	avril	»	5° 0′ 0″.	104° 16′ 0″
29	»	»	4° 4′ 0″.	104° 0′ 0″
30	»	»	3° 20′ 0″.	104° 9′ 0″

Jours,			Latitude Sud.	Longitude Est.
1er	mai	1845.	2° 55′ 10″. .	103° 45′ 18″
2	»	» échouage de la corvette française *la Victorieuse* avec laquelle nous naviguons; elle est échouée sur le banc de *Karang-Bram* (détroit de Banca). Nous y demeurons deux jours avec *la Cléopâtre*, pour aider *la Victorieuse* à se tirer d'affaire.		
4	»	»	2° 30′ 08″. .	103° 22′ 28″
5	»	»	0° 34′ 0″. .	102° 46′ 0″
			Latitude Nord.	
6	nous passons la Ligne pour la 4e fois.		0° 36′ 0″. .	102° 26′ 0″
7	mai	1845.	Point d'observation.	
8	»	» . Nous mouillons en rade de Singapour où nous restons jusqu'au 16 mai, et d'où nous faisons voile pour la Cochinchine.		
			Latitude Nord.	Longitude Est.
17	»	»	2° 11′ 44″. .	102° 12′ 0″
18	»	»	4° 20′ 36″. .	102° 40′ 0″
19	»	»	5° 59′ 20″. .	102° 40′ 0″
20	»	»	8° 0′ 0″. .	103° 40′ 0″
21	»	»	9° 50′ 48″. .	106° 41′ 38″
22	»	»	11° 50′ 57″. .	107° 25′ 16″
23	»	»	12° 11′ 0″. .	107° 33′ 33″
24	»	»	13° 48′ 0″. .	107° 26′ 0″
25	»	»	14° 15′ 50″. .	107° 14′ 0″
26	»	»	14° 11′ 28″. .	107° 01′ 0″
27	»	»	14° 26′ 26″. .	107° 10′ 40″
28	»	»	14° 16′ 0″. .	107° 06′ 14″
29	»	»	14° 37′ 33″. .	107° 08′ 13″
30	»	»	15° 49′ 0″. .	106° 30′ 12″
31	»	» Arrivée à Tourane (Cochinchine) ou nous restons jusqu'au 12 juin.		
12	juin	»	16° 15′ 0″. .	106° 03′ 0″
13	»	»	16° 55′ 0″. .	107° 0′ 0″
14	»	»	16° 01′ 0″. .	107° 04′ 0″
15	»	»	15° 46′ 56″. .	107° 53′ 09″
16	»	»	15° 35′ 42″. .	108° 52′ 0″
17	»	»	15° 43′ 0″. .	109° 16′ 26″
18	»	»	15° 15′ 20″. .	110° 44′ 05″
19	»	»	15° 46′ 33″. .	112° 07′ 04″
20	»	»	15° 20′ 0″. .	112° 12′ 14″
21	»	»	15° 14′ 12″. .	112° 08′ 34″
22	»	»	15° 08′ 0″. .	112° 30′ 03″
23	»	»	14° 43′ 37″. .	113° 31′ 49″
24	»	»	14° 18′ 32″. .	115° 04′ 01″
25	»	»	14° 20′ 0″. .	117° 51′ 0″
26	»	» Mouillage à Manille jusqu'au 13 juillet.		
14	juillet	»	15° 05′ 55″. .	116° 50′ 50″
15	»	»	16° 44′ 35″. .	114° 13′ 29″
16	»	»	19° 15′ 0″. .	112° 15′ 0″
17	»	» Retour à Macao.		

LATITUDES ET LONGITUDES

Observées à bord de la frégate *la Cléopatre*, depuis notre départ de Macao (12 septembre 1845), jusqu'à notre retour dans ce port (1er décembre 1845). Voyage dans les ports du nord.

Jours.	Latitude Nord.	Longitude Est.
12 septembre 1845	21° 44′ 47″	111° 25′ 40″
13 » »	21° 09′ 52″	112° 18′ 29″
14 » »	20° 20′ 23″	113° 51′ 26″
15 » »	20° 25′ 21″	114° 12′ 40″
16 » »	22° 21′ 44″	114° 07′ 40″
17 » »	22° 27′ 51″	114° 39′ 30″
18 » »	22° 29′ 23″	115° 21′ 0″
19 » »	23° 15′ 52″	115° 35′ 0″
20 » »	23° 43′ 37″	116° 24′ 27″
21 » »	24° 23′ 50″	116° 46′ 54″
22 » »	24° 59′ 17″	117° 53′ 45″
23 » »	25° 38′ 45″	118° 43′ 15″
24 » »	27° 35′ 24″	119° 49′ 47″
25 » »	28° 42′ 48″	120° 34′ 14″
26 » »	29° 11′ 21″	119° 58′ 31″

27 » » Arrivé dans la rivière de Chusan. — Mouillé à deux heures 30′ par 6 brasses, fond de vase argileux.

28 » » Vents de nord variables. — A 7 heures 15′ mis sous voiles. — Louvoyé à très petites bordées sous toutes voiles, gouvernant et évoluant d'après les ordres de l'amiral Cécille. — A 11 heures et demi cargué successivement toutes les voiles et mouillé par 9 1/2 brasses, dans un fond de vase. Filé 30 brasses de chaîne. Relevé la pointe Kito par l'île Round-About nord 86° est. — Ilot Lowang sud 16° est. Ilot Koo-paï sud 40° est. — Pointe nord de Tao-wa-shu nord 88° est.

29 » » Resté au mouillage.

30 » » Appareillé sous toutes les voiles à 5 heures 45′ du matin et repris le mouillage à 7 heures et demi. Appareillé de nouveau à 8 heures 15′ et reveuu encore au mouillage.

1er octobre » A 6 heures garni la chaîne au cabestan viré. — Largué les voiles sur les cargues. — A 9 heures 40′, expédié le canot-major, sauvé les naufragés d'un bateau chinois. — Appareillé sous toutes voiles à 10 heures. Mouillé de nouveau. — A midi et demi dérapé et appareillé toutes les voiles au plus près. — Repris le mouillage.

Jours.	Latitude Sud.	Longitude Est.
1er mai 1845.	2° 55′ 10″.	103° 45′ 18″
2 » » échouage de la corvette française *la Victorieuse* avec laquelle nous naviguons; elle est échouée sur le banc de *Karang-Bram* (détroit de Banca). Nous y demeurons deux jours avec *la Cléopâtre*, pour aider *la Victorieuse* à se tirer d'affaire.		
4 » »	2° 30′ 08″.	103° 22′ 28″
5 » »	0° 34′ 0″.	102° 46′ 0″
	Latitude Nord.	
6 nous passons la Ligne pour la 4e fois.	0° 36′ 0″.	102° 26′ 0″
7 mai 1845.	Point d'observation.	
8 » » , Nous mouillons en rade de Singapour où nous restons jusqu'au 16 mai, et d'où nous faisons voile pour la Cochinchine.		
	Latitude Nord.	Longitude Est.
17 » »	2° 11′ 44″.	102° 12′ 0″
18 » »	4° 20′ 36″.	102° 40′ 0″
19 » »	5° 59′ 20″.	102° 40′ 0″
20 » »	8° 0′ 0″.	103° 40′ 0″
21 » »	9° 50′ 48″.	106° 41′ 38″
22 » »	11° 50′ 57″.	107° 25′ 16″
23 » »	12° 11′ 0″.	107° 33′ 33″
24 » »	13° 48′ 0″.	107° 26′ 0″
25 » »	14° 15′ 50″.	107° 14′ 0″
26 » »	14° 11′ 28″.	107° 01′ 0″
27 » »	14° 26′ 26″.	107° 10′ 40″
28 » »	14° 16′ 0″.	107° 06′ 14″
29 » »	14° 37′ 33″.	107° 08′ 13″
30 » »	15° 49′ 0″.	106° 30′ 12″
31 » » Arrivée à Tourane (Cochinchine) ou nous restons jusqu'au 12 juin.		
12 juin »	16° 15′ 0″.	106° 03′ 0″
13 » »	16° 55′ 0″.	107° 0′ 0″
14 » »	16° 01′ 0″.	107° 04′ 0″
15 » »	15° 46′ 56″.	107° 53′ 09″
16 » »	15° 35′ 42″.	108° 52′ 0″
17 » »	15° 43′ 0″.	109° 16′ 26″
18 » »	15° 15′ 20″.	110° 44′ 05″
19 » »	15° 46′ 33″.	112° 07′ 04″
20 » »	15° 20′ 0″.	112° 12′ 14″
21 » »	15° 14′ 12″.	112° 08′ 34″
22 » »	15° 08′ 0″.	112° 30′ 03″
23 » »	14° 43′ 37″.	113° 31′ 49″
24 » »	14° 18′ 32″.	115° 04′ 01″
25 » »	14° 20′ 0″.	117° 51′ 0″
26 » » Mouillage à Manille jusqu'au 13 juillet.		
14 juillet »	15° 05′ 55″.	116° 50′ 50″
15 » »	16° 44′ 35″.	114° 13′ 29″
16 » »	19° 15′ 0″.	112° 15′ 0″
17 » » Retour à Macao.		

LATITUDES ET LONGITUDES

Observées à bord de la frégate *la Cléopatre*, depuis notre départ de Macao (12 septembre 1845), jusqu'à notre retour dans ce port (1er décembre 1845). Voyage dans les ports du nord.

Jours.	Latitude Nord.	Longitude Est.
12 septembre 1845	21° 44′ 47″	111° 25′ 40″
13 » »	21° 09′ 52″	112° 18′ 29″
14 » »	20° 20′ 23″	113° 51′ 26″
15 » »	20° 25′ 21″	114° 12′ 40″
16 » »	22° 21′ 44″	114° 07′ 40″
17 » »	22° 27′ 51″	114° 39′ 30″
18 » »	22° 29′ 23″	115° 21′ 0″
19 » »	23° 15′ 52″	115° 35′ 0″
20 » »	23° 43′ 37″	116° 24′ 27″
21 » »	24° 23′ 50″	116° 46′ 54″
22 » »	24° 59′ 17″	117° 53′ 45″
23 » »	25° 38′ 45″	118° 43′ 15″
24 » »	27° 35′ 24″	119° 49′ 47″
25 » »	28° 42′ 48″	120° 34′ 14″
26 » »	29° 11′ 21″	119° 58′ 31″

27 » » Arrivé dans la rivière de Chusan. — Mouillé à deux heures 30′ par 6 brasses, fond de vase argileux.

28 » » Vents de nord variables. — A 7 heures 15′ mis sous voiles. — Louvoyé à très petites bordées sous toutes voiles, gouvernant et évoluant d'après les ordres de l'amiral Cécille. — A 11 heures et demi cargué successivement toutes les voiles et mouillé par 9 1/2 brasses, dans un fond de vase. Filé 30 brasses de chaîne. Relevé la pointe Kito par l'île Round-About nord 86° est. — Ilot Lowang sud 16° est. Ilot Koo-paï sud 40° est. — Pointe nord de Tao-wa-shu nord 88° est.

29 » » Resté au mouillage.

30 » » Appareillé sous toutes les voiles à 5 heures 45′ du matin et repris le mouillage à 7 heures et demi. Appareillé de nouveau à 8 heures 15′ et revenu encore au mouillage.

1er octobre » A 6 heures garni la chaîne au cabestan viré. — Largué les voiles sur les cargues. — A 9 heures 40′, expédié le canot-major, sauvé les naufragés d'un bateau chinois. — Appareillé sous toutes voiles à 10 heures. Mouillé de nouveau. — A midi et demi dérapé et appareillé toutes les voiles au plus près. — Repris le mouillage.

Jours.

2 octob. 1845. Temps couvert et pluvieux. — A 7 heures 30′ viré à long-pic, largué les voiles, pris les ris de chasse, mis en travers. A 7 heures, 55′ orienté, et amuré les basses voiles. — Fortes raffales dans les grains. — Gouverné d'après les ordres de l'amiral, pour gagner le mouillage de Chusan. — Viré de bord à chaque instant. — A midi 5′ mouillé par 22 brasses, fond de sable fin. Filé 50 brasses de chaîne. — Serré les voiles. — Paré le grément. — Dégréé les perroquets et cacatois. — A 3 heures 25′ le commandant de la corvette anglaise *le Wolf*, et le général commandant la garnison de Chusan viennent à bord. — Salué le général de 11 coups de canon.

Relèvement Ta-wong sud 7° est. —Pointe nord de *Ha-tse* sud 82′ ouest. — Pointe ouest de Pou-tsi-shau nord 46° est.

La frégate reste monillée à Chusan. Nous allons à Ningpo sur des jonques chinoises, puis à Changhaï sur le steamer anglais *la Némésis*.

12 novembre 1845, départ de Chusan pour Amoy sur *la Cléopatre*.

Jours.			Latitude nord.	Longitude est.
13	»	»	29° 40′ 12″. .	119° 41′ 10″
14	»	»	27° 35′ 20″. .	119° 40′ 21″
15	»	»	24° 50′ 30″. .	116° 39′ 0″
16	»	» Monillé à Amoy jusqu'au 27 novembre.		
27	»	»	24° 17′ 0″. .	115° 59′ 36″
28	»	»	22° 40′ 05″. .	113° 19′ 30″
29	»	»	21° 47′ 18″. .	111° 27′ 20″
		Monillé près de la petite Ladrone jusqu'au 1er décembre.		
1er décembre.		» Retour à Macao.		

NOTES ET DOCUMENTS COMMERCIAUX.

I. **TOLÉRANCE DU CHRISTIANISME** *promulguée par l'empereur Tao-kouang, le* **28** *décembre* **1844**, *dans son approbation donnée à un mémoire du commissaire impérial Ki-ing.*

(Extrait du *Chinese Repository*, tom. XIV, avril 1845, n° 4, p. 195, et suiv.)

Après une si longue attente, nous pouvons enfin placer sous le yeux de nos lecteurs, l'édit de l'empereur de la Chine, accordan le libre exercice de la religion chrétienne dans ses états, édit qui nous est parvenu par notre correspondant de Changhaï. Les soins que nous avons pris de remonter jusqu'à la source, pour nous assurer de l'authenticité de cette pièce, ne nous ont laissé aucun doute sur sa véracité. Quelques officiers de Changhaï et de Canton ont nié que ce qui suit, fût la teneur même de l'édit de l'empereur ; mais d'autres, qui possédaient tous les moyens possibles de connaître la vérité, ont déclaré le contraire. Vers l'été de l'année 1844, nous eûmes l'honneur de présenter au vice-roi Ki-ing, le Nouveau Testament en langue mantchoue, le même livre en chinois et plusieurs autres ouvrages sur la religion chrétienne. Il les accepta sans difficulté, les examina, et ces livres lui firent sans doute apercevoir la vérité et l'excellence de cette *nouvelle religion*. Plein de desir d'étendre le christianisme, il avait présenté, dit-on, il y avait plus d'un an, un projet tendant à son libre exercice en Chine. Mais l'honneur d'appuyer directement ce projet était réservé à l'ambassadeur français. Nous insérons ici la traduction de cette pièce :

Ki-ing, commissaire impérial, ministre d'état, gouverneur général de Kouang-toung et de Kouang-si, adresse humblement au trône le mémoire suivant :

« Après un examen attentif, il est résulté que le culte du Seigneur des Cieux est le culte exercé par toutes les nations de l'Occident; que son but principal est d'encourager le bien et d'empêcher le mal; que depuis son introduction en Chine sous la dynastie Ming, il n'a jamais été interdit; que de plus, lorsque les Chinois, pratiquant cette religion, s'en sont servis, comme d'un moyen propre à les mettre à l'abri des châtiments qu'ils avaient justement mérités, soit par leur perversité, soit en séduisant des femmes et des filles, soit en arrachant frauduleusement la prunelle de l'œil des malades [1], le gouvernement, après information, leur a imposé les peines méritées; que, sous le règne de Kia-king, des arrêtés particuliers furent promulgués pour la punition des coupables, et qu'en conséquence la persécution fut dirigée contre ceux qui avaient mal fait sous prétexte de religion et non contre la religion professée par les nations étrangères de l'Occident.

» Maintenant la requête de l'ambassadeur français, M. de Lagrené, que ceux d'entre les Chinois qui, en se conduisant honorablement, pratiquent cette religion, ne soient pas considérés comm criminels, nous paraît, suivant les règles de l'équité, devoir recevoir son exécution. Il est donc juste d'y faire droit et pour attirer la bénédiction du ciel, de reconnaître que, désormais, tous les ha-

[1] Voici l'explication qu'un Chinois nous a donnée de cette coutume : « Les prêtres qui enseignent la religion ont l'habitude, quand un homme est sur le point de mourir, de prendre un peu de coton dans lequel ils ont caché une aiguille; puis, tandis qu'ils frottent les yeux du malade avec le coton, ils y introduisent l'aiguille et percent la prunelle. Les humeurs qui s'en échappent sont recueillies dans le coton et servent ensuite comme médecine. » Cette croyance extravagante a son origine dans le sacrement de l'extrême-onction administré aux mourants par les prêtres catholiques.

bitants du pays et tous les étrangers, sans distinction, qui enseignent et pratiquent le culte du Seigneur des Cieux, et ne cherchent pas à semer le désordre par une conduite répréhensible, seront regardés comme innocents. Si quelques uns d'entre eux, recommençant à agir comme ils l'ont déjà fait, séduisaient des femmes ou des filles, enlevaient frauduleusement la prunelle de l'œil des malades, ou se rendaient coupables de quelque autre acte criminel, qu'ils soient jugés suivant les anciennes lois du royaume. Quant aux Français et aux autres nations étrangères qui pratiquent la religion chrétienne, qu'il leur soit permis de bâtir des églises, seulement dans les cinq ports où ils ont reçu le droit de commercer. Ils ne doivent pas espérer pouvoir pénétrer dans l'intérieur du pays, pour y propager leur religion. Si quelqu'un d'entre eux agissait d'une manière contraire, outre passait les traités et les violait en ce sens, les autorités locales recevront l'ordre de le saisir et de le remettre entre les mains de son consul, afin que celui-ci lui inflige la punition qu'il aura méritée. Il ne faut pas infliger trop précipitamment la peine capitale, mais, au contraire, user de la plus grande douceur. Ainsi, peut-être, le bon et le méchant ne seront pas confondus, tandis que les lois recevront leur juste exécution. Salut respectueux. »

» Cette requête, que ceux qui pratiquent la religion chrétienne, en menant une conduite sans reproches, soient exempts de toute culpabilité, le commissaire impérial, selon ce que demandent la raison et son devoir, la dépose humblement devant le trône, en priant instamment l'auguste empereur, de lui accorder sa gracieuse approbation, afin qu'elle reçoive son exécution. Salut respectueux. »

On reçut à Taò-kouang, le dix-neuvième jour du onzième mois de la vingt-quatrième année (28 décembre 1844), la réponse suivante. « Qu'il en soit fait comme la présente requête (de Ki-ing) le demande. » Telle est la réponse de l'empereur.

II. DESCRIPTION DE LA VILLE DE PÉKIN.

Extrait du *Chinese Repository.*

Pékin est situé au milieu d'une vaste plaine sablonneuse qui s'étend à perte de vue à l'est et au sud. Du côté du nord et de l'ouest, des collines s'élèvent à quelques kilomètres des remparts do la ville, et l'on aperçoit dans le lointain les montagnes qui séparent la province du Pé-tchi-li de la Mantchourie. Vu du sommet de ces montagnes, Pékin a l'air d'être situé au centre d'une épaisse forêt, ce qui est dû aux massifs d'arbres dont sont entourés les villages, les temples et les cimetières qui avoisinent la capitale. Pékin est éloigné d'environ 90 kilomètres de la grande muraille, et de 160 à 170 kilomètres du golfe de Pé-tchi-li. Le Pei-ho qui prend sa source dans le nord, passe à 20 kilomètres de la ville, puis se dirige vers le sud-est et se jette dans la mer à Tien-tsin. Quelques petites rivières descendent des montagnes du nord-ouest et arrosent une partie de la plaine. L'une d'elles, le Tung-houy qui traverse la capitale, en alimente les nombreux canaux, et y amène des provisions de l'intérieur.

Pékin ou Pih-kin (la capitale du nord) est considéré par les Chinois comme l'une des plus anciennes villes de l'empire. Mais son histoire est enveloppée de profondes ténèbres. Le siége de la cour impériale a passé successivement d'une province à une autre. Le premier monarque de la dynastie Yuen, qui monta sur le trône en 1279, habita pendant plusieurs années la capitale du Chansi, puis se fixa à Chun-tiën-fou, qui occupait l'emplacement de Pékin. Hungwoo, le premier empereur de la dynastie Ming, établit le siége de son gouvernement à Kiang-ning-fou, dans le Kiangnan, puis à Nankin qu'il appela la capitale du sud. Mais Young-lo, troisième souverain de la même famille, retourna à Pékin que ses successeurs ne quittèrent plus. Cette ville est plus

souvent indiquée sous le nom de King-sze (résidence de la cour) que sous le celui de Pih-king, sur les cartes du pays. Depuis sa fondation, elle a changé bien souvent d'étendue et d'aspect. Longtemps elle ne fut entourée que d'un seul mur percé de neuf portes, ce qui fait qu'aujourd'hui encore on l'appelle parfois la ville aux neuf portes. Plus tard un nouveau quartier et un nouveau mur s'étendirent au sud de l'ancien. Aujourd'hui, la partie septentrionale se nomme *Nuy-ching* (la cité iutérieure) ; et la division méridionale *Waé-ching* (la cité extérieure); de même qu'à Canton, la partie du nord est souvent appelée la ville tartare. La nouvelle enceinte de la ville extérieure à sept portes.

La cité septentrionale a à peu près la forme d'un parallélogramme dont les quatre côtés regardent les quatre points cardinaux. Son étendue est d'environ six kilomètres du nord au sud, et de cinq de l'est à l'ouest. Le pourtour total de Pékin peut être d'environ 45 kilomètres.

Les murs de la division du nord ont, d'après Barrow, trente pieds de hauteur, vingt-cinq d'épaisseur à la base et douze au sommet. Près des portes, ils présentent à l'extérieur des blocs de marbre ou de granit, mais ailleurs ils sont formés de larges briques liées par du mortier qui devient à la longue dur comme de la pierre. L'espace compris entre les murs intérieurs et extérieurs du rempart, est rempli par la terre enlevée en creusant les fossés qui entourent la ville. Des tours carrées, placées à une soixantaine de mètres les unes des autres, forment des saillies d'environ dix-sept mètres à la partie extérieure des remparts dont elles ont la hauteur. Chaque porte est flanquée de deux de ces tours, et surmontée d'un édifice en bois de quelques étages.

Les tours et les murs élevés de Pékin donnent à cette ville un aspect imposant et digne de la capitale d'un grand empire, aux yeux de l'étranger qui s'en approche, mais dont l'admiration se change en surprise, quand il pénètre dans l'intérieur. Ici point de ces grands et de ces beaux édifices qui font l'ornement des vil-

les européennes. Les maisons, les boutiques et les temples y sont entassés sans ordre. L'architecture et l'aspect général des bâtiments sont les mêmes qu'à Canton. Beaucoup de rues sont assez larges et assez bien alignées ; mais elles ne sont point pavées. Les enseignes des boutiques, placées verticalement, comme à Canton, s'élèvent jusqu'aux toits, et sont chargées de caractères peints ou dorés, et quelquefois de rubans et de drapeaux.

Les petites rues sont assez tranquilles, mais celles qui conduisent aux principales portes sont remplies d'une foule épaisse. Les boutiques ambulantes des chaudronniers et des barbiers, des cordonniers et des forgerons ; les tentes et les loges sous lesquelles on vend du thé, des fruits, du riz, des légumes ; et enfin les marchandises étalées devant les magasins, occupent une place si considérable, que des rues d'ailleurs assez spacieuses ne présentent plus qu'un étroit passage dans le milieu ; et ce passage est rempli par une foule de fonctionnaires accompagnés de leurs domestiques portant des parasols, des drapeaux, des lanternes peintes et d'autres insignes ; par des cortéges funèbres et des cortéges de mariages ; par des troupes de dromadaires apportant de la houille de Tartarie, et par des brouettes chargées de légumes. Les cris des marchands, les gémissements des personnes accompagnant les morts, la musique qui précède les mariages, les éclats de rire partant de certains groupes, forment le mélange de bruits le plus étourdissant. Les colporteurs, les charlatans, les diseurs de bonne aventure, les comédiens et les musiciens remplissent tous leur rôle, comme à Canton, au milieu de cette cohue confuse.

Toutes les grandes rues et un grand nombre de petites sauf celles qui avoisinent le palais de l'empereur, sont habitées par des Chinois. Les soldats tartares demeurent dans les allées situées près des remparts.

La partie septentrionale de Pékin est divisée en trois quartiers dont chacun est entouré d'une enceinte. Le plus beau et le plus grand de ces quartiers se nomme la *Ville Défendue* et forme le pa-

lais qui décrit un parallélogramme oblong d'environ trois kilomètres de tour. Il est environné d'un mur en briques rouges polies, ayant à peu près la même hauteur et la même épaisseur que celui qui forme l'enceinte de la ville. Ce mur est entouré d'un large fossé et garni à sa partie supérieure de tuiles vernies d'un jaune brillant, qui produisent l'effet d'un toit doré, quand les rayons du soleil les éclairent.

A chacune des quatre faces des murs se trouve une porte à trois arcades, surmontée d'une tour. Chacun des quatre coins des murs a aussi sa tour. L'intérieur de l'enclos est rempli par une suite de cours et de corps de logis qui semblent rivaliser les uns avec les autres en beauté et en luxe. Les terrasses sont couvertes de larges briques, et les chemins qui conduisent aux divers bâtiments sont pavés de grandes dalles grises et blanches. Le palais a trois divisions, celle de l'est, celle du milieu et celle de l'ouest. C'est dans la division centrale que se trouvent les bâtiments impériaux qui sont eux-mêmes subdivisés en plusieurs palais dont chacun a son nom et sa destination. Il règne, dit-on, une parfaite harmonie dans la forme et la hauteur des divers édifices, ce qui prouve qu'ils furent construits d'après un plan unique et régulier. Nous allons indiquer quelques unes des choses les plus remarquables du palais en commençant par la partie méridionale de la division du milieu.

1° *Woo-mun* ou la porte du midi. Devant cette porte, du côté lunaire de l'est, se trouve un cadran et du côté de l'ouest, un cadran solaire. Elle est surmontée d'une tour renfermant une grande cloche et un gong. Les fonctionnaires civils et militaires entrent et sortent par le guichet oriental de cette porte ; il n'y a que les princes du sang qui ait le droit de passer par le guichet de l'ouest ; l'empereur seul passe par celui du milieu. Toutes les fois qu'il entre ou qu'il sort, on fait tinter la cloche et le gong. Quand ses troupes reviennent en triomphe d'une guerre heureuse, l'empereur se place à cette porte pour recevoir

les prisonniers. C'est aussi là que se distribuent les présents que l'empereur fait aux princes et ambassadeurs étrangers, ainsi qu'à ses propres sujets. En entrant par cette porte, on arrive dans une grande cour traversée par un étroit canal sur lequel sont jetés cinq ponts ornés de balustrades, de colonnes, de figures de lions et d'autres pièces de marbre sculptées.

2° *Taï-ho-mun* ou la porte de la paix générale. Elle est construite en marbre blanc magnifique, et a cinq avenues. Sa hauteur est de 110 pieds. C'est là qu'au jour de l'an, à l'anniversaire de sa naissance et en certaines autres occasions, l'empereur reçoit les félicitations et les hommages de ses officiers qui se prosternent devant lui, en appliquant le front contre terre.

3° *Chun-ho-tiën* ou la salle de la paix parfaite. L'empereur y vient examiner les instruments préparés pour la cérémonie annuelle du labourage, et s'y fait aussi présenter la table généalogique de ses ancêtres.

4° *Paou-ho-tiën* ou la salle de la paix assurée. C'est là que l'empereur donne un banquet à ses hôtes étrangers le jour de l'an, et que les auteurs de la biographie de l'empereur, son père, viennent en cérémonie lui présenter leur œuvre. En montant trois petits escaliers, et en passant par une autre porte, nommé le *Kiën-tsing-mun*, on a devant soi.

5° Le *Kiën-tsing-kung* ou tranquille palais du ciel, c'est à dire de l'empereur, dont personne ne peut approcher sans une permission spéciale. C'est dans ce palais que se rend l'empereur pour délibérer en conseil avec ses ministres, et pour voir les personnes qui viennent solliciter des fonctions publiques. Timbowski représente ce palais comme le plus riche et le plus magnifique de tous. Dans la cour qui le précède s'élève une petite tour en cuivre doré, ornée d'une quantité de figures artistement exécutées. Des deux côtés de la tour se trouve un vaisseau aussi en cuivre doré dans lequel brûle nuit et jour de l'encens. Ce fut dans ce palais que Kanghi, dans la cinquantième année de son règne, donna un festin

auquel furent conviés tous les hommes âgés de plus de soixante ans.

6° *Keaou-tae-kiën*. Cette salle renferme vingt-cinq des sceaux de l'empereur.

7° *Kouan-ning-kung*. Le palais du repos de la terre, c'est à dire de l'impératrice. Cette dénomination s'explique par l'habitude prise sous la dynastie actuelle d'assimiler l'empereur au ciel et l'impératrice à la terre.

8° *Yu-Houa-Hien* ou le jardin impérial. Il est traversé par de magnifiques allées où se promène fréquemment l'Impératrice qui, en sa qualité de Tartare, a conservé de grands pieds. Ce jardin est rempli d'élégants pavillons, de temples, de grottes, de lacs, de fontaines, de canaux et de platebandes de fleurs. Deux grottes situées au milieu de deux petits lacs, et une autre au sommet d'un monticule artificiel formé de rochers, ajoutent beaucoup à la beauté du site. A l'est de ce monticule se trouve une bibliothèque qui renferme, dit-on, une collection complète de tous les ouvrages publiés dans l'empire.

La division orientale du palais ne renferme guère de remarquable que :

1° Le *Nuy-Ko* ou la chambre du conseil.

2° Le *Chuen-Sin-Tiën* ou *salle des grands exercices intellectuels*, où l'on offre des sacrifices au philosophe Confucius et à d'autres sages de l'antiquité.

3° Le *Fung-Siën-Tiën*, temple dans lequel l'Empereur vient bénir ses ancêtres dont les noms sont inscrits sur des tablettes de pierre. L'empereur a l'habitude de s'y rendre la veille du jour où il offre de grands sacrifices aux dieux, ainsi que lorsqu'il est sur le point de quitter la capitale, et au moment de son retour. On fait aussi des offrandes dans ce temple au commencement de chacune des quatre saisons, de même qu'au commencement et au milieu de chaque lune.

4° Le *Nan-Heun-Tiën*, salle dans laquelle se trouvent réunis

les portraits des souverains des dynasties précédentes, et ceux des sages et des savants célèbres.

5° Le *Woo-Ying-Tiën* ou l'imprimerie impériale.

6° Le *Nuy-Woo-Foo* ou la cour des contrôleurs des dépenses du palais tient ses séances.

Et 7° Le *Ching-Houang-Miaou* ou temple du dieu protecteur de la cité....

Dans la partie nord-est de cette division, se trouvent six palais occupés par les femmes de l'empereur.

... Nous avons maintenant terminé l'inspection de *la Cité défendue* qui est regardée par les Chinois comme le lieu le plus saint, le plus redoutable et le plus splendide de l'univers; mais où un Européen, qui penserait y trouver quelque chose de grandiose, d'élégant et de conforme aux règles de l'architecture, éprouverait le plus complet désappointement.

La partie de Pékin qui environne la cité défendue, se nomme *Houang-Ching*, et a un mur d'enceinte d'environ dix kilomètres de tour, percé de quatre grandes portes et de quatre petites.

Les monuments les plus remarquables qu'on y rencontre, sont:

1° Le *Taï-miaou* ou *grand temple*, consacré aux ancêtres de l'empereur régnant.

2° Le *Chay-Tseih-Tan* ou l'autel des Dieux des champs et des grains.

3° Une espèce d'arsenal.

4° Le collége russe, où viennent se former les interprètes du gouvernement moscovite.

5° Le parc occidental qui occupe une très grande étendue et renferme un lac artificiel de près de deux kilomètres de longueur.

6° Le palais d'été de l'empereur, nommé *Ying-Taï* qui possède de beaux appartements, et se trouve environné de riants jardins.

7° Un pont en marbre, qui conduit à l'*Ile de marbre*.

8° Le *Chemfuh-Tsz* ou *temple de la suprême félicité*.

... La troisième enceinte de la division septentrionale renferme les ministères de l'intérieur, des finances, de la guerre, des rites et cérémonies, des travaux publics et de la justice ; l'Observatoire ou bureau de l'astronomie ; le collége médical, le couvent russe, où résident les dix envoyés de la Russie ; le *Hanlin-Yuen* ou la grande académie nationale de laquelle relèvent tous les établissements d'instruction publique de l'empire, et qui nomme tous les examinateurs chargés d'interroger les candidats pour les emplois civils ; *le Fan-yuen* ou ministère des affaires étrangères ; le *Tang-tsz*, temple destiné au culte des ancêtres de l'Empereur ; le *Kung-yuen*, ou l'académie des examens ; l'église russe de l'Assomption ; le *Yung-ho-Kung* ou temple de la paix éternelle, qui passe pour le plus beau de Pékin ; le *Kouo-tze-King*, grand collége ou l'on enseigne les langue chinoises et mantchoue ; le temple de Confucius qui fait partie de ce collége ; la tour du tam-tam et celle de la cloche ; le *Too-cha-yuen* ou palais des censeurs qui exercent leur surveillance sur tout l'empire ; la belle mosquée mahométane ; le *Tièn chootang* ou temple du Seigneur du ciel, ancienne église portugaise aujourd'hui abandonnée ; l'hôtel destiné aux ambassadeurs des pays tributaires, et divers temples qu'il serait trop long d'énumérer ici.

La cité extérieure dont nous avons parlé au commencement de cet article, est la partie commerçante et industrielle de Pékin. C'est là aussi que sont concentrés les plaisirs de toute espèce, bannis par la discipline militaire du quartier du nord. Les monuments y sont peu nombreux.

Pékin est entouré de faubourgs qui s'étendent à une grande distance de plusieurs côtés.

A environ 15 kilomètres de la capitale se trouvent de vastes jardins de plaisance parsemés de temples et de palais. Le plus remarquable de ces jardins est celui nommé *Yuen-ming-Yuen* ou l'empereur fixe de temps en temps sa résidence, et qui renferme, dit-on, trente palais...

Les règlements intérieurs de Pékin et ses institutions publiques sont à peu près les mêmes que dans les autres villes chinoises. On n'a aucune donnée certaine sur le chiffre de la population de cette capitale, qui tire la plus grande partie de ses approvisionnements des provinces du centre et de l'est.

III. EXTRAIT D'UN RAPPORT *publié en juillet* 1844; *par la* **SOCIÉTÉ MÉDICALE** *des missionnaires anglais et américains, en Chine.*

... L'espoir qu'exprimait la société, dans son rapport publié en 1842, de voir la paix élargir le champ des travaux des missionnaires médecins, s'est trouvé pleinement réalisé. A Hong-Kong et dans tous les ports ouverts, sauf à Fou-tchaou-fou, on a créé des institutions qui donnent lieu à une pratique médicale importante, et qui permettent, grâce aux relations intimes et amicales qu'elles créent entre les médecins et leurs malades, de communiquer à ces derniers les vérités de l'Évangile...

Peu après la publication du dernier rapport, le docteur Parker est revenu d'Amérique, et a rouvert l'hôpital de Canton. On voit avec plaisir l'empressement témoigné par les Chinois, à jouir des bienfaits de cette institution. Depuis le 21 novembre 1842, jusqu'au 31 décembre 1843, le nombre des malades qu'a reçus l'hôpital, s'est élevé à 3501, et le docteur Parker, tout en consacrant beaucoup de temps à leur soulagement, a voué aussi une grande attention à l'instruction des jeunes Chinois ses élèves. L'un d'eux, Kouan Tau, le plus ancien, a fait preuve d'assez de capacité pour demeurer à la tête de l'institution, pendant l'absence du docteur, et s'est particulièrement occupé des maladies des yeux.

L'été dernier, le docteur Lockhart qui s'était préparé, en étudiant les dialectes du nord de la Chine, à aller résider dans celui

des ports qu'on jugeait le plus convenable, se rendit à Chusan, puis à Ningpo, en donnant des soins et distribuant des remèdes à tous les malades qu'il rencontrait. Il se transporta ensuite à Changhaï pour y fixer sa résidence, et parvint à y ouvrir un hôpital à la fin de janvier. Il n'a pas encore pu envoyer de rapport détaillé, mais nous apprenons, par des lettres particulières, que le nombre des malades qui sont venus lui demander des soins dépassait celui qu'il pouvait recevoir, et s'élevait journellement à une centaine d'individus.

Il a opéré avec succès plusieurs cataractes, et notamment une dont était atteint un médecin chinois de Sou-tchaou, preuve satisfaisante de la confiance qu'on lui accorde, et de l'empressement que les indigènes mettent à reconnaître la supériorité des étrangers dans cette branche de la science. Le docteur Lockhart dit avoir déjà administré des remèdes à trois mille Chinois. Il se réjouit vivement du séjour du révérend docteur Medhurst à Changhaï, et de son intention d'enseigner l'Évangile aux malades.

Quant à l'hôpital de Hong-Kong, il est ouvert depuis le 1er juin de l'année dernière, a déjà reçu 3924 malades. Le docteur Hobson est assisté, dans les soins religieux qu'il donne à ses clients, par un vieux Chinois chrétien nommé Agong, qui se voue avec le plus grand zèle à la propagation de sa foi...

En novembre dernier, le docteur Hepburn dont les services sont acceptés par la société, s'est rendu à Amoy ou il a trouvé le docteur Cumming, pratiquant déjà la médecine parmi les Chinois.

Les docteurs Hepburn, et Cumming ont établi leur institution dans la cité, et ont des rapports très étendus avec les Chinois de la ville et des environs, dont un grand nombre viennent les consulter. C'est avec la plus grande satisfaction que nous apprenons que M. Abeel, ce missionnaire fervent, consacre une partie de son temps à des conversations religieuses avec les malades qui viennent à l'hôpital...

Un hospice a aussi été ouvert pendant quelque temps à Ningpo, sous la direction du docteur Macgowan, que des affaires particulières ont obligé de retourner en Amérique pour quelque temps... Le docteur Mac Cartée va le remplacer à Ningpo, qui sera le champ de ses occupations médicales et religieuses.

...Nous venons d'indiquer en peu de mots la position de la société et les travaux de ses divers agents, et nous nous réjouissons de la somme croissante de bien qui a été faite... Depuis le début des missions médicales en Chine, et depuis la formation de cette société en 1838, plus de 30,000 Chinois ont eu recours à la médecine étrangère, se soumettant docilement à tout ce que leur prescrivaient des hommes qu'ils regardaient naguère comme d'ignorants barbares. Beaucoup d'entre eux, voyant la supériorité des étrangers dans les sciences, cherchèrent à la même source le moyen d'améliorer leur condition actuelle. L'empressement que plusieurs Chinois mettent à confier leurs enfants à des instructeurs Européens, prouve qu'ils comprennent les avantages de notre instruction ; et les heureuses dispositions que quelques jeunes gens ont déjà déployées dans l'étude de la médecine, donnent lieu d'espérer que les avantages de ces institutions s'étendront sous peu à tout l'empire...

IV. EXTRAIT D'UN RAPPORT *publié en 1844 par la* **SOCIÉTÉ D'ÉDUCATION** *fondée par feu M. Morrison et établie à Hong-Kong.*

..... Les élèves (tous Chinois) sont partagés en quatre classes. La première est composée de six élèves qui reçoivent l'enseignement depuis quatre ans. Les études de cette classe ont pour objet : l'histoire, la géographie, l'arithmétique, la mécanique, la lecture, l'écriture et les compositions.

.... Les élèves ont prêté beaucoup d'attention aux principes

mathématiques de géographie, ainsi qu'à la géographie de l'Europe, de l'Afrique, de l'Amérique, et aux lois du mouvement et de la gravitation...

.... La seconde classe, forte de quatre élèves, s'est nécessairement livrée à des études moins avancées que la précédente. Les enfants qui la composaient n'étudiaient que depuis deux ans et cinq mois. On leur a donné des leçons élémentaires d'arithmétique, de géographie et de grammaire anglaise, ou plutôt de constructions de phrases anglaises...

La troisième classe, composée de dix élèves qui étaient à l'école depuis un peu plus d'un an, s'est bornée à apprendre à lire, à écrire, à épeler, et à parler l'anglais. Quelques élèves ont éprouvé beaucoup de difficultés à se faire à la prononciation de certaines lettres, telles que les *k*, les *g*, les *r*, les *th*, les *b*, les *t* et les *d*.

La quatrième classe, aussi de dix enfants, s'est également occupée de prononciation et de dictées...

Les études chinoises de l'école sont dirigées par un professeur indigène...

V. DIALECTE DE CANTON. — *Mots chinois.*

Il ne sera peut-être pas sans intérêt pour des personnes ayant l'intention de se rendre en Chine, de trouver ici quelques mots usuels de l'idiome chinois de Canton, ainsi que des mots et des phrases de l'anglais corrompu que parlent un grand nombre de Cantonais.

Oui. — En chinois cantonais :	*Haï-lo.*
Non.	*Eum.*
Apportez.	*Pi.*
Apportez du thé.	*Pi-tcha.*

Vin.	*Su-tsaou.*
Pain.	*Min-taou.*
Riz.	*Fan.*
Tasse à thé.	*Tcha-poï.*
Plat.	*Tip.*
Papier.	*Tsi.*
Ecrire.	*Sié.*
Livre.	*Chu.*
Volaille.	*Gaï.*
Bœuf.	*Gaou-io.*
Bon.	*Ho.*
Mauvais.	*Eum-ho.*
Il y en a.	*Jaou.*
Beau.	*Léang.*
Laid.	*Eum-léang.*
Viens.	*Loé.*
Aller ou va.	*Hu.*
Chercher.	*Nim.*
Bonjour.	*Ho-ia.*
Boutique.	*Pou.*
Rue.	*Kaï.*
Blanc.	*Kiou.*
Noir.	*Louny.*
Aujourd'hui.	*Kem-iat.*
Demain.	*Mang-iat.*
Manger.	*Sak.*
Boire.	*Jam.*
Ce soir.	*Ho-man.*
Homme.	*Jan* (en chinois mandarin : djin).
Femme.	*Luïan.*
Jeune femme.	*Anoung-tsé.*
Garçon.	*Seman tse.*
Bateau.	*Faï-téang.*

Souliers.	*Haï.*
Nettoyer.	*Tchiang.*
Sale.	*Tcha-la.*
Habit.	*J-ho.*
Lit.	*Tcho.*
Eventail.	*Sin.*
Maison.	*O.*
Dieux ou statues.	*Tcha-si.*
Bonze.	*O-chiong.*
Aimer.	*Tsoung-i.*
Mandarin.	*Taï-ian* (mot à mot : grand homme).
Femme de mandarin.	*Naï-naï.*
Frapper.	*Ta.*
Souvent.	*Jaou-si.*
Argent.	*Ngan.*
Beaucoup.	*To.*

MOTS ET PHRASES DU DIALECTE ANGLO-CANTONAIS.

Beaucoup : *Mutchy* au lieu de much.

Pièce : *Piecy* au lieu de pièce. Les Cantonais disent souvent : *One piecy man* pour dire un homme, *a man.*

Femme : *Wifel* au lieu de wife et de woman.

Affaire : *Pidgen* au lieu de business.

Avoir : *Hap* au lieu de *have.* On dira, par exemple : *My hap too muchi pidgen,* au lieu de : I have plenty business.

Méchant : *Kouaï-si* au lieu de *bad.* Pour dire un méchant homme, un Chinois se servira de cette phrase : *Too muchi kouaï-si man.*

Savoir : *Savé* au lieu de know. Le proverbe : *Can see, can save; no can see, no can save,* est très usité à Canton. Cela signifie : Quand j'aurai vu je saurai, mais pas avant.

Faites-moi un cadeau : *Take case for me.*
Faire : *Makee* pour make.
Avoir besoin : *Wantchee* pour want.
Vieux : *Olo* pour old.
Bateau de passagers : *Facy-boat* pour fast-boat.
Marchand : *Mâ-tchin* pour merchant.
Caissier : *Posa* pour purser.
Dire ou parler : *Toké* pour talk.
Vite : *Chop-chop* pour quickly.
Prêt : *Lai-ly* pour ready.
Divers : *Tchaou-tchaou* pour various.
Compter : *Counta* pour count.
Pays : *Kandily* pour country. Pour dire : « De quel pays venez-vous ? » un Cantonais se servira de la locution : « What kandily you come from ? »
Bon : *Number one* pour good.
C'est possible : *Can dola* pour it is possible.
Crier, se mettre en colère : *Makee too muchy pabry* pour cry.

VI. DOCUMENTS SUR LE COMMERCE *extérieur du Cap de Bonne-Espérance.*

Extrait des documents publiés par le ministre de l'Agriculture et du Commerce.

Avant d'entrer dans l'examen des faits commerciaux relatifs à la colonie du Cap, il convient de rappeler les conditions générales auxquelles les tarifs et règlements locaux y soumettent les importations et le commerce maritime.

Les ports de *Cape Town, Simon's Town* et *Port-Elisabeth* peuvent seuls recevoir ou entreposer les produits français.

Les navires français ne peuvent y importer que les produits de la France ou de ses colonies, sauf quelques articles généraux comme le *café*, les *salaisons*, l'*huile* de baleine ou de poisson, les *spiritueux*, le *thé*, le *tabac*, les *bois* non ouvrés et le *vin*.

Les produits français portant des marques étrangères sont sujets à confiscation.

Tous les navires sont exempts d'ancrage.

Les ventes se font généralement de 3 à 6 mois de crédit.

Les mesures en usage sont : la yard anglaise (0 mèt. 914) ; l'ancienne livre d'Amsterdam (0 kilog. 50) ; l'*aum* ou muid hollandais (1 hectol. 456), et le gallon, vieille mesure (3 litres 785).

Les comptes se tiennent en monnaies anglaises ou en monnaies anciennes de Hollande :

6 stewers = 1 skilling, et 8 skillings = 1 rixdale.
1 stewers = 3/8 de denier sterling.
1 skilling = 2 den. 1/4 sterling.
1 rixdale = 1 schelling 6 den. sterling.

Des relations d'escale avec le Cap. — Plusieurs navires français ont, dans le cours de 1845, au retour de l'Inde, fait échelle à Cape Town et y ont apporté des *eaux-de-vie* dont le débit a été avantageux.

Le commerce français n'accorde point en général assez d'importance aux relations avec le Cap. La mauvaise renommée de *Table-bay*, renommée peu méritée, éloigne le plus souvent d'une relâche volontaire les navires qui se rendent dans l'Inde. Cependant il est certain que l'on peut écouler au Cap des marchandises françaises, et il n'arrive pas de navire de Londres qui n'en ait quelques caisses. Les *eaux-de-vie* doivent être placées en première ligne ; les *vins* de Bordeaux, de Champagne, les *articles de Paris*, les *soieries*, y trouvent ordinairement un débouché avantageux.

Il faudrait bien se garder toutefois de considérer la place du Cap comme pouvant offrir un débouché à des importations con-

sidérables excepté pour les *eaux-de-vie*. Une échelle au Cap ne peut être que le complément avantageux d'une expédition dirigée sur d'autres points plus importants.

COMMERCE DU CAP EN 1845.

Le *South African Advertiser* (Moniteur de l'Afrique du Sud), feuille publiée au Cap, établissait ainsi le mouvement commercial de ce comptoir britannique en 1845 :

Importations totales de Cape Town, Simon's Town et Port Elisabeth.		24,955,000 fr.
dont. . { par navires anglais. .	23,395,000 fr.	
— étrangers.	1,560,000	
Exportations totales.		12,981,000
TOTAL.		37,936,000
La recette des Douanes et les autres revenus de la Colonie avaient donné.		2,128,000

La correspondance consulaire a fourni en outre les renseignements ci-après sur le mouvement de la navigation du Cap pendant la même année :

Le chiffre total des navires entrés en 1845 a été, d'après une récente communication consulaire, de 954 bâtiments, jaugeant 246,661 tonneaux ; celui des navires sortis, de 934 bâtiments, jaugeant 246,248 tonneaux. Comparativement à l'année précédente, il y a eu augmentation de 222 navires et 39,340 tonneaux à l'entrée, de 223 navires et 44,248 tonneaux à la sortie. Cet accroissement vraiment remarquable doit être surtout attribué à l'exploitation des bancs de guano de la côte d'Afrique. Maintenant que cette exploitation touche à son terme, une décroissance sensible s'est déjà fait remarquer pour le premier trimestre de 1846. Cependant quand, privé de cette impulsion extraordinaire, le mouvement maritime de la colonie sera rentré dans ses limites naturelles, il restera, de la découverte des bancs de guano, des résultats qui survivront à leur exploitation. Les innombrables navi-

res qu'elle occupait, en se familiarisant avec la navigation dans ces parages auront donné l'éveil aux spéculateurs, et dirigé les recherches vers les richesses métalliques et autres, dont l'existence est présumée sur ces côtes.

Voici les variations qu'avait fait, en outre, remarquer le mouvement commercial du Cap :

L'*importation* générale avait dépassé de 5 millions 557,000 fr. celle de l'année antérieure (1844); l'*exportation* avait, de son côté, présenté un excédant de 2 millions 146,000 francs. Total de l'accroissement. 7 millions 703,000 francs. Les recettes de Douanes s'étaient augmentées de 393,000 francs.

Les expéditions de *laines* des 3 ports de la Colonie s'étaient élevées à 1 million 472,146 kilog., dont la valeur déclarée, à raison de 3 francs par kilog., avait été de 4 millions 418,000 francs. C'est, en plus sur 1844, une valeur d'exportation de 1 million 380,000 fr.

On remarquait aussi un accroissement sur les exportations de peaux, chevaux, avoine, etc.

NATURE DES MARCHANDISES AYANT FAIT L'OBJET DU COMMERCE DE LA COLONIE, EN 1844-45.

1° *Articles d'exportation.*

Aloës	672,453	livres.
Avoine	7,594	muids.
Beurre	100,735	livres.
Blé	3,256	muids.
Bœuf et lard	922	barils.
Chandelles	48,624	livres.
Chevaux	147	chevaux.
Cire	198	livres.
Cornes	125,071	pièces.
Eaux-de-vie	831	gallons.
Fanons de baleine	2,783	livres.
Farine	749,714	id.
Fruits secs	174,616	id.
Haricots et pois	387	muids.
Huiles de baleine et autres poissons	9,114	gallons.

Ivoire		16,252	livres.
Laine		2,151,768	id.
Mules		117	mules.
Orge		3,768	muids.
Peaux	de bœuf	56,320	peaux.
	de veau	328	id.
	de chèvre	217,358	id.
	de mouton	82,821	id.
	de loup-marin	1,020	id.
Plumes d'autruche		1,081	livres.
Poisson salé		2,073,061	id.
Son		86,690	id.
Suif		34,817	id.
Tartre		86,993	id.
Vins	de Constance	2,645	gallons.
	ordinaires	532,647	id.

2° *Articles d'importation.*

Agrafes	blanches et noires, plates, encartées à l'anglaise et assorties de numéros.
Anchois	en saumure et à l'huile; conviennent, mais en faible quantité
Ardoises	fortes, en carré long de 33 centimètres de long sur 20 centimètres de large.
Bas de soie	pieds et jambes forts pour hommes et pour femmes.
Batterie de cuisine	Casseroles, bouilloires, écumoires, cuillers, pochons en fer battu et métal; bouilloires en cuivre jaune et rouge, soufflets en bois tourné, etc.
Bonnets	pour femme, en tulle façonné, ornés de rubans et de fleurs. pour enfant.
Bouchons	ordinaires, mi-fins et fins, courts et demi-longs; se vendent en assez grande quantité.
Bougies	dites de l'Étoile, du Soleil, de Rouen, etc.
Boutons	en métal doré, façonné en corne et en os, en soie, unis et façonnés, pour habillements d'homme; boutons en soie pour habillements de femmes, petits boutons en nacre, etc.
Bretelles	à la russe, en tissu élastique, en daim, gros de Naples et satin façonnées, gros de Naples imprimé, etc., etc. Il faut avoir soin de les choisir dans les belles grandeurs.
Briquets	chimiques.
Brosserie	pour habits, chaussures, tête, dents, ongles, cheveux, peintres en bâtiments.
Cannes et badines	en fausse ébène, jonc, bambou, etc.
Capotes	en soie et batiste de couleur pour enfant et femme.
Cartes à jouer	façon anglaise, tarotées de couleurs diverses et par jeu de 52 cartes.
Casquettes	ouatées, en drap bleu, garnies de cuir et soie, pour homme et pour garçon. en toile cirée pour homme, ouatées et garnies de cuir et de soie avec pattes en toiles cirée, aussi ouatées et garnies en soie, etc.

Châles	pour femme, en satin gros de Naples et taffetas, façonnés et unis 5/4, pour fillette, en soie, façonnés et unis. mérinos brodés couleurs assorties. mousseline-laine, unis, imprimés et brodés. bourre de soie façonnés. laine, soie et coton mélangés, façonnés et brochés, dits cachemires de Lyon.
Chapeaux	de femme, en gros de Naples et satin, façonnés et unis, ornés de fleurs et de rubans. pour enfant; en soiries, façonnés, ornés de rubans et de plumes. de paille, ornés pour garçons. id., sans ornement. id., non montés, pour femme, fillette et enfant, en observant qu'ils doivent être apprêtés et présenter une paille de couleur régulière, c'est à dire sans fausses nuances de paille.
Chapellerie	pour homme, apprêtés et garnis. pour homme, en feutre ras et gris et en peluche noire, bords larges et bas de forme. pour garçons en peluche noire et grise, avec ornements. pour fillette, en peluche noire.
Chaussettes	en soie noire et couleur, genre anglais, pour homme.
Chaussures	pour homme : bottes, brodequins, souliers et chaussons, en veau ciré, veau verni, lasting et prunelle. pour femme : bottines en drap, prunelle et lasting, souliers en veau verni et ciré, maroquin, mouton maroquiné et satin. pour enfant et fillette : en veau, mouton et maroquin. Toute la chaussure désignée doit être solidement confectionnée, et s'expédier sans numéros élevés.
Cols	pour femme, en mousseline brodée au plumetis, ayant de l'apparence et d'une assez bonne qualité. en tulle façonnés, montés aussi pour femme. pour garçon, unis et piqués, par boîte d'une douzaine.
Cols-cravates	en soie, avec un nœud ample. en gros de Naples moiré, uni et façonné couleurs assorties. en satin uni et façonné couleurs assorties. en taffetas uni, couleurs assorties. en soie unie. en florence. en velours uni noir et noir-bleu; principalement assorti de quelques pièces couleurs diverses, mais dans les qualités ordinaires.
Conserves alimentaires	Elles peuvent se vendre en petite quantité. On doit écarter de l'assortiment les soupes et viandes bouillies.
Cordonnets	en soie pour habillement d'homme.
Corsets	pour femme, genre anglais, belles grandeurs.
Couvertures	de coton, en poil blanc dit de Géorgie, ayant barres rouges haut et bas. de coton, en poil, imprimées.
Cravaches	pour homme et pour femme.
Cravates	carrées en satin, pou-de-soie et taffetas noir-noir, unies et façonnées de couleur.
Crêpe	n° 8, très crêpé, pour chapeaux. 5/4, très crêpé, pour chapeaux et robes de femme.

Dentelles diverses, etc., etc.	
Draps.	Des casimirs double-broche ponrraient peut-être se placer. Un échantillon noir-noir, sortant d'une fabrique de M. Cunin-Gridaine, paraissait convenir. Jusqu'à présent, la consommation de nos draps a été nulle dans ce pays. Quelques draps légers, de dessins bien choisis, sortant des fabriques d'Elbeuf, ont toutefois semblé devoir s'y placer.
Eau-de-vie.	S'importe généralement en fûtailles de 80, 30 et 5 veltes à 22^{2} de Cartior. A l'exclusion des autres spiritueux étrangers, elle jouissait de l'avantage de ne payer que 4 pence sterling par gallon impérial; mais, depuis peu de temps, le droit a été fixé à 1 schelling sterling par gallon impérial, ce qui doit nuire beaucoup à notre commerce, par navires français, avec cette colonie. Ce nouveau droit, tout en décidant probablement l'importation d'autres spiritueux, finira en outre par créer de nouvelles distilleries dans le pays; et l'on peut craindre qu'il ne réduise notre débouché dans cette colonie. Ce liquide s'importe aussi en caisses de 12 bouteilles, et doit toujours être coloré pour l'Angleterre.
Echarpes.	pour femme, ornées de floches ou franges en soie, en satin, pou-de-soie, gros de Naples, taffetas, etc.
Encre noire.	en 1/16 et 1/32 de litre (vases en grès).
Essence.	de *térébenthine*; doit venir en barriques ou en vases de 4 à 6 gallons (18 à 27 litres).
Etoffes.	diverses pour gilets en soie et fantaisie, coton, laine et soie dits cachemires, coton et laine, casimir.
Farine.	Peut souvent se placer en quantités assez importantes, depuis l'émancipation des noirs. Les Américains n'ont cessé d'en importer depuis cette époque, tandis qu'auparavant, on en exportait du Cap 45,000 sacs par an.
Fleurs artificielles. . .	Dans les qualités ordinaires, en boîtes d'une douzaine, ayant soin d'éviter les grandes fleurs.
Fouets.	de cabriolet, de chasse et de maître, moutés à l'anglaise.
Fruits.	Il n'est expédié que quelques quintaux de prunes en flacons de verre ou en caissons de fer-blanc.
Fruits au vinaigre et	en saumure, peuvent trouver un débouché assez considérable. Les expéditions doivent toujours se faire dans des flacons genre anglais. Les câpres, choux-fleurs, petits oignons, olives vertes, etc., sont choisis de préférence.
Ganterie.	La consommation en est considérable. On ne saurait trop recommander d'assortir les envois dans les belles grandeurs. Les couleurs portées en France le sont également au Cap. La vente des gants de soie, très restreinte il y a un an, s'est accrue dans une proportion énorme, et a dépassé celle des gants de peau; ceux-ci doivent être forts et à double piqûre anglaise. Les mitaines en soie sont aussi en usage dans le pays.
Horlogerie.	Consistant en montre, pendules et carrelets.
Huile.	d'olives; s'importe en caisses de 12 bouteilles, et la consommation en est assez considérable. de lin; débouché assez étendu; arrive en vases de fer-blanc ou en barils de 5 à 10 gallons (23 à 46 litres).
Jambons. . . . . . ,	Trouvent un débouché considérable et doivent être entourés d'une toile imbibée d'eau de chaux pour leur conservation.

Lacets. . . . . . 8/4, en soie pour corsets.
Liége. . . . . . . pour pêcheurs, en planches; il n'en vient que quelques tonneaux.
Liqueurs. . . . . en bouteilles et 1/2 bouteilles, par caisses de 12.
Manchettes. . . . pour femme, ayant de l'apparence, et par boîtes d'une douzaine de paires.
Mantelets. . . . . en soie, confectionnés, avec agrément.
Mèches. . . . . . { en coton, de 14 à 14 1/2 lignes, pour lampes de table.
en liége, pour lampes, en boîtes de 90.

Mérinos uni et brodé, alépines, pour robes.

Meubles. . . . . . Doivent être solidement confectionnés dans le goût anglais, en acajou, cèdre rouge, cerisier, merisier et noyer polis. On place principalement les objets ci-après : chaises et fauteuils foncés en crin à épaisseur, piqués ou capitonnés; fauteuils de bureau à bosses, dits Voltaire; tabourets pour piano, tabourets moquettes, chaises en bois peint ornées de fleurs ou feuillages (dites chaises américaines); grands lits carrés, plats, à colonnes; commodes à 4 tiroirs, buffets, tables à jeu, tables à manger, toilettes garnies à l'anglaise, marbre blanc, avec ou sans accessoires, mais avec l'emplacement de la cuvette; tables-guéridons, dessus en marbre; toilettes à ouvrage à simple et double corps, avec glace dans le couvercle (forme creuse et à tombeau); bibliothèques; barcelonnettes pour enfants; meuble formant armoire dans le haut, bureau au centre avec cases, la table du bureau s'allongeant à volonté en faisant meuble, recouverte d'un cuir avec filet doré, avec trois tiroirs audessous; armoires, toilettes, etc., etc.

Nécessaires. . . . . complets pour homme, formant pupitre; boîtes à ouvrage pour femme et fillette; pupitres pour homme, couverts en mouton doré, avec encrier, poudrière et serrure, etc., etc.

Orgues de Barbarie, 19 touches, 3 cylindres, jouant 21 airs.

Pantalons, habits et gilets confectionnés.

Pantoufles. . . . . unies et garnies, en mouton maroquiné et en tapisserie.

Papier. . . . . . { à tapisserie, par tentures de 20 rouleaux.
à écolier, fort, azuré et rogné.
à lettres, fort et azuré.
de fantaisie, petit format.
brouillard pour emballage, par caisses de 25 rames.

Parfumerie. . . . Eau de Cologne en rouleaux, eau de lavande ambrée en flacons octogones et 1/2 bouteilles, savons-toilette, pommades, malles et nécessaires assortis, etc.

Peausserie. . . . . Peaux de bœuf pour semelles, veaux cirés noirs, veaux vernis, moutons maroquinés, etc, pour bottes et souliers, etc.

Peignes. . . . . . fins en ivoire, peignes à baguette en buffle et corne; peignes à chignons, peignes à papillottes et pour bandeaux, en écaille; peignes à chevaux, en corne, etc., etc.

Plumeaux. . . . . en vautour, manches tournés et vernis, avec gants, couleurs variées, de 13, 14, 15, 16, 17, 18, 20 pouces.

Plumes. . . . . . à écrire, nos 10, 12, 14, 16 et 18.

Pointes et fichus. . en soie, façonnés et frangés.

Porcelaine. . . . Cabarets, tête-à-tête, vases, déjeuners, figures, ornements divers, etc., etc.; doivent présenter quelque apparence et se choisir préférablement dorés.

Portefeuilles, notes et souvenirs, genre anglais, assez apparent.

Poterie grossière. . dite terraille; peut se vendre en assez grande quantité.

Poupées. . . . . habillées.

Queues de billard.

Registres. . . . . tracés à l'anglaise, et livres de commerce.

Rubans. . . . . .
- Bologne, nos 2 à 3.
- gaze, façonnés, nos 4 à 6, 9, 12.
- satin et taffetas, unis et façonnés, nos 1, 2, 4, 6 et 9.
- taffetas gros grain; pou-de-soie, satin, façonnés et couleurs assorties, dans les nos 10, 12, 16, 22.

Sardines à l'huile. Doivent être importées en boites et 1/2 boites seulement.

Savon bleu vif. . . en caissons; peut s'importer dans un assortiment de cargaison. La consommation en est encore peu considérable.

Sel. . . . . Peut se placer en assez grande quantité, et s'emploie à saler la viande, les peaux et le poisson.

Sellerie. . . . . . C'est un article de grande consommation; tout assortiment doit être fait dans les qualités moyennes et ordinaires, et confectionné entièrement dans le genre anglais.

Socques. . . . . . pour femme et fillette.

Soie à coudre. . . très forte, divisée en petits écheveaux, noir-noir et couleurs assorties.

Vermicelle et macaroni. Se vendent en caissons de 12 à 25 livres.

Vert-de-gris. . . . sec, en pains; trouve à se placer.

Vinaigre. . . . . blanc en barils et 1/2 barriques de 5 à 10 veltes; assez recherché.

Vins. . . . . . .
- *rouges, de Bordeaux*, en caisse de 12 bouteilles, y trouvent un faible débouché, surtout depuis qu'un droit de 4 schellings sterling, par caisse de 12 bouteilles, leur a été appliqué; la consommation en a diminué des 3/4.
- *de Champagne*. Les blancs seulement conviennent, mais se placent lentement. On en fabrique au Cap de très mauvaise qualité, et quoiqu'on imite les marques de nos plus célèbres vignobles de Champagne, cette nouvelle industrie a peu de chances de succès; on peut même la considérer comme anéantie.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE

DES MATIERES DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.